This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SATIRES

DE

D. J. JUVÉNAL.

NVPK

1. Un exemplaire

Se trouve aussi :

Chez { Boiste fils aîné, rue de Sorbonne, n°. 12.
Froment, quai des Augustins, n°. 37.
Lecointe et Durey, quai des Augustins.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins Saint-Jacques, n. 14.

SATIRES

DE

D. J. JUVÉNAL.

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES EXPLICATIVES,

PAR V. FABRE DE NARBONNE,

PROFESSEUR A L'INSTITUTION SAINTE-BARBE.

TOME PREMIER.

PARIS,

THÉOPHILE BERQUET, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 29.

M. DCCC. XXV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
44406 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

JUVÉNAL

JUGÉ PAR LES ANCIENS ET LES MODERNES

RHÉTEURS OU POETES.

Je l'ai promis au lecteur, point de discours préliminaire; fidèle à la loi que je me suis imposée, je ne me permettrai point d'exposer aux regards du public une série de tableaux qu'aurait pu m'indiquer la comparaison réfléchie entre les poëtes satiriques modernes et ceux de l'ancienne Rome. A mon âge, on ne se laisse point séduire par les illusions de l'amour-propre, ni par les vifs éclairs d'une imagination toujours courant après les contrastes, et les oppositions originales ou plaisantes. Dans mon épître, j'ai développé, autant que me l'ont permis et mes facultés intellectuelles et le rhythme de la poésie, les raisons qui m'ont obligé à ne pas entrer dans une carrière où je pouvais à chaque pas rencontrer un obstacle, à ne point descendre dans l'arène où deux vigoureux athlètes, par leur réputation et leurs talens, devaient effrayer un homme nouveau, qui,

pour la première fois, ose mettre au grand jour le fruit de ses veilles et de ses longs travaux. Réunir dans un même cadre les opinions des rhéteurs et des poëtes anciens et modernes; examiner avec impartialité si elles ont été appuyées sur une base solide et inébranlable; les soutenir quand la voix de la justice et de la raison retentira jusqu'au fond de mon cœur, de ce cœur qui n'a jamais su résister aux accens de la vérité; les combattre avec les armes que me fourniront toutes les règles de la dialectique et les inductions tirées des époques, des temps, des mœurs et des situations des différens personnages mis sur la scène : tel est le plan de cet essai. Nous commencerons donc par les contemporains du célèbre satirique.

SUÉTONE.

Presque tous les critiques, dit Achaintre, attribuent à Suétone la petite Notice sur la vie de Juvénal, qui se trouve en tête de presque toutes les éditions. Tout prouve que cet écrit a été fait par un ancien Scholiaste, et présenté au public comme extrait de Suétone, qui, à la vérité, écrivit la vie de presque tous les poëtes de son temps.

Mais où sont ces vies de Suétone? Elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Comment le biographe contemporain de Juvénal ignorait-il si le poëte était d'une condition libre ou fils d'affranchi? Il le relègue en Égypte à l'âge de quatre-vingts ans, tandis qu'il est certain qu'il revint à Rome après la mort de Θεος αυτος, et qu'il écrivit la plupart de ses satires sous Trajan, Nerva, et Adrien. Le prétendu biographe cite encore les vers contre Pâris, qui furent, dit-il, la cause de son exil. Il n'est pas certain que ces vers aient été dirigés contre l'histrion favori de Domitien: une seule observation semble anéantir l'assertion de ce prétendu Suétone. Quintilien n'était pas riche sous Domitien; sous Trajan même, Pline dit que ce rhéteur était heureux, mais qu'il ne jouissait que d'une fortune médiocre. Ausone assure qu'il ne fut élevé aux honneurs, et comblé de richesses que par Adrien. Or, dans la 7e. satire où Juvénal lance quelques vers contre Pâris, cet écrivain présente Quintilien comme jouissant de toutes les faveurs de la fortune. Sa 7e. satire n'a donc été écrite que sous le règne d'Adrien, et Pâris était mort. Tant de contradictions jettent l'homme qui cherche la vérité dans le plus grand embarras; et, pour ne pas pousser plus loin des

recherches assez inutiles, nous finirons cet article par émettre une opinion qui nous paraît assez vraisemblable. Nous ne savons sur Juvénal que ce qu'il a dit lui-même dans ses ouvrages, qu'il était d'Aquin, qu'il était le contemporain de Stace, de Quintilien et de Martial qui le regarde comme son éloquent ami dans quelques épigrammes, et cherche ensuite à jeter de la défaveur sur cet homme dont les écrits portent l'empreinte d'une ame forte, courageuse et pure : tout le reste n'est que conjecture, excepté son voyage en Égypte. Fut-il relégué dans cette région? Son rang dans l'armée, son emploi dans une légion romaine le forçait-il de résider dans cette province? Voilà ce qui est enveloppé d'un nuage assez obscur, et ni les scholiastes, ni les commentateurs ne peuvent sur ce point satisfaire notre curiosité. Nous ne reviendrons plus sur la vie de Juvénal, nous allons rentrer dans le plan dont nous a écarté un peu cette discussion.

MARTIAL.

Dans quelques épigrammes, ce poëte semble insinuer que Juvénal a porté trop loin l'acrimonie de la satire; il paraît l'accuser d'avoir déni-

gré son siècle. Sans doute le bas flatteur du chauve Néron devait désapprouver la mâle austérité d'un satirique qui le faisait trembler. M. de La Harpe s'empare d'une de ces épigrammes et s'efforce de nous prouver, appuyé sur ce frêle soutien, que Juvénal, par ses actions, démentait ce stoïcisme et ce mépris des honneurs et des richesses qu'il affecte dans ses écrits. Est-il bien vrai que Martial fût l'intime ami de notre éloquent poëte? Ce dernier n'en parle point dans ses écrits, et s'il eût eu quelques liaisons avec le versificateur ordurier pour le plaisir de l'être, certes, on trouverait dans les ouvrages du satirique quelques vestiges de cette amitié. Parce que l'Espagnol envoie quelques fruits à ce rigide censeur des vices de son temps, parce qu'il l'appelle *facunde Juvenalis*, faut-il en conclure que ces deux hommes d'un caractère si différent vivaient dans l'intimité? Ce serait tirer une plaisante conclusion: les règles de la logique sont plus sévères et nous ordonnent de raisonner d'une manière plus serrée et moins équivoque. A quelle époque Martial quitta-t-il Rome pour aller vivre en honnête laboureur à Biblis? Après la mort de Domitien, époque à laquelle Juvénal revint d'Égypte à Rome. Quels conseils donne Martial à son ami

prétendu? De ne point se fatiguer en fréquentant les palais des grands et des princes. Que ne se les donnait-il à lui-même quand il venait offrir au monstre le plus cruel qui ait déchiré l'empire le premier livre de ses épigrammes! Quand tous ces vils adulateurs furent obligés de s'exiler, et que le règne de la justice, de la sagesse et de la modération parut sous Trajan, ses infâmes calomniateurs blâmèrent la conduite des bons citoyens qui se rendaient auprès du prince, ou de ses ministres, ou de ses amis.

Ce fut à cette époque que Juvénal écrivit ses plus belles satires, et Martial lui conseille alors de quitter Rome, de ne plus fréquenter le palais des grands. Pourquoi? parce qu'on n'y trouvait plus des Domitien, des Démosthènes, des Latinus, des Maxime, des Catulle et des Veientons sans doute? Se peut-il que M. de La Harpe ait fondé ses assertions sur l'épigramme d'un misérable, vendu à la plus abominable tyrannie? On sent en lisant l'analyse de Juvénal par notre moderne Quintilien qu'il n'aimait pas ce satirique; il entreprend de réfuter quelques passages du discours de M. Dussault, et ses raisonnemens ne sont pas plus concluans que celui dont nous venons de parler. Personne n'ignore que la passion entraînait

souvent M. de La Harpe, et que c'est elle qui a souvent dicté ses arrêts. Mais le moment n'est pas venu encore de porter le flambeau de la saine critique dans ce dédale de raisonnemens faux, parce qu'ils partent tous d'un principe erroné.

AMMIEN MARCELLIN, NUMANTIANUS, PORPHYRE, SUIDAS.

Ces anciens écrivains nous ont laissé quelques notions sur Juvénal, mais on ne trouve point leur opinion sur les écrits du satirique; tous cependant s'accordent à le regarder comme un poëte fort éloquent : le jugement de Porphyre seul n'est point en harmonie avec tous les auteurs qui l'ont précédé ou suivi. Il dit dans son commentaire sur Horace que le satirique du siècle d'Auguste tient un juste milieu entre Lucile et Juvénal; qu'il a su allier le mordant du premier à la douceur, à la suavité du second : la suavité de Juvénal! *risum teneatis amici!*

SCALIGER.

Scaliger, dans sa poétique, fait le plus grand éloge de Juvénal; c'est, selon lui, le premier, le

prince des satiriques latins. Je ne partage pas en entier son opinion. Il faut, ce me semble, distinguer deux sortes de satires, celles qui ont pour objet les mœurs, et celles qui n'ont rapport qu'à quelques usages, quelques erreurs, quelques préjugés, quelques vices même, qui, hors de la juridiction des lois positives, restent soumis au fouet de la satire. La satire contre les mœurs, plus noble, plus intéressante, n'admet point le ridicule : c'est un discours en vers, dont l'éloquence et la sublimité des tableaux doit frapper, étonner convaincre et réveiller les remords de conscience dans l'âme la plus endurcie et la plus opiniâtrément attachée au vice; et, sous ce point de vue, Juvénal est le premier des satiriques latins. L'autre espèce de satire, faite pour punir la vanité, attaquer l'amour-propre, pour bannir du sanctuaire des muses l'ignorance et la fatuité, admet le ridicule; c'est même son arme favorite, et, sous ce dernier rapport, la priorité sans contestation est due à Horace. La question est neuve et mériterait d'être approfondie; mais je la crois au-dessus de mes forces. Je me permettrai cependant d'examiner si la première objection que l'on me fera, sans doute, repose sur une base solide. Dans les satires, les deux objets que vous

distinguez avec tant de soin, sont ordinairement confondus. Tant pis, répondrai-je, parce que, quand il s'agit de faire triompher les plus saines maximes de la morale et de la philosophie, on ne doit jamais plaisanter; et l'on a vu souvent le vice ridiculisé rire le premier des sarcasmes lancés contre lui : chez les Français même, pour qui le ridicule est la tête de Méduse, je ne vois point qu'il ait eu le succès que veulent bien lui attribuer quelques satiriques à l'eau rose.

Le ridicule, dans la satire des mœurs, est remplacé par l'ironie amère, et cette espèce d'ironie est du domaine de l'éloquence. Je le répète, c'est l'éloquence, la force, l'énergie, qui constituent la véritable satire des mœurs, la plus utile, la plus capable de ramener dans le sentier de la vertu l'homme entraîné par la véhémence et la fougue de ses passions. Scaliger lui-même semble partager mon sentiment quand il dit : *Juvenalis ardet, instat, jugulat; Persius insultat; Horatius irridet.*

L'opinion de Scaliger, contre laquelle se sont révoltés tant de rhéteurs modernes, est, comme l'on a pu s'en convaincre, juste, raisonnable; elle est le fruit de la réflexion la plus profonde. Il a placé au premier rang la satire des mœurs,

et au second la satire contre les ridicules. Il a trouvé dans Juvénal l'écrivain le plus éloquent, et l'éloquence étant le premier soutien de cette satire, il n'a pas hésité à lui accorder la première place. On peut bien corriger par le ridicule quelques défauts, quelques erreurs, quelques vices même, tels que l'ignorance, la lâcheté, l'avarice, l'orgueil. Mais l'inceste, l'adultère, la cruauté d'un prince, la délation, l'abjection presque universelle de l'espèce humaine, ce trafic odieux des emplois et des dignités; mais le meurtre, l'incendie, le brigandage effronté des parvenus, l'impiété, l'hypocrisie, les outrages les plus sanglans faits à la morale publique; enfin, tous les forfaits de ce genre doivent-ils être attaqués par le ridicule, et surtout quand le glaive de la justice se trouve émoussé par le vice dans les mains de celui qui devrait le faire planer sur la tête des grands coupables? Faut-il les abandonner à la risée publique, ou bien réveiller en eux les remords de la conscience en faisant tonner à leurs oreilles la voix de la vérité? Que l'on ne me dise point qu'Horace vivait dans un siècle moins dépravé, Juvénal n'en eût eu que plus de mérite, si je pouvais me résoudre à adopter cette opinion; mais je ne saurais aller contre la vérité de

l'histoire. Quelles horreurs dans cette fa mille d'Auguste si vantée par Horace! Quel profond scélérat, Auguste lui-même! N'est-ce pas le *Cromwell* de l'antiquité? Au moins, dans leurs cruautés, Néron, Domitien, mettaient quelque franchise. Quelle atroce dissimulation dans toutes les actions du perfide Octave! En vain veut-on distinguer deux hommes dans le même individu : le triumvir, l'ambitieux rival d'Antoine avant la bataille d'Actium, et le restaurateur de la paix, des beaux-arts, et de la tranquillité publique. J'avoue qu'il prit dans ces derniers temps un nouveau masque; mais ce nouveau masque était-il moins hideux? L'homme qui arracha leurs biens aux anciens propriétaires, pour en gratifier de vils satellites ; celui qui ne pouvait entendre sans frémir le nom de liberté ; celui qui accumula sur sa tête tous les pouvoirs ; celui que le vil Mécène lui-même traitait de bourreau ; celui qui donna aux Romains une constitution subversive de tout ordre social ; celui qui permit à la plus infâme adulation de lui élever des temples ; celui qui, vil esclave d'une femme ambitieuse et vindicative, fit périr toute sa famille ; celui qui désigna pour son successeur un monstre aussi dissimulé, aussi barbare, aussi cruel que lui, dans l'intention

bien prononcée d'exciter après sa mort quelques regrets parmi les grands et le peuple ; cet homme, dis-je, était-il différent de l'assassin de Cicéron, et de tant d'autres illustres victimes? Ne fit-il pas renaître toutes ces superstitions qui avilissent et dégradent l'espèce humaine? et tous ces hideux tableaux n'ont pas frappé Horace! A-t-il pu se prosterner devant une idole si dégoûtante? Je ne m'étonne pas qu'il ait abandonné la noble carrière de la satire morale; pouvait-il, l'encensoir à la main, éprouver cette indignation qui produit les discours les plus énergiques, et les plus capables d'effrayer quiconque voudrait marcher sur les traces de son protecteur ?

La morale était-elle plus respectée? L'adultère, l'inceste, la turpitude, à laquelle je n'ose donner un nom, les concussions dans les provinces, à Rome même; le faste, l'ambition, la cruauté, l'hypocrisie; enfin, tous les fléaux que laissent après elles les guerres civiles et une administration vicieuse, ne ravageaient-ils pas la capitale du monde, et ce vaste empire qui déjà chancelait sous sa propre masse? Et c'est le moment qu'Horace choisit pour attaquer quelques mauvais poëtes; pour plaisanter sur la nauséabonde ordonnance d'un repas; pour s'amuser aux dépens de

deux grossiers personnages, de deux bouffons, qui, dans un voyage à Brindes, vomissent l'un contre l'autre les injures les plus infâmes et les plus dégoûtantes; pour attaquer un vil histrion, et déverser le ridicule à pleines mains sur un vice corrodant tous les liens qui unissent en corps de société l'espèce humaine, et qui finirait par une subversion totale, si l'on ne mettait à ses caprices un tout autre frein que celui de la raillerie! Et quand on a lu toutes les scènes hideuses contenues dans la seconde satire d'Horace, peut-on de bonne foi reprocher à Juvénal quelques tableaux tracés avec vigueur, et qui loin de nous faire sourire, comme ceux d'Horace, nous inspirent la haine la plus violente contre l'adultère? Que ne trouverais-je pas encore dans l'analyse des ouvrages du courtisan? Et qu'importe que l'homme soit aujourd'hui soldat, demain marchand; que le jurisconsulte préfère la condition du laboureur, et le marin celle du docte interprète des lois? En quoi les mœurs sont-elles blessées par cette versatilité? Quelquefois, il est vrai, ne pouvant résister à cette impulsion intérieure, à cette voix secrète qui veut toujours ramener l'homme à sa dignité première, il ose porter ses regards vers les beaux temps de la république; mais bientôt

il étouffe ces murmures indiscrets, il les abjure, pour ainsi dire, en se prosternant aux pieds d'un maître qui avait été, qui était, qui fut même après sa mort le fléau de sa patrie.

Horace ne vit point ou feignit de ne point voir que Mécène, le déhonté Mécène, n'était qu'un instrument dont se servait le dictateur pour faire entièrement disparaître, pour anéantir quelques vestiges, quelques traces qui restaient encore de l'antique régularité des mœurs ; car il n'ignorait pas que la corruption remonte rarement du peuple vers les grands, mais qu'elle descend des grands pour infecter le peuple. Florus, me dira-t-on, nous assure cependant qu'Auguste fit les lois les plus sévères, menaça des peines les plus terribles les Romains qui se livreraient aux désordres, aux excès, aux crimes, à la dépravation qui présageaient aux siècles futurs les plus sanglantes catastrophes : preuve incontestable, d'abord, que le siècle d'Auguste était arrivé au dernier degré de la corruption. Ensuite pourquoi le maître ne punit-il pas Mécène, le plus efféminé, le plus mou, le plus lâche, le plus vil de tous les courtisans ? D'où provenait cette contradiction entre ses édits et sa conduite envers le favori ? Quel est l'homme assez stupide pour ne pas apercevoir toute

la perfidie, toute l'astuce, toute la dissimulation du nouveau dieu? N'imitait-il pas, sous le masque de la probité, je ne sais quel prince asiatique qui, pour punir un peuple de son vif attachement à l'indépendance de sa patrie, ordonna que ce malheureux peuple ne s'appliquerait plus désormais qu'à ces viles professions inventées par le luxe, la débauche et la somptuosité. La postérité cependant effrayait nos deux Romains; que dis-je! les deux ennemis les plus acharnés de Rome et de sa gloire. Ils voulurent tous les deux lui en imposer. Et quels moyens employèrent-ils? le plus affreux de tous, la séduction. Ils comblèrent de biens ces hommes qui par leurs talens semblent destinés à servir d'intermédiaires entre le ciel et la terre; et le langage des dieux ne devient plus que l'harmonieux idiome, le dialecte hyperbolique du mensonge, de la turpitude, de l'esclavage et de l'imposture la plus révoltante. Je ne finirais point cet article si je voulais exposer au grand jour, dérouler tout ce mystère d'iniquités; je ne ferai plus qu'une réflexion : on a reproché à Juvénal d'être hyperbolique, en peignant les vices qui régnaient de son temps, et l'on n'a pas fait de reproches à Horace d'avoir poussé l'hyperbole à l'excès quand il accorde les honneurs divins à ce monstre tout

dégoûtant du sang de ses concitoyens. L'hyperbole, par hasard, serait-elle permise à la flatterie et refusée à la censure? Telle est à peu près l'opinion de tous les rhéteurs modernes, je n'en excepte pas le sage et vertueux Rollin. Quand on examine de près les motifs de cette opinion vraiment singulière, on ne peut s'empêcher de dire que ces messieurs avaient conçu une triste idée de la pauvre espèce humaine. Je demande pardon au lecteur si ma conviction intime m'a fait pousser trop loin cette discussion, mais il était nécessaire d'établir solidement les principes pour démontrer ensuite sur quels misérables fondemens M. de La Harpe a appuyé sa sévère critique sur les ouvrages de Juvénal.

JUSTE-LIPSE.

Digne fils du docte Scaliger, Juste-Lipse soutient avec la même force et la même énergie l'opinion et les sentimens de son père. « On est « étonné, dit-il, que Scaliger préfère Juvénal à « Horace; son jugement n'est-il pas fondé sur la « saine raison? Les satires d'Horace sont-elles de « véritables satires? La véhémence, l'élévation « des pensées, la franchise, la liberté, la haine

« profonde contre tout ce qui peut porter atteinte
« à la véritable félicité de l'homme sur la terre,
« manifestée avec tous les caractères annonçant
« un cœur vivement ulcéré : tels sont, tels doi-
« vent être les sentimens des écrivains qui s'élan-
« cent dans la carrière de la satire. Rarement Ju-
« vénal emploie le ridicule; son arme est plus
« souvent l'ironie amère, figure qui convient par-
« faitement au genre. Il aborde le crime ou le vice
« avec la fierté d'un héros qui va se mesurer avec
« le plus féroce de ses ennemis. C'est un Hercule
« qui lève sa massue sur l'hydre aux cent têtes et
« l'abat à ses pieds, après lui avoir amèrement re-
« proché tous les maux qu'elle a faits à l'espèce
« humaine. Qu'Horace est froid à côté de ce co-
« losse! Il rit, il s'amuse, il plaisante; il avertit
« quelquefois, mais il se garde bien de frapper.
« Ne craindrait-il pas de se blesser lui-même? Si
« jamais quelque temps de perversité, quelques
« siècles de corruption, ajoute Juste-Lipse, exi-
« geaient, mon cher Antoine, que vous prissiez le
« fouet de la satire, ne suivez d'autre modèle que
« Juvénal. Perse ne cherche qu'à philosopher;
« Horace ressemble à ce médecin timide qui, pour
« guérir une blessure profonde, se contente d'ap-
« pliquer quelques légers lénitifs, sans jamais

« oser la sonder, sans jamais scarifier la plaie : « vainement il imbibera d'essences odoriférantes « les bandelettes qui la serrent et la compriment ; « faut-il dans une circonstance majeure, de la- « quelle dépend la vie du malade, songer à flatter « son odorat ? Ces topiques impuissans prévien- « dront-ils la corruption ? Croissant de jour en « jour, elle gagnera les parties nobles, et le corps « ne sera plus bientôt qu'un cadavre pestilentiel. « D'ailleurs les conseils, les avertissemens qui sor- « tent de la bouche d'un épicurien guérissent-ils « le malade quand il se trouve dans un état déses- « péré ? N'est-ce pas alors que l'on emploie les re- « mèdes les plus violens, les fomentations les plus « ardentes et les plus capables de rétablir la cir- « culation du sang et de faire reprendre à tous les « ressorts de la machine leur première élasti- « cité ? »

Il est une infinité de littérateurs, estimables sans doute, qui s'imaginent que le premier des beaux-arts, la poésie, doit se borner à rendre la vertu aimable : c'est une de ses principales fonctions et la plus auguste, je l'avoue ; mais examinons un peu l'état dans lequel se trouve la société moderne ; ensuite portons nos regards en arrière, parcourons l'histoire et jugeons. Ce n'est qu'en opposant

aux charmes de la vertu toute la laideur, toute la difformité du vice, que le contraste peut avoir quelque influence sur le cœur de l'homme.

Il en est d'autres qui, la bouche béante devant les fruits d'une imagination brillante et exaltée, s'accoutument à se contenter de beaux tableaux, de belles images, de descriptions pittoresques, de portraits chargés d'ornemens que font ressortir des couleurs éblouissantes et riches, sans examiner quel est le but que se propose d'atteindre le favori des muses. Cet enthousiasme entraîne souvent avec lui les conséquences les plus funestes : de là sont nés tous les préjugés qui infectent encore la république des lettres. De là ont pris leur source une infinité d'erreurs qui nous font souvent dévier de la route tracée par le jugement et la raison. Absence de jugement, absence de goût; absence de raison, point de véritable poésie : et n'ai-je pas entendu même quelques sophistes, prétendus beaux-esprits, soutenir avec assurance que la poésie n'ayant aucune espèce de rapport avec l'utilité générale, le bon poëte devait se borner à procurer à ses semblables la plus grande somme de plaisir et ne point faire crisper les nerfs. Partant de ce principe, ils exaltent Horace et foulent aux pieds Juvénal. On se persuadera difficilement que des lit-

térateurs aient poussé le délire jusqu'à ce point. Pour moi, je croirais avilir, déshonorer ma plume, si je relevais tout ce qu'a d'absurde, d'irrégulier, d'indécent, d'horrible même, cette impertinente maxime ; on mettrait ainsi sur la même ligne Racine et Grécourt, Corneille et Parny, Voltaire et Piron, Crébillon et Imbert. Eh ! loin de moi une pareille infamie ; mon esprit a beau me parler en faveur d'Horace, mon cœur est tout pour Juvénal ; et je n'ai point seulement opposé à mes adversaires les opinions, les sentimens de quelques auteurs profanes ; je suis allé dans le sanctuaire de la religion chrétienne ; j'ai trouvé là des armes capables de terrasser les prétendus amis du bon goût et de la censure. Qu'ai-je besoin d'ouvrir Massillon ; le plus beau génie du moyen âge, saint Jean Chrysostôme ne s'écriait-il pas dans une de ses plus belles homélies : « Le médecin craint-il de sa-« lir ses mains quand il veut guérir les ulcères les « plus invétérés ; » ce que peuvent faire les simples orateurs, les ministres de la parole sainte, serait donc défendu au poëte ! Les nudités révoltent : cette objection est relative à la langue latine, et dans le paragraphe suivant nous mettrons le lecteur à même de juger si l'on doit faire un reproche à Juvénal d'employer sans circonlocution les ex-

pressions insérées dans le dictionnaire de sa langue. Si, dis-je, les ministres des autels ont ainsi poursuivi le vice, s'ils l'ont montré dans toute sa nudité pour en éloigner leurs néophytes, le poëte, qui sent toute la dignité de la magistrature qu'il exerce, ne rend-il pas aussi à la société le service le plus éminent, quand il cherche à extirper du cœur de l'homme toutes ces passions honteuses qui entraînent avec elles tous les crimes, tous les forfaits et la dissolution totale du corps social? Non, je ne balance pas à le dire, si la nature m'avait accordé quelques talens, je n'irais point gémir sur la mort de Socrate, ni faire un poëme épique sur les conquêtes de Charlemagne, m'asseoir à la table ronde d'un petit roitelet saxon, à côté de l'enchanteur Merlin; je n'irais point examiner ce que peuvent avoir de poétique les mœurs agrestes, les usages grossiers de nos ancêtres; mais j'attaquerais l'égoïsme, le froid égoïsme, qui, né dans le sein de nos discordes civiles, lève effrontément la tête et menace d'isoler les individus pour renouveler ses impitoyables proscriptions; j'attaquerais l'ambition qui veut ensanglanter la terre et tout couvrir ensuite de sa soutane rouge; la cupidité, dont la soif insatiable tarirait les sources de la prospérité publique; j'attaquerais cette as-

sociation qui par son machiavélisme s'était attirée la haine de toutes les puissances européennes, et qui trouvant, après soixante ans d'investigation, une planche pour éviter le naufrage, sacrifie un instant ses principes pour faire disparaître les institutions les plus sages et les plus utiles. J'attaquerais l'ignorance, cette bénévole compagne du crime et de la perfidie, et mille autres fléaux que nos Thersites modernes semblent appeler à grands cris; j'attaquerais la stupidité qui veut encore nous ramener vers ces temps sur lesquels l'ami de l'humanité n'ose porter ses regards; et dans l'hypothèse du *Par ingenium materiæ*, je penserais que c'est à moi que s'adresse Juste-Lipse quand il écrit à son ami.

MURET, CASAUBON, VAVASSOR.

Après ces deux illustres critiques, quelques auteurs moins connus ont pris en main la défense de Juvénal; mais ici la scène change, ce n'est plus le genre que l'on défend, que l'on attaque; tout a rapport au style, et je ne suis point fâché que les circonstances m'aient entraîné dans cette nouvelle carrière. Je n'entrerai point cependant dans une longue discussion; car, je l'avoue, il serait difficile

de déraciner un préjugé dont sont imbus presque tous les littérateurs modernes : Boileau, Rollin, Le Batteux, La Harpe, Lévisac, ont suivi le même systême, et il y aurait de la présomption, de l'audace même, à vouloir lutter contre des écrivains dont la réputation, solidement établie, braverait les faibles coups que lui porterait une main timide et mal exercée. Quoique pénétré de la plus profonde vénération pour la plupart de ces hommes d'un goût si épuré, d'un savoir si profond, je me suis fait souvent cette question : Qu'est-ce que le style? C'est l'art de présenter aux yeux du corps et de l'esprit d'autrui les pensées qu'invente et que produit l'imagination. Les expressions sont pour l'écrivain ce que sont les couleurs pour le peintre; l'usage vient ensuite classer ces expressions; il en place une infinité dans le dictionnaire de la langue noble, et en rejette un assez grand nombre dans le recueil des locutions triviales : voilà ce qui est positif pour nous. Mais nos maîtres dans l'art de parler n'ont-ils pas jugé, d'après les rapports sociaux qui existent parmi nous, des rapports qui devaient exister entre les différens individus, les différentes classes, dans les anciennes associations civiles? Ce qui est positif chez nous, l'était-il chez les Romains? Je ne le crois

point. Avaient-ils des expressions triviales? nullement : les grands et le peuple parlaient la même langue; l'arrangement des mots, les qualificatifs pittoresques, le nombre et l'harmonie des périodes oratoires ou poétiques, le choix des figures, la justesse des comparaisons et des métaphores, le langage des passions rendu avec toute l'énergie de la nature, les hypallages, la force des raisonnemens, la variété des tableaux, les allusions adroites. Telle était chez les Latins la sphère dans laquelle se trouvaient renfermées les différences de style remarquées avec soin et précision par les observateurs les plus judicieux : or, quelle différence y-a-t-il entre le style de Juvénal et celui d'Horace? Ils ont puisé l'un et l'autre les expressions dans le même dictionnaire. L'un a pris celles qui convenaient au style simple, *sermoni pedestri*; l'autre celles qui depuis long-temps avaient été consacrées dans le sanctuaire de l'éloquence. Mais il y a de la déclamation dans le style de Juvénal! Cicéron était donc un déclamateur; car je retrouve dans le poëte toutes les expressions dont s'est servi Cicéron dans ses beaux plaidoyers contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Toutes les expressions d'Horace, je les retrouve dans Plaute et dans Térence; et que l'on ne pense

pas que mes assertions ne soient fondées que sur une lecture superficielle de ces différens auteurs. Si le plan de mon ouvrage comportait de nombreuses citations, on serait souvent étonné de voir que Juvénal n'a fait qu'embellir, par le rhythme de la poésie, les plus belles sentences de Sénèque, les plus profondes pensées de Salluste, et que dans les reproches adressés à ses contemporains, il a employé les mêmes figures que le prince des orateurs, pour peindre les débauches de Verrès, le cynisme de Clodius, les turpitudes d'Antoine, les crimes de Catilina, la présomption des jeunes sénateurs dans le camp de Pompée. Se rejettera-t-on sur l'obscurité? Juvénal obscur! sans doute, comme dans Cicéron, quelques passages ont été tronqués, défigurés par les anciens copistes; les commentateurs ensuite ont interprété de différentes manières les vers ou les phrases mutilées de l'un et l'autre écrivain, et c'est souvent leurs scientifiques réflexions qui ont enveloppé des plus épais nuages ce qui présentait quelques difficultés, mais non des obstacles insurmontables. Juvénal est elliptique, mais il l'est moins qu'Horace: comparez les cent cinquante vers de la seconde satire d'Horace, avec une satire de Juvénal, quelle qu'elle soit, et vous verrez

s'il faut, comme les disciples de Pythagore, jurer toujours sur la parole du maître. Mais comme dans toutes mes recherches, j'ai pris la justice pour guide, je ne blâmerai point les deux poëtes parce qu'ils ont émis quelques propositions presque inintelligibles pour nous. Et qui de nous ne sait point que pour s'ériger en Aristarque dans cette circonstance, il faut connaître parfaitement quelles étaient les mœurs, quels étaient les usages, les habitudes, les coutumes, les préjugés des anciens Romains? Et cela ne suffirait pas encore : les goûts, les modes, l'influence qu'avaient les lois positives sur le caractère de ce peuple, quelle était son espèce d'attachement pour les cérémonies religieuses, quelle était précisément la distance morale qui se trouvait entre les hommes éclairés et ceux qui ne pouvaient se livrer aux sciences spéculatives; tout cela devait nécessairement modifier les pensées de l'écrivain, l'obliger à établir des comparaisons qui ne se trouvent plus justes, parce que l'impression qu'éprouvent nos sens de tout ce qui les entoure n'est plus en harmonie avec les sensations éprouvées par les anciens vivant dans une atmosphère différente. La manière d'être, d'agir, de vivre, pouvait donner à la pensée une extension que le temps a détruite; dès lors il nous

est impossible d'en saisir les rapports; et comme il est de la nature de l'homme de vouloir tout expliquer; quand il s'est vu arrêté au milieu de ses investigations, dans un chemin au bout duquel toutes les traces se trouvaient effacées; craignant de manquer de respect à son intelligence, il a rejeté sur la manière d'écrire de l'auteur ancien ce qu'il devait attribuer à l'absence des renseignemens et des notions nécessaires pour sortir du labyrinthe dans lequel, mal à propos, il s'était engagé. Eh! grand Dieu, qu'ils riraient de nous, comme ils nous plaisanteraient, ces grands hommes de l'antiquité, si, présens à nos discussions interprétatives, ils nous entendaient divaguer, en invoquant sans cesse la raison, le sens commun, la morale et les lois positives : ce que nous regardons avec un œil de dédain, ce qui nous fait froncer le sourcil était peut-être l'allusion la plus fine et la plus spirituelle. Ne tranchons donc pas, comme le fait M. de Voltaire, sur ces questions auxquelles il était presque étranger. Malgré l'universalité de son esprit, ce génie était trop éminemment français, pour se convaincre que l'homme pût vivre dans un autre cercle que celui tracé par l'urbanité d'un peuple qu'il traite quelquefois avec trop de sévérité, mais qu'il aime au fond de son cœur et

dont il a adopté tous les aimables préjugés. N'oublions pas surtout que, de nos jours même, les poëtes satiriques et comiques sont ordinairement ceux qu'entendent le moins les littérateurs des nations voisines qui cultivent avec soin la langue française; et ce n'est point sur de simples ouï-dire que j'avance une pareille assertion. Dans mes voyages en Italie, j'ai connu quelques hommes du premier mérite; l'abbé Casti, le professeur Verry, le fameux médecin de Florence qui a péri si misérablement à Constantinople en s'inoculant la peste, le jurisconsulte Pozzi : ces savans s'exprimaient en français de la manière la plus élégante, et cependant j'ai souvent été obligé de leur expliquer quelques idiotismes français, en lisant ensemble Molière et La Fontaine. Le saint homme de chat, bien fourré, gros et gras, *le saint homme de chat*,... cette locution leur paraissait si singulière, si extraordinaire, que jamais je n'ai pu parvenir à leur en faire sentir la beauté. Et parce que les Italiens, les Anglais, les Allemands ne peuvent comprendre à la première lecture nos gallicismes, seraient-ils en droit d'accuser nos écrivains d'être obscurs? Je ne pousserai pas plus loin mes observations sur cette accusation intentée à Juvénal; un jour, peut-être, il me sera

permis de donner à mes pensées un plus grand développement; et Perse m'offrira des termes de comparaison qui pourront ne pas déplaire à mes lecteurs. Il est temps d'arriver à l'opinion des poëtes et rhéteurs français sur le satirique dont je présente la traduction au public.

BOILEAU.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés.
Soit que sur un édit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux, pâles adulateurs;
Ou que poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline;
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

Je n'aurai qu'une simple observation à faire sur les deux premiers vers du fameux critique. Qu'entend-il par ce mot *école*? Pense-t-il que Juvénal appartenait à la secte des stoïciens? Qui pourrait lui faire un reproche d'être en si bonne compagnie? Et sans faire attention aux sarcasmes d'Horace et de Cicéron, je prie le lecteur de lire attentivement ce que dit Montesquieu du stoïcisme.

Thomas, dans son bel éloge de Marc-Aurèle, n'a-t-il pas réfuté d'une manière victorieuse toutes les plaisanteries de ces épicuriens qui, ne pouvant s'élever à cette hauteur, cherchent à rabaisser la vertu à laquelle ils ne peuvent atteindre? Le stoïcisme! c'est à lui que nous devons les bienfaiteurs de l'humanité. Quant à l'hyperbole outrée; dans tous les passages forts, énergiques et véhémens de notre poëte; dans tous ces tableaux hideux des mœurs de son siècle qu'il a tracés d'une main ferme et hardie; dans toutes les descriptions révoltantes où l'on pourrait accuser Juvénal d'employer une figure qui n'est pas déplacée dans un discours satirique, si toutefois elle n'est point poussée à l'excès, nous ne nous sommes point bornés à récriminer, à repousser les assertions un peu hasardées de notre suprême législateur, par des assertions contraires, par des propositions vagues et générales, par des preuves qui ne sont que de légères probabilités, quand elles ne sont appuyées que sur le tableau général des mœurs des Romains à l'époque où notre poëte écrivait. Nous avons eu soin d'extraire des ouvrages de Sénèque, de Tacite, de Pline le naturaliste, de Pline le jeune, de Suétone, tout ce qui avait rapport aux personnages vivement attaqués par Juvénal; et

quand l'historien, le philosophe, le naturaliste, l'orateur sont d'accord sur tous les points, quand les portraits des prosateurs sont plus chargés que ceux du poëte, n'est-ce pas se livrer trop promptement à une première impression, n'est-ce pas attaquer inconsidérément un homme sans comparer ses écrits avec ceux des auteurs de son siècle qui sont parvenus jusqu'à nous? Qu'a donc d'hyperbolique le récit de la mort de Séjan? qu'ont d'extraordinaire les entretiens du peuple au moment de la chute et du supplice de ce favori? Le renversement de sa statue! n'avons-nous pas été témoins d'un pareil spectacle? la scène n'était-elle pas la même? Je ne suis point fâché de trouver ici M. de La Harpe d'une opinion contraire à celle de Boileau; le rhéteur regarde cette dixième satire, où se trouve le portrait de Tibère, si bien tracé en deux mots, comme un lieu commun appuyé sur un sophisme. On a peine à contenir son indignation, le sang bout dans vos veines quand on entend un critique si distingué par son goût et ses talens se laisser entraîner et séduire à ce point par l'esprit de parti. Voilà donc Platon et Socrate traités de sophistes par le rhéteur français; car la 10°. satire de Juvénal, la plus belle de toutes à mon avis, la plus philo-

sophique, n'est qu'un développement continuel des sublimes préceptes contenus dans le second Alcibiade; et crainte qu'on ne m'accuse d'affirmer sans preuves, voici quelques unes de ces maximes : « Ne faut-il pas, dit Socrate, avoir besoin d'une sa-« gacité peu commune, pour ne point demander « aux Immortels des biens dangereux, en croyant « leur demander seulement les biens qui peuvent « contribuer à notre bonheur sur la terre. Les « dieux pour nous punir ne nous accordent-ils « pas souvent ce qui fait l'objet de nos vœux? » Que dit donc Juvénal dans ces vers :

> .... *Quis tam dextro pede concipis ut te*
> *Conatûs non pœniteat, votique peracti;*
> *Evertére domos totas optantibus ipsis*
> *Dî faciles.....*

Plus bas :

> *Magnaque numinibus vota exaudita malignis.*

N'est-ce pas le principe sur lequel s'appuiera tout son édifice? est-ce un lieu commun? est-ce un sophisme? Non, c'est une thèse philosophique; et parce que les preuves se sont accumulées sous la plume de Juvénal, faut-il d'un trait flétrir un laurier si justement acquis. Socrate dit encore : « Vous trouverez, de nos jours même, des hommes

« qui, dans leur bon sens, et non troublés comme « Œdipe, sollicitent le ciel pour obtenir ce qui ne « peut que leur être fatal.

... *Nocitura toga nocitura petuntur.*

« N'avons-nous pas vu, continue ce philosophe, « une infinité d'ambitieux soupirer après le pou- « voir suprême? A peine arrivés sur le trône et se « croyant parvenus au souverain bien, ils ont « trouvé leur perte dans cette élévation même qu'ils « brûlaient d'acquérir. » Et il cite l'exemple d'Archelaüs, roi de Macédoine. Juvénal cite l'exemple de Séjan. Ce dernier écrit en poëte, Socrate en philosophe : voilà toute la différence.

Quosdam præcipitat subjecta potentia magnæ
Invidiæ, mergit longa atque insignis honorum
Pagina.....
Ad generum Cereris sinè cæde et vulnere pauci
Descendunt reges et siccâ morte tyranni.

« Il est d'autres mortels qui désirent avec la plus « vive impatience d'avoir des enfans; leurs vœux « sont-ils accomplis, leurs prières sont-elles « exaucées, ils éprouvent les plus violens cha- « grins, ils tombent dans les plus grandes infor- « tunes. » (*Socrate.*)

..... *Nos animorum*
Impulsu, et cæcâ magnâque cupidine ducti
Conjugium petimus, partumque uxoris, etc.

Je pourrais encore multiplier les citations; mais ce serait abuser de la complaisance du lecteur. Avec quelle élégance, avec quelle force, avec quelle énergie sont rendues, dans cette dernière satire, toutes les belles sentences, les sublimes préceptes que l'oracle de la Grèce cherchait à graver dans le cœur du jeune Alcibiade. Nous aurons bientôt à combattre un adversaire dont les talens supérieurs doivent nous inspirer quelques craintes. On me permettra peut-être alors de puiser dans cette source assez abondante d'autres argumens d'autant plus utiles que mon intention est, dans cette discussion, de ne m'avancer dans l'arène qu'appuyé sur les autorités les plus respectables. Ce n'est point que je veuille lutter contre M. de La Harpe, objet de ma profonde vénération. Et pourquoi l'attaquer? En matière de goût, il est permis à chacun de juger d'après les sensations qu'il éprouve, mais l'essentiel est de démontrer que la dixième satire n'est pas un lieu commun appuyé sur un sophisme; le moment n'est pas encore venu de donner à cette pensée tout le développement qu'elle exige. Boileau plus juste, et tout aussi bon juge que M. de La Harpe, paraît admirer le tableau dramatique de la mort de Séjan, épisode éloquent de l'ou-

vrage contre lequel s'acharne le moderne Quintilien. Il eût été à désirer que le plan de son poëme didactique eût donné à notre législateur littéraire la faculté de présenter à nos yeux étonnés quelques autres descriptions frappantes, et peut-être plus morales. Mais s'il eût été persuadé que la chute presque toujours certaine de l'ambitieux n'est qu'un sophisme imaginé pour comprimer les nobles élans d'une âme active et avide de gloire, il aurait choisi dans la treizième satire le beau portrait du coupable en proie aux violens remords de sa conscience ; il eût cité quelques beaux passages de la quatorzième sur l'éducation première des enfans, satire qui devrait être le *vade mecum* de tous les pères de famille, et des dames même auxquelles surtout appartient presque exclusivement cette éducation ; il eût cité cette attendrissante peinture de la piété, morceau admirable et digne de notre Racine. Mais Despréaux a préféré nous présenter comme modèle la catastrophe de Séjan : n'était-ce pas nous dire que la dixième satire était une des plus belles de Juvénal ? Je ne raisonne ici que par induction ; mes preuves seront d'une autre espèce, quand il faudra motiver mon opinion, je chercherai à l'établir sur une base plus solide. La sixième satire fut aussi pour

Boileau un objet de prédilection; il en fit même une copie, pâle à la vérité, mais bien supérieure à la satire contre les hommes que voulut lui opposer Regnard, à qui Boileau rendit toujours justice, quoiqu'il fût son mortel ennemi. Notre censeur, notre Aristarque, fait peut-être allusion à cette satire contre les femmes dans les deux premiers vers. Mais Tacite, en nous traçant le mariage de Messaline avec Silius, n'a-t-il pas prouvé à quel point cette femme impudique pouvait porter l'audace et la dépravation? Ensuite les excès que commirent les épouses d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, de Vérus, en se livrant publiquement à de vils gladiateurs, ne justifient-ils pas les violens reproches que Juvénal adresse à l'infâme Hipia? J'ouvre Sénèque: ses observations sur les mœurs de ces dames romaines ne font-elles pas frémir? ses apostrophes ne sont-elles pas plus virulentes que les amers sarcasmes du satirique Latin? Les exemples se présentent en foule à mon imagination; mais ils sont presque tous consignés dans mes notes au bas des textes français et latin. Ce serait peut-être une superfétation; s'il m'arrive quelquefois de les rappeler, je ne fais que ce qu'il est permis à tout orateur de faire; il dispose en faisceau ses preuves dans

sa péroraison, parce que, éparses dans le corps du discours, isolées et quelquefois atténuées par la série des raisonnemens, elles ont perdu un peu de leur force; il faut donc les réunir en masse pour porter la conviction dans l'âme et l'esprit du lecteur.

Je ne parlerai point de l'éloge que Boileau fait de la quatrième. Ici les adversaires de Juvénal mettent tous bas les armes; c'est la seule dans laquelle il s'est déridé, disent-ils. Encore un faux jugement; encore ils essaient de confondre la satire des mœurs avec la satire qui frappe les ridicules. Juvénal rend-il Crispinus ridicule? Domitien plaisant? Sont-ils amusans, égaient-ils l'esprit et l'imagination, ces sénateurs appelés au conseil par le chauve Néron? On plaint les uns, on abhorre les autres: si quelquefois le sourire vient un instant se placer sur les lèvres du lecteur philosophe, ce ne sont point les faibles ou les abominables personnages introduits sur la scène qui l'excitent ce sourire, c'est la juste punition qu'éprouve l'aristocratie romaine pour avoir, au temps de sa toute-puissance, foulé à ses pieds tous les droits de la justice et de l'humanité.

ROLLIN.

« Tous les gens de bon goût, dit ce rhéteur « célèbre, jugent que le génie déclamateur et « mordant de Juvénal est beaucoup au-dessous « de cette naïveté fine, délicate et naturelle d'Ho- « race. » Et plus bas : « Il serait à souhaiter qu'en re- « prenant les mœurs des autres avec tant de sévé- « rité, il ne nous eût pas fait voir qu'il était lui- « même sans pudeur, et qu'il n'eût point combattu « les crimes d'une manière qui enseigne plus à « les commettre qu'elle n'en inspire l'horreur. »

Rollin, dans son long article sur Horace, après avoir fait le plus grand éloge du poëte, finit par l'accuser d'épicuréisme et rappelle les expressions de Quintilien sur quelques descriptions obscènes du satirique de Vénuse. D'après cet aveu, l'esclave de Mécène emploie les expressions que nous regardons comme les plus cyniques, aussi bien que Juvénal ; mais quel est alors le plus à craindre pour les mœurs, celui qui fait du vice une peinture plaisante, ou celui qui nous le présente sous les traits les plus hideux, sous les couleurs les plus effrayantes ? Je ne sais ce que pourrait ré-

pondre à cette question le sage recteur de l'université de Paris. Sans employer la forme interrogative, peut-être inconvenante, je pourrais encore ajouter : ce vice horrible, qui sape jusque dans ses fondemens l'antique édifice de la société, qui menace l'existence physique et morale de l'homme, qui le met au-dessous de la bête féroce chez laquelle on n'aperçoit point de goûts aussi dépravés; ce vice, dis-je, Horace ne l'a-t-il pas peint sous les couleurs les plus capables de séduire la jeunesse sans guide et sans expérience? Mais qui ne frémit pas d'horreur à la lecture de la neuvième satire de Juvénal; son Nævolus, ne le regardons-nous pas comme le plus vil, le plus dépravé, le plus abject, le plus abominable des hommes? Mettez à côté de ce monstre le Liguri-nus d'Horace; éprouverez-vous les mêmes sentimens de haine, d'indignation? Où sont-ils donc ces hommes de goût qui regardent Juvénal comme un déclamateur... Un stoïcien (et personne ne doute que notre poëte n'appartînt à cette célèbre école de philosophes) attaque, poursuit, frappe, terrasse les innombrables vices qui régnaient effrontément dans la capitale du monde; il saisit les mêmes armes que Cicéron, s'en sert avec la même éloquence, et ce dernier est l'orateur par

excellence, tandis que l'autre n'est qu'un énergumène, qu'un déclamateur : c'est ainsi que Antoine et Catilina traitaient le dieu de l'éloquence latine. Qu'en savons-nous ? Peut-être lui reprochaient-ils aussi de ne pas mettre dans son style cette urbanité, cette délicatesse qui distingue les hommes bien élevés. Mais enfin qu'entend-on par ce mot *déclamateur ?* Les anciens, et je prends ma définition dans Quintilien, entendaient par déclamations, des discours sur des sujets feints, quelquefois sur des points de droit discutés dans les écoles du rhéteur, et le maître lui-même en présentait souvent le modèle après les différentes compositions de ses élèves. Comme ces ouvrages n'étaient que des fictions, au lieu de leur donner le nom *concio* ou *oratio*, on leur affecta celui de *declamatio*. Voilà la véritable étymologie du mot déclamateur. Si Juvénal n'a écrit que des fictions, si ses tableaux sont le fruit d'une imagination exaltée, il ne mérite pas d'autre titre; mais s'il a peint avec des traits véhémens, énergiques et forts les mœurs des Romains telles qu'elles étaient de son temps, pourquoi donner à ses écrits cet absurde qualificatif? Or il est constant, il est évident même d'après Suétone, Tacite, Pline le jeune, Pline le naturaliste, Martial, que les vices

de l'époque révolteraient de nos jours l'homme le plus immoral, j'ose dire même que les tableaux de ces horribles mœurs n'ont été qu'esquissés par le poëte, dès l'instant que ceux tracés par les philosophes et les historiens sont encore plus hideux : donc le poëte a été calomnié par les rhéteurs modernes. Après cette conclusion qui découle naturellement des prémisses prouvées jusqu'à l'évidence, je viens à l'autre épithète du bon Rollin : le *génie mordant*. Est-il possible que les rhéteurs du siècle précédent n'aient jamais voulu faire la différence qui existe et qui doit nécessairement exister entre la satire des mœurs et la satire contre les ridicules ? Nous en avons assez dit sur cette distinction essentielle, et nous verrons dans la suite avec quelle force de raison Thomas a détruit et pulvérisé toutes ces allégations insignifiantes, toutes ces assertions dénuées de preuves, toutes ces conclusions prises sans qu'il y ait eu un seul principe de posé, sans que l'on daigne citer même un seul vers de Juvénal qui puisse autoriser ces prétendus juges à traiter d'une manière si inconvenante le plus ardent ami, le plus zélé défenseur de la liberté, de la vertu, de la probité, de l'honneur, de la bonne foi. Cette naïveté naturelle, fine, délicate, d'un si grand prix aux yeux

de Rollin, et je suis d'accord avec lui pourvu qu'il n'établisse pas de comparaison, cette naïveté, je vous le demande, est-elle du ressort de la satire des mœurs ? Peut-on être naïf, délicat, amusant, gai, jovial, lorsqu'on attaque Néron, Domitien, Othon, Caïus César, Caligula, Tibère, Octave, Catilina, Céthégus, Antoine, Messaline, Hipia, Césonie, Locuste, Séjan, Catule, Veienton, Crispinus, Pompée, Tigellinus, Narcisse, Pâris et tant d'autres fléaux de l'espèce humaine, qui plongèrent l'univers ébranlé dans un abîme de maux et de révolutions toujours sanglantes, toujours funestes et subversives de tous ces appuis qui soutiennent l'édifice social, les mœurs et la liberté ? Fallait-il rire quand la place publique ou le cirque ruisselait du sang? quand Rome et le monde, déchirés par les féroces dictateurs, expiraient dans une longue et douloureuse agonie ? Fallait-il rire quand des brigands couronnés désiraient que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour l'abattre d'un seul coup ? Fallait-il plaisanter, lorsque tout annonçait la dissolution générale et la plus épouvantable catastrophe qu'aient jamais éprouvée les hommes réunis en corps de société ? Un écrivain, dont l'âme était grande, noble, généreuse; un poëte qui saisit toujours l'occasion de rendre hom-

mage à la vertu, l'apologiste de Caton, de Brutus, de Thraséas, d'Helvidius, de Cicéron, de Cotta, de Pison, de Sénèque, de Fabius, de tous les hommes enfin qu'avec orgueil nous présente l'antique Rome, devait-il s'amuser aux dépens de quelques poëtes, jouer avec quelques individus simples, imbéciles ou maladroits, qui ne savaient point saluer avec grâce, faire avec esprit leur cour aux Mécènes, et présenter aux dames leurs pensées ornées d'expressions élégantes et pittoresques? Quelles étaient donc vos vues, illustre Rollin, en traçant votre arrêt contre Juvénal? aviez-vous bien consulté votre cœur en prononçant cette fatale sentence? Ne vous êtes-vous pas montré peut-être un peu trop Français par cette condamnation? Je n'ignore pas que vos contemporains abhorraient la satire des mœurs; et le malheureux Gilbert fut une malheureuse et triste victime de cette haine. Fallait-il pour leur plaire calomnier un écrivain dont tous les ouvrages portent l'empreinte de la plus austère philosophie? Étiez-vous fâché, par hasard, de voir cette noble indignation contre tout ce qui pouvait dégrader, avilir un individu de l'espèce à laquelle il appartenait? Non, non, sage et vertueux littérateur, ce n'est pas votre cœur qui parle dans cette opi-

nion émise ; c'est votre siècle auquel vous avez été forcé de faire quelques sacrifices ; vous étiez trop profondément instruit pour ne pas sentir que la postérité qui vous attendait ne se laisserait pas séduire et éblouir par les préjugés d'un âge où l'indulgence était, hélas ! trop nécessaire. Quoi ! parce que nos usages, nos mœurs, nos habitudes, notre urbanité sont diamétralement opposés à la manière de voir, d'agir, de penser même des anciens Romains; parce que nos idées sont différemment modifiées dès notre enfance, par tout ce qui nous touche, par tout ce qui nous entoure, par tout ce qui frappe nos sens et nous transmet des images, oserons-nous porter un jugement sur les affections et les sensations des anciens en raisonnant par analogie et prenant pour terme de comparaison ce qui se passe parmi nous, ce qui nous affecte tous les jours ? Ce ne serait point se montrer habile dialecticien. Parce que la nature nous a fait railleurs, enjoués et piquans, ou plutôt, comme l'a dit un grand écrivain, parce que nous sommes, nous Français, de grands enfans qui craignons le fouet et la férule, tous les autres peuples, toutes les autres nations doivent-elles se soumettre aveuglément à nos caprices, à nos bizarres velléités ? Voilà cependant les bases

solides sur lesquelles reposent les argumens de nos antagonistes. Aussi les Italiens, les Allemands, les Anglais rient de notre suffisance et de notre vanité; avouons aussi que nos rhéteurs leur ont ouvert un vaste champ. Comme ils s'égayeraient à leurs dépens ces grands hommes de l'antiquité, ces colosses que les Anglais ont pris pour modèles en tout. Et supposons qu'une affreuse révolution vînt soumettre au glaive despotique ce peuple breton si jaloux de ses droits, qu'un nouveau Domitien promenât son terrible cimeterre sur les têtes parlementaires de cette grande nation; pensez-vous qu'alors un Horace qui n'attaquerait que les ridicules d'un fashionable fût accueilli par le peuple et les grands désespérés de la perte de leur liberté? Traiteraient-ils de déclamateur un second Juvénal, qui, sur le trône, irait faire pâlir un second Cromwell? Nous, Français, vu le caractère et le génie de notre nation, nous serions bien capables d'une pareille absurdité; nous en avons bien fait d'autres. Mais l'Anglais, avec cet ardent amour pour les lois, la liberté, qui le caractérise, avec son inviolable attachement aux mœurs patriarchales de la famille, regarderait comme un vil agent du pouvoir l'Horace moderne; mais il éleverait à son rival des autels dans son

cœur, en attendant de pouvoir lui ériger une statue dans Westminster ou sur la plus belle place publique de Londres. Si sur un point de littérature nous différons entièrement d'opinion avec un peuple voisin, aussi éclairé que nous, pouvons-nous décemment trancher et juger en dernier ressort, quand il s'agit de l'opinion d'un peuple qui n'existe plus, et dont nous sommes séparés par tant de siècles. Je ne pousserai pas plus loin cette comparaison; elle me conduirait trop loin. Je crois avoir prouvé que la première sentence de Rollin était une proposition émise sans réflexion, que ce rhéteur a suivi le torrent du siècle qui l'entraînait. Et réellement cet homme si pieux, si savant, si éclairé, n'a jamais su se placer sur un terrain isolé, ou plutôt sur une hauteur d'où il eût la faculté de promener librement ses regards sur toutes les sociétés anciennes et modernes, et distinguer non les nuances, mais les intervalles qui les séparaient, sans se laisser circonvenir, harceler par les préjugés, les opinions en vogue pendant sa vie; en un mot, il a presque toujours jugé d'après les autres et presque jamais par lui-même. Ce défaut a pris sa source dans son extrême modestie, j'en conviens, mais il a poussé cette vertu jusqu'à cet excès où elle devient timidité; et quand la mo-

destie dépasse la barrière qui la sépare d'une crainte servile, elle devient un vice, surtout dans un homme si distingué, qui semblait avoir reçu de la nature tous les talens nécessaires pour se placer à la tête de la littérature française.

Dans le second reproche fait à Juvénal, Rollin montre-t-il cette sagacité, cette justesse d'esprit, ce bon sens, cette sagesse qui rendent si recommandables ses autres ouvrages? J'avoue avec lui qu'il ne faut pas présenter à l'enfance, à la jeunesse même, l'image des grandes passions, et que, sous ce rapport seul, Juvénal ne peut être classique, à moins d'en supprimer les principales beautés, opération passablement faite par les jésuites; d'ailleurs, pourquoi mettre entre les mains des jeunes gens des satires contre les mœurs? Les fragmens produisent le plus mauvais effet; la curiosité pénètre au-delà. Mais s'ensuit-il de là que les scènes scandaleuses ne puissent pas être mises sous les yeux de l'homme même dans l'effervescence de ses passions? J'ai toujours été frappé de la sagacité de ce père de famille qui voulant guérir son fils d'une passion dangereuse et capable d'altérer sa santé, le conduisit dans cet asile de la souffrance et de la mort où les libertins expient dans les douleurs les plus aiguës, dans les sup-

plices les plus affreux quelques instans d'un plaisir physique accordé par l'intérêt et la cupidité, et qui fait souvent l'objet du plus infâme trafic.

Ensuite, en combattant le vice avec tant de sévérité, comment Juvénal a-t-il pu nous faire voir qu'il était sans pudeur? Est-ce pour avoir employé quelques expressions qui choquent aujourd'hui nos oreilles trop délicates? Mais choquaient-elles les oreilles de ses contemporains? Horace dans ce siècle d'Auguste, si vanté par l'urbanité, le goût et la décence, ne mettait-il pas dans ses écrits les expressions *cunnus*, *futuo*? Sont-elles donc moins obscènes que les mots *clunes*, *inguen*, *vesica*? On est sans pudeur quand on viole insolemment toutes les lois que la nature semble avoir gravées dans nos âmes; on est sans pudeur quand on approuve tous les désordres qui se glissent dans un Etat; on est sans pudeur quand on tire un bénéfice des forfaits et des crimes que l'on fait commettre, soit en présentant le vice comme le seul moyen de parvenir, comme le seul chemin qui conduit au bonheur, soit en lui élevant des autels, en cherchant à en imposer à la postérité; mais l'écrivain qui brave l'exil et les tourmens, qui foule aux pieds la fortune, qui préfère Diogène dans son tonneau à toute la gloire d'A-

lexandre, est-il sans pudeur pour avoir inséré dans ses écrits quelques termes qui, dans Rome, n'étaient point classés dans le triste recueil de la langue triviale? Le peuple romain, malgré son avilissement, avait conservé dans toute sa force, dans toute son énergie, le langage de ses ancêtres; cette langue, noble et mâle, que parlait un peuple souverain, n'avait pas perdu cette franchise, cette liberté qui, sans nuire à sa marche majestueuse, rejetaient toutes ces puérilités que nous avons adoptées. Qu'avaient-ils besoin, ces Romains, de ces vains ménagemens, de ces circonlocutions, des ces périphrases, de ces voiles transparens avec lesquels nous cherchons à cacher la nudité du vice? L'usage le veut ainsi chez nous, il faut se soumettre à l'usage : *penes quem jus et norma loquendi.* Mais si cet usage n'était pas établi à Rome, devons-nous blâmer les Romains et les condamner, parce qu'ils n'ont pas imité un peuple qui ne s'est civilisé que vingt siècles après? Nous sommes trop exclusifs : cependant Boileau nous a dit que le latin, dans les mots, bravait l'honnêteté. Est-ce un reproche qu'il fait aux Romains? Je ne le pense pas. Il faudrait aussi faire de nos jours le procès à cette belle langue italienne, la fille aînée de la langue latine;

et ce n'est point seulement dans les poëtes latins que je trouve ces expressions que nous qualifions de cyniques, de dégoûtantes : *Sumisti virilem, quam statim muliebrem togam reddidisti*, s'écrie Cicéron dans la seconde Philippique; *primò vulgare scortum; certa flagitii merces, nec ea parva; sed citò Curio intervenit qui te à meritricis cultu abduxit, et tanquam stolam dedisset, in matrimonio stabili et certo locavit. Nemo unquàm puer emtus libidinis causâ, tam fuit in domini potestate, quàm tu in Curionis.* Ne voilà-t-il pas un tableau correspondant à celui de Gracchus dans la seconde satire de Juvénal? La seule différence est qu'Antoine épouse Curion, et que Gracchus épouse un nourrisson d'Euterpe. Cicéron était-il sans pudeur de faire un pareil reproche à son ennemi en présence du sénat romain, en présence de ces hommes austères et graves devant qui s'inclinaient les peuples et les rois de l'univers connu? On peut juger d'après cette comparaison, d'abord si ces espèces de liaisons matrimoniales, je me sers de cette expression, et j'en demande pardon au lecteur, mais la langue française ne me fournit pas d'autres qualificatifs, n'étaient point dans les mœurs romaines et par conséquent vraisemblables, que dis-je, usitées; ensuite y a-t-il de l'impudeur à frapper

ce vice avec des verges de fer comme l'ont fait Cicéron et Juvénal? Lisez encore dans les *Verrines*, le portrait du préteur porté dans une litière, couronné de roses, tenant à la main son tissu plein de fleurs dont l'odeur flattait son odorat; lisez la description des orgies sur le rivage de Syracuse; y avait-il de l'impudeur à reprocher avec des expressions techniques et foudroyantes tous ces excès au dilapidateur de la Sicile? Je n'aperçois entre Verrès et Crispinus aucune différence, et les deux écrivains ont eu l'impudeur de rendre ces deux brigands, ces deux scélérats plus hideux que le vice et la dépravation elle-même! Voilà cependant la triste conclusion à laquelle nous a forcé de descendre une phrase écrite d'après une première impression reçue; examinons maintenant si la manière de poursuivre le crime, adoptée par Juvénal, *engage plutôt à le commettre qu'elle n'en inspire l'horreur*. Toujours des mots, rien que des mots: je ne sais si je suis différemment organisé que les autres hommes, mais les tableaux de Juvénal m'ont toujours inspiré le plus affreux dégoût, et je ne crois pas être le seul sur l'âme de qui ces tableaux aient fait une telle impression. Il faut n'avoir aucune notion de sa dignité, aucune espèce d'élévation dans les sen-

timens, nulle idée des convenances sociales pour ne pas sentir, pour ne pas éprouver ces frissonnemens d'horreur que donne ordinairement la présence d'un objet hideux; pour voir d'un œil tranquille, et le sourire sur les lèvres, quelques individus de notre espèce descendre au dernier degré de la corruption. Et j'en appelle à la conscience intime de nos littérateurs, des littérateurs de tous les pays, de tous les hommes enfin qui ont étudié ce poëte, en est-il un seul qu'il ait corrompu? Soyons de bonne foi. Est-il une femme, quelque dépravée qu'elle soit, qui ne frémisse, qui ne soit indignée des infamies, des turpitudes de Messaline, d'Hipia, de Césonie, etc.? Est-ce là enseigner la manière de commettre le crime? A qui devons-nous souvent les excès auxquels nous sommes entraînés malgré nous-mêmes? Aux poëtes érotiques, aux romans, à ces productions amusantes et frivoles, qui, sans élargir la sphère de nos idées, pervertissent le cœur et le dépravent: et voilà souvent les auteurs qu'encensent les critiques; l'esprit est tout pour eux. Que leur importe le jugement, la raison, la vérité, la morale, la religion même? Mais la hideuse description des vices et des maux qu'entraînent après elles la débauche et l'obscénité les oblige à détourner la

vue; les poëtes satiriques sont même condamnés à la seule inspection du titre que présentent leurs ouvrages. On supporte quelquefois sur la scène un avare, un tartuffe, un séducteur, un méchant: ce sont des généralités auxquelles on ne fait attention que pendant le spectacle; mais la satire qui ne connaît point tous ces ménagemens, qui s'adresse directement à l'individu, qui le harcèle, le tourmente, l'accable, la satire doit être bannie de tout état bien policé. Le fameux mot d'un ministre célèbre pendant le règne de Louis XV me prouve que c'était là l'opinion d'une philosophie parlière, intolérante, qui craignant les Gilbert voulait anéantir, décrier le genre pour ne point se voir en butte aux traits vigoureux que l'on n'aurait pas manqué de lancer contre son fanatisme, si par malheur elle venait à infecter la société de ses nombreuses erreurs, de ses humilians paradoxes. L'air de Paris était tellement imprégné de ces miasmes putrides que les hommes qui combattaient avec le plus de zèle et d'ardeur cet intolérant philosophisme ne purent, même totalement, s'affranchir de ces préjugés, et les armes qu'ils employèrent quelquefois pour repousser leurs adversaires furent trempées dans l'atelier de Diderot et de ses adhérens. Je reviens

à Rollin : comment? Juvénal combat le vice avec une extrême sévérité, et cet athlète sévère est sur-le-champ métamorphosé en cynique capable d'entraîner dans l'abîme qu'il nous engage à fuir, dont il nous montre toute la profondeur! Est-il à craindre ce prétendu cynique pour les jeunes gens? Non il n'est pas un seul Français digne de ce nom, malgré l'égoïsme qui règne de nos jours, qui voulût être un Nævolus, nageât-il dans l'abondance. Existe-t-il une femme qui voulût être la maîtresse d'un Sergiolus? Est-il un prince ambitieux de marcher sur les traces du dernier Flavien, de Tibère ou du fils d'Agrippine? Je ne vois rien de didactique dans Juvénal que l'amour de la vertu, que la haine bien prononcée et vigoureusement exprimée contre tout individu de quelque rang qu'il soit, dont les actions et les mœurs mettent en danger les avantages communs que nous devons retirer de notre adhésion tacite au contrat social. On pourrait, en bien analysant, trouver quelques leçons de cynisme et d'immoralité dans le poëte sur lequel Rollin jette un regard de bienveillance; mais je défie d'en trouver une seule dans les satires de son rival. Pénétrons plus avant dans la pensée du pudique rhéteur. Il craint sans doute que le voile entièrement déchiré, mis en

lambeaux sans ménagement, ne fasse voir à l'œil surpris de l'adolescent des tableaux qui, tout en révoltant le cœur, ne laissent pas de chatouiller les sens: cela pourrait arriver si, comme l'ont fait tous les traducteurs de Juvénal avant Dussault, on se contentait de prendre les tableaux pour en faire une copie à la française, c'est-à-dire d'après l'école suivie dans les premières années du règne de Louis XV. Mais à qui la faute alors? Ne faudrait-il pas l'attribuer cette faute à ces bizarres copistes qui prendraient le pinceau de Calot pour nous retracer les chefs-d'œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange. Mais si vous les présentez ces tableaux avec l'énergie et la véhémence d'un Thomas, avec les sombres, les austères, les majestueuses couleurs d'un Chénier, vous n'avez rien à craindre. Les passages qui semblent le plus blesser la pudeur, traduits par ces deux littérateurs, détruisent, anéantissent et renversent de fond en comble toutes ces observations pusillanimes et, seulement en apparence, si judicieuses d'un écrivain qui ne portait guère ses regards au-delà du cercle assez étroit dans lequel, par modestie, il s'était circonscrit. M'objectera-t-on que les poëtes n'ont point employé ces expressions techniques et licencieuses que l'on trouve dans l'original? Mais, demanderai-je

à celui qui me ferait une pareille objection, connaissez-vous bien le génie des deux langues? D'ailleurs l'opinion de Boileau et l'autorité de Cicéron suffisent pour en démontrer toute la futilité.

La réputation bien méritée dont jouit Rollin, m'a mis dans la dure nécessité de réduire toutes ses pensées à leur dernière expression; j'en ai fait des propositions séparées d'après les règles usitées en grammaire générale, et le résultat de cet examen approfondi, d'après toutes les lois de la dialectique, montrera sans doute à tous les hommes qui n'aiment pas les lieux communs à la place des preuves, que l'opinion de ce rhéteur ne repose sur aucune base solide, qu'il n'a répété que ce que l'on disait alors. Cependant s'il eût lu Cesaroti son contemporain, je crois qu'il eût été moins tranchant, et qu'il nous eût épargné la peine de démontrer toute l'incohérence d'un jugement prononcé du haut d'un tribunal devant lequel n'avaient pas été appelées les parties qu'intéressait vivement la cause. Ainsi, comme l'on voit, la sentence n'a pas eu et ne doit pas avoir toute la force d'une cause jugée.

LE BATTEUX.

« Perse a peut-être plus de vigueur qu'Horace; « mais en comparaison de Juvénal il est presque « froid; celui-ci est brûlant; l'hyperbole est sa « figure favorite; il avait une force de génie extra- « ordinaire et une bile qui presque seule aurait suffi « pour le rendre poëte.» Ensuite Le Batteux prend dans la vie apocryphe de Juvénal quelques détails insignifians. Ce rhéteur ne désapprouve point l'opinion de Scaliger, il la cite même sans se permettre la moindre observation. Ses vers, ajoute-t-il, valent mieux que les vers d'Horace; apparemment parce qu'ils sont plus forts, *ardet, instat jugulat.*

L'hyperbole est sa figure : *semper jurare in verba magistri;* quelle pusillanimité! Mon maître peut bien m'éclairer, me guider dans la carrière; mais quand je vois qu'il s'égare, le suivrai-je aveuglément? Rendons cependant justice à Le Batteux, il n'assure point que Juvénal ait poussé jusqu'à l'excès cette hardie et trop hardie figure. Cependant il paraît insinuer qu'il partage l'opinion de Boileau; nous nous garderons bien ici,

pour combattre un athlète si pusillanime, de présenter une seconde fois cette série de preuves disséminées dans le corps de l'ouvrage ou rassemblées en faisceau dans un de nos précédens articles. Nous nous permettrons seulement de demander à cet exact disciple, à cet élève si soumis, si respectueux, si docile aux ordres émanés de la bouche du directeur général du génie poétique français, d'où provenait cette bile qui seule aurait suffi pour rendre Juvénal poëte? Ne prenait-elle pas sa source dans ce vif intérêt que le poëte latin montra toujours pour la prospérité, la paix et le salut de l'espèce humaine? Cette pauvre espèce humaine qui de son temps se divisait simplement en deux parties, celle des bourreaux, celle des victimes. Mais est-ce la bile seule qui l'a rendu poëte? Est-ce la vengeance qui mit dans ses mains ces armes terribles dont il sut faire un si noble usage? Est-ce le dépit qui plaça dans ses doigts ce sombre pinceau dont les traits devaient épouvanter quiconque oserait méditer les sinistres forfaits dont il fut le témoin? Non, Juvénal avait l'âme romaine. Mais que dis-je? parler *d'âme romaine* aux rhéteurs du siècle dernier, c'est vouloir prêcher le christianisme dans la mosquée de Sainte-Sophie en présence des Ulémas. Ce n'était

donc point une morosité atrabilaire qui inspirait à Juvénal ces vers foudroyans capables de porter le désespoir dans l'âme de l'homme le plus inique et le plus effrontément immoral? Non, mais c'était l'expansion de cette âme toute romaine qui, pleine de souvenirs que réveillaient à tout moment les débris épars de l'édifice le plus majestueux qu'ait pu construire la main des hommes, aurait désiré franchir l'espace des siècles qui le séparait des temps héroïques de Rome. Cette sublime pensée se manifeste à tout instant dans les ouvrages de Juvénal. Avec quel plaisir il présente à ses contemporains ces vertueux Romains, ces grands capitaines, ces sénateurs inébranlables au milieu des plus grands dangers; ces vertueuses compagnes des plus intrépides mortels, fières d'élever des enfans pour servir la République, et qui, dans la seconde punique, loin de songer à de frivoles amusemens portèrent au trésor public le peu d'or qu'elles possédaient; ces triomphateurs descendant du Capitole et déposant dans le temple de Jupiter la tunique dorée pour aller reprendre dans le petit champ qu'ils cultivaient ces instrumens aratoires, cette charrue qui nourrissait leur nombreuse famille. Placé à cette immense élévation, le poëte portait-il ses regards sur tout

ce qui l'environnait, il voyait dans le sein de la même ville couler les flots du fleuve témoin de tant de grandeur; il apercevait l'Aventin, le Cœlius, au pied desquels résidaient la bonne foi, la justice, l'humanité, la gloire et le désintéressement; il contemplait cette porte triomphale sous laquelle avaient passé les Scipions, les Marius, les Paul Emile; il portait ses regards sur ce Janicule d'où le fier Carthaginois fut chassé par la constante protection des dieux. Mais qu'étaient devenus les héros? Où trouver ces magnanimes habitans de Rome? Quel peuple les avait remplacés? De vils esclaves, et je ne prends point ce terme dans une acception métaphorique; de vils esclaves avaient remplacé ces fiers plébeïens si passionnés pour la liberté, mais plus amis encore de leur patrie. Ce sénat auguste que Cynéas avait pris pour une assemblée de rois, ce sénat devant lequel s'humiliaient jadis les plus puissans monarques de la terre, dont les rois venaient mendier la protection, n'était plus qu'un repaire de bêtes féroces, qui n'avait pas le courage des lions, mais toute l'astuce et la cruauté des tigres. Tirés, pour la plupart, de la classe immonde de la société, ils portaient sur leurs chaises curules ces ignobles sentimens qu'ils avaient pris dans les carrefours de

Rome ou dans le bois d'Aricie; la vengeance ou la haine, compagnes ordinaires de la pusillanimité, les escortait en se rendant auprès du prince. Quel spectacle pour une âme toute romaine! des siccaires, des soldats turbulens et séditieux entourant aujourd'hui de lauriers la tête qu'ils abattaient le lendemain. N'est-ce pas la comparaison que lui présentait sans cesse son imagination ardente, cette comparaison entre ce qu'avait été Rome, ce qu'elle était alors, qui lui donna cette acrimonie inhérente à la vertu, à la noblesse des sentimens? Et quel homme, véritablement homme, n'eût point, dans ces horribles circonstances, rejeté toute espèce de dissimulation, toute espèce d'hypocrisie? *Vitam impendere vero*, telle fut sa devise. Mais les Romains étaient trop corrompus pour les ramener aux premiers temps de la République; en admettant cette hypothèse, l'entreprise en était-elle moins noble, moins grande, moins digne d'un génie supérieur? Mais quels étaient ses moyens? L'opinion, qui tôt ou tard triomphe de tout. Sont-ce toujours les armes qui ont produit les grandes révolutions? Les armes, quoi qu'on en dise, finissent toujours par être les ministres de cette souveraine du monde; vainement elles veulent s'opposer à sa marche majestueuse; vai-

nement elles lui opposent un rempart de fer; l'opinion le mine insensiblement, et l'obstacle, qui d'abord paraissait insurmontable, disparaît et s'anéantit. Or, si tels sont les succès de l'opinion, pourquoi prendre pour accès de bile, l'effort que fait une grande âme pour ramener à ses anciennes institutions un peuple à qui le souvenir de sa grandeur passée pouvait donner quelque enthousiasme, et ressusciter ainsi ces temps heureux qui font, même aujourd'hui, l'admiration des peuples courbés depuis long-temps sous la plus humiliante servitude? Nous concevons, il est vrai, difficilement aujourd'hui ce que c'était que ces âmes romaines que l'on vante cependant, que l'on exalte partout, que le grand Condé lui-même admirait dans les tragédies de Corneille. Pourquoi faut-il, quand les rhéteurs en trouvent une de ces âmes ardentes et passionnées pour le bien public, pourquoi faut-il, dis-je, qu'ils cherchent à la dénigrer, à l'avilir? Ne font-ils pas sortir, pour la plupart, ces nobles élans d'une source impure? Je ne serais pas embarrassé pour en dire les raisons; mais il vaut mieux laisser quelque chose à faire au lecteur. Le faible Le Batteux ne se contente pas de dire que la bile seule de Juvénal eût suffi pour le rendre poëte; il ne trouve réellement

de la poésie que dans la troisième et quatrième satire. Ecoutons un moment ce nouveau paradoxe. « Selon Horace, pour être poëte, il faut trois par-
« ties : un génie heureux et fécond, *ingenium*
« *cui sit;* c'est ce génie fécond qui fournit les
« choses, qui crée les êtres poétiques et les corps;
« ensuite, il faut une âme presque divine, un
« souffle presque divin qui leur donne presque
« la vie, *cui mens divinior;* enfin, une élocution
« poétique qui, comme nous l'avons dit, doit
« être toujours élevée, toujours supérieure à l'ex-
« pression ordinaire et prosaïque, *os magna so-*
« *naturum*. Qu'on fasse l'application de ces trois
« qualités au genre satirique, on y trouvera quel-
« ques morceaux auxquels elles pourront conve-
« nir toutes les trois; telles sont, par exemple,
« la troisième et quatrième satire de Juvénal;
« mais la plupart des autres ne sont poésie que
« pour avoir passé par la bouche d'un poëte;
« dans celle d'un orateur ou d'un philosophe, ce
« n'eût été que de la prose. »

Quoi! les grandes et nobles pensées puisées dans le sein de la vérité; les tableaux pris sur la vaste scène du monde ou dans la nature, tracés ensuite avec le vigoureux pinceau d'un Corrège, n'entreraient point dans le domaine de la poésie! Il n'y

aurait que le poëme épique, la tragédie, la fable, qui se trouveraient dans le cercle étroit et circonscrit formé par Le Batteux. Il a beau se faire un rempart d'Horace; jamais ce poëte n'eût tiré de ses principes de si tristes conséquences. J'avoue avec ce dernier que pour se placer au rang des poëtes, le génie est absolument nécessaire; que l'homme qui manque de génie n'est et ne sera jamais qu'un versificateur. Mais que le génie prenne ses matériaux dans sa tête ou qu'il s'empare de ceux que la vérité lui présente, qu'importe! si l'arrangement et la disposition produisent les plus grands effets. Le sublime tableau de la Transfiguration représente un fait puisé dans la source de toute vérité, et parce qu'il n'y a point de fictions dans cette magnifique composition, il n'y a point de génie, Raphaël ne sera pas peintre! Il n'avait point aussi de génie, cet architecte qui plaça dans Rome un temple sur un temple, et fit de son édifice le plus beau monument qui soit dans l'univers, parce qu'il n'a rien inventé, et qu'il a seulement disposé les matériaux d'après les règles de l'art et le calcul des forces relatives et des puissances! Quel est l'insensé qui pourrait énoncer de pareils blasphêmes? S'il en existait, il serait honni de tous les gens de goût, et sans doute ignominieusement

chassé du sanctuaire des Muses. On accordera donc dans ces circonstances le génie à la peinture, à l'architecture, et l'on ne rougira point de le refuser à la poésie, quand, éloignant les fictions, elle prend dans l'histoire ou dans les mœurs d'un peuple les sujets dignes de ses éloges ou de sa censure! De plus, l'enthousiasme, ce souffle divin, ne peut-il pas passer dans l'âme du poëte qui poursuit le vice avec acharnement? Presque tous les rhéteurs sont d'accord sur ce point. Juvénal avait un génie supérieur, et nous avons prouvé que ce n'était point la bile qui l'avait rendu poëte. Quant à l'expression, il est constant que le satirique latin ne laissa jamais imparfait un seul de ses tableaux, un seul de ses portraits, qu'ils produisent tous le plus grand effet; donc ses couleurs sont bien nuancées, bien fondues, les plans bien disposés, les proportions bien gardées. Avec des expressions ordinaires et prosaïques aurait-il atteint le but après lequel soupirent tant d'écrivains, qui, en prohibant les expressions communes et vulgaires, en remplissent néanmoins les préceptes qu'ils donnent? Refuser à Juvénal le titre de poëte, c'est refuser le titre de peintre au peintre d'histoire. D'après les principes de Le Batteux, Lucrèce ne serait qu'un versificateur, parce qu'il a dit en vers ce qu'un

philosophe aurait pu dire en prose. Voltaire ne devrait le titre de poëte qu'à ses tragédies, à sa Henriade, et à quelques ouvrages obscènes dans lesquels l'imagination joue le plus grand rôle. Boileau n'aurait été admis au Parnasse qu'en présentant les pages de son Lutrin. C'est donc une hérésie littéraire de ne point accorder le titre de poëme à la satire, et surtout à la satire des mœurs. Il est des erreurs, des préjugés vraiment si ridicules, que l'on ne peut revenir de sa surprise et de son étonnement, quand on voit des hommes d'un grand mérite les soutenir avec toute l'opiniâtreté que donne ordinairement la conviction. Mais on aperçoit dans Le Batteux le motif qui l'a dirigé dans cet inconcevable jugement : il n'aime pas les gens qui se fâchent; il préfère le froid et long discours d'un philosophe qui nous endort; sans doute il corrigera les vices de l'homme qui bâille en l'écoutant! Il veut qu'on reprenne les gens corrompus sans amertume. Voyez si dans Isaïe et Jérémie, le Seigneur reproche aux Juifs leurs vices et leur impiété, sans amertume et sans indignation. Du reste, cela serait possible parmi nous; mais cette possibilité, pouvait-elle exister chez les Romains à l'époque où Juvénal écrivait? Voilà toujours de la confusion, un mélange

continuel de mœurs et d'habitudes : les rhéteurs pensent-ils donc, sont-ils persuadés qu'il n'y avait aucune différence entre Rome et Paris? Quand ce ne serait que celle de climat, elle fut, elle est encore immense. Ce n'est pas encore tout: Le Batteux s'efforce de fermer la carrière satirique aux littérateurs qui se sentiraient quelques talens pour ce genre de poëme. Dans tout état despotique l'intérêt du gouvernement est de le proscrire, parce qu'après avoir examiné les mœurs des particuliers, la satire pourrait porter plus haut ses regards : aussi la première loi des décemvirs à Rome porta-t-elle peine de mort contre tous les auteurs qui se permettraient de fronder les actes de l'autorité. En France cette proscription fut long-temps nécessaire ; mais la satire a repris aujourd'hui tous ses droits ; et d'après nos institutions la satire politique même ne devrait rencontrer aucun obstacle, pourvu néanmoins que la calomnie ne s'en mêlât point.

Tous les sophismes accumulés par Le Batteux dans son septième traité, chapitre II de la seconde partie, doivent disparaître devant l'utilité générale. Quand un auteur moderne publia naguères sa satire contre les délateurs, je ne dis point Paris seul, mais toute la France applaudit à

cet acte de courage. Si Le Batteux les eût entendus, ces applaudissemens auraient offensé ses oreilles; mais les bons et honnêtes citoyens qui virent alors diminuer cet horrible essaim d'insectes malfaisans, se seraient moqués avec raison de l'impassible apathie de Le Batteux.

Un autre reproche que je dois adresser à ce rhéteur, et il paraîtra bien mérité, c'est qu'en traçant le portrait d'un poëte satirique, il n'avance que des sophismes, et ne conclut qu'à l'aide de suppositions rien moins que bénévoles, d'après des hypothèses qui ne se réalisent jamais. Se montre-t-il dans ses ouvrages assez philosophe pour nous convaincre que ses sentences sont le fruit d'une longue méditation? A-t-il pénétré assez profondément dans les replis du cœur humain pour nous dire : « L'esprit du poëte satirique doit être tel. » Quelle suffisance! sans doute il a voulu parler du calomniateur : il est vrai que ce dernier ordinairement a tous les vices dont il accuse les autres; mais celui qui prend en main le fouet de la satire, et qui sent toute la dignité de la magistrature morale qu'il va exercer, ne doit jamais être confondu avec une espèce d'hommes que les lois positives condamnent à un supplice infamant. Après cette belle assimilation, le rhéteur finit par accuser sa

victime de misantropie ; belle conclusion et digne de l'exorde. « Il entre, dit-il, dans les sentimens « d'un écrivain de ce genre, de la vertu et de la « méchanceté; de la haine pour le vice, de la ven- « geance et du dépit de ne pouvoir faire le mal « que par des paroles... » Si cette phrase n'était pas ridicule, elle serait atroce. Mais quel est ce mélange? La vertu peut-elle avoir quelque point de contact avec la méchanceté? Il faut que dans un cœur l'une ou l'autre triomphe : l'une et l'autre ne souffrent point de partage. La haine contre le vice et la vengeance n'ont aucune sympathie. On peut désirer de voir le vice malheureux, mais ce sentiment prend naissance dans l'intérêt général que l'on porte à l'espèce humaine; voilà la seule vengeance que se permette l'ennemi du désordre et de l'immoralité. S'il en était autrement, il aimerait le vice en le détestant : ce qui implique contradiction. Enfin les voilà ces hommes qui détestent la satire : tout en blâmant le genre satirique, tout en déversant sur lui l'opprobre et les outrages, ils finissent par employer les armes de la satire dans la seule intention de nuire, et sans que la société puisse retirer aucun avantage des traits qu'ils ont lancés. Ce n'est pas Juvénal seul que je veux ici défendre, c'est Lucile, Horace,

Boileau, Gilbert, Voltaire : Messieurs, semble-t-il leur dire, vous désiriez vous venger de votre nullité, votre impuissance de faire le mal vous désolait, et de dépit vous avez, par misantropie, adopté ce genre d'écrire qui annonce une âme noire, un esprit mal fait, un cœur insensible, un jugement faux, et la haine la plus violente contre tous les individus de votre espèce,... Lecteur, je vous le demande, un tel homme est-il capable de juger, d'apprécier Juvénal ? Laissons-le donc avec ses sophismes et ses suppositions, et voyons si Marmontel est plus sage, plus modéré, meilleur logicien dans ses observations sur le premier des satiriques latins.

MARMONTEL.

« Quant à la satire générale des vices, rien de « plus innocent, rien de plus permis ; elle pré- « sente le tableau ; mais il dépend de chacun de « nous d'en éviter la ressemblance. Elle a été d'u- « sage dans tous les temps, mais plus âpre, ou « plus modérée. Les poëtes grecs du 3e. âge la « mirent sur la scène. Les Latins, en les imitant, « lui donnèrent aussi la forme dramatique : mais

« dénuée d'action et réduite au simple discours, « elle eut encore des succès à Rome. Horace y mit « son caractère épicurien, facile, piquant, léger; « il se joue du ridicule et quelquefois du vice, sans « y attacher plus d'importance. Sa philosophie « n'était rien moins que sévère, il s'amusait de « tout, et ne voyait les choses que du côté plai- « sant; lors même qu'il est sévère, il n'est jamais « passionné.

« Juvénal, au contraire, doué d'un naturel ar- « dent, d'une sensibilité profonde, a peint le vice « avec indignation : véhément dans son éloquence, « plein de chaleur et d'énergie, ce serait le modèle « des satiriques s'il n'avait été déclamateur. »

Enfin voilà un rhéteur presque sur tous les points d'accord avec moi sur la manière d'écrire de Juvénal, sur son âme, sur sa sensibilité, sur son attachement à la vertu, de laquelle dépend ce peu de bonheur dont nous pouvons jouir sur la terre. Ensuite, dans son article sur Boileau, il réfute avec beaucoup de sagacité, mais d'une manière indirecte, tout ce que les rhéteurs français, avant lui, s'étaient permis de dire contre le satirique latin. J'aime à le voir analyser les satires de Boileau. « Il s'amuse, dit-il, à nous peindre les « rues de Paris : c'était l'intérieur, l'intérieur mo-

« ral des habitations qu'il devait nous peindre,
« *comme Juvénal l'a fait dans sa troisième.* C'é-
« tait la dureté des pères qui immolent leurs en-
« fans à des vues d'ambition et de vanité : *et Ju-*
« *vénal l'a fait dans sa quatorzième*; l'avidité des
« enfans, impatiens de succéder et de se réjouir
« sur le tombeau de leurs pères : voyez la *sixième*
« *et la dixième de Juvénal*; la dissipation d'une
« mère que sa fille importunerait, et qui, n'ayant
« que de mauvais exemples à lui donner, fait
« encore bien de l'éloigner d'elle, en attendant que,
« rappelée dans le monde pour y prendre un mari
« qu'elle ne connaît pas, elle y vienne imiter sa
« mère qu'elle ne va que trop connaître : et *quel*
« *objet vous représentent les premiers tableaux de*
« *la quatorzième satire de Juvénal! la fille de*
« *Larga*, etc.; et l'insolence d'un jeune homme
« enrichi par les rapines de son père, *encore*
« *un portrait pris dans la troisième de notre*
« *poëte*; l'émulation de deux époux, à qui ren-
« chérira sur les folles dépenses, sur les travers,
« sur les égaremens, sur les vices honteux de
« l'autre; *deuxième de Juvénal, portrait d'His-*
« *ter; sixième, portrait de l'indifférente*; en un
« mot, la corruption, la dépravation des mœurs
« de tous les états où l'oisiveté règne; la soif ar-

« dente des plaisirs, le besoin d'être remué par « des jouissances nouvelles, les fantaisies, le luxe « vorace, le jeu ruineux qui causent de si tristes « ravages, sans compter tous les sanctuaires fer- « més aux yeux de la satire et où le vice repose en « paix. » D'où partent les conseils donnés à Boileau par le rhéteur? de son approbation au système, à la marche suivie par Juvénal, puisque je trouve dans la première satire, dans la sixième et dans la huitième les modèles de tous ces portraits présentés aux poëtes qui se sentent le courage d'entrer dans cette dangereuse carrière. Juvénal les a même ouverts tous ces sanctuaires dont parle Marmontel. Il nous a montré toute la difformité du vice étendu sur le lit dressé par la main de l'opulence. L'auteur des Elémens de littérature termine ainsi son analyse : « Voilà le ta- « bleau que présente Paris au poëte satirique, et « ce tableau était à peu près tel au temps de Boi- « leau. » Par ce rapprochement, on peut voir d'un coup d'œil à quelle distance immense de Juvénal s'est placé le satirique français. « En effet, il ne se « montre âpre et sévère que pour se montrer plus « adroit flatteur; il ne rougit pas de reprocher leur « misère à quelques malheureux auteurs; » et cependant voilà l'homme par excellence, tandis qu'il

n'est qu'un odieux misantrope, celui qui se plaint dans sa septième satire avec cet accent qu'inspirent la véritable douleur, la tendre compassion, de la misère des gens de lettres. Et quels sublimes conseils ne donne-t-il pas au contraire à ces infortunés poëtes qui, pour ne point avilir le sanctuaire des Muses, préfèrent exercer un art mécanique plutôt que de se mettre à la solde des grands?.. « Le généreux cou-
« rage, reprend Marmontel, d'attaquer un Cottin,
« un Chapelain, un Chassaigne, tandis qu'il avait
« sous les yeux les infâmes tableaux de la turpi-
« tude et de la débauche! Boileau, que nos pédans
« appellent le satirique français, est bien inférieur
« à Horace, car il n'a pas son esprit; à Juvénal,
« il n'a ni son âme ni sa véhémence. » Aussi, sentant son infériorité, il n'a pas un instant hésité d'accuser Juvénal d'avoir poussé jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole. Et que dirait Juvénal de la dureté de Boileau? Ne rejeterait-il pas avec indignation ce disciple pour avoir eu l'audace, la froide audace d'insulter au malheur, tandis qu'il avait sous les yeux des scènes affreuses, et qui rendaient encore plus vraisemblables toutes celles que nous a dépeintes son maître? Marmontel a donc bien jugé Juvénal; je ne désapprouve que le dernier coup de pinceau. Comment un homme

qui savait si bien distinguer la vérité de l'imposture, qui a lutté contre l'esprit de son siècle trop corrompu pour tolérer la satire des mœurs; cet homme, qui dans ses Elémens de littérature a fait preuve d'une raison solide, d'un jugement d'un esprit juste, a-t-il pu dire que Juvénal aurait été le premier des satiriques s'il n'avait été déclamateur ? Sans doute il l'eût été déclamateur, s'il eût mis dans la bouche de ses interlocuteurs des discours tels qu'on en déclamait à Rome sur les bancs des rhéteurs. Mais après le discours de Laronie dans la seconde satire, je n'aperçois pas même les vestiges épars d'une harangue quelconque; et ce discours de Laronie est-il une déclamation ? Non, c'est une apostrophe virulente, mais pleine de vérité, contre l'hypocrisie, contre ce vice funeste auquel Juvénal arrache le masque avec autant d'adresse et de force que Molière dans son Tartufe. Et la dernière pensée de cette apostrophe, *Dat veniam corvis, vexat censura columbas*, est-ce encore une déclamation ? Si l'on entend par ce mot les sanglans reproches adressés aux désorganisateurs du pacte social, les réprimandes amères faites à la faiblesse, à la pusillanimité, à l'égoïsme; les préceptes utiles, les remontrances véhémentes, les attaques impétueuses

contre la sombre, l'inexorable superstition, je ne sais alors quels noms on ne sera pas en droit de donner aux actions de l'honnête homme. Marmontel, avez-vous trouvé Juvénal déclamateur, quand il attaque la superbe vanité de la noblesse, quand il maudit les délateurs, quand il abhorre le luxe et la tyrannie; quand il peint les vœux insensés, les stupides désirs des hommes; quand il conduit devant les autels des dieux l'infidèle dépositaire qui ne craint pas de se parjurer; quand il décrit les incommodités de la vieillesse, les malheurs auxquels expose la beauté, si vivement désirée? Mais tout ce qu'il avance est appuyé sur des exemples connus; jamais il ne voyage dans le pays des fictions. Serait-il encore déclamateur, quand il console le juste; quand il s'attendrit sur la pauvre pupille qu'a dépouillé de ses biens un infâme tuteur; quand il verse des larmes sur les tristes effets d'une superstitieuse et ridicule croyance? Mais est-ce à ces signes que l'on reconnaît la déclamation? Permis à vous de voir dans ce poëte un disciple d'Isée ou de Quintilien; pour moi je ne vois en lui qu'un écrivain éloquent, un poëte sensible, qu'indignent les succès des vices; je ne vois en lui que la noble résolution d'une grande âme, qui gémissant des maux de l'huma-

nité, veut détruire, extirper jusques à leurs racines ces fléaux qui rendent aux mortels l'existence presque insupportable dans ce séjour de peines et d'affliction.

LA HARPE.

Nous voici donc arrivés, d'après le plan de cet essai, à examiner l'opinion de M. de La Harpe sur Juvénal. Quoiqu'il n'ait point mis dans son analyse toute cette impartialité que l'on doit attendre d'une critique sage et raisonnée, je tâcherai de me contenir dans les bornes de la décence et de la modération, d'abord par respect pour le public, ensuite par déférence pour mon ancien maître. Je prendrai paragraphe par paragraphe tout ce que dit le célèbre rhéteur sur le satirique latin auquel il a voué, je ne sais pourquoi, une haine dont le venin semble distiller de toutes ses périodes, de toutes ses phrases : j'en examinerai les raisonnemens, et le lecteur ensuite tirera ses conclusions d'après le résultat de cet examen fait sans passion comme sans intérêt.

Avant d'exposer toute sa pensée sur Juvénal,

La Harpe commence par attaquer le discours préliminaire de M. Dussault. Vous le croiriez d'abord armé d'argumens irrésistibles, de preuves irréfragables, de citations nombreuses, *parturiunt montes, nascitur ridiculus mus.* Il prétend que l'éloquent traducteur, l'apologiste de Juvénal, par cette première phrase, *Horace n'a saisi que l'enjouement de la satire, Juvénal n'en a saisi que la gravité*, n'a pas suffisamment caractérisé les deux auteurs, et c'est cependant cette phrase, ajoute-t-il, qui sert de fondement à tout le reste du parallèle. Que manque-t-il à cette phrase? M. de La Harpe voudrait-il, par hasard, nous faire entendre qu'Horace a, comme Juvénal, adopté dans ses satires la gravité de la satire des mœurs? Quelques vers philosophiques, un sentiment de reconnaissance envers son père, peuvent-ils faire disparaître le ton général? Ne rend-il pas comiques presque tous les personnages qu'il attaque? Le ton général d'un ouvrage ne peut disparaître par quelques traits gracieux, si l'ouvrage est sévère; ni par quelques nuances philosophiques, s'il est gai, jovial et plaisant. Le tableau des Sabines me présente un enfant qui pleure et qui fait une grimace épouvantable : on sourit en le voyant, et d'après ce sourire jugera-t-on

que la composition du tableau n'est pas dans le ton sérieux? Mais ce qu'il y a de positif, dit le critique, c'est que Juvénal pouvait employer l'arme du ridicule comme Montesquieu l'a employée contre l'inquisition. En vérité, M. de La Harpe, vous abusez de notre patience. Dans quelle situation se trouvait Montesquieu, ou plutôt son Persan, quand il plaisante l'inquisition? Un étranger vient en France, on lui parle du saint-office, il se moque de nos institutions, de ces institutions qui nous font passer pour des Barbares, même aux yeux de la Barbarie; mais je suis persuadé que si Montesquieu avait été le témoin d'un *auto-da-fé*, il n'aurait pas attaqué cet infâme tribunal, en se jouant avec ses tortures et ses bûchers. Ce grave philosophe se serait placé au-dessous de Le Sage, au-dessous d'un romancier qui, dans son Gilblas, nous fait frissonner en nous traçant le tableau d'une exécution ordonnée par ces abominables Talapoins de l'Europe méridionale. Non, non, la colère, l'indignation, auraient arraché d'autres cris à l'auteur de l'Esprit des Lois. M. de La Harpe lui-même, qu'aurait-il dit en voyant les *carocas* et le *san benito* des malheureux condamnés aux flammes par le plus sanguinaire des tribunaux, si l'on peut donner le nom de tribunal

à cette réunion de bourreaux qui, sous prétexte de venger le ciel, livrent au plus cruel supplice le plus bel ouvrage de l'être dont ils se disent les défenseurs, et qu'ils outragent de la manière la plus odieuse ? M. de La Harpe se fût bien gardé de citer alors Montesquieu ; n'eût-il pas été le premier à dire : « Comment peut-on plaisanter « quand on a été le témoin de ces épouvantables « scènes ? »

« Le ridicule, poursuit notre classique littéra- « teur, dans les sujets les plus importans a plus « de force et d'efficacité que la véhémence. » Voilà bien le langage d'un Français qui n'a jamais quitté Paris. Mais est-ce là le langage d'un Romain ? Consultez à ce sujet les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, et vous verrez ce qu'ils vous répondront. Point de ridicule, la morale s'en offense, la philosophie en rougit, la vertu le repousse, le sens commun l'abhorre, la vérité le dédaigne, le stoïcisme le foule à ses pieds. N'est-ce pas un raisonnement absurde de juger un écrivain d'une nation, d'après les mœurs et les usages d'une autre qui n'a pas plus de ressemblance avec la première que les Français de nos jours n'en ont avec les Samoyèdes et les Esquimaux. Après quelques lieux communs où je n'aperçois ni le lo-

gicien ni le philosophe, le rhéteur reproche vivement à M. Dussault de ne pas rendre justice à Auguste. Auguste! Comment M. de-La Harpe lui-même a-t-il pu prononcer le nom d'*Auguste* sans éprouver un sentiment d'horreur et d'effroi? Un écrivain tel que M. Dussault pouvait-il s'avilir à ce point? Un écrivain, dont toutes les idées étaient nobles, généreuses, indépendantes, libérales, fléchir le genou devant l'oppresseur de sa patrie et le tyran de ses concitoyens! Auguste! Peut-on penser à cet assassin de ses amis, de ses parens, de ses protecteurs, de sa famille, sans frissonner d'indignation? Voyez dans M. Dureau de La Malle la belle constitution qu'il donna au peuple romain. Où sont donc ces lois sages qui rétablirent la décence, qui bannirent les désordres et la corruption? D'une main il traçait les lois Julia, de l'autre il protégeait Mécène, et laissait l'immoralité la plus profonde régner au milieu de sa cour. Ne défendit-il pas aussi de prononcer le mot de liberté? Les ouvrages de Cicéron n'étaient-ils pas proscrits? En nous parlant de la conjuration de Cinna, Sénèque ne nous dit-il pas qu'il versa encore le sang à torrens? Examinez bien les conseils que lui donne la politique et l'artificieuse Livie, et jugez.

« Horace, continue M. de La Harpe, sait don-
« ner souvent à la raison et à la vérité le sérieux
« qui lui est propre. Est-il plaisant quand il met
« dans la bouche d'Hortalius un si bel éloge de la
« tempérance et de la frugalité, opposées à ce
« luxe de la table qu'il reproche aux Romains de
« son temps? » Mais M. Dussault ne prétend pas qu'Horace ait toujours été enjoué. La gaîté était le principal caractère des satires d'Horace; mais s'il eût été sans cesse gai, sans cesse jovial, ce ton continu n'aurait-il pas fatigué ses auditeurs et ses amis? Quoiqu'on puisse douter de la frugalité et de la tempérance du favori de Mécène, d'après sa satire du repas, bien inférieure à la onzième de Juvénal, dans laquelle on voit l'ami, le véritable ami de la doctrine de Pythagore et de Zénon, je demande en quoi cette citation détruit les assertions de M. Dussault? Oui, nous le savons: Horace était parfois enjoué, parfois philosophe, mais philosophe épicurien; il avait gravé dans sa tête cette maxime d'un philosophe moderne: « s'abs-
« tenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la rai-
« son. » Vous voyez bien, M. de La Harpe, que nous rendons justice à votre favori; mais malgré tous les passages dont vous nous menacez, il n'en est pas moins vrai, pas moins évident, pas moins

manifeste qu'Horace n'a presque toujours employé que le ridicule, que c'est le ton général qui règne dans ses satires qui, pour la plupart, sont faibles et indignes d'un grand homme. Il n'en est pas moins vrai que la seconde satire n'est qu'une leçon continuelle donnée à l'adultère; que la satire du repas n'est qu'une rapsodie; que celle du fâcheux, nous démontre l'égoïsme le mieux caractérisé; que celle de son voyage à Brindes, n'est qu'une pitoyable description. Il avait cependant Lucile devant les yeux; il voyait avec quelle véhémence son devancier avait attaqué le vice: mais Horace était trop attaché à l'ordre des choses nouvellement établi pour ne pas fermer les yeux sur les monstrueuses turpitudes dont il était le témoin. Et que m'importe la postérité, nous semble-t-il dire, pourvu que je jouisse de la paix et de la tranquillité! En parsemant ses écrits de quelques maximes philosophiques, n'est-il pas toujours resté dans le cercle qu'il avait tracé autour de lui?

« Je suis trop heureux de combattre M. Dus-« sault par ses propres armes, » ajoute M. de La Harpe, et voici la grande victoire qu'il a remportée. Il a prouvé que dans les satires d'Horace il se trouvait quelques sentences dignes des sages

de l'antiquité. Mais ses maximes ont-elles quelque rapport avec les mœurs de son siècle ? Se montre-t-il quelquefois stoïcien, lui qui cherche à ridiculiser cette noble secte de philosophes ? Disciple de Socrate ? lui qui ne voit le monde et les hommes que dans le cercle étroit où Mécène l'avait enfermé. Disciple de Thalès ? Non, il avait adopté les maximes d'Aristippe. Aristippe aussi débitait quelques sentences admirables ; mais cela l'empêchait-il, quand il avaît besoin d'argent, de se prosterner aux pieds de Denys ? Un bon mot n'est pas une raison ; et si Denys avait des oreilles aux pieds, ce n'était pas au philosophe d'aller chercher là le sens de l'ouïe. Or, je demande si c'est ainsi qu'on triomphe. Quiconque a lu attentivement Horace en est-il moins persuadé que ce poëte, dans ses discours, que l'on nomme satires, n'a manié que l'arme du ridicule, et qu'il n'a point abordé la satire des mœurs ? Quelques lieux communs sur la frugalité, c'est-à-dire sur cette frugalité que recommande Épicure, un sentiment de reconnaissance pour son père, hors-d'œuvre sentimental et naturel, mais qui n'a aucune relation avec les mœurs du temps, ne pourront jamais faire rentrer ces ouvrages dans la satire des mœurs. Dès lors son triomphe

est éphémère, et la division de M. Dussault reste intacte.

«*Juvénal n'a saisi que la gravité de la satire.*» Voilà la seconde partie de la division. « Je croi-« rais, ajoute M. de La Harpe, que l'humeur, la « colère et l'indignation sont les caractères domi-« nans de ce poëte. » Un honnête homme pouvait-il en avoir d'autres à l'époque où Juvénal écrivait? Aussi M. de La Harpe a bien soin de ne pas faire cette réflexion. « Juvénal le dit lui-« même. » Preuve évidente qu'il voulait que la postérité le jugeât ainsi. Oui, ce sont les mouvemens que l'on rencontre le plus souvent dans ses écrits; et quels autres mouvemens pouvait-il éprouver, quand il contemplait attentivement l'horrible spectacle dont il était le témoin? Quoi qu'en dise M. de La Harpe, il est des vices, des crimes, des forfaits que le ridicule ne peut atteindre: l'inceste et l'adultère sont de ce nombre. Comment donc les attaquer? Par la plaisanterie? Excellent moyen! Ridiculiser Domitien, ridiculiser les cruautés de Néron qui enfonce le poignard dans le sein de sa mère! ridiculiser les infamies d'Othon, complice, disciple, ensuite rival de son maître, quand il égorge le vénérable Galba! ridiculiser les turpitudes de Vitellius, de Messaline...

Quel est l'auteur moderne qui voudrait aujourd'hui attaquer par le ridicule les horribles exécutions des Espagnols dans le nouveau monde, et la sanglante tragédie donnée dans le Nord de l'Europe par Christiern et l'archevêque d'Upsal? Son zèle est excessif, dit M. Dussault, mais Juvénal n'est point hyperbolique. M. de La Harpe, lui qui connaissait si bien les auteurs latins, lui le traducteur de Suétone, n'avait-il pas vu dans les historiens, dans les philosophes, les mêmes tableaux que lui présente le satirique? Pourquoi donc les couvrir d'un voile dans sa dissertation? Parce qu'il a écarté de toute cette discussion ce qui pouvait être favorable à son ennemi.

« Son épouvantable satire des femmes prouve « qu'habitué dès sa jeunesse aux déclamations, « Juvénal conserva ce style violent et emporté « qui nuit à la meilleure cause. » Mais où donc M. de La Harpe avait-il appris que Juvénal, dès sa jeunesse, avait été rhéteur? Est-ce dans cette prétendue vie écrite par Suétone qui se trouve à la tête de presque toutes les anciennes éditions de Juvénal? Quelle sagacité d'aller chercher des preuves dans un écrit apocryphe! Est-ce dans sa première satire, où le poëte dit lui-même qu'il a fréquenté les rhéteurs? Mais Cicéron, mais

Pline, mais Tacite, mais Stace, mais Horace lui-même, ne se sont-ils pas aussi assis sur les bancs? N'avait-il pas sous les yeux le, *et nos ergo manum ferulæ subduximus?* est-ce un rhéteur qui parle ainsi? Revenons à cette satire contre les femmes, qui l'épouvante : il a bien vu dans Paris d'autres désordres sans être néanmoins épouvanté. Du temps de son triomphe, les femmes n'avaient-elles pas poussé l'immoralité plus loin que les Romaines, et cependant elles habitaient sous le 49°. degré de latitude septentrionale : preuve incontestable que le tableau de leurs affreux désordres est le seul frein qui puisse les contenir. Il semble reprocher à Juvénal de n'avoir pas fait la satire des hommes; mais dans sa seconde satire les a-t-il ménagés ? *Ce sont des lieux communs entassés contre un sexe qui a tant de droits à nos hommages.* Mais les Messaline, les Hipia, les Césonie, les Locuste, ne sont-elles pas des personnages historiques? Les mystères de la bonne déesse sont-ils moins connus que les mystères de la R...? Ne sont-ils pas connus ces temples souillés par les Clodius? N'est-elle pas connue la puissance de la superstition sur des êtres faibles, et plus encore entraînés par l'exemple que leur donnaient sans cesse les gouvernans?

Sur quatre mille cinq cents vers de Juvénal,

M. de La Harpe en trouve un où ce poëte s'éloigne de sa gravité ordinaire. Quelle bonne fortune pour le rhéteur! *Surgunt cristæ*. Il vient nous le présenter avec emphase, et nous dire avec ce ton d'un athlète vainqueur : « Quoi donc! « est-ce ainsi que l'on instruit, que l'on reprend, « que l'on corrige? » Vous aussi déclamateur, M. de La Harpe; vous l'ennemi de la déclamation, pris dans vos propres filets! Quoi! les préceptes sublimes insérés dans la quatorzième dont vous ne parlez pas; les beaux passages de la treizième que vous avez tant négligée; les mœurs des Romains peintes en traits de feu dans la troisième; la vanité des nobles terrassée, ne peuvent vous calmer! Point de grâce, tout est perdu. Juvénal n'est plus grave, n'est plus austère, parce qu'il a dit qu'une femme orgueilleuse met un époux au désespoir, dans le cas de la maudire, au moins, sept fois par jour. En vérité, M. de La Harpe je ne vous reconnais pas; vous qui avez si souvent donné des preuves de modération et de justice, vous voulez enlever à Juvénal ce ton de gravité qui le caractérise et qu'il a su conserver dans quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf vers, parce qu'il s'est permis une plaisanterie? Que penseriez-vous vous-même d'un rhéteur grave et sensé qui se

permettrait de raisonner comme vous l'avez fait dans votre réfutation? Est-ce ainsi que vous prétendez l'emporter sur votre illustre collègue? Mais tous les hommes sensés riront de vos déclamations; ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'y prendre pour nous empêcher de lire et d'admirer ce beau, ce savant discours préliminaire contre lequel sont venus se briser tous les traits lancés par une main guidée, peut-être, par tout autre motif que celui des beaux arts et de la littérature. Nous connaissons aujourd'hui tous vos secrets, tous vos mystères, philosophes du dix-huitième siècle; votre devise n'était-elle pas : *nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis*. Malheur à qui.... mais je m'arrête : ô Malfilâtre! ô Gilbert! Faites tant qu'il vous plaira l'éloge d'Horace; vous aurez beau relever le socle, la statue sera toujours petite. Vantez ses grâces, ses talens, son esprit, nous serons d'accord avec vous; mais point de suppositions, vous savez aussi bien que moi que la logique ne les admet point. N'attaquez point le caractère moral du poëte d'Aquin, si vous ne voulez point que l'on vous montre votre favori jetant lâchement son bouclier à Philippes. « Sous un gouvernement républicain, le carac-
« tère doux et modéré d'Horace, son goût pour

« les lettres, pour le loisir, pour l'indépendance « l'auraient écarté des emplois publics. Mais rien « ne nous prouve que, dans le cas où il en eût « été chargé, il s'en fût mal acquitté. »

Ce qui précède détruit l'assertion de La Harpe : il faut du courage, il en fallait surtout à Rome, soit pour commander les armées, soit pour monter à la tribune, enfin pour s'asseoir sur la chaise curule. La lâcheté chez les anciens Romains ne conduisait qu'à l'ignominie. Et quelle idée peut-on avoir d'un homme qui se vante de sa lâcheté, pour s'en faire un mérite auprès de son protecteur? Après avoir pris tous ces raisonnemens dans Velleïus Paterculus, et la source en est pure, comme l'on peut s'en convaincre en lisant ce panégyriste de Tibère et de Séjan, M. de La Harpe, passant légèrement sur cette phrase : *sans égard aux malheurs qui menaçaient la postérité*, assure, comme son digne guide, qu'il était impossible à la république de se soutenir. Cicéron pensait le contraire. Quel était le meilleur juge de Velleïus Paterculus ou de Cicéron? Et qu'importent les guerres civiles de Marius et de Sylla! la république reparut après ses convulsions; et qu'importent les dissensions entre César et Pompée! après la mort violente de ces deux ambitieux la république commençait à

respirer. Les Philippiques de Cicéron nous le prouvent, et sans l'astucieux, sans le perfide Octave Rome était sauvée; car, malgré ses talens militaires, Antoine n'était pas à craindre; il eût préféré sans doute la couronne d'Alexandrie, et tout le monde connaît l'impéritie de Lépide. Presque tous les amis de la liberté avaient péri, mais l'amour de la liberté n'était pas éteint; Sénèque nous l'assure en parlant de la conjuration de Cinna, après laquelle Auguste résolut d'opérer une révolution dans les goûts, les mœurs et les habitudes des Romains, comme il en avait opéré une dans le gouvernement; et c'est cette révolution que blâme M. Dussault. Quoi qu'en dise M. de La Harpe, les hommes d'État quand ils donnent des institutions à un peuple, ne doivent point penser seulement aux générations présentes. De quel œil regarderions-nous aujourd'hui des législateurs qui ne porteraient point leurs regards sur la postérité? Le pouvoir absolu ne calcule pas ainsi, dit M. de La Harpe; donc M. Dussault a raison de maudire ce pouvoir et de déclarer la guerre à tous ceux qui se sont prosternés devant lui. Auguste fut-il regretté du peuple romain? Est-ce Tite-Live qui l'assure? Il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, et il en parle avec

une retenue, une sobriété de louanges qui fait honte à ces écrivains flatteurs et intéressés qui prodiguent sans discernement et sans mesure aux places et aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite et à la vertu : tel est le langage de Rollin. (*Des historiens latins*, art. 11 du second chapitre, page 255, 12e. vol., éd. de 1789.) Est-ce Tacite? Non. Suétone? Quel tableau présente-t-il? Florus ne dit pas un mot de ces regrets. Reste donc Velleïus Paterculus; et je défie M. de La Harpe de me citer un autre historien qui nous parle des regrets du peuple romain à la mort d'Auguste. Aurait-il puisé quelques renseignemens dans l'histoire de Dion Cassius, cet infâme détracteur de Cicéron, de Brutus, de Cassius et de Sénèque? Voilà les appuis de M. de La Harpe dans sa dissertation; pourquoi ne les cite-t-il pas? Il a craint que l'on ne lui reprochât sa partialité. Nous présenterait-il les témoignages d'Ovide, de Virgile et d'Horace, parties intéressées et poëtes? Belles autorités! Comme tout cet échafaudage, élevé par M. de La Harpe, s'écroule et disparaît! Un seul historien fait l'éloge d'Auguste, et cet historien est Velleïus Paterculus! Il est jugé non par les philosophes, mais par les amis même de M. de La Harpe. Mais si tous ceux qui

sont parvenus jusqu'à nous se taisent, que devaient dire ces historiens condamnés sous Tibère pour avoir fait l'éloge des Brutus et des Cassius? Avec quel empressement on ferma la bouche à ces écrivains véridiques qui déroulaient sans doute aux yeux de la postérité toutes les turpitudes du règne précédent! Il est donc évident qu'Auguste ne fut point regretté; et si on lui dressa des temples pendant sa vie et après sa mort, comme le dit Florus, c'est que Livie, soupçonnée de l'avoir étouffé, vivait encore; c'est que l'on connaissait l'esprit, le caractère, la dissimulation de son successeur. On peut opposer à des preuves matérielles quelques phrases élégantes, un style fleuri, des périodes bien nombreuses, des oppositions, des contrastes qui charment l'esprit; mais la raison qui ne se paye point de tous ces ornemens frivoles, les arrache, les déchire, les met en pièces, et quand elle trouve un squelette sous ses spécieuses apparences, elle s'empresse de le présenter au public afin de prévenir une seconde fois contre toutes ces tentatives de déception faites par la mauvaise foi.

M. de La Harpe se révolte quand il entend dire à M. Dussault que toute la morale d'Horace n'était qu'un calcul de volupté, et ses écrits un

traité sur l'art de jouir. « Il était épicurien, mais « dans le vrai sens du mot. » Mais pourquoi se révolte-t-il, puisqu'il avoue lui-même qu'Horace était épicurien? *habemus confitentem reum*. Nous savons, et M. Dussault le savait aussi bien que son antagoniste, que le véritable épicurien ne se livre point à la débauche la plus grossière; qu'on ne le voit point au milieu des orgies célébrer, le thyrse à la main, les fêtes de Bacchus, suivi de Ménades échevelées; les folles profusions, les plaisirs bruyans, les scènes scandaleuses, n'entrent pour rien dans les calculs de la volupté. Mais comment ignorer que l'épicurien ne voit que lui, ne pense qu'à lui, rapporte tout à lui; que c'est du sein de cette fatale doctrine qu'est né le froid égoïsme. Il ne restait plus à M. de La Harpe que de faire l'éloge de ce monstre; il aurait aussi pu nous le présenter sous les couleurs les plus riantes; mais aurait-il su le faire aimer de ses concitoyens? Que ne faisait-il cette tentative? les matériaux ne lui manquaient pas, il les avait tous sous la main.

Ici finit l'éloge d'Horace, et cette fin ne mérite pas une réfutation; quand on connaît Auguste, quand on connaît Mécène, que pourrait-on ajouter? Cependant M. de La Harpe ne peut

s'empêcher d'avouer qu'Horace ne fût un courtisan. Un poëte satirique courtisan! « Il est sûr, « ajoute-t-il, qu'il en avait toute la politesse et les « grâces; mais on ne voit point qu'il en ait eu « l'activé (il n'avait pas l'âme assez grande), ni « l'inquiétude (et n'était-il pas épicurien?), ni « même la complaisance. » Ah! c'est un peu fort; et comment donc faut-il agir pour être complaisant? Il ne manquait plus à Horace que de détrôner Jupiter et de mettre Auguste à sa place.

« Après avoir refusé beaucoup à Horace, « M. Dussault accorde trop à Juvénal. Je viens de « relire toutes ses satires, et je n'ai vu nulle part « qu'il réclamât contre le pouvoir impérial. » Cette assertion me surprend. Quoi! faire l'éloge des anciens temps de la république, porter au ciel tous les grands hommes qu'elle a produits, attaquer tous les tyrans qui ceignirent leur tête du laurier de César, depuis Auguste jusqu'à Domitien, n'en pas épargner un seul! Peindre la duplicité de Tibère, la folie de Caligula, la stupidité de Caïus, la cruauté de Néron, la faiblesse de Galba, l'insensibilité d'Othon, la voracité de Vitellius, l'avarice de Vespasien, la froide scélératesse de Domitien! cette série de dictateurs armés de la toute-puissance, et tirant de la constitution donnée

par Auguste leurs moyens d'oppression, n'est-ce pas faire assez la censure du pouvoir impérial? Qu'était-il besoin d'attaquer une magistrature suprême dont tout le monde apercevait les vices? D'ailleurs Juvénal s'adresse-t-il individuellement aux princes, quand il dit que l'on a proscrit même le nom de liberté, qu'il est banni de la langue; n'attaque-t-il pas le pouvoir impérial, dans sa huitième, portrait de Néron, quand il dit:

Libera si dentur populo suffragia, quis tam
Perditus ut dubitet Senecum præferre Neroni, etc.

N'attaque-t-il pas le pouvoir impérial, quand, dans sa dixième, il dit:

..... *Nam, qui dabat olim*
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, etc.?

Ne voit-on pas le regret de Juvénal? le peuple est avili. D'où provient cet avilissement? de la constitution d'Auguste. N'est-ce pas faire le procès à la dictature perpétuelle?

« Une seule satire a été composée sous Domitien, « et Juvénal a le malheur de le louer. » Encore une erreur! Nous avons prouvé que la septième satire n'a pas été écrite sous Domitien. Dans les premiers vers, il loue Adrien de la protection que ce prince accorda quelque temps aux Muses; et

tout cela est conforme à l'histoire. Pour convaincre le lecteur, pour le prémunir contre toutes les fausses interprétations, je dirai d'abord, d'après Spartien, que le successeur de Trajan, ou plutôt de Nerva, favorisa, dès son avénement au trône, les gens de lettres que Domitien ne protégea jamais, puisqu'il chassa de Rome tous les hommes dont les talens ou les lumières l'effrayaient. Ensuite, dans la septième satire, Juvénal parle de Quintilien comme d'un rhéteur fort riche qui avait même reçu les insignes consulaires; d'après Pline, sous Domitien, le rhéteur ne jouissait que d'une fortune médiocre. Sous Adrien, il fut comblé de biens par son élève et son disciple; ce fut alors qu'il parvint au consulat, d'après Ausone. Ces faits avérés nous prouvent d'une manière évidente que Juvénal n'a pas écrit sa septième satire sous Domitien; et de plus, qu'il n'a pas fait l'éloge de ce prince. Donc l'inculpation de M. de La Harpe est mise au néant.

M. de La Harpe reproche amèrement à Juvénal de n'avoir pas fait l'éloge de Trajan. Et depuis quand l'éloge forcé entre-t-il dans la composition de la satire? Depuis quand un écrivain, qui a pulvérisé les tyrans, se trouve-t-il obligé de faire l'éloge d'un prince qui pouvait à tout

instant abuser de l'autorité qu'il avait entre les mains? Trajan fut un grand homme; mais n'était-il pas un despote? S'il n'abusa point de la puissance que lui donnait la constitution d'Auguste, la tyrannie, par le fait, n'existait-elle pas? Juvénal comme stoïcien, franc et sincère, austère républicain, ami des anciennes institutions, aurait cru avilir son caractère d'homme et de philosophe s'il eût fléchi le genou devant le pouvoir, qui d'un Titus pouvait encore passer entre les mains d'un Domitien : il se fût démenti. Ce serait alors qu'on aurait pu avec raison l'accuser de n'avoir pas réclamé contre le pouvoir impérial, de n'avoir attaqué que les individus. Plus j'avance dans cette discussion, plus je suis persuadé que M. de La Harpe n'avait lu Juvénal que d'une manière superficielle. « Non, Juvénal, dit-il, n'a pas voulu profiter d'une « réunion de circonstances si heureuses, pour un « écrivain sensible et qui sait combien les ta- « bleaux de la vertu font ressortir ceux du vice, « et combien ces peintures contrastées donnent « au style d'intérêt, de charme et de variété; et « c'est, pour conclure, un des vices essentiels de « ses ouvrages, une monotonie qui fatigue et qui « révolte. »

Belle conclusion! Parce qu'un poëte ne sait point accorder quelques louanges à un homme revêtu d'une autorité sans bornes, qui, sans le vouloir même, se trouvait dans la triste nécessité d'en abuser, non par vice de cœur, mais par la tendance elle-même de ce pouvoir absolu dont le chef n'abuse point, mais dont abusent toujours les subalternes, on blâme Juvénal de ne pas profiter des circonstances; mais c'est encore une preuve évidente qu'il ne poursuivait pas l'individu, mais qu'il détestait la chose en elle-même. N'avait-il pas raison? Quand la destinée de tant de milliers d'hommes dépend des caprices d'un seul, le philosophe doit-il porter ses hommages à celui qui, bon, juste, raisonnable pendant quelques années, peut, par un simple dérangement opéré dans l'économie corporelle et cérébrale, devenir le tyran le plus atroce? Il faut avouer que, dans ses écrits, M. de La Harpe ne se montre pas excellent publiciste. La science du gouvernement est, dira-t-on, distincte et séparée de la littérature et de la poésie; mais si je prouvais que, par la satire, ces deux connaissances se trouvent intimement liées, que m'opposerait-on? La satire ne doit point s'élever jusqu'à fouiller dans les cabinets des ministres et des gouvernans. La satire

politique a cependant produit en France d'excellens effets. Ne devons-nous pas la totale extinction de la ligue à la satire Ménippée? Jamais écrit a-t-il causé plus de bien, tari plus de larmes, fait cesser plus de calamités?

Ce défaut d'éloge rend-il le style de Juvénal monotone? Où donc est cette monotonie? Juvénal fait-il parler sur le même ton tous les acteurs qu'il présente sur la scène? Adresse-t-il au parasite, au débauché, au noble stupidement fier de sa naissance, à l'avare, à l'ambitieux, les mêmes reproches? On est étonné de la variété qu'il a mise dans les productions de cette espèce. Quelle immense galerie de tableaux et de portraits, tous variés, tous différens! Mais est-ce bien vrai qu'il n'ait jamais fait l'éloge de la vertu? Que l'on examine un peu de quelle manière il traite Pégase, Crispus, Acilius Glabrion dans la quatrième satire. Puisque M. de La Harpe veut des contrastes, pourquoi n'a-t-il pas comparé l'aimable octogénaire qui se rend au conseil, avec cet infâme satellite, aveugle, délateur et barbare? L'éloge de Cicéron dans la huitième n'est-il pas tracé de main de maître? Voyez à côté celui d'Auguste. Avec quel plaisir il parle dans la cinquième de la bienfaisance de Sé-

nèque, de Pison, des Cotta ! Les Scipions, les héros victimes de leur dévouement sur les bords du Crémère, les Fabricius, les Paul-Émile, n'ont-ils pas reçu à la fin de la seconde satire les justes éloges que méritaient ces hommes célèbres? Avec quelle vénération il parle des Décius, des Brutus, des Catons, des Thraséas, de Numa, de Métellus, de Démocrite, d'Héraclite, de Socrate, de Thalès, enfin, de tout ce que l'antiquité produisit de plus grand, de plus sage, de plus vertueux ! N'oppose-t-il pas, notre poëte, à ces modèles de toutes les vertus, la description de tous les vices contraires, qui levaient insolemment la tête au milieu de Rome, et triomphaient avec effronterie, sans même cacher sous le masque toute leur difformité? Les dames romaines qui dans le temps qu'Annibal campait aux portes de Rome, se distinguaient par leur attachement à ces devoirs si simples mais si augustes de mères de famille et d'épouses, sont-elles sévèrement traitées par le satirique latin? Toutes ces oppositions, tous ces contrastes, M. de La Harpe ne les a donc pas vus; il n'a donc étudié Juvénal que d'une manière superficielle. Il est donc prouvé que les satires de Juvénal ne sont pas une invective continuelle; il se repose souvent et nous présente

mille exemples à suivre : mais quand son âme et ses regards se détournent pour examiner ce qui se passe autour de lui, l'indignation le transporte, mais c'est toujours la raison qui parle par sa bouche ; lorsqu'il s'écrie :

La colère suffit et vaut un Apollon,

c'est quand il voit une flamme adultère et la corruption se glisser même sous la robe prétexte ; quand il voit l'avarice prêter l'oreille aux séductions d'un père qui tombe en pluie d'or dans le lit de sa fille, comme Jupiter dans la tour de Danaë. En voilà assez sur la monotonie si fatigante reprochée à Juvénal. Passons aux autres reproches que lui fait M. de La Harpe.

« Qu'est-ce qu'un écrivain qui ne voit dans « la nature que des monstres ? » Un moment, M. de La Harpe : ce n'était point dans la nature qu'il voyait ces monstres, mais dans Rome ; ils y étaient, vous ne l'ignorez pas, vous le traducteur de Suétone.

« Il n'a peint que des objets hideux. » Il retraçait les mœurs de son siècle ; et, vous le savez aussi bien que moi, elles étaient affreuses ; ou il ne fallait pas les peindre, ou bien il fallait les rendre telles qu'elles étaient. La vérité ne con-

naît point tous ces pactes fallacieux qu'on veut lui faire contracter avec l'imposture.

« Il semble s'appesantir sur les peintures les « plus dégoûtantes. » Qui pourrait désirer qu'il les eût rendues agréables? Non certes, il ne fallait pas s'attendre que l'apôtre des doctrines stoïciennes vînt vous présenter l'image de quelque Adonis Cupidon, d'un aimable Ligurinus. Le poëte philosophe ne peint jamais le vice sous des traits flatteurs et séduisans; plus il inspire d'horreur, plus il se félicite de son portrait, plus son âme est satisfaite et contente. N'est-il pas arrivé au but qu'il se propose d'atteindre? Vous les trouvez dégoûtantes? permis à vous de le dire; et plût au ciel que tous les hommes les trouvassent telles! quel bien immense il aurait fait à l'humanité!

« Il épouvante toujours, il ne console jamais; « il ne me permet pas de me reposer sur un sen- « timent doux. » Sans doute il fallait entourer de fleurs, orner de guirlandes, embellir tous ces scélérats qui faisaient couler à Rome des torrens de sang; qui, par leurs débauches, faisaient frémir la nature elle-même? Et qui nous empêche de nous reposer sur un sentiment doux, qui nous empêche de gémir sur les nombreuses victimes du plus effroyable despotisme qui ait jamais existé?

Plaignons le triste sort des cliens réduits à la simple sportule; gémissons sur la fatale destinée de ce beau Silius qui voit la mort sans cesse à ses côtés, soit qu'il épouse Messaline, soit qu'il refuse de s'unir à l'infâme mère de Britannicus. Quoi! le repas champêtre de Juvénal avec son ami n'a pas la force de vous émouvoir! et cette belle sentence :

Ut sit magna, tamen certa et lenta ira deorum est.

Et les sages conseils de Chrysippe, du philosophe de Milet, les vœux d'Umbricius, la douceur, le pardon des offenses, la vengeance traitée avec tout le mépris que mérite ce vice, dans cette treizième si négligée par le rhéteur moderne, n'ont pu vous toucher, M. de La Harpe! Quel cœur avez-vous donc? N'apercevrait-on pas à travers toutes ces réticences, une autre intention que celle manifestée explicitement? Mais après avoir blâmé les hypothèses, je dois ne pas avoir recours à des suppositions : d'ailleurs je déteste cette manière d'argumenter. Je me permettrai seulement de rétorquer un de vos syllogismes; et je vais me servir de votre méthode. Epouvante-t-il toujours l'homme qui sut faire un si beau tableau de la pitié, un si beau portrait de Cicéron? Vous avez bien dit vous-même en parlant d'Horace :

« *Joue-t-il toujours avec la volupté, celui qui se* « *montre si reconnaissant envers son père, celui* « *qui fait un si bel éloge de la frugalité?* » Un auteur, un critique surtout, ne doit point s'exposer à voir revenir sur lui par la force de la répercussion les traits qu'il a mal à propos lancés contre un ouvrage qu'il examine, et dont il doit sans partialité montrer et les beautés et les défauts.

« Joignez à ce défaut capital (la monotonie « dont nous venons de parler) la dureté pénible « de la diction, son langage étrange, ses vers gon- « flés d'épithètes scientifiques, hérissés de mots « grecs, etc. »

Une infinité de savans et de commentateurs s'accordent à dire que les vers de Juvénal, sous le rapport du rhythme et de l'harmonie, valent mieux que ceux d'Horace, ces vers d'Horace qui ne sont absolument que de la prose assez élégante et prosodiée. Les ellipses y sont plus fréquentes, et les difficultés presque aussi grandes que dans Juvénal. Il faut, pour s'en convaincre, comparer les commentaires de Bon et ceux d'Achaintre. Ensuite vous ne trouvez pas dans Juvénal trente mots dérivés du grec, desquels il se sert une fois sans jamais les répéter. Ses contemporains, Stace, Pline

le naturaliste, Martial, Pline le jeune, les ont presque tous employés : pour quelle raison ne s'en serait-il pas servi, puisque l'usage les avait admis? il ne s'en sert encore que pour éviter les périphrases et les circonlocutions qui souvent émoussent dans la satire toute la finesse, ou bien toute l'énergie de la pensée. La langue grecque était pour les Romains ce qu'est pour nous la langue latine. Que de mots heureux, que d'expressions fortes, énergiques et nombreuses, Horace, Cicéron, Lucile, Ovide et Lucain ont puisés dans cette source féconde! Pourquoi M. de La Harpe veut-il la fermer au poëte satirique? N'en a-t-il pas trouvé dans Suétone? Ces expressions y sont toutes. Mais, pour plus de régularité, nous allons citer ces noms grecs, sans doute extraordinaires aux littérateurs qui ne connaissent pas les deux langues : ils sont pris dans le vocabulaire d'Achaintre. *Aliptes*, *anabathra*, *andra*, *archetypos*, *aretalogus*, *artoptæ*, *autos*, *cacoëthes*, *cordiaco*, *cercopitheci*, *choraules*, *cinædus*, *elenchos*, *endromide*, *epirhedia*, *hippomanes*, *syrma*, *phasma*, *xerampelinas*, *niceteria*, *trechedipna*, *chironomon*, *phenicopterus*, *pegma*, *poppyma*, *proseuche*, *pyxis*, *schœnobates*, *stemma*. La plupart de ces noms se trouvent

dans les auteurs classiques. Voilà donc trente mots dérivés du grec, disséminés dans seize satires! cela ne fait pas *deux* pour chacune : les voilà donc ces vers hérissés de mots grecs! Les épithètes scientifiques, où sont-elles? Les voici : *trojugenæ*, *cecropides*, *stoicidæ*, *sophocleo*, *nabatheo*, *santonico*, *laomedontiades*, *ceromatico*, *scutullata*. Elles sont toutes prises encore dans le vocabulaire d'Achaintre, compulsé avec le plus grand soin. Or, j'en appelle à votre bonne foi, lecteur : sont-ce là des épithètes scientifiques, emphatiques? Le tout se réduit à deux ou trois qui pourraient absolument être entachées de ce défaut. Mais si toutes les autres expressions de Juvénal ont été prises dans le dictionnaire de la langue latine; si Quintilien, en le désignant, n'attaque ni son style, ni son langage, et si le satirique eût donné des exemples de mauvais goût et de néologisme, le rhéteur, son contemporain et sur les lieux, n'eût pas manqué de préserver ses élèves d'une semblable épidémie; c'est outrer l'hyperbole elle-même que de présenter la poésie de Juvénal comme hérissée de mots grecs et d'épithètes scientifiques. Il y a donc injustice et partialité dans le jugement de La Harpe. Ce n'est pas ainsi qu'on raisonne quand on aime la vérité : les

phrases ne sont pas des preuves, ni les antithèses des syllogismes réguliers.

Toute la suite de l'opinion de M. de La Harpe ne présente que des lieux communs, des rapports qu'il veut établir, et qui par leur nature ne peuvent avoir aucun point de contact. Tantôt il veut, il exige que l'on ne compare pas nos mœurs avec celles des Romains, tantôt il juge des mœurs des Romains par analogie avec les nôtres. Dès lors il est impossible de le suivre; et pour avoir l'intime conviction de cette impossibilité, que l'on examine attentivement, dans sa conclusion, les motifs qui l'engagent à donner la préférence au satirique du siècle d'Auguste : *Les Français ne peuvent point l'aimer; Juvénal est trop étranger à leurs goûts, à leurs habitudes:* comme si Juvénal n'avait écrit que pour les Français! Et, si quelque rhéteur anglais disait à M. de La Harpe : Horace est trop étranger à nos mœurs, à nos habitudes; il aime trop à plaisanter, à ridiculiser les vices même les plus odieux : il est trop Français; nous lui préférons Juvénal dont Dryden nous a fait sentir toutes les beautés : que répondrait le rhéteur français à cette interlocution? Si le Germain lui tenait le même langage, s'il lui prouvait qu'on ne doit point juger du mérite d'un ancien

écrivain d'après les goûts dominans d'une nation, goûts qui ne sont point en harmonie avec ceux des peuples voisins, s'érigerait-il en législateur suprême, et voudrait-il soumettre à ses lois privées et domestiques, la littérature en général, et vue dans tous ses grands rapports avec les individus qui constituent cette république universelle? Notre littérature est belle; qui lui conteste ce qualificatif qu'elle mérite? Mais celle de Florence, celle de Londres, celle de Leipsick, sont-elles à dédaigner? Notre ressort ne s'étend que sur les auteurs qui composent notre littérature particulière. Celui qui veut aller au-delà, et juger un homme qui appartient à la littérature universelle, sans consulter les trois parties d'un tribunal composé de quatre membres, court le danger de se voir accusé de présomption et de suffisance. Et ce raisonnement péremptoire, M. Dussault ne l'avait-il pas fait avant moi, quand il a dit que si Juvénal a peu de partisans parmi nous, c'est qu'il professe la vertu sans alliage et dans toute sa pureté. J'ajouterai, sans crainte d'être démenti, que plus les mœurs chez un peuple quelconque s'épureront, plus Juvénal aura de partisans, et plus on verra diminuer les partisans d'Horace. On ne peut discon-

« nait qu'il ne faut pas désirer d'avoir des enfans,
« parce que c'est souvent une source de chagrins.
« Pour répondre à ce raisonnement, il n'y aurait
« qu'à montrer les parens que leurs enfans ren-
« dent heureux, et dire : Pourquoi ne serais-je
« pas du nombre. De plus il est faux qu'un père
« ne doive pas souhaiter à son fils les talens de
« Cicéron, parce qu'il a péri sous le glaive des
« proscriptions, etc. »

Dans cette longue diatribe que l'on a parsemée de quelques éloges arrachés à la partialité la plus révoltante par la force de la vérité, je cherche en vain les traces d'un raisonnement quelconque. Je n'aperçois point cette série d'argumens enchaînés les uns aux autres, et dont le dernier soit le juste corollaire de tout ce qui précède. M. de La Harpe ne raisonne pas, me dira-t-on peut-être, il parle; il exprime les sentimens qu'il éprouve et non ceux qu'éprouvent les autres. S'il en est ainsi, je n'ai rien à répliquer à cette nouvelle logique. Mais pourquoi chaque membre de cette éloquente diatribe est-il assaisonné ou plutôt flanqué d'un trait peu différent de ce qu'on nomme invective? Pauvres ignorans, qui n'êtes pas initiés dans les grands mystères de l'école philosophique, pourquoi faire cette question? Un raison-

neur!..... Voyez comme le maître a traité ce pauvre Jean-Jacques : de quoi s'avisait-il aussi de raisonner?...

Heureusement ce ne sont point les seuls littérateurs de cette école célèbre qui lisent Juvénal; tous les hommes vertueux, de tous les pays, de tous les siècles, ne se rassasient point, ne se sont pas rassasiés de voir les vices flagellés sur la place publique de Rome. Que les esprits fins, délicats, éminemment français, d'après l'acception que l'on donnait à ce mot dans le siècle précédent, ne puissent pas se résoudre à dévorer les difficultés de *cette lecture*, cela se conçoit. Qu'ils appellent Juvénal un déclamateur, permis aux exclusifs de lui donner un titre que se gardèrent bien d'ajouter à son nom et ses contemporains, et tous les savans qui cultivèrent les lettres jusqu'à l'invasion des Barbares, et les restaurateurs des beaux-arts sous le pontificat de Léon X, enfin les littérateurs modernes, qui n'appartiennent pas à l'école française. Que les élégans amis de la sagesse épicurienne le trouvent *outré*, peuvent-ils avoir d'autres idées, eux, les insidieux protecteurs de tant de préjugés? On jette, il est vrai, quelques fleurs, avec parcimonie cependant, sur un tableau justement apprécié par un savant qui

portait un cœur franc, noble et généreux; mais on craint de trop s'avancer, on se venge de l'effort pénible que cause un tel hommage en s'empressant d'ajouter que ce sont les seuls vers où le poëte latin ait employé des teintes douces... Puis-je croire que ce critique ait lu Juvénal? ou la passion l'a-t-elle aveuglé au point de ne pas voir, dans vingt passages, le langage de la compassion, de la vertu, de la saine philosophie? Nous les avons cités dans les chapitres précédens tous ces morceaux dignes du peintre qui nous arrache des larmes; nous épargnerons à nos lecteurs l'ennui des répétitions; mais, puisque M. de La Harpe avoue que la satire contre la noblesse est fort belle, l'éloge de Cicéron qui s'y trouve ne l'a-t-il pas ému? N'est-il pas aussi beau que celui de Pline? L'éloge des Décius, d'Horatius Coclès, de Clélie, de l'esclave qui sauva la liberté romaine menacée par les enfans de Brutus, serait-il par hasard ironique dans la bouche de Juvénal? Il ajoute que la satire du turbot est la seule où il se soit déridé : encore un faux jugement. Le poëte emploie dans cette satire l'ironie amère plus fréquemment que dans les autres; c'est ce que nous avons prouvé : le début lui-même qu'annonce-t-il? *Le voilà, c'est lui-même, c'est Crispinus.* Nous

arrivons donc à la satire des vœux, cette satire contre laquelle il lance toutes les foudres de son éloquence; mais si ces foudres n'étaient que celles de Salmonée! D'abord il déduit assez bien quelques conséquences du principe qu'il a établi; mais si le principe est faux, que deviendront les conséquences? « *Il n'est pas vrai que l'on ne doive* « *pas désirer une longue vie, de grands talens,* « *de grandes places.* » Quoique ce ne soit qu'une assertion et point du tout un axiome, nous voulons cependant l'admettre comme tel, puisqu'il est reçu, non chez les philosophes, mais dans le monde. Aussi ce n'est pas ce que disent Juvénal et Socrate: voici l'unique prière que l'un et l'autre nous prescrivent d'adresser aux dieux immortels: « Jupiter, accorde-nous, que nous te le deman- « dions ou non, les véritables biens, et ne nous « accorde pas ce qui pourrait nous être nuisible, « quand même nous te le demanderions. » (Second Alcibiade, éd. de Nuremberg, p. 154.) Ecoutons ensuite Valère Maxime: « Socrate, dit-il, l'ora- « cle de la sagesse humaine, était d'avis qu'il ne « fallait demander aux dieux que les véritables « biens; les dieux savent mieux que nous ce qui peut « nous être utile; et nous, dans notre ignorance, « nous demandons ce qui peut-être nous sera fu-

« neste. En effet, l'esprit de l'homme, enveloppé « des ténèbres les plus épaisses, étend au loin ses « prières dans les vastes champs de l'erreur. Vous « demandez aux dieux des richesses ? voyez les « infortunés qu'elles ont immolés ! des honneurs ? « que de victimes ils ont faites ! le pouvoir su- « prême ? que de princes malheureux sur le trône ! « de riches mariages ? s'ils ont donné quelquefois « du relief aux familles, que de grandes maisons « ils ont renversées jusque dans leurs fondemens ! « Cessez donc, insensés, de soupirer dans les tem- « ples après ces biens qui pourraient vous plon- « ger dans un abîme de maux. Placez dans les « dieux toute votre confiance ; ils vous accorde- « ront les véritables biens, ils connaissent ceux « qui vous conviennent le mieux. » (Valère Max. VII, 2 ex. 1.) Ajoutons encore ici la prière des Lacédémoniens. « En public, en particulier, les « Spartiates priaient les dieux de ne leur accorder « que des biens véritables, et de ne point les écou- « ter s'ils formaient d'autres vœux. » (2°. Alcib. p. 172.) Tels sont les principes sur lesquels Juvénal a fondé tout l'édifice de sa dixième satire. Je défie qui que ce soit de trouver dans cet ouvrage une conséquence qui ne dérive de ce principe, digne de l'Evangile même, tant il est sublime.

Et quoi qu'en dise M. de La Harpe, tous les philosophes, même les hommes sensés, avoueront que les véritables biens ne consistent pas dans une longue vie, cela est prouvé de la manière la plus évidente par Sénèque; qu'ils ne consistent pas dans les grands talens, ni dans les honneurs. Ouvrez le livre des vérités, voyez le discours sur la montagne; si nous demandons aux dieux les moyens de contenter notre orgueil, de satisfaire nos passions, n'est-ce pas absolument vouloir les rendre complices de nos désordres? tranchons le mot, n'est-ce pas pousser un peu loin l'impiété? D'après M. de La Harpe, Socrate était un sophiste; les graves Spartiates étaient des sophistes; Valère Maxime était un sophiste. En vérité, quel horrible sophisme que de ne demander aux dieux que ces biens réels, ces biens impérissables que la mort même ne peut nous enlever, si toutefois M. de La Harpe croit, et j'en suis persuadé, que notre âme est immortelle. Mais le rhéteur, sentant toute la force d'un pareil argument, se replie sur lui-même et s'écrie : « Quoi! ne me sera-« t-il pas permis de désirer une longue vie, des « talens, des honneurs?... » Sans doute vous pouvez les désirer; mais les demander aux dieux! Non, Socrate ne le veut point. Quel est celui

de M. de La Harpe ou de Socrate qui raisonne le mieux? L'opinion de ce dernier n'est-elle pas fondée sur la justice, sur l'équité, sur la grande idée que le philosophe avait conçue de la divinité? Quelle distance immense de cette opinion à celle du critique!

Quelle pitoyable réponse! *Beaucoup d'hommes ont eu les mêmes avantages sans éprouver les mêmes malheurs.* Est-ce ainsi que l'on prétend faire tomber l'argument de lui-même; mais ce n'est pas là le point de la question : M. de La Harpe n'y entre point, il circule autour et n'ose point l'aborder.

On ignore si les biens que l'on demande aux dieux pourront nous être utiles ou funestes. Dans cette terrible alternative ne les demandez pas; il est d'autres biens qui peuvent et doivent vous procurer les plus grands avantages sans vous exposer aux mêmes dangers, et vous les négligez; vous êtes des aveugles. Le voilà le véritable point de la question; voilà les conseils donnés par Socrate et par son interprète Juvénal. Je demande si le raisonnement de M. de La Harpe peut porter la moindre atteinte à ces préceptes du poëte et du philosophe : préceptes dont la grandeur, la noblesse, la magnanimité nous trans-

portent, nous électrisent et nous rapprochent de l'intelligence suprême. Toutes les pensées du critique sont petites, mesquines, et rampent autour de ce qui éblouit les yeux du vulgaire; celles de l'oracle de la Grèce planent dans une atmosphère dégagée de tous les miasmes produits par les fétides exhalaisons des passions humaines.

Oui, vous pouvez désirer d'avoir des enfans: ce désir est dans l'ordre de la nature; mais pourquoi donc en demander aux dieux? Et qui sait si en m'imposant une si pénible privation, ils ne me favorisent point? Il y a tant de pères malheureux! les dieux, dans leur prévoyance, veulent peut-être m'arracher à ces infortunes qui prendraient leur source dans cette félicité suprême qu'ils me refusent; dois-je les importuner? Soumettons-nous à leurs décrets, à leur volonté; ne les accusons pas, ne les comparons pas à des hommes envieux, injustes, méchans et tyranniques: telle est la doctrine de l'oracle de la Grèce. Sont-ce là des sophismes?

De plus il est faux qu'un père ne doive pas souhaiter à son fils les talens de Cicéron. Mais encore une fois, ce n'est pas là la question: Juvénal, d'après Socrate, peut bien conseiller aux jeunes écoliers, pendant les quinquatries, de ne pas aller

à genoux supplier Minerve de leur accorder l'éloquence du prince des orateurs romains. Peut-il pénétrer, cet enfant, dans les secrets de la Providence ? Cette prière peut lui devenir funeste. Et qu'il demande plutôt un bien qui dans aucune circonstance ne peut lui nuire, et qui dans les accidens inhérens à la nature humaine peuvent lui être du plus grand avantage; est-ce encore un sophisme ? M. de La Harpe inutilement amoncèle les citations, toutes ses arguties peuvent se résoudre de la même manière. Il est donc constant qu'il n'a pas saisi le point de la question; que le principe sur lequel il a élevé son échafaudage, n'est point celui sur lequel reposent les maximes et les préceptes de Juvénal et de Socrate; qu'il n'a pas entendu le sens philosophique de la dixième satire; qu'il est allé contre la morale la plus auguste et la plus saine que l'on puisse présenter aux mortels; qu'il a favorisé même les hommes qui par leurs demandes intempestives importunent le ciel et veulent rendre les dieux complices de leurs prétentions et de leurs vues ambitieuses; qu'il a choqué le sens commun et ouvert au vice la plus vaste carrière; qu'il a foulé à ses pieds Socrate, en lançant mille sarcasmes contre Juvénal; que la partialité l'a conduit dans un laby-

rinthe, dans les sinuosités duquel il se perd, parce qu'il n'a pas voulu se charger du fil que lui présentait la saine philosophie; et que, pour satisfaire je ne sais quelle passion, il a poussé l'aveuglement au point de ne pas sentir que sa haine pour Juvénal rejaillirait sur Socrate. Il convient bien à un homme dont la philosophie était circonscrite dans des bornes si étroites et si resserrées, à cet homme qui n'a jamais vu que le *moi* dans tous ses écrits, de traiter de sophiste le philosophe qui fit descendre du ciel la sagesse pour accoutumer ses semblables à son immortel langage! Voyez donc à quel excès nous conduit l'amour-propre; et si j'avais voulu encore pénétrer dans les mystères de la théologie chrétienne, c'est alors que j'aurais pu prouver à M. de La Harpe toute l'inconvenance de ses assertions : mais il n'a parlé qu'en littérateur; ce n'est que comme littérateur qu'il a fallu repousser ces absurdes suppositions.

Tout le reste du morceau n'est qu'une suite de cette proposition fausse qu'il a d'abord avancée. En prouvant la fausseté du principe, nous avons détruit les conséquences; nous nous hâterons donc de passer à la conclusion.

« Au fond, cette satire si vantée se réduit donc « à prouver que les précieux avantages que

« l'homme puisse désirer sont mêlés d'inconvé-
« niens et de dangers ; et c'est une vérité si tri-
« viale qu'il n'en fallait pas faire la base d'un écrit
« sérieux. »

Je ne m'étonne pas que le critique ait tiré de sa première proposition une si triste conséquence; mais en est-il moins vrai qu'il n'a pas abordé la question, qu'il a confondu les désirs de l'homme avec ses prières aux immortels, distinction si essentielle dans cette circonstance : car, sans offenser les dieux, on peut multiplier la masse de ses désirs; mais on ne peut point, sans impiété, leur adresser certaines prières. Ce n'est donc point sur une vérité triviale que Juvénal a posé les bases d'un écrit sérieux. C'est encore son amour pour l'humanité qui l'a poussé à développer la doctrine de Socrate, à ajouter aux exemples cités par Socrate, d'autres exemples que les siècles postérieurs au philosophe fournissaient au poëte. Et ne savions-nous pas que les plus précieux avantages de l'homme sur la terre sont mêlés d'inconvéniens et de dangers? Qu'avions-nous besoin des preuves de Socrate, de Juvénal? Aussi n'est-ce pas le but qu'ils se proposent d'atteindre; et M. de La Harpe, en circonscrivant ces sages dans la sphère où l'ont placé quelques cir-

constances locales, n'a pas fait preuve d'adresse; il a agi comme ces superstitieux qui, ne pouvant s'élever par la pensée jusqu'à l'Être suprême, cherchent à le rabaisser jusqu'à eux.

« Horace ne tombe point dans ce défaut. » Je le crois bien. Ce défaut, si c'en est un de parler le langage du prince des philosophes, ne pouvait point être le partage d'Horace.

Ce qui m'a toujours surpris, en lisant cette analyse de M. de La Harpe, c'est son silence absolu sur la treizième et la quatorzième satire de Juvénal. Cette treizième, dans laquelle pouvaient peut-être, de son temps, se reconnaître d'infidèles dépositaires; où se trouve cette peinture admirable des tourmens que font éprouver au scélérat les poignans remords de la conscience : il n'y a pas là un seul mot, il n'y a pas une seule épithète scientifique. Je finirai par opposer au silence de M. de La Harpe l'éloge que fait M. Dussault de ces beaux ouvrages, en faisant observer néanmoins qu'une infinité de vers, tirés de ces satires, sont devenus proverbes; entre autres :

Maxima debetur pueris reverentia; si quid
Turpe paras.

« Les exemples domestiques, dit l'élégant tra-
« ducteur, sont les mobiles secrets des moeurs

« d'une nation. Que deviennent en effet les bonnes « races chez un peuple dont les parens corrom- « pent les enfans dès le berceau ? C'est alors que, « sans retour, c'en est fait de la chose publique : « comment régénérer ce peuple vicié jusque « dans les premiers principes de son existence « morale ? Je n'y sache d'autres remèdes, affreux « sans doute, mais nécessaires, que le malheur, « la servitude ou l'anarchie : triste condition des « sociétés humaines, parcourant toujours le même « cercle en dépit de nos vaines institutions ; ne « cessant, après bien des vicissitudes, de revenir « au même point, c'est-à-dire à leur primitive « barbarie ; et cela sans avoir pu trouver ce « qu'elles cherchaient depuis l'origine du monde, « des mœurs fixes et un bon gouvernement. » Et les poëtes et les philosophes qui cherchent à éviter tant de malheurs à l'espèce humaine ne sont que des sophistes, selon M. de La Harpe.

THOMAS.

« Boileau, après Corneille et un peu avant « Racine, appliqua la langue poétique à d'au-

« tres genres qui étaient conformes à son ta-
« lent et à son esprit ; mais ce fut presque
« toujours à des peintures morales ou à des ob-
« jets de goût. Dans cette force de poésie didac-
« tique, le talent du poëte se resserre nécessai-
« rement, et Horace n'osait prendre ce nom
« quand il écrivit ses épîtres et ses satires. La pos-
« térité n'en a point cru sa modestie à cet égard,
« et lui a conservé ce titre dans ses ouvrages même,
« quoique le talent du poëte n'y soit pas si mar-
« qué; elle l'a donné même à Boileau qui dans
« ce genre marchait sur ses pas, mais à quelque
« distance. Cependant la satire (je veux dire celle
« des mœurs) semble ouvrir un champ très-no-
« ble à la poésie, surtout quand elle est ani-
« mée par cette éloquence vertueuse qui en-
« flamme l'imagination et punit le vice par la
« peinture même qu'elle en fait, et semble exer-
« cer avec austérité une sorte de magistrature sur
« les grands coupables qu'elle fait pâlir. C'est, com-
« me on sait, le caractère de Juvénal; son vers,
« comme un délateur puissant, accuse les crimes
« de son siècle; son indignation éclate en expres-
« sions hardies et neuves comme les excès qu'il
« avait à peindre; et les tableaux des vices ont
« une telle énergie, qu'ils font frissonner la vertu

« même qui a tenu le pinceau. La langue poétique « de Boileau, dans la satire, est loin de ce caractère « et de ce mouvement. Boileau, toujours homme « d'esprit, et jamais passionné, peint plutôt des ridi- « cules que des vices; et quand il touche aux mœurs, « ce sont plus souvent les mœurs des hommes en « général que celles de son siècle. Il s'en faut « de beaucoup qu'il ait mis dans la satire le cou- « rage que Molière a mis dans la comédie, qui « n'est que la satire en action. Il manie souvent « le ridicule avec finesse; mais la peinture du « ridicule exclut les beautés poétiques : ce n'est le « plus souvent qu'une nuance fine que l'on saisit; « l'art de montrer un grand objet sur une petite « face, ou un petit objet sous des proportions « exagérées; l'art d'offrir à la malignité un con- « traste imprévu ou un rapprochement qui fait « rire : il tient plus à des conventions sociales « et à des idées passagères qu'aux effets de la na- « ture. Il est donc par là même plus éloigné de « la poésie véritable, qui est le langage univer- « sel des sens, de l'âme et de l'imagination. La « satire, envisagée sous ce point de vue, était donc « moins favorable aux progrès de notre langue « poétique, au moins du côté de l'énergie, de « l'imagination et de la force. »

D'après ce passage, Thomas accorde sans difficulé le titre de poëme à la satire de mœurs, car seule elle est susceptible de s'élever à la langue poétique; donc Juvénal est à ses yeux le premier des trois poëtes qu'il compare; les deux autres, Horace et Boileau, n'ont presque toujours employé que le ridicule, par son essence, fort éloigné du langage de l'âme, des passions et de l'imagination; or, peuvent-ils décemment être placés à la tête de la poésie satirique, quand il est évident que la satire des mœurs est supérieure à la satire des ridicules, et que l'arme de la plaisanterie prend difficilement le ton qu'exige le premier des beaux-arts? C'est avec la plus grande impartialité que M. Thomas a examiné la question; il est parti, non comme Lebatteux, d'une affirmation hypothétique, mais d'un principe incontestable, *que la langue poétique est le langage universel de l'âme, des sentimens et de l'imagination*. L'impétueuse attaque des vices qui détruisent toute espèce de morale, et les terribles suites de leur triomphe sont des domaines de la poésie : en exclure le ridicule serait peut-être le véritable moyen de donner à l'art plus de décence et plus de majesté; d'ailleurs le ridicule n'a-t-il pas un asile sur le théâtre? C'est là qu'il doit et

peut nous amuser et nous corriger même de nos défauts. Mais enfin, si l'usage le tolère dans des pièces isolées et qui ne sont pas dramatiques, soyons conséquens, obéissons aux lois de la nature, écoutons l'accent de la vérité, et gardons-nous bien de donner le premier rang à une espèce d'ouvrage que la poésie n'a qu'avec regret admis dans son sein ; au lieu que la satire des mœurs, par son éloquence, ses images, ses tableaux, par la noblesse de ses sentimens, par l'utilité générale, par l'intérêt qu'elle porte au genre humain, doit obtenir une place distinguée dans le sanctuaire des Muses. C'est ainsi que l'a vu M. Thomas; il serait inutile, difficile même d'ajouter à l'exposition des principes offerts aux hommes instruits par ce grave littérateur. Quelques pensées qui ne seraient que secondaires détruiraient peut-être l'impression que doit faire sur le cœur de tous les amis de la haute littérature une opinion fondée sur les imprescriptibles arrêts de la raison et de la vérité ; mais si je me défie de mes forces pour la suivre sur le champ de bataille où l'a conduit la justice, je ne me ferai point un scrupule de lui dérober le portrait de Velleïus Paterculus, de ce fameux historien qu'a choisi M. de La Harpe pour être son appui

dans son attaque contre M. Dussault, et dans sa longue diatribe contre Juvénal.

« Nous trouvons, dit Thomas dans son *Essai* « *sur les Éloges*, un historien à Rome qui a prodi- « gué avec la plus grande pompe les plus lâches « éloges à Tibère : c'est Velleïus Paterculus, au- « teur qui a de la rapidité, de la force, qui quel- « quefois pense et s'exprime comme Montesquieu, « et peint les grands hommes par de grands traits, « mais qui n'en a pas moins gâté son ouvrage par « le ton qui y règne. Ses soixante dernières pages « surtout sont écrites comme un valet qui, vou- « lant faire fortune, écrirait l'histoire de son maître « et viendrait la lui lire tous les matins à son le- « ver. Si quelqu'un veut éprouver l'indignation « que la flatterie inspire, s'il veut apprendre « comment on ne laisse échapper aucune occa- « sion de louer un homme puissant; comment « on s'exprime sur ses bonnes qualités, quand il « en a; comment on dissimule les mauvaises; « comment on exagère ce qui est commun; com- « ment on donne des motifs honnêtes à ce qui est « vicieux; comment on rabaisse avec art ou sans « art les ennemis ou les rivaux; comment on in- « terrompt son récit par des exclamations que « l'on veut rendre passionnées; comment on se

« hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans « un autre ouvrage on louera plus en détail; com- « ment, et toujours dans le même but, on mêle à « de grands événemens de petites anecdotes; com- « ment on érige son avilissement en culte; com- « ment on espère qu'un homme si utile et si grand « voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; « comment enfin, dans un court espace, on trouve « l'art d'épuiser toutes ces formules et tous ces « tours de la bassesse, il n'y a qu'à lire ces soixante « pages, et surtout les vingt dernières. Le pané- « gyriste de Tibère devait l'être de Séjan; aussi, « dans le même ouvrage, Séjan est-il peint comme « un grand homme; on nous apprend qu'il fut « choisi pour seconder Tibère, parce que c'est la « règle que des hommes supérieurs emploient « des hommes de génie; enfin, dans les dernières « lignes, la servitude à genoux implore haute- « ment tous les dieux de Rome pour demander, « au nom de l'univers, la conservation de qui? « de l'empoisonneur de Germanicus, et du monstre « de Caprée. On dit que ce Velleïus Paterculus « fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan et pé- « rit avec lui. Ainsi, pour salaire de ses men- « songes, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie « honteuse, une mort sanglante et le déshonneur

« de la postérité. C'était bien là la peine d'être « vil ! »

Nous ne nous permettrons aucune réflexion, nous rappellerons seulement que le plus célèbre de nos critiques n'a pas craint d'ajouter foi aux assertions d'un tel écrivain ; il fallait, ce me semble auparavant, attaquer le jugement de Thomas, s'inscrire en faux, prouver que Velleïus Paterculus était excusable d'avoir loué Auguste, Tibère et Séjan ; alors il eût eu le droit bien acquis de blâmer Juvénal de n'avoir pas fait brûler quelque encens sur l'autel de l'astucieux Octave.

CHÉNIER.

Que la satire est faible écrite au sein des cours !

D'un siècle corrompu la publique impudence,
De l'ardent Juvénal souleva l'éloquence :
De mouvemens heureux tous ses vers animés
D'un cœur vraiment ému jaillissent enflammés.
Dans ses hideux tableaux Rome entière respire ;
Le juge vend la loi, le sénat vend l'empire ;
Tout fier d'un testament par le crime dicté,
Un adultère insulte au fils déshérité ;

Les affranchis par l'or achètent la naissance,
Les nobles par la honte achètent la puissance;
Et d'un manteau sacré le vice revêtu,
Trafique impudemment du nom de la vertu.
Voyez des corrupteurs la horde enchanteresse,
Reste vil et flétri du beau sang de la Grèce;
Adolescens, vieillards, de débauches perdus;
Par un mélange affreux les sexes confondus;
Les épouses souillant la couche nuptiale,
Affichant leur opprobre et luttant de scandale.
Messaline en délire, outrageant son époux,
Rit de ses attentats, et les surpasse tous.
Tandis que l'Empereur stupidement sommeille,
L'œil ardent, près de lui l'Impératrice veille.
Par de faux cheveux blonds son front est ombragé;
Et quand, dans le repos, tout l'empire est plongé,
Elle court de Vénus célébrer les mystères,
Porte en des lieux impurs ses fureurs adultères.
Là, de honteux plaisirs s'enivrant à son gré,
Du nom de Lycisca voilant son nom sacré,
Lasse de voluptés, mais jamais assouvie,
Celle, ô Britannicus, qui t'a donné la vie,
Seule, et de crime en crime errant en liberté,
Prostitue aux Romains les flancs qui t'ont porté.

Ce jugement, conforme à la saine raison, à la justice, ne diffère qu'en un seul point de celui de Boileau; Chénier ne parle point de l'injuste reproche fait à Juvénal par le satyrique français; mais son silence est expressif, et l'on voit avec

plaisir qu'à mesure que la nation française abandonne cette frivolité qui lui fit tant d'ennemis en Europe, les auteurs graves et sévères de l'antiquité sont mieux appréciés par elle. En vain La Harpe a-t-il voulu faire renaître parmi nous cet esprit de légèreté, d'insouciance, de persiflage même, que l'on veuille me passer cette expression, elle peut seule bien rendre ma pensée; le marivaudage a été proscrit, et l'école de Dorat n'a pu se soutenir: comme ces jolis insectes dont parle Aristote, que le même jour voit naître et mourir, on ne l'a vue jouir que d'un moment d'existence. Le bon goût a prononcé son arrêt de mort, et c'est peut-être à Chénier que nous devons notre retour à ces principes sévères qui font rentrer notre littérature dans le cercle duquel jamais elle n'aurait dû s'écarter.

RAOUL.

Ce littérateur estimable que je viens enfin de lire a, dans sa préface, attaqué d'une manière indirecte les détracteurs de Juvénal. En comparant les deux satiriques latins, il a suivi le plan tracé par M. Dussault; mais il n'a pas osé lutter contre M. de

La Harpe : ou il ne fallait pas faire une préface, ou bien il fallait montrer à la plupart des littérateurs modernes séduits par le style du moderne Quintilien, qu'on pouvait bien ne pas laisser sans réponse ses arguties spirituelles, mais faibles et dénuées de preuves. Je crois avoir rempli cette tâche, même avec énergie, sans cependant porter atteinte aux droits que M. de La Harpe peut avoir à notre admiration.

ÉPITRE

A M. LE COMTE DARU,

PAIR DE FRANCE.

« C'est Juvénal... ; non, c'est Horace....
« Qu'Apollon décide.... » Il paraît,
Et le souverain du Parnasse
Dicte, en souriant, cet arrêt.

« Pourquoi cette longue querelle ?
« Dit-il, pourquoi les comparer ?
« Et doit-on mettre en parallèle
« Ce que le goût doit séparer ?

« En vain l'esprit glose et murmure ;
« Cessez toute comparaison
« Entre l'élève d'Épicure
« Et le disciple de Zénon.

« Si la vigueur de l'un m'étonne
« Et m'entraîne pour un moment,
« La grâce de l'autre m'ordonne
« De suspendre mon jugement.

« Quand Juvénal, dans ses maximes,
« Se montre l'ami des vertus,
« Avec lui j'abhorre les crimes,
« Et crois entendre Pittacus.

« S'il poursuit avec hardiesse
« Le luxe, la corruption,
« Le brigandage, la mollesse;
« Je dis : c'est la voix de Caton.

« Si de la fortune volage
« Il poursuit la divinité;
« C'est Bias, après son naufrage,
« Qui se rit de la déité.

« Voyez-le, foudroyant l'impie,
« Des dieux relevant les autels;
« C'est Thalès, Thalès qui s'écrie :
« Il existe des immortels!

« Il s'indigne, il tonne, il éclate
« Contre la superstition ;
« Est-ce Juvénal... ? c'est Socrate ;
« Et Socrate c'est la raison.

« On le trouve un peu trop sévère,
« Un peu dur envers la beauté ;
« Cléanthe cherchait-il à plaire,
« Quand il disait la vérité ?

« Quelque sophiste, quelque femme,
« Peut-être l'ont calomnié ;
« La preuve qu'il avait une âme,
« C'est son tableau de la pitié. »

Était-ce à moi, pauvre poète,
D'esquisser ici son portrait ?
Ah! mon audace m'inquiète,
Me présage un funeste arrêt,

Frappé d'une terreur panique,
Séduit par l'attrait du repos,
Laisserai-je sous le portique
Et ma palette et mes pinceaux ?

Non, guidé par votre génie,
J'irai jusque dans Tivoli,
Des grâces et de l'harmonie
Peindre l'aimable favori.

Quel transport m'agite et m'égare!
Suis-je au sommet de l'Hélicon?
Qu'entends-je? le luth de Pindare,
Ou la lyre d'Anacréon?

Est-ce la voix de Melpomène?
Les dieux en paraissent émus...
C'est le favori de Mécène
Qui chante l'Amour et Bacchus.

Sur les pas du sensible Ovide,
Court-il adorer Cupidon?
Les Grâces lui servent de guide;
Elles répètent sa chanson.

Prend-il l'arme de la satire?
Avec quelle grâce il médit!
Comment chercherait-il à nuire?
En nous corrigeant il sourit...

S'il peint le juste inébranlable,
Il nous élève jusqu'aux cieux...
Avec lui si je suis à table,
Son nectar est délicieux.

Sa Muse rit, joue et badine
Jusque sur le bord du tombeau...
Elle va flatter Proserpine,
Et revient dormir sous l'ormeau.

« Mortels! quelle est votre folie,
« Vous courez après le bonheur?
« Eh! jouissez donc de la vie,
« Elle passe comme une fleur.

« Content d'un champ et d'une treille,
« Satisfait d'un petit jardin,
« Je chante, je bois, je sommeille,
« Sans m'aviser du lendemain. »

D'où provient ce joli murmure?
Qui chante avec tant de gaîté?
Est-ce Horace? C'est Epicure
Jouant avec la Volupté.

A qui donc la première place?
Paix! dit un juge impartial,
L'esprit, le goût désigne Horace;
Mais l'éloquence Juvénal.

Si chacun dans son genre excelle,
A quoi bon la priorité?
Mais, en terminant la querelle,
Il faut dire une vérité.

Pour faire dans notre langage
Passer le feu de Juvénal,
Qu'est-il besoin? d'un esprit sage,
D'un cœur qui déteste le mal.

Mais pour traduire bien Horace,
Il faut avoir tous vos talens,
Et cet esprit et cette grâce
Qui rend vos accords si touchans.

Je suis,

MONSIEUR,

Avec le plus profond respect et la plus haute considération,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

FABRE DE NARBONNE.

ÉPITRE

AU LECTEUR.

Pourquoi vous effrayer en ouvrant ce volume?
Lecteur, je ne veux point faire ici l'érudit....
Mais, quoi! j'entends déjà murmurer mon esprit;
Il se plaint, il s'écrie : « O mœurs, ô temps maudit!
« Faut-il de la science abandonner la plume?
« Guidé par Jouvency, Farnabe, Henninius,
« Par les docteurs en *ès*, par les savans en *us*,
« Je n'irai point, dans un long commentaire,
« Soutenir sur son siége un juge ingénieux,
« Que la France a chéri, que l'Europe révère. »

Je ne t'écoute pas, esprit présomptueux,
Point de discours préliminaire.
Ne sais-tu pas quel est le ton du jour?
On ne lit pas aujourd'hui pour s'instruire;
Le romantique seul captive et fait sourire :
Un raisonneur est proscrit sans retour.
Un raisonneur qui ne peut pas tout dire!!!
Le beau rôle qu'il joue, il entraîne avec lui
Le plus grand des fléaux, l'insupportable ennui.

Encense si tu veux une brillante idole,
Porte au ciel un héros; mais trève aux argumens:
Ainsi tu parviendras aux sources du Pactole.
Mais tu perdrais de précieux momens
Si, de la vérité déployant la bannière,
Tu t'élançais dans sa triste carrière:
Tu pourrais bien n'y trouver qu'un désert.
Laisse un peu de côté ta fermeté stoïque;
Tout lecteur n'aime pas le genre satirique.
Ne montre pas ton front à découvert.

« Non, à ce prix, honni soit de la gloire!
« Je n'en veux point; de notre Juvénal
« Je ne saurais jamais outrager la mémoire.
« Jamais ma main n'éteindra le fanal
« Que m'a remis ce philosophe austère.
« Ton esprit, d'une muse avide ou mercenaire,
« Ne peut pas emprunter et le masque et la voix. »

Mais il faut cependant te soumettre à nos lois
Avant de présenter la belle galerie
Qu'offrait ce philosophe à ses contemporains.
Trace-nous le portrait de ces grands écrivains
Dont la satire aima l'esprit ou le génie;
Fais un effort, je t'en prie à deux mains,
Montre-nous-les, et désigne la place
Que doivent occuper sur les flancs du Parnasse
Ausone, Juvénal, Lucile, Perse, Horace,
L'impudique Regnier, l'élégant Despréaux,
Et ceux qui, de nos jours, ont suivi les drapeaux

De son altesse et riante et caustique :
Joins-y Chénier, et l'habile critique
Que fit trembler Gilbert, et Despaze, et Clément,
Dupaty, Lagrange et Voltaire....
« Que me proposes-tu, malheureux, téméraire!
« Moi les classer!! En France impunément
« Un écrivain peut-il, doit-il être sincère?
« Le philosophe, armé d'un subtil argument,
« Te prouverait qu'à tort et méchamment,
« Au *pauvre diable* l'on préfère
« Ce triste fou, de verve étincelant.
« Le sourcil rehaussé, monsieur le courtisan
« Tiendrait pour l'ami de Mécène ;
« Maître Fréron plaiderait pour Clément ;
« Et dans le fond du cœur, sans doute innocemment,
« Il donnerait la palme à ce poëte obscène
« Qui nous peignit les vices du vieux temps.
« Despaze même aurait de zélés partisans ;
« D'autres à Dupaty donneraient la couronne.
« Evitons ces combats; laissons, laissons au temps
« Le beau droit d'assigner les rangs :
« Auteurs, vous le savez, c'est lui seul qui les donne.

Enfin quelle sera mon introduction?
Ce raisonneur et m'obsède et m'ennuie,
Il déchire mon plan, et dans une homélie,
Où rien ne manquerait que la droite raison,
Il voudrait m'engager à faire une folie.
Non, non, je ne veux point à l'élégant Dussault
Arracher la balance; avec trop de justesse

Elle a pesé les droits qu'aux rives du Permesse
Présentaient Juvénal, Horace et Despréaux.
Un coup à faux, un trait de maladresse,
Et je serais en proie aux vautours de Lutèce!
Tout est crime pour eux, tout est allusion.
Pourrai-je sans danger saisir l'occasion
De construire une belle et longue période,
En style harmonieux, et de traits à la mode
Abondamment pourvue à chaque section?
Je préfère, lecteur, un travail plus commode.
Vingt ans, au pied de l'Hélicon,
J'ai copié, traduit, fait mille esquisses,
A mes conclusions comparé les prémisses.
C'en est trop... Un moment, lecteur, égayons-nous;
Vous n'aimez pas les auteurs à genoux,
Sollicitant dans une humble préface
Un pardon rarement aux flatteurs accordé;
Mais la franchise et le ton décidé
N'ont guère du public encouru la disgrâce...
Mon esprit, avec moi, daignez donc voyager!
Le grelot à la main, peignons les ridicules:
Et si de Juvénal nous trouvons des émules,
Avec eux des combats partageons le danger.
Est-ce un champ trop étroit pour votre effervescence?
Ah! laissez un instant la haine, la vengeance,
Et rions...Voyez-vous tous ces nouveaux écrits,
Pompeusement ornés du beau nom de satire?
Ami du genre, et caustique et malin,
N'ai-je pas entrepris quelquefois de les lire?
Mais, hélas, quel supplice! un imberbe écrivain,

Prenant de Palissot la pesante massue,
Avec cette arme usée et presque vermoulue,
Frappe la renommée et tous ses favoris,
Tandis qu'insolemment, sur le théâtre assis,
Le romantique obtiendra ses hommages.
A peine du Pygmée ai-je maudit les pages,
Que s'avance un quidam, ignorant s'il en fût,
De Casimir dénigrant les ouvrages;
Il tonne, balbutie, et payant son tribut
A je ne sais quelle école barbare:
« O génie immortel, esprit sublime et rare!
« Heureux qui sait, de son large pinceau,
« En traits majestueux nous esquisser le beau;
« Qui, n'employant jamais les phrases triviales,
« Sait transformer nos monts en vastes cathédrales!
« Voilà le goût exquis, le langage des Dieux. »
La colère, à ces mots, pétille dans mes yeux.....
Arrêtons-nous, je suis fatigué du voyage.

« Je le crois bien... Est-ce là le langage
« De l'honnête homme et du fameux censeur
« Qui, sous le dais, osa faire pâlir le vice?
« Laissez à Despréaux le talent séducteur
« De traîner dans la fange un malheureux auteur.
« Parlez en Juvénal, sans être le complice
« D'une causticité qui s'en prend au malheur;
« Laissez mourir en paix l'oracle de la Grèce,
« Le solitaire et l'astre d'Albion,
« Attaquez l'égoïsme et la corruption;
« Vers les lambris dorés qu'habite la mollesse

« Marchez, et que tout tremble au nom de la vertu. »

Austère partisan de mon stoïque maître,
Tu parles d'or....Dis-moi, pauvre esprit, d'où sors-tu?
Ah! trop heureux si l'on veut me permettre
De présenter aux yeux de mes contemporains
L'énergique tableau des vices des Romains.

« Où donc est-il? pourquoi ce préambule?
« Et n'eût-il pas été cent fois moins ridicule,
« Si, guidé par le goût et la noble raison,
« Entre les mœurs de Rome et les mœurs de Lutèce,
« Ton esprit eût tracé quelque comparaison?
« Peindre l'avidité, l'intérêt, la souplesse,
« Déployant l'étendart sur le mont Aventin;
« Et sur les bords glacés où serpente la Seine,
« Nous montrer la fureur, la vengeance, la haine,
« S'emparant des partis, et, le glaive à la main,
« Immoler par milliers des victimes humaines;
« Le pauvre gémissant sous le poids de ses chaînes,
« Et le riche orgueilleux, fier de son char doré,
« Ecraser en riant le mérite ignoré.
« Pourquoi ne pas saisir ces traits de ressemblance
« Que l'une et l'autre ville offraient à ton burin?
« Sans craindre la censure et sa triste puissance,
« Tu le pouvais.... Il t'ouvrait le chemin
« Cet homme dont le vice abhorra l'éloquence.
« Voilà ce qu'il fallait présenter au lecteur;
« Lui prouver qu'un censeur injuste et téméraire
« De son maître à Paris devint l'accusateur,

« Tandis qu'entre ses mains un philosophe austère
« Prouvait sa médisance en plaçant sous les yeux
« Des vices des Romains un tableau plus hideux.
« En te voyant ainsi prendre en main la défense
« D'un auteur vertueux faussement accusé,
« Le sage eût applaudi, l'honnête homme, abusé
« Par le cri de l'école, eût avec patience
« Pesé de tes raisons la force et la puissance,
« Et peut-être souri.... Mais, dis-moi, qu'as-tu fait?
« Content d'avoir lancé quelque inutile trait,
« Et d'avoir essayé l'arme de la satire,
« Tu n'oses point du vice examiner l'empire,
« L'assaillir dans ses forts, le poursuivre en tous lieux,
« Et le bannir enfin de son temple ou des cieux. »

Pardonne, ô mon génie; ah! grâce à ma faiblesse!
Et depuis quand n'est-il donc plus permis
De s'égayer sur les bords du Permesse?
Assez et trop long-temps, à tes ordres soumis,
J'ai pâli sur un livre et maudit le Parnasse;
Faut-il encore en sombre et rigide censeur,
Dès le premier début d'une simple préface,
Faire l'énergumène et déplaire au lecteur?
Non, je ne le puis, non; et soyez notre juge
Vous qui sur cet écrit daignez jeter les yeux.
J'aime la paix, et cet ambitieux
Cherche de tous côtés un adroit subterfuge
Pour me livrer à toute sa fureur.
Toujours en proie à sa sombre rigueur,
Il m'apostrophe, il m'agite, il m'arrête;

Il me tourmente, et sa bile inquiète,
Jusque dans l'Introduction,
Veut me faire adopter et sa voix et son ton.
Vous l'avez vu, même dans cette esquisse
Si du chemin tracé je sortais un moment,
Me sermoner, et vers le précipice
Me pousser, m'entraîner... Ah! c'est sur lui vraiment
Que doit peser toute votre justice,
Si mon ouvrage vous déplaît;
C'est lui d'abord qui l'a fait et refait:
En tout j'ai suivi son caprice.
Il exige aujourd'hui qu'il vous soit présenté,
Mon cher lecteur, il faut que j'obéisse;
Ne me punissez point de sa témérité.

SATIRES

DE

DECIUS JUNIUS JUVÉNAL.

D. JUNII JUVENALIS

SATIRÆ.

SATIRA I.

Deliberanti poetæ, jamque in animo habenti temporis sui poetis tragœdias recitantibus vicem referre et pantheram (quod aiunt) leone remunerare, occurrunt urbis romanæ scelera quæ ipsum ab institutâ tragœdiâ ad satiram abducant.

Non ante annum imperatoris Trajani tertium videtur fuisse composita.

SEMPER ego auditor tantum? Numquam ne reponam,
Vexatus toties rauci Theseide Codri [1]?
Impunè ergo mihi recitaverit ille togatas [2],
Hic elegos? Impunè diem consumpserit ingens
Telephus [3]? aut summi plenâ jam margine [4] libri
Scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes?

Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus
Martis, et Æoliis vicinum rupibus antrum
Vulcani. Quid agant venti, quas torqueat [5] umbras

[a] Cet Oreste si long, était-ce un drame à la B***, c'est-à-dire, en douze ou treize actes? Quoique partisan de l'école de Boileau, d'Horace et d'Aristote, j'avoue que quelques critiques allemands m'ont frappé par la force et la vérité de leurs raisonnemens : nos mœurs changent tous les jours, nos institutions et nos amusemens doivent en accélérer l'amélioration.

SATIRES
DE D. J. JUVÉNAL.

SATIRE I.

Au moment où le poëte délibère s'il rendra la pareille aux poëtes de son temps qui déclamaient partout leurs pièces, projet déjà conçu dans son esprit, les vices qui règnent dans Rome se présentent en foule à son imagination, et le forcent d'abandonner le cothurne pour s'armer du fouet de la satire.

Cette Satire n'a pas été composée, à ce qu'il paraît, avant la troisième année du règne de Trajan.

Resterai-je immobile au rang des auditeurs
Sans jamais répliquer ? Et d'un essaim d'auteurs
Les lugubres accens, les tragiques merveilles
Impunément toujours frapperont mes oreilles?
D'un Oreste inédit les innombrables vers [a],
Entassés sur la marge, écrits sur le revers,
Du roi des Mysiens la longue destinée
Auront impunément dévoré ma journée ?
Romain, connais-tu mieux les murs de ta maison,
Que moi les bois sacrés de Mars et d'Apollon,
Et cet antre voisin des roches d'Æolie ?
Tous les jours chez Fronton [b], maint poëte en furie

[b] Fronton, noble Romain, qui fut trois fois consul avec Trajan. Martial en parle : les Romains avaient non-seulement des musiciens ambulans que l'Espagne leur fournissait, mais encore des poëtes ambulans ; c'étaient des esclaves lettrés qui, pour la plupart oisifs, cultivaient les muses. Ce sont aujourd'hui les Italiens qui fournissent à toute l'Europe des musiciens et des improvisateurs. Ce n'est pas le temps qui produit de semblables révolutions, ce sont la paresse et l'oisiveté.

Æacus, unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ[6], quantas jaculetur Monychus ornos,
Frontonis platani, convulsaque marmora clamant
Semper, et assiduo ruptæ lectore columnæ.
Expectes eadem à summo minimoque poëtâ.
Et nos ergo manum ferulæ subduximus[7], et nos
Consilium dedimus Sullæ, privatus ut altum
Dormiret. Stulta est clementia, cùm tot ubique
Vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.

Cur tamen hoc potius libeat decurrere campo,
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus,
Si vacat, et placidi rationem admittitis, edam.

Cùm tener[8] uxorem ducat spado, Mævia Tuscum
Figat aprum, et nudâ teneat venabula mammâ:
Patricios omnes opibus cùm provocet unus,
Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat!
Cùm pars Niliacæ plebis, cùm verna Canopi

[a] On verra dans la 7e. satire quel était le motif qui obligeait, à Rome, les poëtes de courir sous les portiques de Pompée et d'Auguste, et dans les jardins qu'ouvraient fastueusement au public les riches patriciens. Les poëtes! que n'a-t-on pas dit de cette classe d'hommes que l'on ne méprise plus enfin, à moins qu'ils ne soient des G.... J'en connais les raisons; la 7e. satire nous fournira l'occasion de les développer.

[b] Le Centaure Monyque, dans sa querelle contre les Lapythes, aux noces de Pyrithoüs, lançait en flèches les plus gros arbres. Quelle belle allégorie que celle des Centaures et des Lapythes! des vignerons et des

De sa tonnante voix fait mugir les lambris [a].
Le platane et le chêne, en répétant ces cris,
Me retracent sans cesse et les traits de Monyque [b],
Et les fureurs des vents qui partent de l'Afrique,
Et le fier Argonaute arrivant à Colchos,
Ou les infortunés que tourmente Minos.
Voilà le ton moderne et la carrière unique
Ouverte à tous les rangs de la troupe lyrique.
Et n'ai-je pas aussi fréquenté les rhéteurs?
N'ai-je pas dit : « Sylla, du faîte des grandeurs
« Descends, si le sommeil a pour toi quelques charmes? »
A de vils écrivains laisserai-je mes armes?
Et ne vaut-il pas mieux, si tel est son destin,
Que cet épais rouleau périsse de ma main?
Mais pourquoi préférer le sentier difficile
Que parcourut le char du sévère Lucile [c]?
Ecoutez avec calme, et mon cœur irrité
Vous montrera, Romains, toute la vérité.
Un eunuque, oubliant sa triste destinée,
Profane insolemment le lit de l'hymenée;
Une femme impudique, endossant le carquois,
Vient insulter Diane au milieu de ses bois;
Crispus, jadis barbier, fier de son opulence,
Provoquera les fils des vainqueurs de Numance;
L'esclave de Canope, un vil Egyptien,
Jette sur son épaule un manteau tyrien;

laboureurs! mais pourquoi faire battre, au milieu d'un festin, ces protecteurs de l'espèce humaine?

[c] Lucile, chevalier romain, naquit à Sinuesse 147 ans avant J. C. Horace, dans sa 4e. et dans sa 10e. sat. lui reproche son incorrection. Soit : mais il fut son maître, il perfectionna ce genre de poésie; il opposa quelques obstacles à la corruption des mœurs; il fut redoutable aux méchans; Horace eut-il cette hardiesse? Un littérateur doit avoir du goût, j'en conviens; mais, sans vertu, qu'est-ce que le goût? Je vais plus loin, sans vertu point de véritable éloquence.

Crispinus[9], Tyrias humero revocante lacernas,
Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum,
Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ;
Difficile est satiram non scribere. Nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat se,
Causidici nova cùm veniat lectica Mathonis
Plena ipso[10]? post hunc magni delator amici,
Et citò rapturus de nobilitate comesâ
Quod superest, quem Massa timet, quem munere palpat
Carus, et à trepido Thymele summissa Latino?
Cùm te summoveant qui testamenta merentur
Noctibus, in cœlum quos evehit optima summi
Nunc viâ processûs, vetulæ vesica beatæ[11]?
Unciolam[12] Proculeius habet, sed Gillo deuncem:
Partes quisque[13] suas, ad mensuram inguinis heres.
Accipiat sanè mercedem sanguinis: et sic

[a] *Anneau.* On ne porta d'abord à Rome qu'un seul anneau; il était de fer pour le plébéien, et d'or pour le patricien. Ensuite on en mit un à chaque doigt: sous les empereurs on eut des anneaux d'été, des anneaux d'hiver. Lampride, chap. 3, rapporte que personne à cet égard ne poussa le luxe plus loin qu'Héliogabale. Il ne mit jamais deux fois le même anneau. On distinguait l'anneau de la condition, l'anneau cachet, l'anneau des noces, etc.

[b] Mathon, avocat romain, qui s'était sans doute enrichi aux dépens des pauvres plaideurs. L'histoire ne nous a pas transmis les hauts faits de ce légiste; les Lettres Cab., lett. XXXIV, donnent quelques détails, mais je ne sais dans quelle source l'auteur les a puisés.

[c] De Bareas. Ce fut un Grec, comme nous le verrons dans la 3e. satire, qui fut le délateur de Bareas: ce Grec, nommé *Egnatius*, se disait philosophe stoïcien; il avait été le maître et l'instituteur de sa noble victime. Achaintre prétend qu'il s'agit ici d'un certain Héliodore qui ne se contenta pas de dénoncer les premiers citoyens; par ses intrigues et ses artifices il vint à bout aussi de se défaire de tous ses concurrens.

[d] Bebius Massa dont parle Tacite, Hist. liv. 4; Mettius Carus dont

Et je ne prendrai pas le fouet de la satire ?
Me tairai-je en voyant ce fléau de l'Empire
Agiter dans les airs l'anneau des magistrats ?
Mais le simple anneau [a] d'or, ces doigts trop délicats
Ne pourraient soutenir le fardeau d'une agate.
Quoi ! seriez-vous de bronze et froid comme un Sarmate,
Quand arrive en litière un brigand déhonté,
Mathon [b], qui la remplit de sa rotondité ?
Voici de Bareas [c] le délateur infâme.
Il médite... il ourdit une odieuse trame,
Pour ravir ce qui reste au pauvre sénateur.
Carus [d] par des présens cherche à gagner son cœur.
Massa même le craint ; Latinus, pour lui plaire,
Dans son lit en tremblant vient jeter sa Glycère...
Verrai-je de sang froid un vigoureux mortel
Par la vieille opulence élevé jusqu'au ciel,
Chaque nuit méritant une marque d'estime,
Rayer d'un testament l'héritier légitime ?
C'est ainsi qu'on arrive à la prospérité :
Des faveurs la mesure est la virilité.
C'est elle qui rendant Gillon propriétaire [e],
N'a fait de Proculus qu'un mince légataire.
De tant de sang versé qu'il reçoive le prix !

Tacite parle encore ; Latinus, célèbre mime, chéri de l'empereur Domitien ; sous Trajan tous ces délateurs reçurent la digne récompense de leurs bons offices. Les délateurs ! tôt ou tard ils sont voués à l'exécration publique ; et que leur importe ! qu'on ne me parle pas de remords ; un délateur peut-il en avoir ? A-t-il une conscience ? Le tigre en a-t-il une ? O Dupaty, ce n'est pas la honte qui l'arrêtera, c'est la crainte : il ne faut point le couvrir de ridicule, il faut le museler comme une bête féroce.

[a] Voyez dans Buffon, Discours sur l'art d'écrire, pourquoi les Latins dans les mots bravaient l'honnêteté. Tout ce passage est fort difficile à rendre en français ; comment traduire ce dernier coup de pinceau : *ad mensuram inguinis heres*. Nos mœurs actuelles ne nous offrent point de compararaison à établir ; le climat semble s'opposer à cet excès de corruption.

Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Quid referam? quantâ siccum jecur ardeat irâ,
Cùm populum gregibus comitum premit hic spoliator
Pupilli prostantis? at hic damnatus inani
Judicio (quid enim salvis infamia nummis?)
Exul ab octavâ Marius bibit, et fruitur Diis
Iratis; at tu victrix provincia ploras.

Hæc ego non credam Venusinâ[14] digna lucernâ?
Hæc ego non agitem? Sed quid magis Heracleas,
Aut Diomedeas, aut mugitum Labyrinthi,
Et mare percussum puero, fabrumque volantem?
Cùm eno[15] accipiat mœchi bona, si capiendi

[a] Caligula établit à Lyon une espèce d'Académie; les institutions les plus utiles portaient toujours l'empreinte de son caractère farouche et sanguinaire. Dans un temple consacré à Auguste sur les bords du Rhône à Lyon, se réunissaient les orateurs qui venaient disputer les prix de l'éloquence grecque et latine; ceux dont les discours étaient médiocres, s'ils ne voulaient s'exposer à être battus et précipités dans le fleuve, se trouvaient dans la dure nécessité d'effacer avec leur langue les écrits qui n'avaient pas été bien accueillis. Si une telle loi était en vigueur sur les bords de la Seine, de nos jours, que d'orateurs noyés ou fustigés! Peut-être moi le premier.

[b] Priscus Marius, proconsul en Afrique, fut accusé de concussion la troisième année du règne de Trajan; le sénat le condamna à l'exil et à une amende de 700,000 sest. Mais cet argent ne fut point rendu aux malheureux Africains, il fut porté au trésor public. Que de réflexions à

Qu'il soit pâle, défait, comme le fut jadis
Eurydice en pressant le venimeux reptile;
Blême, et tel qu'un rhéteur qui sort de son asile,
Pour aller sur l'autel élevé dans Lyon [a]
Faire assaut d'éloquence et d'érudition.
Pourrai-je retracer la fureur qui m'enflamme,
Peindre ce feu qui brûle et dessèche mon âme,
Lorsqu'au milieu de nous j'aperçois ce tuteur,
Des biens de son pupille infâme ravisseur,
Fendre avec ses cliens la foule qu'il outrage?
Quand, vomi par l'enfer, le dieu du brigandage,
Marius, qu'un décret de nos murs a banni [b],
Boit dès la huitième heure? et ce monstre impuni
De nos dieux irrités méprise la vengeance!
(Ah! qu'importe l'honneur au sein de l'abondance!)
Ne possède-t-il pas les biens qu'il a ravis?
Et toi qui l'as vaincu, province, tu gémis!
Indifférent témoin de cet excès d'audace,
Je ne saisirai point la lanterne d'Horace?
Irai-je, remontant vers les temps fabuleux,
Choisir pour mon héros le chef des demi-dieux,
Parcourir du Crétois l'édifice bizarre,
Voler avec Dédale ou tomber comme Icare?
Quand habile dans l'art de compter ses lambris [c],
De ronfler en veillant, le phénix des maris

faire! Mais revenons à Marius: il retourna à Rome sous le règne d'Adrien, et jouit paisiblement du fruit de ses concussions. Boileau a imité ce passage de Juvénal:

Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux, etc. SAT. I, vers 71.

[c] Allusion à l'épouse d'un certain Galba que protégeait Mécène. Plutarque, le bon Plutarque, nous dit que, pour favoriser l'adultère, Galba feignait de dormir et de ronfler même. Un esclave, un jour, voulant profiter de l'occasion et boire du vin de Falerne: « Méchant, s'écria « Galba, je ne dors que pour Mécène. » Que de Galba dans un temps plus rapproché de nous! Voyez un peu les Philippiques de L. C.

Jus nullum uxori, doctus spectare lacunar,
Doctus et ad calicem vigilanti [16] stertere naso;
Cùm fas esse putet curam sperare cohortis,
Qui bona donavit præsepibus, et caret omni
Majorum censu, dum pervolat axe citato
Flaminiam (puer Automedon [17] nam lora tenebat,
Ipse lacernatæ [18] cùm se jactaret amicæ)?
Nonne libet medio ceras implere capaces
Quadrivio; cum jam sextâ cervice [19] feratur
Hinc atque inde patens, ac nuda pæne cathedra,
Et multum referens de Mæcenate supino,
Signator falsò, qui se lautum atque beatum
Exiguis tabulis et gemmâ [20] fecerat udâ?
Occurrit matrona potens, quæ, molle Calenum
Porrectura, viro miscet sitiente rubetam [21],
Instituitque rudes melior Locusta propinquas
Per famam, et populum nigros efferre maritos.

Aude aliquid brevibus Gyaris et carcere dignum,

[a] La loi Voconia mit de grandes restrictions à la faculté qu'avaient les dames romaines de recevoir des legs. (Voyez Montesquieu, Esprit des Lois.) Domitien, deux siècles après, priva de litière et de tout droit aux successions les femmes qui se prostituaient. (Voyez Suétone, Vie de Dom. chap. 8.) Clément, satire 4, a imité ce passage : *Demandez à Crispin par quel heureux talent*, etc.

[b] Cornelius Fuscus, issu d'une famille patricienne, sacrifia tout son patrimoine à la manie d'avoir de beaux chevaux; il se couvrit ensuite d'infamie et de turpitude sous Néron dont il fut l'écuyer, ou plutôt le cocher. Sous Domitien, devenu préfet du prétoire, il fit la guerre aux Daces et périt dans cette expédition. Nous verrons dans une autre satire quelle était l'impéritie de ce capitaine.

[c] Tout le monde convient aujourd'hui que Juvénal a voulu désigner ici le malheureux Sporus, que Néron épousa publiquement. Ce monstre

Daigne accepter les biens qu'une loi salutaire[a]
Empêcha de léguer à sa femme adultère?
Quand Fuscus dont la crêche a dévoré les biens[b],
Se croit déjà nommé chef des Prétoriens.
Quels titres! N'a-t-il pas conduit avec adresse
Ce beau char où jadis, dans sa fatale ivresse,
Néron traînait partout l'infortuné Sporus[c]?
Ne puis-je pas remplir cent volumes, et plus?
Quel vaste champ!! Ici, dans sa riche litière[d],
Etendu mollement, un insigne faussaire
D'un Mécène ose prendre et les airs et le ton;
Dans un court testament il sut glisser son nom;
Et, pour s'approprier un immense héritage,
Il fit de son anneau le plus adroit usage.
Là, que vois-je? une femme[e]! horrible trahison!
Dans ses mains le Falerne est devenu poison.
A l'époux fatigué la barbare homicide
Présente, sans frémir, ce mélange perfide.
Locuste[f] enseignait-elle aux dames de son temps
A braver du public les regards menaçans?
Eût-elle offert au peuple indigné de son crime
Le corps livide et noir de sa triste victime?
Voulez-vous parvenir, Romains? soyez pervers;

désirait que sa bizarre maîtresse changeât de sexe, et il exerça sur le corps de ce jeune homme des cruautés aussi affreuses qu'extravagantes.

[d] Juvénal parle ici du fameux Tigellinus dont Tacite nous a laissé le portrait, et non de Régulus Domitius, comme le prétendent certains commentateurs; car tout le monde sait que Tigellinus, après avoir fait périr trois de ses oncles par le poison, fabriqua trois faux testamens, et s'appropria les richesses de ses victimes.

[e] Juvénal ne désigne point cette matrone. On verra dans la 6e. satire que les dames romaines, sous les six empereurs qui régnèrent avant Vespasien, portèrent l'immoralité au point de faire frémir les plus grands scélérats. Elles empoisonnaient mères, enfans, pères, sœurs, maris, etc. Locuste était en crédit sous Néron; Martine si chère à Plancine et à Pison.

[f] Locuste, fameuse empoisonneuse. Elle prépara le fatal champignon servi à l'empereur Claude. Néron eut aussi recours à cette furie, quand

Si vis esse aliquis. Probitas laudatur, et alget[22].
Criminibus debent hortos, prætoria, mensas,
Argentum vetus, et stantem extra pocula caprum.
Quem patitur dormire nurus corruptor avaræ?
Quem sponsæ turpes[23], et prætextatus adulter?
Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest, quales ego vel Cluvienus.

Ex quo Deucalion[24], nimbis tollentibus æquor,
Navigio montem ascendit, sortesque poposcit,
Paulatimque animâ caluerunt mollia saxa,
Et maribus nudas ostendit Pyrra puellas;
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.
Et quandò uberior vitiorum copia? quandò
Major avaritiæ[25] patuit sinus? alea quandò
Hos animos? neque enim loculis comitantibus itur
Ad casum tabulæ, positâ sed luditur arcâ.
Prælia quanta[26] illic dispensatore videbis

il voulut se débarrasser de son frère Britannicus. Tac. liv. XIII, chap. XV. Quel tableau! quelles mœurs! Boileau, quand il accusa Juvénal de pousser jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole, avait-il lu Tacite et Sénèque?

[a] Gyare, petite île de l'Archipel qui, pour les Romains, était ce que sont pour nous Saint-Michel, Brescou, Sainte-Marguerite.

[b] *Imitation de Boileau :*

Et sans aller rêver dans le double vallon,
La colère suffit et vaut un Apollon.

Imitation de Regnier :

Il m'en faut discourir de tort et de travers;
La colère souvent engendre de beaux vers.

Osez braver Gyare [a], osez braver les fers.
La vertu se morfond sur l'autel qu'on lui dresse;
Mais au crime l'on doit les biens de toute espèce,
Tables, jardins, honneurs, palais et monceaux d'or.
Chez lui seul vous trouvez les vases de Mentor.
Et qui pourrait dormir, quand un métal funeste
Ouvre au vil corrupteur le chemin de l'inceste?
Quoi, dormir? quand je vois le vice effrontément
D'une flamme adultère embrâser un enfant!
Bien ou mal, écrivons [b]: si Phébus m'est contraire,
Pour muse en ce moment n'ai-je pas la colère?
Depuis ce jour fatal où le fils de Japet,
Sur sa nef, du Parnasse atteignit le sommet,
Et consulta les dieux pour repeupler la terre;
Depuis que l'âme enfin vivifia la pierre,
Temps heureux où Pyrra montrait sans vêtemens
Au fils de son époux ses modestes enfans;
Tout ce qui fait mouvoir la pauvre espèce humaine,
Tout est de mon ressort, la colère, la haine.
L'allégresse, les vœux, l'amour, la volupté.
Et quand le vice eut-il plus de fécondité?
Quand l'avarice eut-elle une soif plus ardente?
Voyez quel est du jeu la fureur délirante?
On ne court plus aux dez [c] avec le rouleau d'or,
L'aveugle espoir y traîne un vaste coffre-fort.
Pour braver la fortune un esclave sans cesse [d]

[c] Les Romains avaient trois sortes de jeux de hasard : celui des osselets, *ludus talorum*, celui des dez, *ludus tesserarum*, et le jeu appelé *duodena scripta* qui était une espèce de *trictrac*, que Cicéron appelle *scriptorum duodecim ludus*. Le satirique Despaze a, de nos jours, attaqué cette funeste manie, cause de tant de meurtres, de tant de vols, de tant de suicides; mais ses ouvrages, ternes, sans couleur et sans énergie, sont déjà oubliés, et les Perrins ont des successeurs qui triomphent assis sur le siége de l'immoralité.

[d] Lucile fixa l'état de la satire à Rome. De son temps le mot *satira*

Armigero! simplexne furor sestertia centum
Perdere, et horrenti tunicam non reddere servo?
Quis totidem erexit villas? quis fercula septem
Secreto cœnavit[27] avus? Nunc sportula primo
Limine parva sedet, turbæ rapienda togatæ.
Ille tamen[28] faciem prius inspicit, et trepidat, ne
Suppositus venias, ac falso nomine poscas:
Agnitus accipies. Jubet à præcone vocari
Ipsos Trojugenas (nam vexant limen et ipsi
Nobiscum). Da Prætori, da deinde Tribuno.
Sed libertinus prior est. Prior, inquit, ego adsum:
Cur timeam, dubitemve locum defendere, quamvis
Natus ad Euphratem, molles quod in aure fenestræ[29]
Arguerint, licet ipse negem? sed quinque tabernæ
Quadringinta parant. Quid confert purpura major
Optandum, si Laurenti custodit in agro

ne signifiait que le mélange des choses, *farrago*, et non celui des formes. On peut donc définir, d'après lui, la satire une espèce de poëme dans lequel on attaque les vices et les ridicules des hommes. Lucile composa trente livres de ses satires, desquelles il ne nous reste que quelques fragmens. Quintilien a jugé ce poëte plus favorablement qu'Horace; il lui trouvait une érudition merveilleuse, de l'amertume et même un peu de fiel. (Voyez Quintilien, l. 10.)

[a] La sportule était un panier d'osier, de joncs ou de roseaux. Quand l'usage se fut établi à Rome de faire distribuer aux cliens, à la porte du patron, la nourriture qu'ils prenaient autrefois à la table du maître, on donna, par métonymie, le nom de sportule aux petites portions d'alimens fournies par l'esclave économe ou intendant. Ces distributions se faisaient ou en nature ou en argent; dans ce dernier cas le client recevait 20 as. Bientôt après on donna le nom de sportule à quelques médailles en or ou en argent distribuées par les consuls. Enfin ce mot fut ensuite appliqué à toutes sortes de présens, distributions ou gratifications de quelque nature qu'elles fussent. Voy. Sed. t. 8, ch. 6.

[b] Une infinité de commentateurs n'ont pas bien entendu la signification de ces mots *quinque tabernæ*. Ils ont cru que l'affranchi avait

Fournit les traits nombreux lancés à la déesse.
Comment nommer ce fou qui perd des millions,
Tandis que son esclave est couvert de haillons?
Vit-on chez nos aïeux ces maisons de plaisance
Où le maître, en secret nageant dans l'opulence,
De sa table splendide éloigne les cliens?
Hélas! ces malheureux, aujourd'hui supplians,
A la porte du riche et sous le vestibule,
Tous les matins, en foule attendent la sportule [a].
Craignant d'être surpris, un vigilant argus,
L'intendant vous contrôle... êtes-vous reconnus?
Vous recevez.... Hérault!... Aux descendans d'Enée...
(Ils assiégent aussi la porte fortunée)
« Au préteur... au tribun... — Eh quoi, dit l'affranchi,
« Avant vous, magistrats, ne suis-je pas ici?
« Oui. Voyez mon oreille... Arménien ou Thrace,
« Je n'hésiterai point à défendre ma place.
« Et que me font à moi les titres, les vertus?
« N'ai-je pas au Forum cinquante mille écus [b]?
Quelle fut d'un consul [c] la triste destinée!

cinq maisons placées sur le Forum, qui lui procuraient un immense revenu; Achaintre, dans la 1re. partie de sa note, l'explique ainsi; mais il revient ensuite à l'opinion de M. Dussaulx. Le *Quinque Tabernæ* était un lieu dans le Forum où s'assemblaient les usuriers, les banquiers, etc.; enfin c'était la bourse de Rome qui ne différait en rien de celle de Paris. (Voyez Tite-Live, chap. 26, 27 et 51.) Quatre-vingt mille écus, 400 mille sesterces, dit le texte: le sesterce était une petite pièce de monnaie valant la quatrième partie du denier romain; *sestertium pondus* valait mille sesterces; c'était le grand sesterce. Si le premier valait le quart du denier, il y a erreur dans le calcul de Gassendi et de Dussaulx. Je n'entrerai point, comme Achaintre, dans tous ces détails fastidieux, le marc d'argent qui a toujours varié et qui varie encore aujourd'hui, rendant toujours ces calculs difficiles et fautifs. Les 400 mille sesterces peuvent valoir à peu près 80 mille livres de notre monnaie; j'ai mis 50 mille écus, et je crois être à l'abri de toute critique.

[c] Marcus-Valerus Corvinus, consul de Rome l'an 466; il eut pour collègue Q. Cædicius Noctua.

Conductas Corvinus ovès? Ego possideo plus
Pallante et Licinis : exspectent ergo Tribuni.
Vincant divitiæ, sacro nec cedat honori,
Nuper in hanc urbem pedibus qui venerat albis [30] :
Quandòquidem inter nos sanctissima divitiarum
Majestas; etsi, funesta pecunia, templo
Nondum habitas, nullas nummorum ereximus aras,
Ut colitur Pax atque Fides, Victoria, Virtus,
Quæque salutato [31] crepitat Concordia nido.
Sed cùm summus honor finito computet anno,
Sportula quid referat, quantùm rationibus addat;
Quid facient comites, quibus hinc toga, calceus hinc est,
Et panis, fumusque domi? Densissima centum
Quadrantes [32] lectica petit, sequiturque maritum
Languida, vel prægnans, et circumducitur uxor.
Hic petit absenti, notâ jam callidus arte [33],
Ostendens vacuam et clausam pro conjuge sellam.
Galla mea est, inquit; citius dimitte : moraris?
Profer, Galla, caput. Noli vexare, quiescit.
Ipse dies pulchro distinguitur ordine rerum.
Sportula, deinde forum, jurisque peritus Apollo,
Atque triumphales, inter quas ausus habere

[a] Pallas, affranchi de l'empereur Claude, assez connu. Voyez Tacite, Annal. liv. XII.

Boileau a dit en imitant ce passage :

> Dans mon coffre tout plein de rares qualités
> J'ai cent mille vertus, en louis bien comptés.

[b] L'institution des cliens à Rome remonte aux premiers temps de la monarchie; ils furent d'abord bien traités, considérés et regardés comme les amis de la maison. Tant que la vertu, les bonnes mœurs

« Vil gardien d'un troupeau qu'il louait à l'année,
« Il étonna Laurence... et moi, nouveau Pallas[a],
« Je suis millionnaire.... attendez, magistrats.... »
Les pieds encor meurtris par le poids de sa chaîne,
Cet esclave, bravant la majesté romaine,
S'écrie : Honneur à l'or... Auguste déité!
Opulence, ton culte est le seul respecté.
Ainsi que la Vertu, la Concorde, la Gloire,
La Fortune et la Paix, l'Honneur et la Victoire,
Tu n'as pas des autels, des sacrificateurs.
Qu'importe cet éclat? ton temple est dans nos cœurs.
Mais si le magistrat et suppute et calcule
L'or qu'à ses revenus ajoute la sportule,
Que feront les cliens[b]? c'est leur unique bien.
Ils doivent tout tirer de ce faible soutien.
Cent nobles en litière arrivent à la file;
L'épouse d'un *Cotta*, faible, enceinte ou débile,
Auprès de son époux vient réclamer vingt as.
« Pour ma femme, dit l'autre. » Il ne balance pas
A montrer la litière. « Ah! la ruse est nouvelle!
— Ne me croyez-vous point? c'est ma Galla, c'est elle;
« Eh renvoyez-nous donc! vous hésitez! Galla!
« Lève un moment la tête... elle dort!... — Laissez-la,
« Ne la tourmentez point... » L'esclave se décide;
Il paie, et cependant la litière était vide.
Mais ensuite que fait cette nombreuse cour?
Comme elle emploîra bien tous les instans du jour!
La sportule d'abord; reçue, on s'achemine
Vers ce pauvre Apollon[c] que Thémis endoctrine.

régnèrent à Rome, ces cliens ne furent pas des témoins incommodes; mais, après la conquête de l'Asie, le luxe, suivi des voluptés, ne put plus supporter les regards de ces hôtes fâcheux et désagréables : ce fut alors que parut la sportule qui détruisait tout rapport amical entre les cliens et le patron.

[c] Au milieu du Forum d'Auguste, à Rome, on avait placé la statue

Nescio quis titulos Ægyptius, atque Arabarches[34],
Cujus ad effigiem non tantùm mejere fas est.
Vestibulis abeunt veteres lassique clientes,
Votaque deponunt, quamquam longissima cœnæ
Spes hominum. Caules miseris atque ignis emendus.

Optima sylvarum interea pelagique vorabit
Rex horum, vacuisque toris[35] tantum ipse jacebit.
Nam de tot pulchris[36], et latis orbibus, et tam
Antiquis, unâ comedunt patrimonia mensâ.
Nullus jam parasitus erit. Sed quis feret istas
Luxuriæ sordes? Quanta est gula, quæ sibi totos
Ponit apros, animal propter convivia natum!
Pœna tamen præsens, cùm tu deponis amictus
Turgidus, et crudum pavonem in balnea portas.
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.
It nova, nec tristis, per cunctas fabula cœnas:
Ducitur iratis plaudendum funus[37] amicis.

d'Apollon. C'était au pied de cette statue que les préteurs jugeaient, et que plaidaient les orateurs et les avocats; c'est pour cela que Juvénal donne à Apollon l'épithète de *Juris peritus*, qui sans cette explication paraîtrait singulière.

[a] Ai-je bien ou mal fait de suivre ici la version de M. Dussault qui a suivi l'avis de presque tous les commentateurs; cependant M. Maupetit, dans son édition de 1778, s'élève avec force contre cette interprétation, et prétend que le vers doit être expliqué absolument dans le sens négatif. J'ai lu fort attentivement sa longue note, et n'ai pas été convaincu, quoiqu'il s'exprime avec cette assurance que donne la persuasion. Je me suis rangé du côté des commentateurs, non sans éprouver, je l'avoue, quelque hésitation.

[b] Notre luxe est mieux entendu; nos modernes Apicius, au lieu de dévorer seuls à table un patrimoine immense, ne cherchent qu'à l'augmenter ce patrimoine: c'est souvent à leurs dîners qu'ils doivent la

Ensuite avec le maître on court au champ de Mars :
Au milieu des héros, au milieu des Césars,
Que vois-je ? un publicain !.... Ce hardi personnage [a]
Osa..... Mais à mon gré je souille son image.....
De retour au logis, cliens, tout est perdu :
Peines, courses, repas si long-temps attendu !
Tristement vous quittez le maître au vestibule,
Et n'avez pour dîner que la simple sportule.
Tandis que le roi seul au milieu de ses lits [b]
Dévore en un clin d'œil ce qu'ont de plus exquis
Et les bois et les mers. Quelle magnificence !
Un seul repas absorbe un patrimoine immense.
Nul parasite : bien. Mais faisons le procès
A l'avarice jointe aux plus hideux excès.
D'un repas nuptial l'ornement nécessaire,
Un monstre, de sa table, est le mets ordinaire.
Quoi ! tout un sanglier [c] ! quelle voracité !
Silence ! il est puni de son avidité.
Le corps plein de son paon, il quitte la tunique,
Il court aux bains, et meurt. Telle est la fin tragique
De maint vieillard avide. Au milieu des repas
La nouvelle circule ; on ne s'en émeut pas,
On en rit ; mais l'ami qui perd un héritage
L'accompagne au bûcher, le cœur gonflé de rage ;
Tandis qu'ouvertement tout le peuple applaudit.

continuation d'un riche traitement. Mais qui donc paie ces magnifiques festins ? Personne ne l'ignore. Les sénateurs de Rome n'étaient pas si adroits ; le candidat se ruinait souvent. (Voyez Montesquieu, *Grand. et Déc.*) Nous sommes plus grecs que les Grecs, les festins enrichissent. Il n'est pas jusqu'à..... qui n'entende parfaitement la langue d'un bon cuisinier.

[c] D'après Pline, ce fut Servilius-Tullus qui le premier, dans un festin public, fit servir un sanglier tout entier. Nous verrons dans la suite ce que les Romains appelaient un sanglier à la troyenne. Quant au paon dont il est ici question, ce fut Hortensius, cet illustre rival de Cicéron, qui le premier à Rome fit servir des paons sur sa table ; et le *servile*

Nil erit ulterius quod nostris moribus addat
Posteritas : eadem cupient facientque minores.
Omne in præcipiti vitium stetit : utere velis ;
Totos pande sinus. Dicas hîc forsitan : Undè
Ingenium par materiæ ? Undè illa priorum
Scribendi quodcumque animo flagrante liberet
Simplicitas, cujus [38] non audeo dicere nomen?
Quid refert dictis ignoscat Mutius, an non ?
Pone Tigellinum..... tædâ lucebis [39] in illâ,
Quâ stantes ardent qui fixo gutture fumant,
Et latum [40] mediâ sulcum deducet arenâ.
Qui dedit ergo tribus patruis aconita, vehatur
Pensilibus plumis, atque illinc despiciat nos?
Quum veniet contrà, digito compesce labellum :
Accusator erit qui verbum dixerit, *hic est.*
Securus licet Æneam, Rutulumque ferocem

pecus de suivre son exemple. Mécène aimait l'ânon, dit Pline, et tous les courtisans mangèrent de l'ânon.

[a] On peut, sans nuire à la vivacité du dialogue, mettre ce vers dans la bouche du poëte ; il est construit de manière à mettre d'accord Grangée, Dussault, Lubin, Farnabe, Casaubon et Henninius. Cependant je persiste dans mon opinion. Voyez sur le texte latin la note 29. Ce qui est plus intéressant à savoir, c'est le nom de *liberté* proscrit par Auguste. Le jour où le meurtre fut exécuté devint célèbre pendant quelque temps ; on l'avait consacré à *la Liberté ;* il portait même le nom de *jour de la liberté.* Octave défendit aux Romains, sous peine de mort, de désigner ainsi le jour de la mort de César. Juvénal qui n'aimait pas Auguste, comme on le verra dans la 8e. satire, n'avait-il pas en vue l'édit de cet empereur quand il écrivit ce vers ?

[b] Boileau, Sat. VII :

Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !
Modère ces bouillons de ta mélancolie.
Prends garde qu'un de ceux que tu penses blâmer
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Quel crime ! nos neveux, quel vice ! quel délit !
Pousseront-ils plus loin ? Vos habiles ancêtres
En dépravation seront toujours vos maîtres.
Hélas ! n'est-elle pas à son comble ?.... « Armons-nous,
« Voguons à pleine voile..... — Un moment, direz-vous,
« Pour ce vaste sujet, quel est votre génie ?
« De nos écrits, d'ailleurs, n'est-elle pas bannie
« Cette antique [a] ?.... Ah ! je n'ose en prononcer le nom,
« Et que m'importe à moi qu'il me haïsse ou non,
« Ce Mucius [b] ? » D'accord ; mais dans votre satire
Placez Tigellinus..... Malheureux ! quel martyre !
Bientôt enduits de souffre, et fixés au poteau,
Vos membres aux passans serviront de flambeau.
Ah ! je vois votre corps, privé de sépulture,
Largement sillonner les sables de Suburre.
Le crime, impunément sur le duvet assis,
Lancera donc sur nous un regard de mépris ?
Devant cet assassin d'une famille entière,
Devant Tigellinus, il faudra donc se taire [c] ?
Il approche..... silence !.... un seul mot entendu.....
Le voilà ! c'est lui-même !.... et vous êtes perdu.
Chantez, chantez plutôt l'amant de Lavinie [d],
Ou son pieux rival cherchant une patrie ;

[c] La délation, je me trompe, l'accusation fut permise à Rome dans les beaux temps de la république ; mais souvent l'aristocratie se servit de cette arme et en fit un usage perfide. Voyez l'histoire des Gracques. Les empereurs et les tyrans trouvèrent sous leur main cette arme bien aiguisée, et Dieu sait comme ils s'en servirent. M. Daru, dans son Histoire de la république de Venise, vient de prouver jusqu'à l'évidence que la délation est un fléau qui mine et sape l'Etat jusque dans ses fondemens.

[d] Gilbert, dans son Apologie, a imité ce passage de Juvénal :

Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons,
Egayez la morale en opéras bouffons ;
Que vos nobles travaux s'élèvent jusqu'aux drames, etc.
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire.
Cessez de critiquer. . . . . .

Committas : nulli gravis est percussus Achilles,
Aut multum quæsitus Hylas, urnamque secutus.
Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ :
Inde iræ et lacrymæ. Tecum priùs ergo voluta
Hæc animo ante tubas : galeatum serò duelli
Pœnitet. Experiar quid concedatur in illos
Quorum Flaminiâ tegitur cinis, atque Latinâ.

[a] Tout le monde connaît l'aventure d'Hylas, fils de Thiodamante, roi de Mysie. Ce jeune homme s'attacha de bonne heure à Hercule, et l'accompagna à l'expédition de la Colchide. Il périt dans le fleuve Ascagne ; ce dieu jaloux l'entraîna dans ses flots avec l'urne qu'il portait.

[b] Je ne puis m'empêcher, en finissant les notes de cette satire, de citer un passage du discours préliminaire de M. Dussault ; il fait en peu de mots le portrait de Juvénal. « Quoi qu'il en soit, dit-il, l'apologiste du courage, de la tempérance, de la fidélité conjugale, et de « toutes les vertus dont l'absence annonce la chute des Empires ; le « censeur du parjure, de l'hypocrisie, du fanatisme, des tyrans et de « leurs satellites ; ce digne censeur ne fut ni fourbe ni méchant, comme « l'ont insinué quelques fauteurs du despotisme, » qui préfèrent sans

Chantez la mort d'Achille, ou l'ami d'un héros [a],
Que l'Ascagne jaloux entraîna dans ses flots,
Et vous vivrez en paix; mais si dans son délire
Votre esprit va s'armer du fouet de la satire,
Voyez le crime alors frissonner et rougir;
De son affreux secret l'horrible souvenir
Trouble, agite son cœur; il bouillonne de rage;
Les pleurs de la colère inondent son visage.
Descendez en vous-même avant d'armer vos bras;
Un tardif repentir ne vous sauverait pas.
Quand vos lèvres auront embouché la trompette,
Non, vous ne pourrez plus songer à la retraite.
Je cède; mais laissant les vivans en repos [b],
Je pourrai, sans danger, fouiller dans les tombeaux [c].

doute l'élégant, le spirituel Horace, toujours aux genoux d'Auguste, de cet Octave qui se baigna dans le sang des Romains. Ceux qui répètent ces blasphèmes n'ont point lu les vers de Juvénal, ou ne les ont point sentis... Je ne parle point de ces hommes à qui l'intérêt ou l'orgueil a fait perdre le jugement et la raison.

[c] Qui se trouvent sur la voie Latine et la voie Flaminienne. Jusqu'à présent personne n'a senti l'allusion. Pourquoi Juvénal a-t-il choisi les tombeaux placés sur ces deux voies plutôt qu'ailleurs? C'est que sur ces deux voies, on trouvait les tombeaux des Pallas et autres scélérats de cette espèce, avec les inscriptions les plus fastueuses.

SATIRA II.

Reprehendit hypocrisin in philosophis, judicibus, sacerdotibus, ducibus, nobilibus : qui omnes impiè de inferorum supplicis sentientes, victores ipsi à victis gentibus corrumpuntur, nec non alios corrumpunt.

Sub finem secundi anni Trajani aut initio tertii.

HYPOCRITÆ.

ULTRA Sauromatas[1] fugere hinc libet, et glacialem
Oceanum, quotiès aliquid de moribus audent,
Qui Curios simulant, et Bacchanalia vivunt[2].
Indocti[3] primùm, quamquam plena omnia gypso
Crysippi invenias : nam perfectissimus horum est,

[a] Hypocrites. Sans doute les anciens définissaient comme nous les hypocrites, des hommes constamment faux et pervers, qui, sans vertus et sans religion, prétendent faire respecter en eux la religion et les plus grandes vertus. Ils sont zélés pour se dispenser d'être honnêtes; héros ou saints, pour se dispenser d'être bons. De la fange du vice ils élèvent une voix fanatique pour accuser le mérite ou de crime ou d'impiété.

[b] *Imitation :*

J'irais au fond des bois, dans les antres sauvages,
Pour fuir ces imposteurs qu'on met au rang des sages.

CLEMENT, Sat. v.

[c] Curius Dentatus, l'un des plus grands personnages de la république, fut élu consul l'an 465, et réélu l'an 480 et 481. Il vainquit les Samnites, les Sabins et les Lucaniens. Il distribua quatre arpens de terre à chaque citoyen, et n'en conserva pas davantage pour lui : ce grand homme n'était pas ami de la grande propriété, qui tôt ou tard amène l'esclavage, c'est-à-dire, le système des serfs.

SATIRE II.

L'auteur, dans cette satire, attaque l'hypocrisie des philosophes, des juges, des pontifes, des généraux, des nobles patriciens, qui tous intérieurement se moquaient de la justice des dieux, et des supplices du Tartare. Il leur reproche de s'être laissé corrompre par les nations vaincues, et de corrompre ensuite d'autres peuples.

Cette satire a été publiée vers la fin de la deuxième année de Trajan ou au commencement de la troisième.

LES HYPOCRITES [a].

Eh qui ne fuirait pas vers les glaces du pôle
En voyant les Zénons qu'a vomis notre école [b],
Ignobles partisans des fêtes de Bacchus,
Affecter en public les mœurs des Curius [c] ?
De Chrysippe [d], chez eux, partout on voit l'image ;
De tous ces ignorans quel est donc le plus sage ?
L'homme qui d'Aristote achète un beau portrait.
Y joint-il Pittacus [e] ? c'est un être parfait.

[d] Chrysippe, un des plus fermes soutiens de la philosophie stoïcienne, dont le chef fut Zénon. J'ai toujours été frappé de la belle maxime de ce philosophe : « La nature nous a donné deux oreilles et « une bouche, pour nous apprendre que nous devons presque toujours « écouter, et parler rarement. » En vain Cicéron, Horace, ont-ils voulu ridiculiser quelques-unes des maximes de ces philosophes, peut-être exagérées. Il n'en est pas moins vrai que nous devons au stoïcisme tout ce que l'antiquité a produit de plus vertueux. Les Brutus, les Catons, les Antonins. Thomas et Montesquieu, chez les modernes, leur ont rendu justice, ainsi que Goldsmith et Hume.

[e] Pittacus naquit à Lesbos, dans la 32e. olympiade. Il donna de bonnes lois à ses concitoyens ; après avoir assuré leur indépendance et

Si quis Aristotelem similem, vel Pittacon emit,
Et jubet archetypos[4] pluteum servare Cleanthas.
Fronti[5] nulla fides. Quis enim non vicus abundat
Tristibus obscœnis? Castigas turpia, quum sis
Inter Socraticos[6] notissima fossa cinædos[7]?
Hispida membra quidem, et duræ per brachia setæ
Promittunt atrocem animum: sed podice levi
Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ.
Rarus sermo illis, et magna libido tacendi,
Atque supercilio brevior coma. Veriùs ergo,
Et magis ingenuè Peribomius, hunc ego fatis
Imputo, qui vultu morbum, incessuque fatetur.
Horum simplicitas miserabilis[8]; his furor ipse
Dat veniam: sed pejores, qui talia verbis
Herculis invadunt, et de virtute locuti
Clunem agitant. Ego te ceventem, Sexte, verebor?
Infamis Varillus ait: quo deterior te?
Loripedem rectus derideat, Æthiopem albus.
Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?
Quis cœlum terris non misceat, et mare cœlo,

leur liberté, il résigna l'autorité souveraine dont il avait été revêtu, et passa les dernières années de sa vie dans une douce obscurité. Qu'il serait à désirer que tous les législateurs lui ressemblassent!

[a] Cléanthe arriva dans Athènes avec quatre drachmes. Les Athéniens croyaient qu'un homme indigent et paresseux est l'ennemi de tous. Une loi donc obligeait, sous peine de mort, tous les citoyens de déclarer à l'Aréopage leurs moyens d'existence. Ne serait-il pas convenable de renouveler cette loi politique? Dans tout Etat bien policé, quiconque vit dans l'inaction donne un exemple funeste.

[b] Hippocrate sourit. A Rome les médecins étaient chirurgiens, pharmaciens, etc. Après quinze siècles de cette division que Celse autorisa,

Enfin c'est tout pour eux d'avoir en sentinelle,
Sur sa bibliothèque, un Cléanthe [a] modèle.

Insensé qui se fie à leur front sourcilleux;
Dans Rome, à chaque pas, sous ces dehors pieux,
On voit l'obscénité..... Toi! châtier le vice!
Des hommes dépravés le plus hideux complice,
Infâme protégé! ses bras, forts et velus,
Semblaient nous annoncer quelques nobles vertus;
Mais, en coupant les fruits de son libertinage,
Hippocrate sourit [b], il opère. Et le sage,
Aux lois de Pythagore entièrement soumis,
Réparait ses cheveux plus courts que ses sourcils.
Plus franchement au moins Crispinus est obscène;
J'accuse son destin dont la force l'entraîne,
Quand tout me peint son mal, sa démarche, ses yeux;
J'approuve sa franchise, et plains le furieux;
Mais guerre à l'hypocrite! Hercule en apparence,
Il parle de vertu, tandis que l'indécence
L'accompagne partout [c]..... « Puis-je te craindre? en quoi?
« Suis-je, dit Varillus, plus dépravé que toi? »

Qu'aux dépens de Vulcain un Apollon plaisante;
Permis au Grec, il peut railler le Garamanthe;
Mais qui supporterait sans indignation
Un Gracchus qui se plaint d'une sédition?
Tout semble se confondre, et le ciel et la terre [d],

nos médecins sont revenus à l'ancien systême, et la science a fait des progrès immenses. Car, sans la connaissance parfaite de la structure du corps humain, qu'est-ce que la médecine?

[c] Lorsque tout vous dément, oserez-vous sans cesse
Du siècle où vous vivez nous vanter la sagesse. CLÉMENT, Sat. VII.

[d] Regnier a imité ces vers de Juvénal:

Scaures du temps présent; hypocrites sévères;
Un Claude effrontément parle des adultères;
Milon, sanglant encor, reprend un assassin.
Gracque, un séditieux, et Verrès, le larcin. Sat. V.

Si fur displiceat Verri? homicida Miloni?
Clodius accuset mæchos? Catilina Cethegum?
In tabulam Sullæ si dicant discipuli tres?
Qualis erat nuper tragico [9] pollutus adulter
Concubitu, qui tunc leges revocarat amaras
Omnibus, atque ipsis Veneri Martique timendas,
Quum tot abortivis fœcundam Julia vulvam
Solveret, et patruo similes effunderet offas.
Nonne igitur jure ac meritò vitia ultima fictos
Contemnunt Scauros, et castigata remordent?

•

Non tulit [10] ex illis torvum Laronia quemdam
Clamantem toties : Ubi nunc Lex Julia? dormis?
Atque ita subridens : felicia tempora, quæ te
Moribus opponunt! habeat jam Roma pudorem!

[a] Verrès, Milon, Clodius, Sylla, Lépide, Octave, Antoine, Catilina, Céthégus. Que de vices, que d'atrocités! je n'aime point à trouver les Gracques en si mauvaise compagnie. Les Gracques! que ne trama point l'oligarchie romaine pour perdre ces hommes éloquens et vertueux? Le machiavélisme de Scipion Nasica, cet honnête homme dont fait l'éloge Cicéron, oligarque d'un jour, aurait été puni, dans tout état bien policé, par le dernier supplice. N'est-ce pas ce sénateur qui fit assassiner Scipion Emilien, et qui fit ensuite répandre le bruit que son épouse Sempronia s'était montrée la digne sœur des Gracques. Ils n'osèrent pas, les féroces oligarques, pousser plus loin ces scènes tragiques. On se garda bien de faire des recherches pour découvrir les véritables auteurs de la mort de Scipion. Auraient-ils épargné la sœur, après avoir assassiné les frères? Goldsmith, en Angleterre, fut le premier à rendre justice aux Gracques; Montesquieu a prouvé que Nasica n'était qu'un vil calomniateur; et de notre temps, un célèbre auteur italien a mis au grand jour toutes les pièces de ce fameux procès.

[b] La loi *Julia*, *de Adulteriis*, prescrivait des peines terribles contre

Quand Verrès, aux brigands, veut déclarer la guerre [a],
Quand on voit Céthégus blâmer Catilina,
Et les trois assassins désapprouver Sylla.
Si j'entends Clodius et son rival perfide
Détester en public l'inceste et l'homicide,
Ne frémirai-je point? Tel ce prince odieux
Qui, souillé d'un inceste, osait de nos aïeux
Renouveler ces lois [b] dont la rigueur extrême
Aurait épouvanté Vénus et Mars lui-même,
Tandis que sa Julie [c] arrachait de ses flancs
Des fruits de ses amours les lambeaux palpitans,
Peut-être moins hideux que l'infâme adultère.
Riant, non sans motif, de leur feinte colère,
La dépravation dédaigne les Scaurus,
Et leur lance à son tour les traits qu'elle a reçus.
« Tu dors; ah! tu n'es plus, divine loi Julie [d]! »
S'écrie un sycophante en voyant Laronie:
Notre Vénus sourit: « O jours, ô temps heureux!
« Un troisième Caton nous est tombé des cieux,
« Pour s'opposer aux mœurs et du siècle et de Rome;
« Que la pudeur triomphe à la voix d'un tel homme!

l'adultère. (Voyez Montesquieu; voyez aussi le Commentaire sur Suétone, par Egnatius sur la loi *Poppia*, poppæa; édit. de Lyon, page 1537.)

[c] *Tandis que sa Julie*, fille de Titus, frère de Domitien. Ce dernier eut avec elle un commerce incestueux, et la força ensuite de se faire avorter. Julie en mourut. (Voy. Suétone, Vie de Domitien, chap. XXII.)

[d] Aucun littérateur, que je sache, n'a fait encore mention de ce beau passage de Juvénal. Avec quelle adresse la courtisane manie l'arme de l'ironie! mais bientôt l'indignation lui fait abandonner cette marche oblique et tortueuse; elle attaque directement le sycophante; quelle énergie, quelle force dans ses raisonnemens! On me dira peut-être qu'il se trouve dans cette satire quelques vers trop libres. Soit: mais tous les littérateurs ne sont pas des enfans; faut-il détourner ses yeux de la belle statue d'Apollon, parce qu'il est nu! Et je le demande à tous les hommes sensés, en lisant cet admirable tableau, ne sont-ils pas vivement indignés contre les monstrueux vices de ces Romains, si vils, si efféminés, si dignes des fers dont les accablaient leurs tyrans.

Tertius è cœlo cecidit Cato. Sed tamen undè
Hæc emis, hirsuto spirant opobalsama collo
Quæ tibi? ne pudeat dominum monstrare tabernæ.
Quod si vexantur leges, ac jura; citari
Ante omnes debet Scatinia. Respice primùm,
Et scrutare viros : faciunt hi plura; sed illos
Defendit numerus, junctæque umbone phalanges[11].
Magna inter molles concordia. Non erit ullum
Exemplum in nostro tam detestabile sexu.
Tedia non lambit Cluviam, nec Flora Catullam :
Hispo subit juvenes, et morbo pallet utroque[12].
Numquid nos agimus causas? civilia jura
Novimus? aut ullo strepitu fora vestra movemus?
Luctantur paucæ; comedunt coliphia[13] paucæ :
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera : vos tenui prægnantem[14] stamine fusum
Penelope meliùs, leviùs torquetis Arachne,

[a] Ce vice que nous avons vu se renouveler de la manière la plus scandaleuse vers la fin du dernier siècle, n'était pas, quoi qu'en dise Juvénal ici, tout-à-fait inconnu des dames romaines, comme nous le prouverons dans la 6e. satire. Mais je ne crois pas qu'elles aient connu ce raffinement de volupté dont parlent quelques mémoires authentiques, et que peuvent certifier encore des témoins oculaires. Cette association de femmes cyniques n'était plus un mystère en 1778 : on citait la grande prêtresse; les initiées ne redoutaient plus les sarcasmes; et les orateurs chrétiens et philosophes, que faisaient-ils? Occupés de vaines disputes, ils laissaient les mœurs arriver au dernier degré de dépravation. Gilbert, Gilbert lui-même, n'osa pas attaquer cette monstruosité. On riait de ces dégoûtantes orgies, et l'on flétrissait les écrits d'un homme vertueux. Mais ces orgies n'offensaient que la morale publique, et les écrits du sage dénonçaient des abus énormes. Comparez les mœurs actuelles à cette hideuse dépravation. Quel changement! A qui le devons-nous?

« Mais quelle odeur suave ! ô parfums précieux !
« Ta barbe les répand en flots délicieux.
« Dis-moi, je t'en supplie, homme par excellence ;
« Dis-moi qui t'a fourni cette divine essence ?
« Pourquoi ne pas citer, en invoquant les lois,
« Celle qui punirait vos infâmes exploits ?
« Hommes, sur vos travers osez porter la vue.
« Mais vous serrez vos rangs, vous formez la tortue,
« La mollesse affermit votre affreuse union.
« Au plus honteux degré de la corruption
« Vous ne vîtes jamais une femme descendre.
« Flore de Tedia n'a pas à se défendre [a] ;
« Mais Hispon, offensant la nature et l'amour,
« Se livre aux jeunes gens et les souille à son tour.
« Nous voit-on de Thémis agitant la balance,
« Par nos cris, du préteur lasser la patience ?
« Parmi nous vous trouvez peu de gladiateurs,
« Et vous adoptez tous nos usages, nos mœurs...
« Le fuseau, sous vos doigts, grossit et s'enveloppe [b].
« Vous ne filiez pas mieux, Arachné, Pénéloppe !
« Dans son bouge occupée à ces nobles travaux,
« La vile esclave en vous trouve mille rivaux.

à nos malheurs, à nos dissensions civiles. Il est vrai que le sordide intérêt et le froid égoïsme sont venus prendre la place ; pauvre espèce humaine ! Démocrite et son antagoniste n'avaient-ils pas raison.

[b] Si nos anciens courtisans ne filaient point, ils parfilaient ; quelques mémoires du temps nous ont laissé quelques jolis vers sur le parfilage. Voilà donc l'exemple que donnaient au peuple les grands ; et les poëtes, ces interprètes de la Divinité, jetaient des fleurs sur les pas de ces Sybarites capables d'enlever à la nation tout son amour pour l'honneur et la gloire ; et faut-il s'étonner de ce mépris qu'ont pour nous les Anglais ! A qui la cause ? Et nous n'avons pas eu de Laronie pour attaquer ces hommes qui portaient aux pieds de leurs antiques déesses le tribut de leur habileté dans l'art, extrêmement utile à la nation, de dépecer un morceau d'étoffe de soie.

Horrida [15] quale facit residens in codice pellex.
Notum est cur solo tabulas impleverit Hister
Liberto ; dederit vivus cur multa puellæ.
Dives erit, magno quæ dormit tertia lecto.
Tu nube, atque tace : donant arcana cylindros.
De nobis post hæc tristis sententia fertur :
Dat veniam corvis, vexat censura columbas.
Fugerunt trepidi vera, ac manifesta canentem
Stoïcidæ. Quid enim falsi Laronia ? sed quid
Non facient alii, quum tu multicia sumas,
Cretice, et, hanc vestem populo mirante, perores
In Proculas et Pollineas ? Est mœcha labulla :
Damnetur, si vis, etiam Carfinia ; talem
Non sumet damnata togam [16]. Sed Julius ardet ;
Æstuo. Nudus agas : minus est insania [17] turpis.
En habitum, quo te leges, ac jura ferentem,
Vulneribus crudis populus modo victor, et illud
Montanum positis audiret vulgus aratris !

[a] De tous les anciens peuples de la Grèce, il paraît, d'après Elien, chap. 12, liv. 3, que les Spartiates seuls ne devaient point être compris dans le reproche si justement fait aux Grecs sur un genre d'amour qu'il n'est pas même permis de nommer. Quoique proscrit à Rome par la loi Scatinia, qui condamnait à payer dix mille sesterces celui qui se serait souillé d'un pareil crime, cependant on voit, par les poëtes et les historiens, que les *Pusiones* étaient nombreux sur les rives du Tibre, ainsi que leurs protecteurs. Ce vice a eu quelques partisans en France le siècle passé. Mais il est aujourd'hui généralement en horreur ; j'en sais bien la raison, mais il n'est pas prudent de la dire.

[b] La *multice* n'était point une étoffe double en lices dont les fils étaient fins et très-battus, comme l'assure M. Noël ; c'était une étoffe de soie mêlée de coton, tirée de l'Inde par les Arabes qui depuis long-

« Un affranchi, d'Hister est le seul légataire ;
« Le motif est connu ; vivant, à sa Glycère
« Il prodigua les dons. Vierges, mariez-vous,
« Et, troisièmes, dormez au lit de vos époux [a].
« Sachez vous taire ensuite, et leur munificence,
« Par de riches bijoux, payera ce silence.
« Quoi! tout couvert d'opprobre, un ignoble troupeau
« Censure la colombe, et pardonne au corbeau ! »
En voyant de ses mœurs l'effroyable peinture,
Notre Caton s'enfuit. Pouvait-il d'imposture
Accuser ce tableau frappant de vérité ?
Qui donc arrêtera l'affreuse obscénité,
Quand tu viens au préteur dénoncer Pollinée
Et montrer ta multice [b] à la foule étonnée,
Créticus ? fais punir Procule et Tabulla,
L'adultère est prouvé ; joins-y Carfinia.
Flétrie avec raison, l'infâme créature
N'oserait sans rougir adopter ta parure....
— Mais le ciel est brûlant, sous ce léger tissu
J'étouffe encor. — Fais mieux ; viens pérorer tout nu.
La honte ne suit pas un accès de folie.
Voilà le vêtement qu'aux enfans d'Hersilie,
A ce peuple rustique et vainqueur des Gaulois,
Eût offert Créticus, en lui donnant ses lois,
Quand des guerriers couverts de nobles cicatrices
Déposaient la charrue et venaient aux comices.

temps faisaient ce commerce, et les Egyptiens transportaient à Rome ces marchandises. Ici Juvénal ne parle que d'après Sénèque ; écoutons un moment ce philosophe : « Je vois des vêtemens de soie, si l'on « peut donner le nom de vêtemens à des étoffes qui ne garantissent ni « le corps ni la pudeur, et avec lequel une femme ne saurait, sans « mentir, assurer qu'elle n'est pas nue. Nous faisons venir à grands « frais ces étoffes de pays inconnus : *ut matronæ nostræ ne adulteris « quidem plus suis in cubiculo quàm in publico ostendunt.* Sen. de Ben., l. VII.

Quid non proclames, in corpore judicis ista
Si videas? quæro an deceant multicia testem?
Acer et indomitus, libertatisque magister,
Cretice, perluces. Dedit hanc contagio labem,
Et dabit in plures; sicut grex totus in agris
Unius scabie cadit, et porrigine porci [18],
Uvaque conspecta livorem [19] ducit ab uvâ.
Fœdius hoc aliquid quandòque audebis amictu.
Nemo repentè fuit turpissimus. Accipient te
Paulatìm qui longa domi redimicula [20] sumunt
Frontibus, et toto posuêre monilia collo,
Atque bonam teneræ placant abdomine [21] porcæ,
Et magno cratere Deam; sed more sinistro
Exagitata procul non intrat femina limen.
Solis ara Deæ maribus patet. Ite, profanæ!
Clamatur: nullo gemit hîc tibicina cornu.
Talia secretâ coluerunt orgia tædâ
Cecropiam soliti Baptæ [22] lassare Cotytto.

[a] *Perluces.* Tu es transparent, dit Juvénal, et telle est généralement l'acception donnée au verbe *pelluceo* ou *perluceo*, luire à travers. Quelle hardiesse, et quelle concision! il ne peut y avoir d'amphibologie. Ce n'était point le corps de Créticus qui était diaphane, mais bien la robe. La langue française, toujours amie de la clarté, repousse néanmoins une pareille métonymie. Pour bien rendre la pensée, il a fallu employer une expression moderne, *gaze*; cette expression n'étant plus technique, et étant entrée dans la classe des expressions métaphoriques, est du domaine de la littérature et de la poésie.

[b] On me pardonnera peut-être dans ces deux vers le défaut d'harmonie. Dans toutes les pensées sentencieuses, il faut que l'expression qui les rend se fasse remarquer par son laconisme. Il m'eût été facile de rendre ces deux vers plus nombreux; mais le texte eût-il été mieux rendu? J'en doute; d'ailleurs M. Dussault n'a pas un instant balancé à employer ces trois mots: *grain*, *grappe*, *gâter*.

Que ne dirais-tu point d'un juge ainsi vêtu?
D'un témoin en multice? et sur toi qu'ai-je vu,
Toi de nos vieilles mœurs le défenseur austère?
Un voile transparent [a], une gaze légère.
A côté du méchant, devenu vicieux,
Tu cherches à répandre un mal contagieux.
Par un seul grain souvent une grappe est gâtée [b].
C'est trop pour un troupeau d'une bête infectée.
Ton vêtement au vice ouvre un facile accès;
Il t'entraîne, et te porte aux plus hideux excès.
Je te verrai bientôt, au milieu des orgies [c],
Le bandeau sur la tête, imiter ces impies
Qui, sous l'habit de femme, et couverts de bijoux,
A table, de Cybèle apaisent le courroux,
Par des libations et l'offrande ordinaire...
La femme ne voit pas ce noble sanctuaire.
« Profane, avec ta flûte, éloigne-toi d'ici:
« L'autel au mâle seul appartient aujourd'hui. »
Tels on vit autrefois les Baptes, dans Athènes,
Fatiguer Cotytto [d] de leurs fêtes obscènes.

[c] Tout ce passage est difficile; il s'agit des prêtres de Minerve institués par Domitien, qui célébraient aussi les mystères de la bonne déesse. Tel est l'avis de M. Dussault; mais je crois plutôt, et Achaintre est en cela de mon avis, que Juvénal parle de l'association de quelques libertins qui dans leurs orgies imitaient la célébration des mystères. Les paroles sacramentelles sont tournées en ridicule par ces jeunes efféminés; ils font des libations de vin dans un vase profond, ils font servir à table l'abdomen d'une truie, etc.; ils sont habillés en femmes, portent des bandelettes et des colliers. C'était dans la religion des anciens l'impiété la plus révoltante: or la satire a été écrite, non-seulement contre les hypocrites, mais encore contre les impies. Le sens que j'ai adopté me paraît donc le plus naturel et le plus convenable à la matière traitée.

[d] *Cotytto*. Achaintre fait ici une longue remarque que rend absolument inutile sa dernière observation. Tous les traducteurs ont adopté le texte, qui porte *cotytto*, et l'histoire dit que les Athéniens avaient emprunté des Thraces ces mystères de *Cotys* ou *Cotytto*. On les célébrait pendant la nuit et dans le plus grand secret. Eupolis se moque de ces

Ille supercilium madidâ fuligine tactum
Obliquâ[23] producit acu, pingitque trementes
Attollens oculos : vitreo bibit ille Priapo,
Reticulumque comis auratum ingentibus implet,
Cærulea indutus scutulata[24] aut galbana rasa,
Et per Junonem domini jurante ministro.
Ille tenet speculum pathici gestamen Othonis,
Actoris Aurunci spolium, quo se ille videbat
Armatum, quùm jam tolli vexilla juberet.
Res memoranda novis annalibus, atque recenti
Historiâ, speculum civilis sarcina belli.
Nimirùm summi ducis est occidere Galbam,
Et curare cutem : summi constantia civis,
Bedriaci[25] in campo spolium affectare palatî,
Et pressum in faciem digitis extendere panem ;
Quod nec in Assyrio pharetrata Semiramis[26] orbe,
Mæsta nec Actiacâ fecit Cleopatra carinâ.
Hìc nullus verbis pudor, aut reverentia mensæ.
Hìc turpis Cybeles[27], et fractâ voce loquendi

mystères dans sa comédie des *Baptes*, et Alcibiade, nouvel initié, le fit assassiner. Ce fait, dit M. Dussault, rapporté par un grammairien du moyen âge, est contredit par des autorités plus anciennes et plus dignes de foi.

[a] Nous trouvons plusieurs exemples de ces Junons génies dans les inscriptions romaines qu'on a recueillies. Et, pour n'en citer qu'une, dans un monument élevé à la vestale *Junia Torquata*, dont la vertu, dit Tacite, fut honorée d'un monument public, l'inscription porte : *à la Junon de Junia Torquata céleste patrone*. C'étaient par ces Junons que juraient les dames romaines, comme les hommes par leurs génies.

[b] Othon, 7e. empereur romain. (Voyez le portrait de ce prince dans Tacite, Hist. liv. I, chap. 22 ; et dans le même auteur l'assassinat de Galba.) Ici Juvénal est encore d'accord avec Suétone, chap. XV, vie

Non loin de l'orateur, un moderne Pâris,
Avec l'aiguille oblique allonge ses sourcils;
Il en dessine l'arc, et d'une main légère
Il noircit de ses yeux la tremblante paupière.
Sa coupe est un Priape; un réseau précieux
Enveloppe et contient les flots de ses cheveux;
Sa toge à nos regards offre les dons de Flore,
Ou des globes d'azur, ou les feux de l'aurore.
Maître, esclave, affranchi, tout jure par Junon [a].
Celui-là dans ses mains tient le miroir d'Othon.
Digne arme d'un héros, sur le champ de bataille,
Le prince y contemplait et son casque et sa taille.
Exemple mémorable! un miroir dans les camps!
Romains, il faut l'inscrire aux fastes de nos temps.
Mais aussi que d'exploits dignes d'un Alexandre [b]!
Il immole un vieillard qui ne peut se défendre!
N'a-t-il pas d'un Romain toute la fermeté,
Quand il fait de son teint ressortir la beauté?
Au camp de Bedriac, fier de son brigandage,
Le héros de ses doigts s'empâte le visage.
Vit-on les Cléopâtre et les Sémiramis
Sophistiquer leur peau devant les ennemis?
Ici, nulle pudeur, nul respect [c] pour la table;
Le culte de Cybèle est partout exécrable:

d'Othon. Bien plus, il épilait tous les jours sa figure; il avait l'habitude d'appliquer sur sa peau du pain trempé, et cela dès les premiers jours de son adolescence, afin de n'avoir jamais de barbe.

[c] *Nul respect.* Les anciens Romains commençaient leurs repas par une invocation aux dieux, et souvent les premiers morceaux étaient pour les dieux domestiques; ils faisaient des libations, et la table était respectée au point que l'hôte qui venait s'y asseoir était dès lors regardé comme un ami intime, auquel on devait assistance et protection. Cet usage est encore en vigueur chez les Arabes et même chez les Arabes bédouins. Quelle distance de ces hôtes aux hôtes de Christiern et de l'archevêque d'Upsal! Et nos amphytrions modernes regardent-ils leurs hôtes comme sacrés? Ici, comme à Rome du temps de Pline, les con-

Libertas, et crine senex fanaticus albo
Sacrorum antistes, rarum ac memorabile magni
Gutturis exemplum, conducendusque magister.
Quid tamen exspectant, Phrygio quos tempus erat jam
More supervacuam[28] cultris abscindere carnem?

Quadringenta dedit Gracchus sestertia dotem
Cornicini, sive hic recto cantaverat ære.
Signatæ tabulæ : dictum feliciter! ingens
Cœna sedet : gremio jacuit nova nupta mariti.
O proceres! Censore opus est, an Haruspice nobis?
Scilicet horreres, majoraque monstra putares,
Si mulier vitulum, vel si bos ederet agnum?
Segmenta[29], et longos habitus, et flamea sumit,
Arcano qui sacra ferens nutantia loro
Sudavit clypeis ancilibus. O pater Urbis!
Undè nefas tantum Latiis pastoribus? undè

vives sont classés : le rang et les richesses, mais jamais le mérite, sont aux places d'honneur ; heureux encore si l'on daignait jeter un regard de bienveillance sur la vertu !

[a] Cybèle, disent les mythologistes, aima le jeune Phrygien Atys, qui eut tant de mépris pour cette bonne fortune, qu'il aima mieux se priver de ce dont il aurait eu besoin pour en profiter, que de céder aux instances de la bonne déesse. Il fit cette belle opération sous un pin où il mourut. Cet arbre lui fut consacré; les Corybantes imitèrent presque tous ce jeune homme, et pour se procurer des disciples, voyez dans Anténor de quelle manière ils s'y prenaient. Quant aux comparaisons avec nos temps modernes, nous dirons qu'un illustre personnage n'a pas eu le courage d'Atys.

[b] Les Etrusques inspirèrent aux Romains leur extrême superstition, et leur goût pour les spectacles; les petites notions qu'ils avaient en physique les portèrent à croire qu'ils étaient assez savans pour pénétrer dans les mystères des causes premières. En conséquence ils s'occupèrent

Partout on balbutie un langage effronté ;
Malgré ses cheveux blancs, un vieillard déhonté,
Supérieur en tout à ses hideux complices,
Possède, au dernier point, l'art d'enseigner les vices.
Quelle bouche, grand Dieu ! quelle immense palais !
Pourquoi ne rend-t-il pas ses dactyles parfaits ?
Que tardent-ils ? bientôt la pierre Phrygienne [a]
Les débarrassera d'un fardeau qui les gêne.
Un nourisson d'Euterpe est l'époux de Gracchus ;
Le contrat est dressé... La dot, cent mille écus.
Ses amis, entourant une table splendide,
Adressent mille vœux à l'épouse timide,
Qui languit sur le sein de son heureux vainqueur.
Qu'est-il besoin, Romains, de créer un censeur ?
Allez tomber plutôt aux pieds de l'aruspice [b] ;
Et si l'agneau sortait des flancs d'une génisse,
Vous le consulteriez. Quoi ! cet hymen aussi
N'est-il pas un prodige, un prodige inouï ?
D'une vierge Gracchus adopte la parure ;
Le voile nuptial ombrage sa figure,
Lui qui porta jadis les douze boucliers [c] !
Mars, dis-moi quel vertige a frappé tes guerriers ?

perpétuellement à tâcher de lire dans l'avenir et à dérouler le livre des destinées, en observant le vol et le chant des oiseaux, et à consulter la volonté des dieux en examinant les astres et les entrailles des victimes. Les Romains firent donc venir les aruspices d'Etrurie ; ils y envoyèrent même tous les ans un certain nombre de jeunes gens, pour acquérir les connaissances nécessaires ; on n'avait recours aux aruspices que dans les circonstances extraordinaires : *in rebus portentosis ;* ils indiquaient les expiations.

[c] Les douze boucliers ou ancilies (voyez Denis d'Halicarnasse). Les saliens, institués par Numa, qui les choisit parmi les citoyens les plus notables et les plus distingués, exécutaient dans le temple pendant le sacrifice, et dans les marches solennelles qu'ils faisaient dans les rues de Rome, une danse qui devait imiter le sautillage et le pétillement du sel qu'on jetait dans le feu, quand on brûlait les

Hæc tetigit, Gradive[30], tuos urtica[31] nepotes?
Traditur ecce viro clarus genere, atque opibus vir!
Nec galeam quassas, nec terram cuspide pulsas,
Nec quereris patri? Vade ergò, et cede severi[32]
Jugeribus campi quém negligis!

Officium cras
Primo sole mihi peragendum in valle Quirini[33].
Quæ causa officii? Quid quæris? nubit amicus,
Nec multos adhibet. Liceat modo vivere: fient,
Fient ista palàm, cupient et in acta referri[34].
Intereà tormentum ingens nubentibus hæret,
Quod nequeunt parere, et partu retinere maritos.
Sed melius, quòd nil animis in corpora juris
Natura indulget: steriles moriuntur, et illis
Turgida non prodest condita[35] pyxide Lyde,
Nec prodest agili palmas præbere Luperco.

Vicit et hoc monstrum tunicati fuscina Gracchi,
Lustravitque fugâ mediam gladiator arenam,

victimes; ils chantaient, en dansant des hymnes en l'honneur du dieu Mars. Leur habillement, d'une riche broderie, était couvert d'une espèce de cuirasse d'airain. Ils portaient le javelot d'une main et les ancilies de l'autre. Si j'osais fouiller dans les fastes du moyen âge, je trouverais bien des comparaisons à faire. Mais les ancilies étaient plus nobles que l'âne de Vérone.

[a] Juvénal pousse ici, me dira-t-on, *jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole*; mais avant lui les obscénités révoltantes de Néron prouvent à quel point de corruption les mœurs étaient descendues. Après lui, la conduite d'Adrien qui n'épousa pas, il est vrai, son protégé, mais le mit au rang des dieux, rend vraisemblable le tableau de Juvénal; et, pour prouver enfin que Juvénal n'a pas été au-delà de la vérité, et qu'au contraire, d'après ce qu'il voyait, il a prédit avec sa-

O fils de Jupiter! en ta présence, à Rome,
Un riche sénateur épouser un autre homme!
Et ta lance n'a pas ébranlé l'Aventin;
Ton casque est immobile! et contre le Romain
Tu n'as pas invoqué les foudres de ton père!
Abandonne ces lieux, quitte ce champ sévère;
Ce champ est devenu l'objet de tes mépris!
Je vole, dès l'aurore, au portique d'Isis[a]...
« Quel motif! quel devoir!... » Mon ami se marie...
« C'est un secret encor... » Mais quelques jours de vie,
« Et nous verrons sans doute, à l'auguste union,
« Et les Dieux et les lois donner leur sanction. »
Cette espèce d'épouse, odieuse à Lucine,
Redoute les malheurs que le Ciel lui destine:
Comment, dans ses liens, retenir un époux?
Elle est stérile... En vain, dans ses transports jaloux,
Elle invoque les Dieux: l'infâme pourra-t-elle
Rendre à ses propres lois la nature infidèle?
En vain Pan[b] frapperait et ses mains et ses flancs.
Les secrets de Lydé!... Topiques impuissans!
Rien ne peut l'empêcher de mourir tout entière.
Mais laissons ce prodige aujourd'hui trop vulgaire;
J'en vois un plus affreux dans le cirque Romain[c],

gacité ce qui devait arriver, on n'a qu'à lire Salvien, connu sous le nom du Jérémie du cinquième siècle, livre septième *de gubernatione Dei*, à ces mots: *viri*, etc.

[b] *Pan.* Auguste, et ses motifs sont aujourd'hui connus et appréciés, rétablit les mystères, les lupercales, qui de son temps avaient été fort négligées. L'opinion des femmes s'imaginant que les coups de fouet des luperques ou prêtres de Pan pourraient les rendre fécondes, est une des plus extravagantes qu'ait pu concevoir la pauvre espèce humaine; les trois colléges de Luperques à Rome étaient celui des Fabiens, celui des Quintiliens, et le troisième, celui des Juliens. Que dire de cette association des plus nobles familles de Rome avec des fanatiques extravagans? Et n'avons-nous pas sous les yeux le même spectacle?

[c] L'avilissement volontaire inspirait encore plus d'horreur aux vé-

Et Capitolinis generosior, et Marcellis,
Et Catulis, Paulique minoribus, et Fabiis, et
Omnibus ad podium [36] spectantibus : his licet ipsum
Admoveas, cujus tunc munere retia misit.

Esse aliquos manes, et subterranea regna,
Et contum, et Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque unâ transire vadum tot millia cymbâ,
Nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur.
Sed tu vera puta [37]. Curius quid sentit, et ambo
Scipiadæ, quid Fabricius, manesque Camilli ?
Quid Cremeræ legio, et Cannis consumpta juventus,
Tot bellorum animæ, quotiès hinc talis ad illos
Umbra venit ? cuperent lustrari, si qua darentur
Sulphura cum tædis, et si foret humida laurus.
Illùc, heu ! miseri traducimur. Arma quid ultrà

ritables Romains que le crime. Le morceau de Labérius, qu'Aulu-Gelle nous a conservé, prouve que l'avilissement même, quand il était forcé, révoltait les hommes qui se souvenaient d'avoir été les maîtres de l'univers. Plût au ciel que ce souvenir fût gravé dans le cœur de toutes les nations !

[a] *Mânes*. Les anciens n'avaient point des idées bien fixes sur la signification de ce mot : *terra tegit carnem*, ou bien *tumulum circumvolat umbra*. Qu'entendent-ils par ce mot *umbra* ? Est-ce l'âme ? est-ce une espèce de fantôme ? *orcus habet manes*. Voilà le difficile. Cette troisième partie de l'individu de quoi se composait-elle ? Quel bizarre partage ! Il y a apparence que les orphéistes ne s'entendaient pas eux-mêmes, en prononçant ce mot. Et nous, nous l'employons dans le style noble : nous extravaguons, parce qu'il a plu aux anciens d'extravaguer.

[b] Diodore de Sicile nous explique, par le secours des traditions égyptiennes, la plupart des fables que l'on a débitées sur l'enfer des anciens ; c'est dans cet auteur que *Lantier* a puisé, pour nous en

Gracchus, qui se présente un trident à la main.
Assis aux premiers rangs, vous, Fabius, Catulle,
Emile, Marcellus, vous, descendans d'Iule,
Le sang des Scipions est-il moins précieux?
Et du maître lui-même où sont donc les aïeux?
Où sont-ils? ô Gracchus, le fils d'un prolétaire,
A placé dans tes mains l'arme du rétiaire.
Des mânes[a]! des enfers! préjugé! fiction!
Sur les marais du Styx, l'inflexible Caron
Ne doit épouvanter que la première enfance...
Mais de ces sombres lieux supposez l'existence[b];
Quelle indignation éprouvent Curius,
Emile, Scipion, Numa, Fabricius!!!!
Que pensez-vous, héros immolés à Crémère,
Victimes d'Annibal, d'un consul téméraire,
Quand parmi vous descend un moderne Romain?
Pour se purifier ils cherchent, mais en vain,
Et soufre et laurier imbibé d'eau lustrale[c].
O vous, qui de Minos brisez l'urne fatale[d],
Devant son tribunal vous comparaîtrez tous.

exposer l'origine. Cicéron rapporte que de son temps il n'y avait pas de vieilles assez sottes pour ajouter foi aux fictions des poëtes, et cependant il était membre du collége des pontifes. Malgré ce changement dans l'opinion des particuliers, le culte public ne changea point: on vit subsister les mêmes fêtes, les mêmes processions, les mêmes sacrifices en l'honneur de Pluton. Polybe fait à ce sujet les réflexions les plus judicieuses. (Voyez cet auteur, liv. VII.) Mais Lucrèce n'admet point les opinions de Polybe; et je crois, en effet, qu'il ne faut jamais avilir l'espèce humaine: n'est-ce pas s'avilir soi-même?

[c] Il y avait dans Rome païenne trois sortes de lustrations: la première par le feu et le soufre. On voit donc que le mot *soufre* est absolument nécessaire dans la traduction; la deuxième, par l'eau lustrale dans laquelle on plongeait un rameau d'olivier. Quant à la troisième qui se faisait en agitant l'air, Juvénal n'en parle point, et je crois que c'est le meilleur moyen de le purifier. (Voyez les expériences de M. Guiton Morvaux.)

[d] Gilbert a eu en vue ce passage de Juvénal quand il dit:

Voyez donc cet abbé, sophiste bel-esprit, etc.

Littora Juvernæ promovimus, et modò captas
Orcadas, ac minimâ contentos nocte[38] Britannos;
Sed, quæ nunc populi fiunt victoris in Urbe,
Non faciunt illi quos vicimus : et tamen unus
Armenius Zalates cunctis narratur ephebis
Mollior ardenti sese indulsisse Tribuno.
Aspice quid faciant commercia! venerat obses.
Hìc fiunt homines : nam si mora longior[39] Urbem
Indulsit pueris, non unquàm deerit amator;
Mittentur braccæ[40], cultelli, frena, flagellum.
Sic prætextatos[41] referunt Artaxata mores.

[a] Ce jeune Arménien était un des otages que les Arméniens furent obligés d'envoyer à Rome, et que reçut de Vologèse le préfet Arius Varrus. Ces otages étaient tous de la famille des Arsacides. (Voyez Tacite, Ann. liv. XIII et XV.) Suétone rapporte que Caligula prit du goût pour quelques-uns de ces otages, et se livra avec eux aux plus hideux excès. C'est sans doute à ces Arméniens que fait allusion Juvénal.

[b] J'ai traduit *amator* par protecteur obscène. Je renvoie à la

Ne croyez pas du juge apaiser le courroux,
En citant vos combats, vos immenses conquêtes.
L'Océan vous a vus, méprisant les tempêtes,
Sur les glaces du nord aller dicter vos lois;
Qu'importent à Minos vos succès, vos exploits,
Si vous épouvantez les nations vaincues
Par le hideux tableau de vos mœurs corrompues?
On nous dit cependant qu'un jeune Arménien [a],
Plus mou, plus débauché qu'Antoine ou Flavien,
Se livrait aux tribuns... Mais, en otage, à Rome,
Zalatès fut conduit... Ici l'on devient homme.
Voilà de vos leçons le fruit contagieux;
Pour un jeune étranger rien n'est pernicieux.
Autant qu'un long séjour, au pied du Capitole,
Un protecteur obscène [b] en fera son idole;
Dans les bras du plaisir il quittera bientôt
Ses premiers vêtemens [c], son fouet, son javelot;
Et de retour, il porte au fond de l'Arménie,
De nos jeunes Romains les mœurs et l'infamie.

neuvième satire pour tout ce qui est relatif à cette espèce de protecteurs.

[c] Je n'ai point adopté ici le sens donné par Achaintre au mot *prætextatos*, malgré la citation de Suétone tirée de la vie de Vespasien. *Les mœurs de nos jeunes Romains*, telle est l'acception de ce mot, et tous les commentaires sont d'accord sur ce point. D'ailleurs n'est-il pas en relation avec l'expression *ephebis* qui se trouve un peu plus haut?

SATIRA III.

Inducitur Umbritius Haruspex poëtæ causas reddens, cur Baias migret à Româ, in quâ, per Græcorum aliarumque gentium, quæ Urbem confluxêre, adulationes, delationes, veneficia, aliasque malas artes, ut et ruinas, incendia, pauperum contemptum, vim et latrocinia, honesto civi in Urbe non sit locus.

Sub Trajano, et Juvenale jam sene, scripta est.

URBIS INCOMMODA.

QUAMVIS digressu veteris confusus amici,
Laudo tamen, vacuis quòd sedem figere Cumis
Destinet, atque unum civem donare Sibyllæ [1].
Janua Bajarum est, et gratum litus amœni
Secessûs. Ego vel Prochytam præpono Suburræ.

[a] Boileau a imité cette satire; mais il l'a divisée. Voyez la première satire, où le poëte français introduit un personnage obéré, qui abandonne Paris, où il ne peut plus vivre. Par respect pour notre législateur, je ne dirai rien sur le personnage qu'il a mis en scène; mais si le lecteur veut bien le comparer avec le personnage que Juvénal introduit ici, il sentira la prodigieuse distance qu'il y a de l'un à l'autre. Dans la cinquième satire, Boileau peint les embarras de Paris, et tous ses tableaux sont calqués sur ceux du poëte latin.

[b] La ville de Cumes que Virgile a rendue si fameuse par son oracle de la sibylle Déiphobe, fille de Glaucus. Cette ville fut bâtie par les Grecs, qui établirent des colonies dans toute l'Italie méridionale: elles conservèrent leurs mœurs, leurs usages, et la langue de la mère patrie, jusqu'à la conquête de ces farouches guerriers, dont les victoires ont causé tant de maux à l'univers, et sont encore la source de tous nos désastres.

SATIRE III.

Juvénal introduit sur la scène l'aruspice Umbritius, qui lui rend compte des motifs qui l'engagent à quitter Rome, pour se retirer à Baïes. Il n'est plus permis à l'honnête citoyen de vivre au pied du Capitole, où triomphent les Grecs et les Barbares, dans une ville en proie aux flatteurs, aux délateurs, aux charlatans, où l'on risque à tout moment d'être écrasé, brûlé, pillé, volé, battu; où la pauvreté est suspecte et méprisée.

Cette satire a été publiée sous Trajan; Juvénal était alors sur le déclin de l'âge.

LES EMBARRAS DE ROME [a].

Mon vieil ami s'éloigne, et la raison m'oblige
De ne pas empêcher un départ qui m'afflige.
Déjà, dans son désert, la fille de Glaucus [b],
S'applaudit en comptant un citoyen de plus.
O l'aimable séjour! non loin de ce rivage,
On voit Baïe [c] étaler son riche paysage.
Heureux ami! qui donc ne préférerait pas
A Suburre [d] un rocher au milieu des frimats?

[c] Baïe, ville située sur le penchant d'une colline, et sur les bords de la mer. C'était pendant l'été le rendez-vous de toutes les familles opulentes de Rome. On allait y prendre des bains, jouir des plaisirs de la campagne, car Rome était située dans la partie la plus stérile et la plus ingrate de l'Italie. Pourquoi donc presque toutes les capitales des grands empires sont-elles ainsi placées? Paris, Madrid, Londres, Berlin, Rome, Pétersbourg, etc.: nous en excepterons Naples; mais n'a-t-elle pas son fléau, le Vésuve?

[d] Suburre, quartier de Rome, et rue de cette ville qui partait du grand Forum et s'étendait jusqu'aux Esquilies: ce quartier ne ressemblait pas mal à notre quartier des halles. Nous aurons l'occasion d'en parler quelquefois, et de prouver que toutes les grandes villes ont la même physionomie.

Nam quid tam miserum, tam solum vidimus, ut non
Deterius [2] credas horrere incendia, lapsus
Tectorum assiduos, ac mille pericula sævæ
Urbis, et Augusto recitantes mense poëtas?

Sed dùm tota domus rhedâ [3] componitur unâ,
Substitit ad veteres arcus, madidamque Capenam;
Hîc, ubi nocturnæ Numa constituebat [4] amicæ.
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis [5], quorum cophinus fœnumque supellex.
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat sylva Camenis [6].
In vallem Egeriæ descendimus, et speluncas
Dissimiles veris. Quantò præsentius esset
Numen aquæ, viridi si margine clauderet undas
Herba, nec ingenuum violarent marmora tofum!

[a] *Funeste mois.* Les chaleurs sont excessives en Italie pendant ce mois, et cependant sous les portiques de Rome, les poëtes allaient toujours déclamer leurs ouvrages; la rage de présenter au grand jour leurs productions lyriques leur faisait braver les rayons brûlans du soleil pendant les jours caniculaires, tandis que tous les citoyens, ou se reposaient, ou venaient respirer le frais sous les portiques d'Isis ou d'Auguste. Juvénal regarde ce fléau comme un des plus incommodes. Et n'a-t-il pas raison?

[b] *De la porte Capène.* Les aqueducs construits par Tarquin, et qui portaient à Rome les eaux des sources voisines, passaient à côté de la porte Capène, la huitième porte de Rome, au pied du mont Aventin; son nom lui venait d'une petite ville appelée Capène sur la voie Appia. On nommait encore cette porte *porta fontinalis*, à cause des fontaines qui l'environnaient; on la désignait quelquefois sous le nom de *porta triumphalis*.

Est-il un lieu sauvage, un antre solitaire,
Plus triste et plus hideux que ce cruel repaire,
Où le fer, l'incendie et les débris des toits,
Me font frémir autant que le funeste mois,
Ce mois d'août [a], si fécond en ouvrages lyriques ?

Tandis qu'on place à l'aise et ses Dieux domestiques,
Et toute sa maison sur un modeste char,
Umbritius, pensif, jette un dernier regard
Sur les vieux monumens de la porte Capène [b].
Il s'arrête en ces lieux où la Nymphe romaine,
Aux désirs de Numa [c], se rendait chaque nuit.
Ce peuple malheureux, qu'un tyran a proscrit,
L'Hébreu, dont le panier fait toute la richesse,
Seul entoure aujourd'hui l'autel de la déesse,
Sa fontaine, ses bois; et l'arbre hospitalier
A, pour l'ombre qu'il donne, un tribut à payer.
L'indigence a chassé les muses d'Aricie;
Et toute la forêt se prosterne et mendie.
Je suivais l'aruspice : enfin nous descendons
Vers l'antre d'Egérie et ses jolis vallons
Maltraités par le luxe, où la nymphe murmure
De ne plus voir ses bords tapissés de verdure,
Et son tuf rocailleux; les marbres ont gâté
Les charmes attrayans de sa simplicité.

[c] *Numa*. Les Romains étaient si persuadés que Numa conversait la nuit avec la Nymphe Egérie, qu'ils allèrent après sa mort dans la forêt d'Aricie pour la chercher; mais n'ayant trouvé qu'une fontaine dans les lieux où se rendait ce prince, ils publièrent la métamorphose de la nymphe en Fontaine. Dans presque toutes les monarchies anciennes, le prince était le souverain pontife de la religion. Numa, qui pour son siècle était un homme fort instruit, ne négligea pas ce moyen d'imposer à son nouveau peuple : il réussit par une imposture qui fut du moins utile à l'humanité. (Voyez Denys d'Halicarnasse, Ant. liv. 2.)

Hic tunc Umbricius : Quandò artibus, inquit, honestis
Nullus in Urbe locus, nulla emolumenta laborum,
Res hodiè minor est herè quàm fuit, atque eadem cras
Deteret exiguis aliquid : proponimus illùc
Ire fatigatas ubi Dædalus exuit alas,
Dùm nova canities, dùm prima et recta senectus,
Dùm superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo.
Cedamus patriâ : vivant Arturius istic
Et Catulus : maneant qui nigra in candida vertunt,
Queis facile est ædem [7] conducere, flumina, portus,
Siccandam eluviem, portandum ad busta cadaver,
Et præbere [8] caput dominâ venale sub hastâ.
Quondam hi cornicines, et municipalis arenæ
Perpetui comites, notæque per oppida buccæ,
Munera [9] nunc edunt, et verso [10] pollice vulgi,
Quemlibet occidunt populariter : indè reversi
Conducunt [11] foricas. Et cur non omnia, quùm sint

[a] Tout le monde connaît le vers de Boileau :

Que George vive ici, puisque George y sait vivre.

Le même poëte imite ainsi Juvénal :

Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher, etc. SAT. 1, vers 21.

[b] Dédale, en sortant du labyrinthe, trouva un vaisseau que ses amis lui avaient procuré ; il y attacha des voiles dont l'usage n'était pas encore connu dans la Grèce, et devança par ce moyen de beaucoup la galère que le roi *Minos* avait envoyée à sa poursuite, galère qui n'avait que des rames : ceux qui n'avaient pu l'atteindre vinrent dire au Roi qu'il s'était enfui avec des ailes. Dédale vint mouiller sur les côtes de la Calabre, vers les rochers de Cumes, où il éleva un temple

Umbricius alors me dit : « Je quitte Rome ;
« Qui pourrait désormais y vivre en honnête homme [a],
« Et d'un travail honnête y recevoir le prix ?
« Je vais dans cette ville où Dédale [b] jadis
« Vint consacrer son aile aux enfans de Latone.
« Je pars, il en est temps ; pour toujours j'abandonne
« Ces murs, où chaque jour voit décroître mes biens.
« Mes deux pieds sont encor mes uniques soutiens [c] ;
« Mon corps n'est point courbé sous le poids des années ;
« Mon front blanchit à peine ; et de mes destinées
« Le fil grossit encor le rouet de Clotho.
« Adieu donc, Rome, adieu ! dans ce vaste tombeau,
« Vivez [d], vivez, Catulle ; et vous tous, ses complices,
« Qui savez en vertus transformer tous les vices ! »
Sans rougir vous pouvez prendre à ferme le port,
Les fleuves, les palais, spéculer sur la mort,
Et mettre sous la lance une tête vénale.
Du cornet des Tritons leur trompette rivale,
Jadis, de cirque en cirque, annonçait les combats ;
Ces hérauts ambulans, devenus magistrats [e],
Vont présider aux jeux sur un char magnifique,
Prêts à sacrifier à la faveur publique
L'athlète que condamne un funeste signal.

à Apollon en actions de grâces de l'heureux succès de sa fuite. On le regarde comme le père de la sculpture.

[c] Encore une imitation de Boileau :

> Tandis que libre encor, malgré les destinées,
> Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ;
> Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
> Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

[d] Ovide avait dit avant Juvénal :

Qui facere assuérat patriæ non degener artis,
Candida de nigris et de candentibus atra. MET. XI, 313.

Horace dit aussi :

Donec virenti canities abest
Morosa . . . . . Lib. I, ode 9.

[e] *Devenus magistrats.* Il n'y eut d'abord que les Ediles qui eus-

Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quotiès voluit fortuna jocari?

Quid Romæ faciam? mentiri nescio : librum,
Si malus est, nequeo laudare et poscere [12]; motus
Astrorum ignoro; funus promittere patris
Nec volo, nec possum; ranarum viscera nunquam
Inspexi. Ferre ad nuptam, quæ mittit adulter,
Quæ mandat, norint alii : me nemo ministro
Fur erit; atque ideò nulli comes exeo, tamquàm
Mancus et extinctæ corpus non utile dextræ.
Quis nunc diligitur, nisi conscius, et cui [13] fervens
Æstuat occultis animus, semperque tacendis?
Nil tibi se debere putat, nil conferet unquàm,
Participem qui te secreti fecit honesti.
Carus erit Verri [14], qui Verrem, tempore quo vult,

sent le droit de donner des spectacles gladiatoires au peuple, et souvent cette dépense absorbait le patrimoine de ces magistrats qui, chargés de la grande police de Rome, trouvaient les moyens de se relever, quoique souvent entravés dans leur marche par les petits Ediles. Par un sénatus-consulte, que rapporte Tacite dans son quatrième livre des *Annales*, il fut défendu à tout citoyen qui n'avait pas quatre cent mille sesterces, de donner des jeux au peuple.

[a] Imitation de Boileau :

Mais moi, vivre à Paris! et qu'y voudrais-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir.

Regnier dit encore :

Et puis, je ne saurais me forcer ni m'y feindre;
Trop libre en volonté, je ne puis me contraindre;
Je ne saurais flatter, et ne sais pas comment
Il faut se faire accort ou parler faussement, etc.
Je n'entends point le cours du ciel ni des planètes,
Je ne sais deviner les affaires secrètes, etc.
De porter un poulet je n'ai la suffisance;
Je ne suis point adroit; je n'ai point d'éloquence, etc.

Les jeux sont-ils finis? au pied du Quirinal
Ils courent pour avoir le bail des immondices :
Pourquoi non? la fortune, aveugle en ses caprices,
De leur fumier souvent les élève aux grandeurs.
Que faire aux bords du Tibre [a]? Ennemi des flatteurs,
Je ne sais point mentir, louer un sot ouvrage;
Des astres ignorant le cours et le langage,
Je ne saurais d'un père annoncer le trépas;
L'art d'extraire un poison! je ne le connais pas;
Je ne puis, comme un autre, intrigant mercenaire,
En secret protéger un commerce adultère;
Jamais sur mon appui brigand ne put compter;
Aussi jamais client n'est venu m'escorter.
On me fuit comme un être inutile à l'espèce [b] :
Et quel est, de nos jours, l'ami que l'on caresse?
L'ami qui, dans son cœur, gémit de vos forfaits.
Vous craignez qu'il ne parle; il connaît vos secrets.
L'homme qui te confie un secret qui t'honore
Ne sait pas te flatter, mais un Verrès t'adore [c],
Un Verrès t'enrichit, si de ce vil préteur
Tu peux à chaque instant être l'accusateur.

[b] Boileau, satire première :

Et je suis à Paris, triste, pauvre, reclus,
Ainsi qu'un corps sans âme, et devenu perclus.

[c] Verrès dont Juvénal parle souvent, et qu'il cite toujours par métonymie, quand il s'agit d'un concussionnaire, avait fait en Sicile une fortune de vingt-deux millions de nos livres. Il n'est pas surprenant qu'il ait trouvé des défenseurs à Rome; Hortensius fut même sur le point de triompher; mais enfin la justice et l'éloquence de Cicéron l'emportèrent. Verrès, sur le point d'être condamné, se bannit volontairement; ses biens furent confisqués; dès lors il n'eut plus d'amis. De retour à Rome après la mort de César, il y vécut ignoré jusqu'au triumvirat d'Antoine, Octave et Lépide. A cette époque, Antoine, qui ne le haïssait point, *nam similis simili gaudet*, lui demanda un jour quelques belles statues qu'il avait sauvées du naufrage; sur le refus de Verrès, le triumvir le fit mettre sur la table des proscriptions : ainsi sa joie fut de courte durée, quand il vit attachées à la tribune

Accusare potest. Tanti tibi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum,
Ut somno careas, ponendaque præmia sumas
Tristis, et à magno semper timearis amico.

Quæ nunc divitibus gens acceptissima nostris,
Et quos præcipuè fugiam, properabo fateri,
Nec pudor obstabit. Non possum ferre, Quirites,
Græcam [15] urbem : quamvis quota portio fæcis Achææ?
Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Oroptes,
Et linguam, et mores, et cum tibicine [16] chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum
Vexit, et ad circum jussas prostare puellas.
Ite, quibus grata est pictâ lupa barbara mitrâ.

Rusticus ille tuus sumit trechedipna [17], Quirine,
Et ceromatico fert niceteria collo.
Hic altâ Sicyone, ast hic Amidone relictâ,
Hic Andro, ille Samo, hic Trallibus aut Alabandis,

la tête et la main de Cicéron, car il périt lui-même bientôt sous le fer des assassins. Que de réflexions fait naître la destinée de ces deux Romains!

[a] Juvénal reproche aux grands d'être égoïstes; mais avait-il bien réfléchi? Pouvait-il ignorer que les grands n'ont jamais eu, n'ont point et n'auront jamais d'amis. Ils ne sont environnés que de jaloux, ou de flatteurs, et se servent des hommes, comme en politique on se sert des traîtres. On accuse Xerxès pour avoir pris un *platane* pour ami. Si ce fameux roi de Perse n'eût point fait d'autre folie, je penserais que dans sa position son choix était fort raisonnable.

[b] Oronte, fleuve de Syrie qui prend sa source dans le Mont-Liban. Voyez dans Montesquieu quelles étaient les mœurs des Syriens sous Antiochus-le-Grand; et jugez ensuite si Juvénal les a calomniés.

[c] *Dont la mitre* : sorte de coiffure particulière aux dames d'Antioche, et qu'adoptèrent les dames romaines. Elle était plus coupée que la mitre moderne, mais elle avait comme cette dernière deux pendans que les dames ramenaient toujours sur l'épaule. Cet ornement

A quoi bon posséder les richesses du Tage [a],
Si l'effroi, nuit et jour, est peint sur ton visage?
Le puissant te redoute; ah! tremble, infortuné!
L'ami qu'ils ont à craindre est déjà condamné.
Tu péris, et ton or te devient inutile.
Romains, il faut le dire : à qui, dans cet asile,
A qui vois-je les grands prodiguer les faveurs?
Puis-je de mes tableaux adoucir les couleurs?
Temporiser, quand Rome est Grecque ou Syrienne!
Et cette portion de la lie Achéenne,
Quelle est-elle à côté de ce nombreux essaim
Que l'Oronte [b] a vomi sur le fleuve romain?
Il roule dans nos murs son luxe asiatique,
Sa langue, ses tambours et le troupeau cynique
De ses Laïs... Au cirque, allez, voluptueux,
Allez, vous dont la mitre [c] a fasciné les yeux.
A ces parfums exquis, à ces riches tuniques,
Romulus, connais-tu ces pâtres si rustiques
Qu'au pied de l'Aventin réunit ta valeur?
Le Grec, qu'attire à Rome un appât séducteur,
S'empresse de quitter la vieille Sicyone,
Alabande [d], Samos, Pise et Lacédémone;

dégénéra peu à peu; les femmes qui avaient quelque pudeur n'osèrent plus la porter, de sorte que la mitre devint le partage des courtisanes étrangères. Tel fut le sort de cet ornement à Rome; mais dans l'Orient elle continua d'être la parure des femmes distinguées et même des hommes qui se faisaient remarquer par leurs talens et leurs connaissances. Mais qui aurait cru qu'à Rome, un jour, cette mitre si avilie deviendrait un objet de respect et de vénération?

[d] Alabande, ville de Lydie dans l'Asie mineure; Sicyone, ville ancienne et célèbre du Péloponnèse, non loin de Corinthe. D'après Rollin, le royaume de Sicyone fut le premier établi dans la Grèce. Les souliers confectionnés dans cette ville étaient si galans et si élégamment faits qu'il n'était pas permis à un homme grave d'en porter. Tralles, ville d'Ionie; Samos, île de la mer Egée, où Junon avait un temple célèbre bâti par les Argonautes; Alabande, ville de Carie dans l'Asie mineure.

Esquilias, dictumque petunt à vimine collem,
Viscera magnarum domuum, dominique futuri.
Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus, et Isæo torrentior. Ede, quid illum
Esse putes? quemvis hominem secum attulit ad nos:
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
Augur, schœnobates, medicus, magus: omnia novit.
Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.
Ad summam, non Maurus erat, nec Sarmata, nec Thrax,
Qui sumpsit pennas, mediis sed natus Athenis.

Horum ego non fugiam conchylia! me prior ille
Signabit, fultusque toro meliore recumbet,
Advectus Romam, quo pruna et cottana [18] vento!
Usque adeò nihil est, quod nostra infantia cœlum
Hausit Aventini baccâ nutrita Sabinâ?

[a] Il y a eu deux rhéteurs du nom d'Isæus. Le premier, né à Chalcis dans l'île d'Eubée, florissait à Athènes vers l'an 344 avant Jésus-Christ: il fut disciple de Lysias et maître de Démosthène. L'autre est le rhéteur dont Pline fait un si grand éloge dans sa lettre à Népos. 2e L. Ep. 3. *Magna Isæum fama præcesserat, major inventus est.*

[b] Les Romains appelaient schœnobates les danseurs de corde, de deux mots grecs, σχοῖνος, corde, βαίνω, je marche. Les schœnobates trouvèrent des admirateurs à Rome, où ils commencèrent à paraître vers l'an 390, sous le consulat de S. Pœtus et de Licinius Stolon, qui les introduisirent dans les jeux scéniques qu'on fit d'abord dans l'île du Tibre. Ce spectacle devint une si forte passion pour le peuple, qu'il ne prêtait plus l'oreille aux meilleures pièces. On sait ce qui arriva à Térence, quand il fit jouer son *Hécyre*.

[c] Tout le monde connaît la paraphrase de J. B. Rousseau sur le Grec de Juvénal: j'ai cru devoir cependant la transcrire au-dessous du texte français.

Chrysologue toujours opine,
C'est le vrai Grec de Juvénal.
Tout ouvrage, toute doctrine

Il rampe, il s'insinue; et bientôt, sous ses lois,
De nos grandes maisons on voit ramper les rois.
Que penses-tu que soit ce hardi personnage,
Au pétillant esprit, au véhément langage,
Plus fécond qu'Isæus[a]? qui donc l'arrêtera?
Il apporte avec lui l'homme que l'on voudra.
Le Grec est médecin, augure, peintre, athlète,
Et mage, et funambule[b], et rhéteur, et poète;
Il sait, il connaît tout[c]; tu n'as qu'à l'ordonner,
Dans les airs, s'il a faim, tu le verras planer.
Mais enfin était-il Maure, Sarmate ou Thrace,
L'homme qui, le premier, s'élança dans l'espace?
Non, Dédale était Grec, et Grec Athénien.
Et je ne fuirais pas l'orgueilleux Argien?
A son riche manteau céderai-je la place?
Lui, signer avant moi! sa triomphante audace
Aurait le meilleur lit!! Et ne l'ai-je pas vu
Arriver de Mégare[d], en saie et le pied nu?
Tibre, en vain sur tes bords avons-nous pris naissance!
Et que nous sert, hélas! d'avoir passé l'enfance
Au pied de l'Aventin? sommes-nous mieux traités?
Mais, il faut l'avouer, ô Grecs! vous l'emportez.

Ressortit à son tribunal;
Faut-il disputer de physique?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point? Docte critique,
Grand poëte, grand scholastique,
Astronome, grammairien,
Jurisconsulte, historien:
Est-ce tout? Il est politique,
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empyrique,
Chrysologue est tout et n'est rien.

J. B. Rousseau, Ep. 30, liv. 3.

[d] *Arriver de Mégare.* Je me suis permis ici de m'écarter un peu du texte, sans cependant altérer la pensée de l'auteur. *Venu à Rome*, dit Juvénal, *sur le vaisseau qui porta les prunes et les figues de*

Quid, quod adulandi gens prudentissima laudat
Sermonem indocti, faciem deformis amici,
Et longum invalidi collum cervicibus æquat
Herculis Antæum procul à tellure tenentis,
Miratur vocem angustam, quâ deterius nec
Ille sonat, quo mordetur [19] gallina marito?
Hæc eadem licet et nobis laudare, sed illis
Creditur. An melior, quùm Thaida [20] sustinet, aut quùm
Uxorem comœdus agit, vel Dorida nullo
Cultam palliolo? Mulier nempè ipsa videtur,
Non persona loqui: vacua et plana omnia dicas
Infrà ventriculum, et tenui distantia rimâ.
Nec tamen Antiochus, nec erit miserabilis illic
Aut Stratocles, aut cum molli Demetrius Hæmo.
Natio comœda est. Rides? majore cachinno
Concutitur: flet, si lacrymas conspexit amici,
Nec dolet: igniculum brumæ si tempore poscas,
Accipit endromidem [21]: si dixeris, æstuo, sudat.

Damas. Quoique je me sois imposé la loi d'être aussi exact que peuvent me le permettre la noblesse et la pudeur de la langue française, je suis obligé, dans certaines circonstances, de descendre à l'imitation; et j'ose espérer que l'on me saura gré d'avoir remplacé quelques expressions qui, trop littéralement rendues, défigureraient souvent des tableaux remarquables par la force et l'énergie du pinceau qui les a tracés. Personne n'ignore qu'un mot trivial, comme une figure burlesque, produisent le plus mauvais effet.

[a] Chez les anciens, les femmes ne paraissaient jamais sur le théâtre. Le masque était alors de la plus grande utilité pour le mime qui jouait ce rôle. Tous les comédiens de Rome étaient presque étrangers. Rarement un Romain, quelle que fût sa naissance, paraissait sur la scène. (Voyez à ce sujet Dorat, *poëme sur la déclamation.*)

[b] Quintilien, livre XI, chap. III, de ses *Institutions*, nous dit: « Démétrius et Stratoclès, comédiens fameux, avaient un talent tout

Est-il dans l'art de plaire un peuple plus habile ?
Aux yeux de ces flatteurs, Thersite est un Achille ;
Ils prônent les talens de la stupidité ;
D'un corps le plus hideux ils vantent la beauté.
Le col flexible et long d'un vieillard invalide,
L'Ionien le compare aux épaules d'Alcide,
D'Alcide triomphant d'Anthée et de Cacus.
Le maître a-t-il chanté? c'est Orphée ou Linus ;
Et cependant sa voix est plus fausse et plus grêle
Que le cri d'un vieux coq qui pince sa femelle.
Permis sans doute à nous de dire ce qu'il dit ;
Mais le Grec seul captive et le cœur et l'esprit.
Voyez-le sur la scène ; ô l'excellent modèle !
Dans les rôles d'épouse [a], il triomphe, il excelle ;
Ce n'est plus un acteur... c'est elle... c'est Thaïs...
Faut-il, sans vêtemens, représenter Doris ?
En fille de Nérée il se métamorphose ;
Il est femme !!! Son art à nos yeux en impose.
Vous ! seuls comédiens Hémon, Démétrius [b] ?
Non, non, cédez la palme au fils de Danaüs.
Il est histrion-né.... Pleurez-vous [c], il soupire,
Et, si vous souriez, il éclate de rire.
Le temps est froid... du feu, direz-vous ? à ces mots,
De l'épaisse endromide il affuble son dos.

« différent. L'un représentait à merveille les dieux, les jeunes amans, « les pères et les esclaves honnêtes, les graves matrones, même dans « l'âge le plus avancé ; et son talent était inférieur à celui de Strato- « clès, ordinairement chargé des rôles de vieillard avide, de valet « adroit, de parasite, de Mercure ; enfin de tous ceux qui demandaient « de la dextérité et du mouvement : la nature les avait favorisés d'une « manière différente ; elle avait donné à Démétrius plus de charme dans « la voix, à Stratoclès plus de mordant. »

[c] *Pleurez-vous.* Dans le *Flatteur* de J. B. Rousseau, on trouve à la quatrième scène du premier acte un tableau à peu près semblable, et dont l'auteur a pris l'idée dans Juvénal. Quoique cette pièce ne soit pas restée au théâtre, il y a des situations comiques, surtout quand

Non sumus ergò pares : melior qui semper et omni
Nocte dieque potest alienum sumere vultum,
A facie jactare[22] manus, laudare paratus,
Si benè ructavit, si rectum minxit amicus,
Si trulla inverso crepitum dedit aurea fundo.
Prætereà sanctum nihil est, et ab inguine tutum,
Non matrona Laris, non filia virgo, neque ipse
Sponsus levis adhùc, non filius antè pudicus.
Horum si nihil est, aviam resupinat[23] amici.
Scire volunt secreta domûs, atque indè timeri.
Et quoniam cæpit Græcorum mentio, transi
Gymnasia, atque audi facinus majoris abollæ[24].

Philinte fait l'éloge de la taille et de la figure de Chrysante, enfant borgne, bossu et cacochime. Et ce n'est pas le seul passage où il imite le Grec de Juvénal. Il dit encore dans la troisième scène du premier acte :

Je sais m'accommoder à leurs faibles divers,
Flatter leurs passions, encenser leurs travers,
Sur leurs seuls mouvemens je me règle à toute heure.
Sont-ils joyeux? je ris; sont-ils tristes? je pleure.
Et par là, sans risquer qu'un peu de bonne foi,
Je les mets hors d'état de se passer de moi.

Deux auteurs satiriques ont encore imité Juvénal. Regnard dans sa première épître, et Clément dans l'*Intrigant et le Provincial.*

REGNARD :

Changeant, à ses genoux, de geste et de maintien,
Cent fois plus que Baron, il est comédien;
Si Célimène rit, à rire il s'évertue;
Est-elle triste? il pleure; a-t-elle chaud? il sue;
Se plaint-elle du froid dans le cœur du mois d'août?
Ce Protée aussitôt s'affuble d'un surtout.

CLÉMENT :

Devinez et louez ses goûts les plus fantasques,
De son humeur chagrine essuyez les bourrasques.
Il se plaindra du froid dans le temps le plus chaud;
Dans sa chambre échauffée, étouffez s'il le faut.

[a] Ce passage est un des plus difficiles de Juvénal. Ces mots *trulla aurea inverso fundo* ont mis à la torture tous les commentateurs :

Vous plaignez-vous du chaud ? le Grec étouffe et sue.
A vouloir l'imiter en vain je m'évertue;
Pourrai-je, nuit et jour, adroit caméléon,
Prodiguer mes baisers, louer l'amphitryon [a],
Quand son gosier murmure, ou qu'un souffle perfide
S'échappe avec éclat d'une prison fétide ?
Bientôt rien n'est sacré pour ce hardi flatteur;
Epouse, vierge, enfant, et le père et la sœur,
Tout est déshonoré [b] jusques à la vieillesse;
N'a-t-il rien à corrompre? il cherche avec adresse
A connaître, à saisir les secrets du patron.
C'est ainsi qu'il devient maître de la maison.
Mais puisque je me trouve au milieu de l'Attique,
Laissons là le gymnase, allons sous le portique.
Qu'y vois-je ? un délateur sous un ample manteau.
De Bareas [c] qui fut le maître et le bourreau?

enfin Achaintre et Dussault ne sont pas d'accord sur la véritable signification du mot *trulla*. L'explication de Farnabe est pitoyable; Jouvenci ne s'explique point; Dussault a suivi l'interprétation des Valois; elle ne me satisfait point. *Si pepederit*, voilà le sens de *Pitheus*; et c'est, à mon avis, le véritable. Il est en harmonie avec ce qui précède : voyez la gradation *si benè ructavit, si rectum minxit, si trulla*. Peut-on balancer un moment à l'adopter? Le mot *aurea* ne doit pas nous arrêter; le luxe des Romains, à cette époque, pouvait aller jusque-là; et n'en avons-nous pas aujourd'hui qui coûtent des sommes immenses, *fundo inverso, ano ima spectante*. Si, dans toutes ces notes, Achaintre avait été logicien et polyglotte, comme il le paraît dans celle-ci, son édition serait un chef-d'œuvre.

[b] Je ne sais quel copiste a corrompu le texte au point de mettre *aulam* à la place d'*aviam* : texte qui ne peut s'expliquer, dit Achaintre; et M. Dussault a donc mal traduit en disant que le Grec *courbe jusqu'au maître*; il n'a pas fait attention à la signification du mot *resupini*, qui ne peut s'entendre absolument d'un mignon, mais d'une femme; *et resupina jacens*, sat. 6e, Messaline. Quoique telle soit mon opinion, cependant j'ai tâché, dans ma traduction, de réunir les diverses interprétations; et je pense que l'on me saura gré d'avoir ainsi mis d'accord les commentateurs.

[c] Egnatius, philosophe stoïcien, client de Soranus, dit Tacite; il se laissa corrompre et dénonça son ami. « Par un extérieur sévère il an-

Stoïcus occidit Baream, delator amicum,
Discipulumque senex, ripâ nutritus in illâ
Ad quam Gorgonei delapsa est penna caballi[25].
Non est Romano cuiquam locus, hìc, ubì regnat
Protogenes aliquis, vel Diphilus, aut Erimanthus;
Qui, gentis vitio, nunquàm partitur amicum;
Solus habet. Nam, quùm facilem stillavit in aurem
Exiguum de naturæ patriæque veneno,
Limine summoveor; perierunt tempora longi
Servitii : nusquàm minor est jactura clientis.
Quod porrò officium, ne nobis blandiar, aut quod
Pauperis hìc meritum, si curet nocte togatus
Currere, cùm prætor lictorem impellat, et ire,
Præcipitem jubeat, dudùm vigilantibus orbis[26],
Ne prior Albinam et Modiam collega salutet?
Divitis hic servi claudit latus ingenuorum[27]
Filius : alter enim, quantùm in legione Tribuni[28]
Accipiunt, donat Calvinæ vel Catienæ,

« nonçait un disciple de Zénon; tout en lui, par un long exercice, « semblait nous présenter l'image de la probité; sa voix, son langage, « ses vêtemens : mais au fond du cœur rien de plus perfide. Adroit et « rusé il cachait, sous le masque de la vertu, son avarice et son liberti- « nage. » Un philosophe abandonne Bareas dans son malheur, et un barbare, nommé Asclépiodore, Bithynien de naissance, fut son défenseur et son appui jusqu'au dernier moment. Quelques auteurs prétendent que cet Egnatius était natif de Tarse en Cilicie; mais la plupart s'accordent à dire qu'il naquit à Thèbes en Béotie.

[a] *Au salut matinal.* Nous avons parlé dans la première satire de cette coutume des anciens Romains de se transporter, dès l'aube du jour, chez leurs patrons pour les saluer; les captateurs se montraient ordinairement les plus zélés.

[b] *Ignorez-vous.* Les cinq vers latins ont fort embarrassé nos commentateurs; et réellement le passage est fort obscur. Farnabe, que M. Dus-

N'est-ce pas ce vieillard, nourri dans la contrée
Où vint, en descendant de la voûte azurée,
Le quadrupède ailé qui bondit sur l'Hémus?
Il n'est pas un palais d'où je ne sois exclus.
Dès qu'Erimanthe y règne, un Romain fait ombrage.
On ne peut supporter qu'un ami se partage;
C'est le vice du Grec. Suis-je de la maison?
Dans l'oreille du maître il distille un poison,
Fruit de son caractère, et né dans sa patrie.
Dès lors on m'éconduit, on me chasse, on oublie
Un siècle de tourmens, de peines et de soins.
Fût-il jamais de ville où l'on regrettât moins
La perte d'un client? Que dis-je? à l'opulence
Le pauvre peut-il bien vanter sa patience?
Et quel mérite a-t-il? quand, dès le point du jour,
Le préteur, empressé de lui faire sa cour,
Appelle son licteur : « Cours, rends-toi chez Modie;
« Albine est quelquefois sujette à l'insomnie;
« Riches, elles n'ont pas même un collatéral;
« Cours, devance un collègue au salut matinal [a]. »
Ignorez-vous pourquoi le fils d'un consulaire [b],
De l'opulent esclave escorte la litière?
Cet esclave est fort riche; il donne à Calvina
Plus d'or que, dans un an, tribun n'en recevra,
Pour presser dans ses bras l'illustre courtisane;

sault a pris presque toujours pour guide, me semble n'avoir pas entendu ce passage. *Alter* peut-il se rapporter à l'*esclave riche?* C'est lui au contraire qui donne des millions aux courtisanes du premier ordre, tandis que l'homme libre, qui le suit et l'accompagne, n'ose pas examiner les appas de la louve en toge et dans sa niche. Pourquoi donc? parce qu'il est pauvre, et que Juvénal trace ici le tableau des privations de l'indigence; voyez la suite. Ne sont-ce pas les premiers traits de l'esquisse? et le sens qu'ont adopté la plupart des interprètes de Juvénal ne serait aucunement en rapport avec la description qu'il va faire des rigueurs auxquelles la pauvreté se trouve exposée dans Rome.

Ut semel atque iterùm super illam palpitet : at tu,
Quùm tibi vestiti facies scorti placet, hæres,
Et dubitas altâ Chionen deducere sellâ.
Da testem Romæ tam sanctum, quàm fuit hospes[29]
Numinis Idæi : procedat vel Numa, vel qui[30]
Servavit trepidam flagranti ex æde Minervam :
Protinùs ad censum ; de moribus ultima fiet
Quæstio : Quot pascit servos ? Quot possidet agri
Jugera? Qàum multâ magnâque paropside[31] cœnat?
Quantum[32] quisque suâ nummorum servat in arcâ,
Tantùm habet et fidei. Jures licet et Samothracum,
Et nostrorum aras, contemnere fulmina pauper
Creditur atque Deos, Dîs[33] ignoscentibus ipsis.
Quid, quod materiam præbet caussasque jocorum
Omnibus hic idem, si fœda et scissa lacerna,

[a] *Les séduisans appas !* L'arracher de sa niche élevée ! J'ai un peu adouci cette expression qui peint des mœurs si différentes des nôtres que je n'aurais pas été entendu, si j'avais suivi de trop près l'original. Les louves, à Rome, étaient assises sur des chaises fort élevées à la porte du lieu de prostitution, afin de se faire remarquer des passans, qui avaient le droit de les visiter, comme on visitait les esclaves enfermés dans le Cataste. Elles n'exigeaient qu'une faible rétribution, vulgairement appelée *diabolare scortum*. Voyez à ce sujet le lexicon de Facciolati.

[b] *Numa*. Après le meurtre de Romulus, il s'éleva deux partis à Rome : les anciens sénateurs voulaient pour roi un Romain d'origine, mais les Sabins en voulaient un de leur nation ; on demeura d'accord que les anciens sénateurs choisiraient le roi de Rome, mais qu'ils seraient obligés de choisir un Sabin. Le choix tomba sur Numa Pompilius, homme de bien, sage, modéré, équitable, qui ne cherchait point à se donner de la considération par ses conquêtes. Il se distingua par ses vertus pacifiques. Si tous les rois de Rome eussent été des Numa, dit Montesquieu, cet empire ne serait jamais sorti de la médiocrité. J'ajoute, et c'eût été peut-être un bonheur pour le genre humain.

[c] *Les Dieux de Phrygie ou de Samothrace*. Cette île est fameuse par

Mais toi, pauvre ingénu, ta bourse te condamne
A voir de Chioné les séduisans appas [a],
Sans lui dire, « Descends. » Tu ne l'oserais pas.
A Rome, pour témoin, que Numa [b] se présente;
Offrez ce Métellus, qui de Pallas tremblante
Vint arracher l'image aux fureurs de Vulcain;
Présentez Scipion, l'hôte des Dieux enfin;
On court au cens d'abord... La probité! qu'importe!
Marchent-ils entourés d'une brillante escorte?
Sur leur table sert-on des mets délicieux?
Possèdent-ils des plats rares et précieux?
Ont-ils un équipage, un jardin magnifique?
Leur parole est alors un oracle authentique;
Et dans son coffre-fort chacun peut entrevoir
Le degré de crédit qu'à Rome il doit avoir.
Attestât-il les Dieux de Phrygie [c] ou de Rome?
L'indigent est suspect; on pense qu'un tel homme
Doit mépriser la foudre, ou que les Immortels
Ne daignent point punir d'ignobles criminels.
Pauvre! quel est ton sort? de ta vieille chaussure
Un fil de lin [d] grossier trahit-il la blessure?

un temple dont les mystères n'étaient pas moins respectés que ceux d'Eleusis. Les Dieux Cabires étaient adorés dans cette île, et ce culte tirait son origine de la Phénicie. On était persuadé que les initiés devenaient plus justes et plus saints; que les Dieux Cabires les assistaient dans tous les dangers, et que, par leur secours, ils étaient surtout préservés du naufrage. C'est pourquoi les grands personnages étaient fort soigneux de se faire initier à ce culte; les Dieux étaient Αξιοφος, Αξιοκερσα, Αξιοκερσος et Camillus, c'est-à-dire Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure.

[d] *Un fil de lin.* Regnier, en imitant ce passage de Juvénal, a dit :

Pour moi, si mon habit, partout cicatrisé,
Ne me rendait du peuple et des grands méprisé,
Je prendrais patience, et parmi la misère
Je trouverais du goût; mais ce qui doit déplaire
A l'homme de courage et d'esprit relevé,
C'est que chacun le fuit ainsi qu'un réprouvé.

Si toga sordidula est, et ruptâ calceus[34] alter
Pelle patet; vel si, consuto vulnere, crassum
Atque recens linum ostendit non una cicatrix?
Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quàm quòd ridiculos homines facit. Exeat, inquit,
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cujus res legi non sufficit, et sedeant hìc
Lenonum pueri quocumque in fornice[35] nati.
Hìc plaudat nitidi præconis filius inter
Pinnirapi[36] cultos juvenes, juvenesque lanistæ.
Sic libitum vano, qui nos distinxit, Othoni[37].
Quis gener hìc placuit censu minor, atque puellæ
Sarcinulis impar? Quis pauper scribitur heres?
Quandò in consilio est ædilibus[38]? agmine facto
Debuerant[39] olim tenues migrâsse Quirites.
Haud facilè emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi; sed Romæ durior illis
Conatus. Magno hospitium miserabile, magno
Servorum ventres, et frugi cœnula magno.

[a] *La vanité d'Othon.* L'an de Rome 685, Lucius Roscius Othon porta une loi par laquelle il était défendu de s'asseoir sur l'un des quatorze gradins destinés aux chevaliers Romains au théâtre, si l'on n'avait pas 400,000 sesterces. Velleius Paterculus (liv. 2) parle de cette loi, ainsi que Quintilien dans sa 32e déclamation. Il y avait un article portant qu'un gladiateur, qu'un laniste, ou maître d'escrime, ou tout autre individu qui aurait exercé l'art des jeux, ne pourrait jamais se placer sur les quatorze rangs. Mais les richesses triomphèrent de la loi et de ses dispositions. Le philosophe Anacharsis avait raison de dire qu'elles ne sont faites que pour le pauvre; c'est une toile d'araignée à laquelle une mouche se prend, mais l'aigle passe à travers.

[b] *Ils n'en rougissaient pas.* Dussault, Achaintre, s'appuyant sur Ferrarius, Farnabe et les Valois, prétendent qu'il n'y a point d'allusion.

Si ta lacerne est sale et ta robe en lambeaux,
Une grêle de traits vient redoubler tes maux.
Des rigueurs que sur nous l'indigence accumule,
Quelle est la plus poignante? ah! c'est le ridicule.
« Au rang des chevaliers peux-tu rester assis?
« Impudent! où sont donc tes biens, le cens requis?
« Sors, dit l'appariteur, et place à l'opulence!
« C'est le siége du riche, aurait-il pris naissance
« Dans un vil souterrain? Quoi! le fils du licteur,
« L'héritier du laniste ou du gladiateur
« Doivent-ils applaudir dans l'enceinte commune?
« Silence! c'est ainsi que le veut la fortune. »
Voilà ce qu'a produit la vanité d'Othon [a].
Jamais un père ici n'ouvrirait sa maison
A l'homme vertueux moins riche que sa fille.
Honore-t-on d'un legs une pauvre famille?
Quand l'édile au conseil admet-il l'indigent?
Peuple, jadis lassé d'un contraste affligeant,
Tu partis... Pourquoi donc rentrer dans ce repaire?
Nul obstacle aux talens plus fort que la misère.
A Rome surnager! vains efforts! temps perdu!
Dans la foule, à jamais, vous restez confondu.
D'un seul esclave ici l'entretien vous ruine;
C'est à force d'argent qu'on se loge et qu'on dîne.
Dieu sait encor, Dieu sait quel gîte et quel repas!
Tu rougis de l'argyle... Ils n'en rougissaient pas [b]

Je ne suis point de leur avis. Jouvency, appuyé sur une infinité de commentateurs, dit affirmativement qu'il s'agit ici de Curius Dentatus, si connu dans l'histoire romaine. Ecoutons un moment Achaintre : *Un Romain quelconque, transporté sur-le-champ chez les Marses ou bien à la table des Sabins, se contentera là d'une mante de pêcheur grossière et pesante;* et cet homme érudit explique ainsi le *negavit*. Et depuis quand le parfait a-t-il la force du futur? M. Dussault a été plus conséquent : il a mis *negabit*. C'est assez pour les détails minutieux; voyons la pensée en grand. Eh bien! sans entrer dans une grande dis-

Fictilibus cœnare pudet, quod turpe negabit
Translatus subitò ad Marsos, mensamque Sabellam,
Contentusque illìc veneto duroque cucullo [40].
Pars magna Italiæ est, si verum admittimus, in quâ
Nemo togam sumit, nisi mortuus. Ipsa dierum
Festorum herboso colitur si quandò theatro
Majestas, tandemque redit ad pulpita notum
Exodium [41], quùm personæ pallentis hiatum
In gremio matris formidat rusticus infans;
Æquales habitus illìc, similesque videbis
Orchestram [42] et populum : clari velamen honoris,
Sufficiunt tunicæ summis ædilibus albæ.
Hìc ultrà vires habitûs nitor : hìc [43] aliquid plus
Quàm satis est; interdùm alienâ sumitur arcâ.
Commune id vitium est; hìc vivimus ambitiosâ [44]
Paupertate omnes. Quid te moror? Omnia Romæ
Cum pretio. Quid das, ut Cossum aliquandò salutes?
Ut te respiciat clauso Vejento labello?

cussion, je prie le lecteur de comparer ma traduction à la note d'Achaintre. Pourrait-il s'empêcher de dire que la pensée généralisée est vague, sans but, sans liaison, faible, incohérente; au lieu que la comparaison donne de l'énergie et de la force, et termine le tableau par un trait digne de Juvénal.

« *Masque.* Je croirais volontiers, avec l'abbé Dubos, que les anciens auraient fait quitter le masque aux comédiens, si leurs théâtres eussent été moins vastes; le jeu de la physionomie eût été chez eux à peu près inutile. Comment aurait-il été aperçu par des spectateurs, souvent éloignés du comédien de 12 à 15 stades? Dans un si grand éloignement les anciens retiraient ce grand avantage de la concavité du masque, c'est qu'elle augmentait le son de la voix. On voit par les figures des masques, qui sont encore sur les anciens manuscrits, sur les médailles, dans les ruines du temple de Marcellus, que leur bouche était excessivement grande: c'était pour ainsi dire une gueule béante.

Nos antiques héros sous une humble chaumière;
Le corps enveloppé d'une étoffe grossière,
Dédaignaient-ils la table et les mets des Sabins?
Oserai-je le dire? encor chez nos voisins,
Cette simplicité n'est pas abandonnée;
De la toge, en ces lieux, la mort seule est ornée.
Dans les jours solennels, consacrés à leurs Dieux,
Viennent-ils écouter des vers facétieux?
Dans ce petit théâtre, entouré de verdure,
Où du masque [a] effronté la livide figure
Fait pâlir sur sa mère un grossier nourrisson,
Parmi les spectateurs, nulle distinction,
Nulle place marquée; et la blanche tunique
Est de l'édile seul l'insigne honorifique.
Mais, riche ou pauvre, ici le faste a tout séduit;
La fortune, on la brave, et l'honneur, on le fuit.
Dans Rome, sur les pas de la fière opulence,
Marche l'ambition unie à l'indigence.
Pourquoi tergiverser [b]?... Tout dans Rome est vénal:
Pour donner à Cossus le salut matinal,
Combien? de Veienton à quel prix le sourire?
Ce Mède, de ton roi l'idole et le martyre,
Dans un jour solennel, fait-il présent aux Dieux

[b] *Quid te moror? Pourquoi tergiverser?* Il s'en faut bien que cette traduction soit littérale. Juvénal fait parler Umbritius dans toute la satire: cet interlocuteur, après avoir tracé quelques tableaux pris dans Rome, s'arrête brusquement et termine par une affreuse vérité, mais qui n'a presque aucune liaison avec ce qui précède. Je sais bien que le style coupé, même un peu saccadé, convient à la colère et à l'indignation. Le *quid te moror* fait même image; il fait attendre une grande pensée, une accusation plus odieuse que celle qu'il vient d'intenter aux Romains, et le lecteur n'est pas trompé. Mais j'ai cru devoir faire un sacrifice à notre langue; elle exige impérieusement des transitions, et des transitions ménagées avec art. Pourrait-on me faire un crime d'avoir cédé quelquefois au génie de la langue française?

Ille[45] metit barbam, crinem hìc deponit amati;
Plena domus libis[46] venalibus. Accipe, et istud
Fermentum tibi habe : præstare tributa clientes
Cogimur, et cultis augere peculia[47] servis.
Quis timet aut timuit gelidâ Præneste ruinam,
Aut positis nemorosa inter juga Volsiniis, aut
Simplicibus Gabiis[48], aut proni Tiburis arce?
Nos urbem colimus tenui tibicine fultam
Magnâ parte suî : nam si labentibus obstat
Villicus, et veteris rimæ contexit hiatum,
Securos pendente jubet dormire ruinâ.
Vivendum est illic, ubì nulla incendia, nulli
Nocte metus. Jam poscit aquam, jam frivola[49] transfert
Ucalegon; tabulata tibi jam tertia fumant.
Tu nescis; nam, si gradibus trepidatur[50] ab imis,

[a] *Ou de ses longs cheveux.* A Rome on ne se faisait raser et couper les cheveux que depuis l'âge de 21 ans jusqu'à 49. (Voyez Dussault, note 20e, et Suétone, *vie de Néron.*) Il s'était établi chez les Romains une coutume assez singulière à l'occasion de la coupe de la première barbe. On l'enfermait dans une petite boëte d'or ou d'argent, que l'on consacrait à quelque divinité, et principalement à Jupiter Capitolin. Les amis, les cliens ne manquaient pas de se rendre chez le patron, armés de quelques petits présens. Dès l'origine, c'était le jeune homme qui distribuait quelques médailles, connues sous le nom de *sportulæ*; mais, du temps de la république, les cliens n'étaient pas ce qu'ils furent sous les empereurs.

[b] *Préneste, Gabie, Volsinie, Tibur.* J'ai supprimé tous les qualificatifs périphrasés; notre langue n'admet point, surtout en poésie, ces détails trop techniques, et qui sont du ressort de la géographie. Nommer deux villes, en nommer quatre, la chose est assez indifférente, dès l'instant que vous n'altérez pas la pensée principale. Nos géographes prétendent que la première de ces villes subsiste encore sous le nom de *Palestrine.* Cette ville moderne est située au pied de la hauteur sur laquelle avait été bâtie Préneste.

[c] *L'architecte.* Le *fermier*, porte le texte. Quoi qu'en dise Achaintre,

De sa première barbe ou de ses longs cheveux [a] ?
De gâteaux aussitôt la maison est remplie.
« Cette pâte est exquise ; acceptez, je vous prie... »
Avec tous ces tributs que le client fournit,
De l'esclave adoré le pécule grossit.
Vous n'avez pas à craindre, à Gabie, à Préneste [b],
Ces horribles fléaux qui rendent si funeste
L'asile des Romains. Vous êtes effrayés
De rencontrer partout mille murs étayés,
Dont le frêle soutien fléchit et vous menace.
A-t-il d'un vieux manoir reblanchi la surface,
Ou d'un bois vermoulu poli la vétusté ?
« Dormez, dit l'architecte [c], en toute sûreté. »
Et le pauvre, blotti dans l'antique édifice,
Se couche tous les soirs au bord d'un précipice.
Ah ! ne balançons plus : allons vivre en ce lieu ;
Où, la nuit, on ne craint ni le fer, ni le feu.
Ucalegon chargé de son pauvre ménage,
Crie au secours [d] ! de l'eau ! mais le troisième étage

villicus signifie ici *fermier*, principal locataire ; car, en supposant que ce fût un maçon de village qui eût ainsi réparé les maisons, à qui s'adresserait-il, quand il dit que l'on peut dormir en toute sûreté dans l'asile qu'il vient de rétablir et d'étayer ? Aux locataires ? Mais ce n'est pas au maçon qu'ils s'adressent pour avoir un logement. Ensuite une telle interprétation présente aussi quelque chose d'obscur, d'enveloppé, de ténébreux ; et pourquoi rendre l'auteur plus difficile encore, en imaginant des significations, en donnant à des mots des acceptions qu'ils n'ont jamais eues ? Ce qui prouve qu'il y avait à Rome des principaux locataires, c'est le mot *conducere*, employé si souvent dans cette satire dès les premiers vers, et dans le sens de *louer des maisons*. Et ces maisons ainsi louées, enrichissaient souvent les fermiers dans une ville comme Rome, où se rendaient tant d'étrangers. (Voyez la note latine.)

[d] *Imitation de Boileau*, Sat. VI :

J'entends crier partout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit ;
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,

Ultimus[51] ardebit, quem tegula sola tuetur
A pluviâ, molles ubi reddunt ova columbæ.

Lectus[52] erat Codro Proculâ minor, urceoli sex,
Ornamentum abaci; nec non et parvulus infrà
Cantharus[53], et recubans sub eodem marmore Chiron:
Jamque vetus græcos servabat cista libellos,
Et divina opici rodebant carmina mures[54].
Nil habuit Codrus: quis enim negat? et tamen illud
Perdidit infelix totum nihil. Ultimus autem
Ærumnæ cumulus, quòd nudum et frusta rogantem
Nemo cibo, nemo hospitio tectoque juvabit.
Si magna Arturî cecidit domus, horrida mater,
Pullati[55] proceres, differt vadimonia prætor.
Tunc gemimus casus Urbis, tunc odimus ignem.
Ardet adhùc, et jam accurrit, qui marmora donet,
Conferat impensas. Hìc nuda et candida signa;
Hic aliquid præclarum Euphranoris et Polycleti,
Phæcasianorum[56] vetera ornamenta Deorum;

Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.

Dans cette imitation, Boileau est bien supérieur à l'original, un peu faible dans la partie descriptive. Si toutes les satires de notre législateur étaient écrites de ce style, elles seraient des chefs-d'œuvre, et cependant elles sont la partie la plus faible de ses beaux ouvrages.

[a] *Imitation de Boileau*, Sat. I :

Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage:
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage:
Un lit et deux placets composaient tout son bien;
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amand n'avait rien.

Ai je bien fait, ai-je mal fait de traduire littéralement presque les deux derniers vers de ce tableau? Le bon goût les rejette; mais un peu de respect pour la vénérable antiquité.

[b] Euphranor, natif des environs de Corinthe, dans la 104e. olym-

Brûle déjà; le feu s'élève en tourbillon;
Et tu ne le sais pas, commensal du pigeon :
Tu seras le dernier qu'atteindra l'incendie.
Un lit [a] vieux et plus court que la courte Mévie,
Six gobelets d'argyle, un buffet suranné,
Une mauvaise coupe, un centaure écorné,
Et la corbeille antique, où quelques rats opiques
Rongeaient, à qui mieux mieux, ses œuvres pindariques,
Du malheureux Codrus étaient l'unique bien.
Qui pourrait le nier? soit : Codrus n'avait rien;
Mais de l'infortuné ce rien fit la richesse.
Le feu le lui ravit! personne ne s'empresse
A donner un asile, un habit et du pain
A cet infortuné, qui les demande en vain.
Mais si d'Arturius le palais est en flammes,
Un affreux désespoir s'empare de nos dames;
La noblesse est en deuil; dans ce moment fatal,
Le préteur consterné descend du tribunal :
Le terrible élément!!! c'est alors qu'on l'abhorre;
Quel zèle! quelle ardeur! la maison brûle encore,
Et tout le monde accourt; chacun veut, à ses frais,
Jeter les fondemens de son nouveau palais.
Voyez l'un d'Euphranor [b] apporter les statues,

piade : il fut en même temps peintre célèbre et fameux statuaire. Voici ce que dit Pline de cet artiste : *Docilis ac laboriosus et in quocumque genere excellens ac sibi æqualis hic primus videtur, expressisse dignitates heroum.* Docile, laborieux, supérieur dans tous les genres et toujours le même, ce fut le premier qui sut donner de la majesté à la figure de ses héros. Polyclète, qui l'avait précédé, naquit vers la 87e. olympiade; ce célèbre sculpteur passe pour avoir porté la sculpture au dernier degré de la perfection, par la grâce et la correction de ses ouvrages. Quiconque a lu Pline le naturaliste peut se faire une idée de la fameuse statue de Polyclète, nommée la *règle*. C'est le célèbre Doriphore dont parle aussi Cicéron dans son parfait orateur (*orator*). Pline encore, dans le 59e. chap. du 34e. liv., dit que l'on ne pouvait rien voir de plus beau que les deux *astragalizontes*. *Astragalizontes* signifie, qui jouent aux osselets.

Hic libros dabit et forulos, mediamque Minervam;
Hic modium argenti. Meliora et plura reponit
Persicus[57] orborum lautissimus, et meritò jam
Suspectus, tanquàm ipse suas incenderit ædes.

Si potes avelli Circensibus, optima Soræ,
Aut Fabrateriæ domus, aut Frusinone paratur,
Quanti nunc tenebras[58] unum conducis in annum.
Hortulus hîc puteusque brevis, nec reste movendus,
In tenues plantas facili diffunditur haustu.
Vive bidentis amans, et culti villicus horti,
Undè epulum possis centum dare Pythagoreis.
Est aliquid, quocumque loco, quocumque recessu,
Unius sese dominum fecisse lacertæ[59].
Plurimus hîc æger moritur vigilando; sed illum
Languorem peperit cibus imperfectus et hærens,

[a] Phydias, le sculpteur des Dieux, naquit à Athènes, et florissait vers la 83e. olympiade. La statue de Jupiter en or et en ivoire, haute de soixante pieds, fit le désespoir de tous les grands artistes de son temps. Pausanias rapporte que les Eléens conservèrent très-long-temps l'atelier de Phydias, que les voyageurs instruits allaient visiter avec une espèce de vénération. Les Italiens, de nos jours, ont le plus grand respect pour tout ce qui a appartenu aux grands génies nés dans cette belle région. A Ferrare, on conserve précieusement la maison de l'Arioste, les meubles, jusqu'à la plume et l'écritoire dont il se servait pour écrire ses immortels ouvrages. Personne ne l'habite, c'est un petit temple consacré aux muses; et nous, Français, nous nous contentons de quelques petites inscriptions. Il y a quarante ans, on ne savait pas où étaient les tombeaux de Racine et de La Fontaine.

[b] *Falvaterre*, *Frusinone*, *Sore*. La première existe encore; elle est située sur l'Iris, aujourd'hui *Garigliano*; elle appartenait à la fameuse nation des Volsques. *Frusinone*, se nomme aujourd'hui Fru-

L'autre vient remplacer les tablettes perdues,
Les livres, les tapis, le buste de Pallas;
Un troisième survient armé d'un Phydias [a];
Du Crésus, sans enfans, la demeure nouvelle,
Est, après l'incendie, et plus riche et plus belle.
Le fourbe m'est suspect; je crois, avec raison,
Qu'il mit le feu lui-même à l'ancienne maison.
Romain, si tu le peux, quitte le rétiaire;
Arrache-toi du cirque et viens à Falvaterre [b],
A Sore, à Frusinone, aux rives de l'Iris,
Le plus joli manoir, tu l'auras à ce prix,
Qu'ici, par an, te coûte une loge fétide;
Là, sans effort puisée, une eau pure et limpide
De ton petit jardin arrosera les fleurs.
Vivez, amis des champs; vivez, bons laboureurs;
Dans vos vergers, chéris de Pomone et de Flore,
Cueillez de quoi nourrir cent fils de Pythagore [c].
Au bout de l'univers serait-il transporté,
Heureux qui dit : Ce chaume est ma propriété.
Ici, plus d'un malade expire d'insomnie [d]:
Ce fracas, ce tumulte abrègent notre vie.
L'estomac enflammé perd toute sa vigueur;
On s'affaiblit, on tombe, on périt de langueur.

silone dans la campagne de Rome; Sore existe encore avec le même nom, auprès du Garigliano.

[c] Pythagore naquit à Samos, entre la 43e. et la 53e. olympiade. Il parcourut la Grèce, l'Egypte et l'Italie, et s'arrêta à Crotone, où il fit un très-long séjour. On dit que les féroces Crotoniates l'égorgèrent à l'âge de cent quatre ans, et le placèrent ensuite au rang des dieux. La doctrine de Pythagore a été bien connue et bien exposée par Ovide, liv. xv des *Métam.* Voyez encore dans J. J. Rousseau, *Emile*, premier volume, l'éloquent morceau, traduit de Plutarque, sur les premiers hommes carnivores.

[d] Martial fait aussi un tableau des embarras de Rome; mais il est faible, puérile, et ne peut en aucune manière être mis en comparaison avec le tableau de Juvénal.

Ardenti stomacho : nam quæ meritoria[60] somnum
Admittunt? magnis opibus dormitur in Urbe.
Indè caput morbi : rhedarum transitus arcto
Vicorum in flexu, et stantis convicia mandræ
Eripient somnum Druso[61], vitulisque marinis.
Si vocat officium, turbâ cedente, vehetur
Dives, et ingenti[62] curret super ora Liburno,
Atque obiter leget, aut scribet, vel dormiet intùs;
Namque facit somnum clausâ lectica fenestrâ :
Antè tamen veniet : nobis properantibus obstat
Unda prior; magno populus premit agmine lumbos
Qui sequitur; ferit hic cubito, ferit assere duro

[a] *Vers de Boileau.* Le lecteur en trouvera encore un autre dans la 7e. satire. Sur cinq mille vers en avoir emprunté deux au maître, est-ce là véritablement un plagiat? Je ne crois pas mériter le supplice que Ptolémée Philadelphe fit souffrir aux poëtes qui voulurent disputer les prix à ses jeux littéraires. Je défie tous les Aristophanes du monde; du reste, en parlant d'Aristophane, je n'entends pas parler du poëte comique, mais du bibliothécaire d'Alexandrie, dont parle Vitruve dans le *proœmium* de son 7e. livre.

[b] *Imitation de Boileau* :

Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont, en moins de rien, suivis de plus de mille;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets, en sonnant, augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout des passans enchaînant les brigades,
Au milieu de Paris font voir les barricades;
On n'entend que des cris poussés confusément;
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement, etc.

[c] *Le riche.* Peut-être trouvera-t-on, dans la description, le texte paraphrasé. J'avais d'abord traduit d'une manière plus concise; ensuite, remaniant mon ouvrage, j'ai vu avec peine que les traits les plus saillans étaient disparus. Laissant alors de côté toute espèce de crainte, j'ai achevé le tableau à ma manière, et j'ose espérer que le lecteur ne

A Rome, pour dormir, où trouver un asile?
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort dans cette ville [a].
De là naîtront bientôt la fièvre et ses douleurs.
De mille Phaëtons [b] les grossières clameurs
Arrêtent des mulets la bruyante cohue.
On se heurte, on s'entasse au détour d'une rue;
On frappe, on s'injurie; et les cris des mutins
Eveilleraient Drusus et tous les veaux marins.
Le riche [c], que réclame une importante affaire,
Sur nos têtes domine, assis dans sa litière [d].
Quatre Liburniens, fiers rivaux des Titans,
Courent, et de leurs mains écartent les passans;
Tandis que leur Mécène, au milieu de l'orage,
Nonchalamment écrit, bâille sur une page,
Ou ferme sa litière et dort paisiblement.
Il me devance; et moi je lutte vainement.
Le peuple me repousse, un obstacle m'arrête;
La foule, qui me suit, en avant me rejette.
Celui-ci me coudoie; un large soliveau [e],

m'en saura pas mauvais gré : *Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.*

[d] *Litière.* Les anciens distinguaient deux sortes de litière: la basterne était une litière dorée, vitrée des deux côtés, et dans laquelle se faisaient porter les riches et les femmes de qualité. L'invention de la basterne est due aux rois de Bithynie; sous Tibère la basterne était une voiture si commune, que les esclaves se faisaient porter en litière par des esclaves d'un rang inférieur. Les pauvres gens n'avaient ni fiacres, ni tabriolets, ni remises.

[e] *Imitation de Boileau :*

En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse;
L'un me heurte d'un mais dont je suis tout froissé,
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.

Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage.

Et plus bas :

Là sur une charrette, une poutre branlante,
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;

Alter; at hic tignum capiti incutit, ille meretram[63].
Pinguia crura luto; plantâ mox undique magnâ
Calcor, et in digito clavus[64] mihi militis hæret.
Nonne vides quanto celebretur sportula fumo?
Centum convivæ; sequitur sua quemque culina.
Corbulo vix ferret tot vasa ingentia, tot res
Impositas capiti, quas recto vertice portat
Servulus infelix, et cursu ventilat ignem.
Scinduntur tunicæ sartæ; modò longa coruscat
Sarraco[65] veniente abies, atque altera pinum
Plaustra vehunt; nutant altæ, populoque minantur.
Nam si procubuit, qui saxa Ligustica portat
Axis, et eversum fudit super agmina montem,
Quid superest de corporibus? quis membra, quis ossa
Invenit? obtritum vulgi perit omne cadaver,
More animæ. Domus intereà secura patellas
Jam lavat, et buccâ foculum excitat, et sonat unctis
Striglibus[66], et pleno componit lintea gutto.

Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur ce pavé glissant.

D'après Spartien, Trajan et Adrien renouvelèrent à Rome une ancienne loi de police portant qu'aucune charrette pesamment chargée ne pourrait circuler dans Rome après le lever du soleil jusqu'à la dixième heure, à moins qu'elle ne transportât des matériaux pour les temples, les édifices publics, ou des objets nécessaires à la célébration des jeux ou des triomphes. Qu'auraient donc dit ces empereurs dans Paris, avec nos millions de voitures de toute espèce?

[a] Corbulon, homme illustre et grand capitaine. Il vivait sous Néron. Tacite, liv. 13 des *Annales*, dit de lui : *Corpore ingens, verbis magnificus, super experientiam sapientiamque, etiam specie inanium validus*. Il fut long-temps employé en Asie.

[b] *Ligustrica saxa*, marbres de Ligurie, aujourd'hui marbres de Carrare. La Ligurie comprenait autrefois ce que nous appelons aujour-

Une immense métrète, ébranlent mon cerveau.
Cet autre m'éclabousse; une large chaussure,
En pesant sur mon pied, le met à la torture,
Et le clou du soldat me déchire les doigts.
Quelle épaisse fumée aux portes de nos rois!
Suivis de leur cuisine, autour du vestibule,
Cent convives, et plus, reçoivent la sportule.
Corbulon [a] fléchirait sous le poids de l'airain,
Que porte, sans broncher, un esclave Africain.
Il ranime, en courant, son feu prêt à s'éteindre;
Sous sa robe en lambeaux il n'a plus rien à craindre...
Vois venir sur son char cet énorme sapin;
Mille autres vont le suivre; et le chêne ou le pin,
Balançant dans les airs sa vacillante masse,
Semble multiplier la foule qu'il menace.
Survient un autre char qui porte dans son sein
Les marbres [b] arrachés des flancs de l'Apennin.
L'essieu crie et se rompt; une montagne entière
S'écroule sur le peuple; et, réduits en poussière,
Où donc trouver le corps, les membres? tout périt.
Comme un souffle léger, Dave [c] s'évanouit.
Au logis, cependant, le troupeau domestique,
Ignorant du défunt l'aventure tragique,

d'hui le marquisat de Saluces, partie du Piémont, la plus grande partie du Montferrat, toute la côte de Gênes, la seigneurie de Monaco et le comté de Nice, etc. Les Liguriens étaient divisés en Liguriens chevelus et en Liguriens montagnards. Ces derniers habitaient l'Apennin; les autres occupaient les côtes de la mer. Les Romains tiraient de *Luna* leur plus beau marbre.

[c] *Dave*. Nom d'un esclave pris au hasard. Le latin est sans liaison; j'ai toujours fait les plus grands efforts pour passer d'une description à l'autre d'une manière moins brusque. En lisant le texte, on sent bien que l'esclave qui a été chargé d'aller à la sportule, périt avec tous les Romains pulvérisés par la chute des marbres; mais Juvénal ne le dit pas : de sorte qu'il faut remonter au commencement du paragraphe précédent pour savoir quel est cet esclave que ses camarades attendent. En liant, j'ai cru rendre service au lecteur.

Hæc inter pueros variè properantur : at ille
Jàm sedet in ripâ, tetrumque novicius horret
Porthmea[67] ; nec sperat cœnosi gurgitis alnum
Infelix, nec habet quem porrigat ore trientem[68].

Respice nunc alia ac diversa pericula noctis :
Quod spatium tectis sublimibus, undè cerebrum
Testa ferit, quotiès rimosa et curta fenestris
Vasa cadunt ; quanto percussum pondere signent,
Et lædant silicem. Possis ignavus haberi,
Et subiti casûs improvidus, ad cœnam si
Intestatus eas : adeò tot fata, quot illâ
Nocte patent vigiles, te prætereunte, fenestræ.
Ergò optes, votumque feras miserabile tecum,
Ut sint contentæ patulas defundere pelves.

Ebrius ac petulans, qui nullum fortè cecidit,
Dat pœnas, noctem patitur lugentis amicum

[a] *Sans un seul denier.* Après avoir lavé le corps du défunt, on lui ouvrait les yeux que l'on avait fermés après le dernier soupir ; on lui mettait une pièce de monnaie dans la bouche : cette coutume était générale à Rome et dans la Grèce. Il n'y avait que les Hermaniens, habitans d'une petite île du Péloponèse, qui prétendaient passer gratis la barque à Caron. Il y a un dialogue de Lucien, dont les interlocuteurs sont Caron et Ménippe le cynique, sur le droit payé au nocher des enfers, qui prouve combien les honnêtes gens se moquaient des superstitions de l'Orphéisme.

[b] *Contemple.* Claudien, en parlant de la hauteur des palais et des maisons de Rome, dit :

Quâ nihil in terris complectitur altius aer.

Mais Vituve, qu'il faut consulter quand il s'agit d'édifices et d'architecture, nous dit que les Romains furent forcés d'élever extraordinairement leurs maisons, pour loger tous les habitans que renfermait cette

Dispose tout, prépare et la table et le bain ;
L'un rallume le feu, l'autre fait dans sa main
Résonner le frottoir, tandis que dans l'abîme
Le Styx voit sur ses bords l'ombre de la victime,
Qui, sans un seul denier[a] pour passer l'Achéron,
Regarde, en frémissant, le farouche Caron.
La nuit, autres dangers, mille objets d'épouvante...
Contemple[b] de ces toits la hauteur effrayante;
Quel espace! du faîte à chaque instant lancé[c],
L'inutile débris, le vase fracassé,
De son poids, en tombant, marque et blesse la pierre.
Quel coup! s'il rencontrait ta tête la première!
Vas-tu souper en ville? Il serait imprudent
De sortir du logis sans faire un testament.
D'un trépas fortuit, partout, sur ton passage,
Une fenêtre ouverte est le triste présage.
Au milieu de la grêle, hélas! quels sont les vœux
Que tu formes alors? « Heureux, cent fois heureux
« Si je ne recevais qu'une eau sale et fétide[d]! »
Un suppôt de Bacchus, sous son bras homicide,
N'a vu tomber personne; en proie à sa douleur,

ville; les Romains n'avaient pas la ressource des faubourgs, presque tous occupés par les maisons de plaisance des sénateurs ou des riches; il n'y avait que le quartier au-delà du Tibre qui fût habité par les affranchis, presque tous marchands ou usuriers; le *transtevère* l'est aujourd'hui par les *braves;* et si vous saviez ce que sont les *braves* en Italie!

[c] *Imitation de Boileau*, Sat. VI :

Et des couvreurs grimpés au toît de la maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.

[d] *Eau sale et fétide.* Le père Tarteron a traduit d'une manière assez plaisante ces deux vers, *ut contentæ*, etc.; les mots *pelves patulæ* ne l'ont pas effrayé. « Ce que vous pouvez souhaiter de mieux, dit-il, est « qu'on ne vous casse pas la tête avec le pot, mais qu'on se contente « de vous coiffer avec ce qui est dedans.» En général, ce pauvre jésuite, fort savant d'ailleurs, fait parler Juvénal comme un véritable bouffon, ou comme un de ces laquais du Pont-Neuf dont parle Boileau.

Pelidæ, cubat in faciem, mox deindè supinus.
Ergò non aliter poterit dormire? Quibusdam
Somnum rixa facit : sed, quamvis improbus annis,
Atque mero fervens, cavet hunc quem coccina[69] lænæ
Vitari jubet et comitum longissimus ordo,
Multùm prætereà flammarum, et ænea lampas.
Me quem luna solet deducere, vel breve lumen
Candelæ, cujus dispenso et tempero filum,
Contemnit. Miseræ cognosce procemia[70] rixæ,
Si rixa est, ubi tu pulsas, ego vapulo tantùm.
Stat contrà, starique jubet : parere necesse est;
Nam quid agas, quùm te furiosus cogat, et idem
Fortior? Undè venis? exclamat : cujus aceto,
Cujus conche[71] tumes? quis tecum sectile porrum

[a] J'avais traduit : *Passe la nuit d'Achille.* Cette locution était hardie, mais elle présentait une traduction littérale. L'auteur dit plus : *souffre la nuit d'Achille.* Je n'ai pas osé aller jusque-là en français. Les deux vers d'Homère sont en grec dans Achaintre et en latin dans Dussaulx. J'ai cru devoir tout réunir dans cette note.

Ἄλλοτ' ἐπὶ πλευρὰς καταπαιόμενος, ἄλλοτε δ' αὖτε
Ὕπτιος, ἄλλοτε δὲ πρηνὴς, τοτὲ δ' ὄρθος ἀναστὰς.

Nunc lateri incumbens iterùm post paulò supinus
Corpore, tunc pronus, tùm surgens denique rectus.

[b] *Pour prélude au sommeil.* On trouve encore dans quelques villes méridionales de la France des usages qui remontent à la plus haute antiquité. Les consuls y portaient la toge, mais rouge; on appelait consuls les maires ou échevins : les jeunes gens choisissaient ordinairement la nuit pour courir dans la ville et troubler le repos des citoyens paisibles : point de lieux d'aisance; tout se jette par les fenêtres, et malheur aux passans! Quand on lit Suétone dans le sein de ces villes, on croit se trouver dans l'ancienne Rome.

[c] *Et ces vases d'airain.* Avec les racines du papyrus européen, qui n'est autre chose que le jonc, on faisait une espèce de fil ou de petite mèche que l'on enduisait de cire commune; les pauvres habitans

Il tourmente son lit... C'est Achille en fureur[a],
Pleurant sur un ami ; son âme est au supplice ;
S'il ne fait à Morphée un cruel sacrifice,
Pour lui, point de repos... A ces petits tribuns,
Et, Dieu merci, dans Rome il en est quelques-uns,
Pour prélude au sommeil[b] un crime est nécessaire.
Echauffé par le vin, ce jeune téméraire,
Quand il voit du préteur le cortége nombreux,
Evite avec prudence et la pourpre, et ces feux,
Et ces vases d'airain[c] d'où jaillit la lumière.
Il me méprise, moi que Phébé seule éclaire,
Ou le faible rayon de ce fil onctueux
Que ménage avec art mon doigt ingénieux.
Veux-tu savoir comment la querelle s'engage?
Querelle! ainsi nommer un affreux brigandage!
Quand l'un toujours battant, l'autre est le seul battu.
Le furieux s'écrie : « Alte-là! d'où viens-tu? »
Sa vigueur m'épouvante : obéir et me taire,
Quand il est le plus fort, qu'ai-je de mieux à faire?
« Dis-moi quel artisan t'a gonflé de poireaux[d]?
« Quelle main t'a versé le vinaigre à grands flots?

de Rome, pour se conduire pendant la nuit, car cette superbe ville n'était pas éclairée, se servaient de ces chandelles; mais le riche faisait porter devant lui le candélabre, *ænea lampas*, ou des torches; et cette coutume s'est conservée dans les villes du midi qui ont été sous la domination des Romains. Les plus indigens ou les esclaves romains se servaient souvent d'une pomme de pin, et c'est encore dans les Alpes et les Apennins le flambeau des montagnards. Ces détails sont pris dans Pline le naturaliste, liv. 9, chap. 10. Voy. Virg., 7e. liv. de l'Enéide.

[d] Cette querelle d'Allemand que cherche le malfaiteur à l'homme paisible qui se retire, était fort difficile à traduire, en vers surtout; le *conche*, le *porrum sectile*, le *labra vervecis elixi* présentaient des difficultés presque insurmontables. Presque tous les commentateurs assurent que le *sectile porrum* est l'*ail* ou l'*échalotte*. Mais ne peut-il pas aussi s'entendre des *poireaux*? ne se divisent-ils pas aussi? ne sont-ils pas par tuniques multipliées les unes sur les autres et fa-

Sutor, et elixi vervecis labra comedit?
Nil mihi respondes? aut dic, aut accipe calcem.
Ede ubi consistas? in quâ te quæro proseuchâ?
Dicere si tentes aliquid, tacitusve recedas,
Tantùmdem est; feriunt pariter : vadimonia deindè
Irati faciunt. Libertas pauperis hæc est :
Pulsatus rogat, et pugnis concisus adorat,
Ut liceat paucis cum dentibus indè reverti.

Nec tamen hæc tantùm metuas : nam qui spoliet te
Non deerit, clausis domibus, postquàm omnis ubique
Fixa catenatæ siluit compago tabernæ.
Interdùm et ferro subitus grassator agit rem,
Armato quotiès tutæ custode tenentur
Et Pomptina palus, et Gallinaria pinus :

ciles à séparer ? Au reste, mon interprétation ne choque le sens en aucune manière, et, pourvu qu'elle ne déplaise pas au lecteur, le reste m'est assez indifférent.

[a] *Proseuchâ*, mot tiré du grec προσευχή signifiant *prières*, et par métonymie, lieu où l'on adresse des prières aux dieux. Les Romains ne donnaient ce nom qu'aux synagogues des Juifs, qui dans tous les temps ont été fort nombreux à Rome. Ces synagogues étaient regardées comme des lieux infâmes dans lesquels les Romains ne pouvaient entrer sans se couvrir d'ignominie. Les jeunes gens se croyaient tout permis contre ces étrangers que l'on avait chassés de leur patrie, et les traitaient comme ils le sont encore aujourd'hui au Caire par les Mamelucks.

[b] *Le pauvre.* Ici se présente à mon esprit une réflexion bien triste pour l'humanité. Quel spectacle offrent ordinairement les villes dont l'étendue et la population ne sont pas en proportion avec l'étendue des Etats dont elles sont les capitales! l'extrême opulence à côté de l'extrême misère. Le sort des anciens esclaves n'était-il pas préférable à celui de quelques habitans d'un faubourg de Paris ? Je sais que la

« La tête de mouton en ragoût préparée,
« Vil esclave, avec toi qui donc l'a dévorée ?
« Réponds, ou tu péris... En quel lieu te chercher ?
« Quelle est la synagogue [a] où tu vas te cacher ? »
Si je réplique, il frappe; et malheur à ma tête,
Si je veux me soustraire à l'horrible tempête.
Ensuite le méchant devant un tribunal
Osera me citer !... Dans ce séjour fatal,
Ainsi le pauvre [b] est libre ; ô comble d'infamie !
Criblé de coups, la joue et livide et flétrie,
Il se prosterne à terre et demande au brigand
Qu'il lui laisse par grâce une dernière dent.
N'est-il plus rien à craindre au pied des Esquilies ?
Ah ! pour vous dépouiller les nocturnes harpies [c]
Manquent-elles jamais de s'élancer sur vous ?
Quand une triple chaîne, ou d'énormes verroux,
Des marchands de Suburre ont assuré l'asile,
Aussitôt on les voit descendre dans la ville,
Et, le glaive à la main, attaquer les passans.
Si quelquefois le fer des gardes vigilans
Les chassent des marais ou du bois Gallinaire [d],

triste distinction des classes est absolument nécessaire dans la société moderne ; mais en voyant quelques individus on rougit d'être de la même espèce. D'où provient un tel fléau ? Du défaut d'instruction. On a beau dire, l'ignorance sera toujours la mère du crime et de l'abrutissement.

[c] *Imitation de Boileau*.

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs aussitôt s'emparent de la ville.

[d] *Bois Gallinaire*, *marais Pontins*. Le premier était une forêt placée entre les bouches du Vulturne et du lac Literne dans la Campanie, non loin du golfe de Cumes ; dans la même contrée, sont encore les marais Pontins, entre le Nymphée et l'Uffeus. Le consul Cethegus, le dictateur Jules César, l'empereur Auguste, Trajan, Théodoric,

Sic indè hùc omnes, tanquàm ad vivaria, currunt.
Quâ fornace graves, quâ non incude catenæ?
Maximus [72] in vinclis ferri modus, ut timeas ne
Vomer deficiat, ne marræ et sarcula desint.
Felices proavorum atavos, felicia dicas
Sæcula, quæ quondàm sub regibus atque tribunis
Viderunt uno contentam carcere Romam!
His alias poteram et plures subnectere causas:
Sed jumenta vocant, et sol inclinat; eumdem est.
Nam mihi commotâ jamdudùm mulio virgâ
Innuit: ergò vale, nostrî memor; et quotiès te
Roma tuo refici properantem reddet Aquino,
Me quoque ad Helvinam [73], Cererem vestramque Dianam
Convelle à Cumis; satirarum [74] ego, ni pudet illas,
Adjutor gelidos veniam caligatus in agros.

le pape Sixte-Quint, et de nos jours l'infortuné pontife Pie VI ont dépensé inutilement des sommes immenses pour le desséchement de ces marais. On ne voyait guère que des pins dans la forêt Gallinaire, dont parle Strabon, liv. 5, page 168. De nos temps, ces lieux sont encore le refuge de brigands qui rendent la route de Rome à Naples extrêmement dangereuse, et plus dangereuse que cette forêt que devait traverser un régiment français partant de la petite ville de Beaune en Bourgogne, auquel la municipalité offrit quatre cavaliers de maréchaussée pour l'escorter et le défendre contre les brigands qui, disait-on, rôdaient depuis quelque temps dans les bois.

[a] *Prison.* Eutrope attribue l'établissement d'une prison à Rome à Tarquin le superbe, tandis que tous les autres auteurs le rapportent au roi Ancus Marcius; ils ajoutent que Tullus y fit creuser un cachot qu'on appela long-temps *carcer tullianus.* Sous Tibère on en construisit une seconde que l'on nomma la prison de Mamertus; les vestiges de cette ancienne prison se trouvent encore sous l'église de S. Joseph à Rome: après ces prisons, il y avait encore à Rome des prisons particulières. Quoique par les lois de Trajan et des Antonins elles fus-

Rome est de ces vautours le refuge ordinaire.
Quel immense vivier pour tous ces malfaiteurs !
Aussi, pour réprimer leurs sanglantes fureurs,
Je vois de tout côté le fourneau qui s'allume ;
Partout sous le marteau j'entends gémir l'enclume.
Que forge-t-on ? des fers. Ah ! bientôt, je le crains,
Pour cultiver nos champs, pour bêcher nos jardins
Le fer nous manquera, tant le crime en consomme !
Ancêtres fortunés, heureux siècles de Rome,
Où la seule prison [a] qu'élevèrent nos rois
Suffisait pour venger et nos mœurs et les lois !
Que de motifs encore accélèrent ma fuite !
Mais déjà dans la mer Phébus se précipite,
Le fouet du Phaëton a donné le signal ;
Il faut partir, adieu : daigne, ô mon Juvénal,
Te souvenir de moi. Si, lassé de ta chaîne,
Le besoin de repos dans Aquin [b] te ramène,
Arrache-moi de Cume [c], et docile à ta voix,
Armé de pied en cap [d], je viendrai dans vos bois
Seconder tes efforts ; à moins que, trop sévère,
Ta muse ne dédaigne un tel auxiliaire.

sent défendues, cependant il était permis à un père d'enfermer et de tenir chez lui en prison un fils incorrigible ; un mari pouvait infliger la même punition à sa femme, et à plus forte raison le maître à l'esclave. Mais les prisons des esclaves étaient hors de Rome en plate campagne. On les appelait *ergastules*.

[b] *Aquin*, cité des Volsques, dans la Campanie. D'après ce passage, point de doute qu'elle ne fût la patrie de Juvénal : elle existe encore et porte le nom d'Aquino, ville épiscopale de la terre de Labour dans le royaume de Naples. Elle est encore illustre dans les fastes de l'Eglise Romaine pour avoir donné la naissance à un docteur célèbre, S. Thomas, dont la *Somme* a causé tant de disputes théologiques.

[c] *Cumes*. Deux Grecs exilés de leur patrie bâtirent, non loin de Pouzol, sur les flancs d'une montagne, la ville de *Cumes* : ces Grecs se nommaient Mégisthène et Hypoclès.

[d] *Armé de pied en cap*. (Voyez l'avant-dernière note sur le texte latin.)

SATIRA IV.

A libidine et luxuriâ Crispini, sumptâ occasione describendi ridiculum quoddam Domitiani super rhombo concilium, senatorum in hanc rem sententias lepidè et salsè exponit.

Sub imperatore Trajano scripta.

RHOMBUS.

Eccè iterùm [1] Crispinus, et est mihi sæpè vocandus
Ad partes : monstrum nullâ virtute redemptum
A vitiis ; æger, solâque libidine fortis :
Delicias viduæ tantùm aspernatur adulter [2].
Quid refert igitur quantis jumenta fatiget
Porticibus ? quantâ nemorum vectetur in umbrâ ?
Jugera [3] quot vicina foro, quas emerit ædes ?
Nemo malus felix, minimè corruptor, et idem

[a] *Imitation.* Gilbert, dans sa satire intitulée *Mon Apologie*, a imité ce début vif et énergique de Juvénal. Mais il reste bien au-dessous de son modèle :

Le voilà ; c'est ce monstre : oui, mon cœur le décèle.

Comme ce dernier hémistiche est faible !

[b] Nous avons parlé de ce Crispinus dans la première satire; Juvénal le ramène sur le théâtre et le rend si hideux, qu'il est impossible de ne pas abhorrer le vice quand on a de pareils tableaux sous les yeux. Cependant il ne faudrait pas fouiller bien avant dans l'histoire pour trouver des Crispinus.

[c] Aucun commentateur n'a bien interprété ce vers de Juvénal. Achaintre dit : *Il méprise les veuves, parce que ce n'est pas par intérêt qu'il aime les femmes, mais par volupté ; il ne fait point comme les pauvres citoyens qui courtisent les veuves avares pour se faire inscrire sur*

SATIRE IV.

Après avoir amèrement reproché à Crispinus sa scélératesse, ses mœurs et son intempérance, Juvénal saisit cette occasion pour décrire le conseil ridicule tenu par Domitien, pour savoir à quelle sauce il mettrait un immense turbot. Les avis des sénateurs sont exposés d'une manière fine, piquante, et *quelquefois fort gaie;* dans cette satire Juvénal se montre le digne rival d'Horace, s'il ne lui est pas supérieur.

Cette satire fut écrite sous le règne de Trajan.

LE TURBOT.

Quoi! sur la scène encor [a] ramener Crispinus [b]!
Le voilà cet esclave... et par quelles vertus
A-t-il cherché, le monstre, à racheter un vice?
S'agit-il d'assouvir un infâme caprice?
Ce corps efféminé montre quelque vigueur;
Pour lui la veuve seule est un objet d'horreur [c].
Avec elle aurait-il l'honneur d'être adultère?
Vainement étendu dans sa riche litière,
Sous son vaste portique il lasse cent chevaux;
L'ombre de ses vergers protégeant son repos,
Ses immenses jardins, opulence inutile!
Nul méchant n'est heureux [d]. Serait-il plus tranquille,
L'incestueux brigand, ce lâche corrupteur,

leurs testamens. En citant les vers d'Ovide, le moderne commentateur semble avoir pénétré le sens; mais pourquoi donc l'explication précédente? elle est inutile. Crispinus méprise les veuves, parce qu'il n'aurait pas avec elles le plaisir d'être adultère. Voilà le véritable sens, telle est la pensée de l'auteur; et, pour peu qu'on réfléchisse, on sentira tout le sel d'un pareil trait.

[d] *Nul méchant n'est heureux*. Belle sentence que Sénèque développe avec un talent admirable dans son livre *de la Providence*.

Incestus, cum quo nuper vittata jacebat
Sanguine adhùc vivo terram subitura sacerdos [4].
Sed nunc de factis levioribus : et tamen alter,
Si fecisset idem, caderet sub judice morum.
Nam quod turpe bonis, Titio Seioque [5], decebat
Crispinum. Quid agas, quùm dira et fœdior omni
Crimine persona [6] est? Mullum [7] sex millibus emit,
Æquantem sanè paribus sestertia libris,
Ut perhibent qui de magnis majora loquuntur.
Consilium laudo artificis, si munere tanto
Præcipuam in tabulis ceram [8] senis abstulit orbi.
Est ratio ulterior, magnæ si misit amicæ,
Quæ vehitur clauso latis specularibus [9] antro.
Nil tale exspectes; emit sibi. Multa videmus,
Quæ miser et frugi non fecit Apicius. Hoc tu

[a] Juvénal montre ici la plus vive indignation contre Domitien, qu'il désigne sous le nom de *judex morum;* car les empereurs avaient aussi réuni au titre d'*imperator* les droits de censure et de tribunat. Ce prince fit condamner à mort la vestale Cornelia Maximilla, quoique absente, et sans vouloir l'entendre, et battre de verges le chevalier Celer; Domitien, qui vécut si long-temps avec sa propre nièce Julie, fille de Titus son frère, et qui protégea toujours Crispinus, coupable d'avoir publiquement attenté à la pudeur d'une vestale! Ce ne fut donc pas pour rétablir l'ancienne discipline, comme l'assure Suétone, que ce prince fit punir Celer et enterrer vivante Maximilla, mais pour exercer une vengeance particulière. Voyez donc avec quelle précaution il faut lire l'histoire, surtout ce minutieux Suétone, toujours petit, toujours froid, mais le plus grand partisan des prodiges et des merveilles.

[b] *Va descendre au tombeau.* On ignore si ce fut Numa ou Tarquin l'Ancien qui imagina le supplice affreux des vestales, qui n'observaient pas la rigoureuse loi de la continence. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut sous Tarquin que cette punition fut infligée pour la première fois; et la description de ce supplice se trouve dans Plutarque, Vie de Numa Pompilius.

[c] Une infinité de commentateurs, obéissant à la lettre, n'ont pas bien

Lui qui d'une vestale outragea la pudeur[a]?
Et cette infortunée, encor pleine de vie,
Va descendre au tombeau[b]!... Mais de ton infamie,
Ce sont là, Crispinus, les traits les moins hideux,
Et tout autre Romain du censeur rigoureux
Eût, pour de tels forfaits, encouru la disgrâce.
S'il osait t'imiter, on punirait l'audace[c]
D'un simple citoyen, du probe Titius :
En toi le vice charme, il sied à Crispinus.
Que dire? quand je vois dans ce vil personnage
Des vices de nos jours l'effroyable assemblage!
Il achète un poisson[d] six livres pesant d'or;
Mais l'animal est rare et pèse plus encor!
S'écrie un parasite en jouant la surprise.
L'hyperbole au flatteur n'est-elle pas permise?
J'applaudirais sans doute à l'adroit captateur,
Si, par un tel présent, il chatouillait le cœur
D'un vieillard sans famille ou de l'octogénaire,
Que renferme une vaste et brillante litière;
Il pourrait les séduire, et, dans leur testament,
Se voir ensuite inscrit et traité noblement.
N'espérons pas de lui cet effort magnanime;
A son estomac seul il offre la victime...
Tu rougirais, frugal et pauvre Apicius[e],

senti toute la force de ce vers : *Nam quod turpe bonis*, etc. *L'homme probe, comme Titus ou Seius, aurait été puni pour un seul des crimes commis par Crispinus; mais l'ami de Domitien, du censeur, pouvait impunément se souiller de tous les crimes.*

[d] *Il achète un poisson.* Il paraît que cette prodigalité n'était pas à Rome une chose inconnue; dans une de ses épigrammes, Martial attaque vivement aussi un certain Calliodore, qui, ayant vendu un esclave douze cents écus, avec cet argent acheta un magnifique surmulet. N'est-il pas permis de s'écrier, dit le poète, « Ce n'est pas un poisson « que tu manges, Calliodore; c'est un homme que tu vas dévorer. »

[e] *Frugal Apicius.* Frugal s'entend en comparaison des Crispinus et de tous les gourmands de l'époque. Il y eut à Rome trois Apicius, tous

Succintus patriâ quondàm, Crispine, papyro[10]!
Hoc pretium squamæ! potuit fortassè minoris
Piscator quam piscis emi. Provincia[11] tanti
Vendit agros[12], et majores Apulia vendit.
Quales tunc epulas ipsum glutisse putemus
Induperatorem[13], quùm tot sestertia[14], partem
Exiguam, et modicæ sumptam de margine cœnæ,
Purpureus magni ructârit scurra palatî,
Jam princeps equitum, magnâ qui voce solebat
Vendere municipes fractâ mercede[15] siluros?
Incipe, Calliope; licet hìc considere: non est
Cantandum; res vera agitur. Narrate, puellæ
Pierides; prosit mihi vos dixisse puellas.

Cùm jam semianinum laceraret Flavius orbem
Ultimus, et calvo serviret Roma Neroni,

les trois fameux par le luxe et la somptuosité de leur table : le premier fut contemporain de Jules César, le second vécut sous Tibère, et le troisième sous Trajan. Appartenaient-ils à la même famille? sans doute. Quoi qu'il en soit, le plus fameux fut le second : c'est lui dont parle Sénèque, *de Cons. ad Helv.* chap. 10. On a de cet Apicius un livre intitulé : *De re culinariâ*, imprimé pour la première fois à Bâle. Le style en est barbare et le livre plein d'anachronismes; la pièce est cependant curieuse et digne d'être consultée par les gastronomes modernes.

[a] On ne voyait, dit Sénèque, que des sybarites mollement assis sur des lits d'ivoire et de pourpre, contemplant la magnificence de leurs tables, charmant leurs oreilles par les concerts les plus mélodieux, leur vue par les spectacles les plus ravissans, leur odorat par des parfums exquis, leur goût par les mets les plus recherchés et les viandes les plus délicates. Dès l'instant que l'historien, le philosophe et le poète sont d'accord sur un point relatif aux mœurs, peut-on sans injustice reprocher au dernier d'avoir poussé jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole?

[b] *Les silures.* On en trouve, dit Pline, liv. 9, chap. 15, dans le Danube, dans le Mein, dans le Borysthène. Quelques commentateurs

Des excès de nos jours! L'ignoble Crispinus
Acheter un poisson six cents deniers! peut-être
A ce prix le pêcheur l'eût reconnu pour maître.
Le Gaulois lui vendrait un domaine à ce prix.
Quels champs n'aurait-il pas sur les bords de l'Iris!
Quels somptueux repas notre Auguste dévore!
Quand son premier bouffon, que la pourpre décore,
Avec tant d'or ne peut offrir à son palais
Qu'un de ces plats obscurs, un de ces tristes mets
Relégués sur les bords de la divine table [a].
N'est-il pas chevalier? Quoi! lui! ce misérable,
Qui sur les bords du Nil proposait à grands cris
Les fragmens d'un silure [b] aux enfans d'Osiris.
Viens, Calliope, viens seconder ma mémoire;
Mon récit appartient au burin de l'histoire;
Racontez avec moi, vierges de l'Hélicon.
Vierges! ah! vous devez me sourire à ce nom.
Sous le chauve Néron [c] Rome était asservie;
L'univers expirait las de sa tyrannie,
Quand, non loin de ces bords, où la belle Cypris

prétendent que les silures ne sont autre chose que les saumons du Rhin ou l'esturgeon du Pô. Ils se trompent, dit Facciolati; Juvénal, qui a vécu long-temps en Egypte, regardait les silures comme le poisson le plus vil servant à la subsistance du peuple. Si le poète eût vécu parmi nous, il eût dit un marchand de harengs; s'il eût vécu en Irlande, il eût comparé Crispinus au marchand de saumon.

[c] *Chauve Néron.* Domitien devint chauve de bonne heure, et Suétone rapporte qu'il était extrêmement mortifié de cette petite incommodité naturelle et regardait comme un outrage la moindre plaisanterie sur ce défaut de cheveux. Comment concilier ce passage de Suétone avec l'écrit que Domitien composa lui-même sur le soin qu'on doit prendre des cheveux? Et cet écrit, qui nous est parvenu, était adressé à un ami chauve comme lui; Domitien le consolait et se consolait lui-même avec assez de courage sur leur commune disgrâce. On voit dans ce morceau, inséré dans tous les recueils, que Domitien était capable de bien écrire et de bien parler, s'il avait voulu s'en donner la peine; mais il préférait faire la guerre aux mouches.

Incidit Adriaci spatium admirabile rhombi [16],
Ante domum Veneris, quam Dorica sustinet Ancon,
Implevitque sinus : neque enim minor hæserat illis
Quos operit glacies Mæotica, ruptaque tandem
Solibus effundit torpentis ad ostia Ponti
Desidiâ tardos, et longo frigore pingues.
Destinat hoc monstrum cymbæ linique magister
Pontifici summo. Quis enim proponere talem,
Aut emere auderet, quùm plena et littora multo
Delatore forent ? dispersi protinùs algæ
Inquisitores agerent cum remige nudo,
Non dubitaturi fugitivum discere piscem,
Depastumque diù vivaria Cæsaris ; indè
Elapsum, veterem ad dominum debere reverti.
Si quid Palfurio, si credimus Armillato,
Quidquid conspicuum, pulchrumque est æquore toto,
Res fisci est [17], ubicumque natat. Donabitur ergò,

[a] D'après Strabon, liv. 5, la ville d'Ancône fut bâtie par les Syracusains, qui avaient abandonné leur patrie opprimée par Denis l'Ancien. Le mot grec signifie coude, ἀγκὼν. En effet, cette ville est construite dans une anse ou golfe, formé par deux promontoires qui s'avancent dans la mer et presque égaux en longueur ; sur la hauteur qui est derrière la ville, où l'on a construit la citadelle, était jadis un fameux temple dédié à Vénus.

[b] *Il est votre rival.* Ici Juvénal s'appuie sur Pline le naturaliste, qui assure que les turbots, pendant l'hiver, sous les glaces des Palus-Méotides deviennent gros et gras, et quand, au printemps, le soleil vient fondre ces glaces, ce poisson se traîne nonchalamment vers le Pont-Euxin. (Voyez à ce sujet la note latine.)

[c] La liaison étroite qui a toujours existé chez les anciens entre la religion et le gouvernement, fit penser aux empereurs romains que pour être absolus dans l'Empire, il fallait nécessairement qu'ils fussent revêtus d'une dignité de laquelle dépendait tout ce qui est relatif à la

Offre Ancône[a] et son temple aux regards de Thétis,
Un monstrueux turbot de son volume immense
Vint combler d'un pêcheur les vœux et l'espérance.
Il est votre rival[b], méotiques turbots,
Engraissés par l'hiver dans l'abîme des eaux,
Et traînant vers l'Euxin votre imposante masse,
Quand Phébus a brisé ses barrières de glace.
Le pêcheur le destine au rival de nos Dieux,
Au souverain pontife[c]; et quel audacieux
Eût osé l'acheter, eût même osé le vendre,
Quand on voit sur la plage en tous lieux se répandre
Un essaim d'espions? Ils n'hésiteraient pas
A traîner le pêcheur devant les magistrats.
Ils prendraient à témoin la justice elle-même
Que le monstre appartient au pontife suprême;
Des viviers de César ils l'auront vu sortir :
A son ancien seigneur il doit donc revenir.
D'ailleurs, dit Armillat, le souverain du monde
Est maître de la mer, et les trésors de l'onde,
Ses mets, ses habitans de plein droit lui sont dus.
Pêcheur, ne lutte point contre Palfurius[d] :
Donne; il te ravirait jusqu'au faible mérite

religion et au culte des Dieux. Non content de cette première dignité, Domitien établit à Albe un collége de prêtres de Minerve et des mystères semblables à ceux de la bonne Déesse, et voulut être encore le pontife suprême de cette institution, et c'est en cette qualité qu'il convoqua ce collége des prêtres de Minerve, qui jugèrent la vestale Cornelia Maximilla et le chevalier Celer.

[d] *Armillat*, *Palfurius*. Palfurius, sous Néron, lutta dans le cirque avec un jeune Spartiate; Vespasien le chassa du sénat. Alors il embrassa la secte de Zénon; mais bientôt son éloquence et sa facilité à versifier lui attirèrent les bonnes grâces de Domitien; et il se maintint à la cour par ses délations. Après la mort du prince, il fut accusé et condamné par le sénat. (Voyez Suétone, chap. 13, *vie de Domitien*.) Armillat est moins connu : cependant Suétone le cite parmi les grands délateurs du règne de Domitien, Latinus, Marius, Maximus et Démosthènes.

Ne pereat [18]. Jam letifero cedente pruinis
Autumno, jam quartanam sperantibus [19] ægris,
Stridebat deformis hiems, prædamque recentem
Servabat; tamen hic properat, velut urgeat Auster.

Utque lacus superant [20] ubi, quamquàm diruta, servat
Ignem Trojanum, et Vestam colit Alba minorem,
Obstitit intranti miratrix turba parumper:
Ut cessit, facili patuerunt cardine valvæ.
Exclusi exspectant admissa opsonia patres.
Itur ad Atridem [21]. Tùm Picens [22], accipe, dixit,
Privatis majora focis; genialis agatur

[a] Caligula fut le premier empereur qui prit le nom de seigneur et de maître; ses successeurs, et Néron même, ne voulurent point profiter de cet antécédent. Mais Domitien alla plus loin que Caligula; il ordonna expressément, soit qu'on lui parlât, soit qu'on lui écrivît, de l'appeler *deus* et *dominus*; tous ses édits commençaient par ces mots: *Dominus et deus noster sic fieri jubet.* Ce n'est donc point par hyperbole que je donne souvent à *Domitien* le nom de *seigneur* et de *dieu.*

[b] *L'automne.* Tous les anciens écrivains de Rome, poètes, orateurs, philosophes, s'accordent à dire que l'automne est la saison où l'air est le plus malsain à Rome; Horace avait dit avant Juvénal:

Frustrà per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum.

De notre temps, d'après tous les voyageurs modernes, le séjour de Rome est très-dangereux; mais la mauvaise saison, ou la *cattiva aria*, d'après le langage des Romains, commence à la fin de juillet et dure jusqu'aux premiers jours de novembre. Ce mauvais air rend plusieurs quartiers inhabitables, et la contagion s'étend souvent sur la ville entière. L'*Auster* des anciens est le *siroco* des Napolitains, l'*aria cattiva* des Romains; ce vent est extrêmement épais et ressemble à l'air qui sort d'un four allumé; il tue les animaux dans les campagnes. Le soleil sans rayons n'offre que son disque rougeâtre à travers les vapeurs pestilentielles que ce vent pousse devant lui.

[c] Dans toute l'antiquité rien de plus célèbre que le culte de Vesta,

D'offrir toi-même au dieu [a] ce tribut d'Amphitrite.
L'automne [b] avait cédé la place aux noirs frimas ;
L'hiver, l'affreux hiver régnant dans nos climats,
Conservait le turbot protégé par Borée.
Du pêcheur cependant la marche accélérée
Semble craindre l'Auster et l'humide chaleur,
Dont toujours est chargé son souffle corrupteur.
Enfin l'escorte arrive au pied de la montagne,
Où, quoique ruinée, Albe révère Ascagne,
Et conserve avec soin le feu de sa Vesta [c].
La foule extasiée un moment arrêta
Le maître et le poisson qu'elle entoure à l'entrée.
Elle cède; aussitôt de la porte sacrée
Les battans sont ouverts; le turbot est admis,
Et le patricien reste sous le parvis [d].
On marche vers Atride... « Au pied du sanctuaire :
« Reçois, dit le pêcheur, une table vulgaire
« Verrait-elle ce mets digne d'un immortel ?

la divinité du feu ou le feu lui-même. Voici le beau morceau d'un ancien écrivain sur la destruction de la ville d'Albe, fondée par Ascagne fils d'Enée et de Créuse, obligé par Lavinie, sa belle-mère, de laisser aux enfans de cette seconde épouse l'héritage de son père. « Quand Tullus Hostilius eut détruit Albe, on voulut faire transporter à Rome les statues et les dieux pénates ; mais, pendant la cérémonie, il tomba du ciel une quantité effroyable de grosses pierres ; les livres sibyllins consultés sur ce prodige, il fut décidé qu'on remettrait Vesta dans son antique et vénérable sanctuaire. La capricieuse déesse ne voulut point sortir de sa nouvelle demeure ; alors on transigea ; on laissa à Rome la vieille Vesta et l'on établit un nouveau culte à Albe pour une seconde Vesta, qui fut nommée la jeune. » Il paraît que les anciens avaient aussi leur légende dorée.

[d] Les sénateurs Romains, cette vile aristocratie, qui après avoir anéanti tous les droits du peuple, ne sut pas défendre les siens et fut la première victime du despotisme : ces sénateurs méritaient-ils un autre sort ? Lisez dans Tacite ce que disait Tibère en sortant du sénat. *Quotiens curiâ egrederetur, græcis verbis in hunc modum eloqui solitum : ô homines ad servitium paratos ! Scilicet illum, qui libertatem nollet publicam, tam projectæ servitium patientiæ tædebat.*

Iste dies, propera stomachum laxare saginis,
Et tua servatum consume in sæcula rhombum.
Ipse capi voluit. Quid apertius? et tamen illi
Surgebant cristæ [23]. Nihil est quod credere de se
Non possit, quùm laudatur Dîs æqua potestas.

Sed deerat pisci patinæ mensura. Vocantur
Ergò in consilium proceres, quos oderat ille,
In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiæ [24]. Primus, clamante Liburno [25],
Currite, jam sedit, raptâ properabat abollâ
Pegasus, attonitæ positus modò villicus [26] Urbi.
Anne aliud tunc præfecti? quorum optimus, atque
Interpres legum sanctissimus, omnia quamquàm
Temporibus diris tractanda putabat inermi
Justitiâ. Venit et Crispi jucunda senectus,
Cujus erant mores, qualis facundia, mite

[a] Tant il est vrai qu'un flatteur peut tout risquer avec les grands! Ils se prêtent aux flatteries les plus outrées, dit Le Sage.

[b] *Plat.* Où donc était le fameux bouclier de Minerve? Ce plat d'argent du fameux Vitellius, qu'était-il devenu?

[c] Pégase, fils d'un triérarque, c'est-à-dire, d'un capitaine de galère, prit son nom du vaisseau que commandait son père et qui s'appelait Pégase. C'était un des plus fameux jurisconsultes de son temps; il avait déjà gouverné quelques provinces, quand la guerre civile éclata entre Vitellius et Vespasien. Pégase embrassa le parti de ce dernier, qui le nomma préfet de Rome. On pense généralement, et Schrevelius est de cet avis, que Juvénal lance dans ce passage un trait de satire contre Vespasien dont tout le monde connaissait l'avarice. Faut-il donc que les meilleurs princes soient entachés d'un vice si ridicule? N'avons-nous pas vu en France un Roi, que nous regardons comme le plus circonspect et le plus sage, faire de l'usure une prérogative de la couronne? (Voyez Mably, *Observations sur l'histoire*

« Invoque ton génie en ce jour solennel;
« Dévore ce turbot que Neptune lui-même
« A jeté dans mes rets pour un frère qu'il aime. »
Avec plus d'impudence a-t-on jamais flatté [a] ?
Et le tyran sourit, par l'orgueil transporté.
Comment douterait-il, quand partout on l'encense,
Qu'il n'ait des Immortels la suprême puissance ?
Le turbot est énorme ; où donc trouver un plat [b] ?
Au conseil aussitôt qu'on mande le sénat.
Triste fruit d'un commerce inégal et funeste !
Sur le front de ces grands, que le prince déteste,
La crainte pour jamais a fixé la pâleur.
Pégase le premier [c], à ce cri du licteur :
« Magistrats, accourez, le maître vous l'ordonne, »
Pégase prend sa toge et vole au pied du trône.
Elu fermier du prince (et d'un peuple avili
Les préfets sont-ils donc autre chose aujourd'hui),
Pégase néanmoins avait l'âme sensible ;
Il était de nos lois l'oracle incorruptible ;
Mais, dans ces temps affreux, il se croyait permis
D'arracher la balance et le glaive à Thémis.
Après lui vient Crispus [d], octogénaire aimable.
Quelles mœurs ! quel talent ! honnête, doux, affable,

de France, livre 6, chap. 1er., page 161 de l'édition de Kehl, 1788.

[d] Voici de quelle manière Quintilien trace le portrait de ce Crispus. *Vibius Crispus, compositus, et jucundus et delectationi natus, privatis tamen causis quàm publicis melior.* Voilà pour l'orateur; mais est-ce bien, comme l'assurent presque tous les commentateurs, ce Vibius Crispus, ami de Tibère, et qui eut pour épouses Domitia et Agrippine, l'une aïeule et l'autre mère de Néron? Mais il périt assassiné sous ce dernier règne ; il ne pouvait donc pas exister sous le règne de Domitien. Je crois que Juvénal désigne ici Passienus Crispus qui, d'après Suétone, vivait encore sous le dernier Flavien. On demandait un jour à cet honnête homme si Domitien était seul : Il n'a pas même une mouche auprès de lui, *ne musca quidem*, répondit-il. Grande imprudence à mon avis, car Domitien, barbarement plaisant, n'aimait pas à devenir l'objet d'une plaisanterie.

444066 A

Ingenium. Maria ac terras populosque regenti
Quis comes utilior, si clade et peste sub illâ
Sævitiam damnare, et honestum afferre liceret
Consilium? sed quid violentius aure tyranni,
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Verre locuturi fatum pendebat amici?
Ille igitur nunquàm direxit brachia contra
Torrentem, nec civis erat, qui libera posset
Verba animi proferre, et vitam impendere vero.
Sic multas hiemes, atque octogesima vidit
Solstitia[27], his armis[28], illâ quoque tutus in aulâ.
Proximus ejusdem properabat Acilius ævi
Cum juvene indigno, quem mors tam sæva maneret,
Et domini gladiis jam designata[29] : sed olim
Prodigio par est cum nobilitate senectus;
Undè fit ut malim fraterculus esse gigantum[30].
Profuit ergò nihil misero, quòd cominùs ursos
Figebat numidas[31], albanâ nudus arenâ,

[a] J'avais d'abord traduit : *rien n'est plus violent que l'oreille du maître*, etc.; et voici l'observation sur ce vers : le mot *violent* n'est pas peut-être en français le juste équivalent de l'adjectif latin, d'après l'acception dans laquelle est pris ordinairement ce qualificatif; mais pour quelle raison en avons-nous restreint la signification ? Dès l'instant que nous empruntons un mot qui nous manque à une langue étrangère, pourquoi tracer autour un cercle plus étroit ? Je sens qu'il faudrait ici l'adjectif *irascible*; eh bien, je l'ai rejeté comme trop faible : *violent* me paraît le seul propre à rendre la pensée de l'auteur.

[b] Devise d'un grand écrivain; source intarissable de bons mots, d'épigrammes lancées contre ce pauvre philosophe Génevois. Parmi les ennemis de cet admirable orateur et philosophe, se distingue surtout une femme à laquelle on accorde généralement quelque talent; mais qu'elle est petite, quand elle veut lutter contre ce colosse! Quels pitoyables sophismes contre le logicien le plus concluant et le plus sé-

Quel ami pour le roi de la terre et des mers!
Mais avec ce brigand, fléau de l'univers,
Blâmer la cruauté, donner un avis sage,
N'est-ce pas s'exposer aux transports de sa rage [a]?
Avec lui parlez-vous des furieux autans,
Des chaleurs de l'été, des brouillards du printemps:
A chaque instant la mort menace votre tête.
Crispus n'était pas homme à braver la tempête;
Ce vieillard n'eut jamais la noble fermeté
D'arracher de son cœur l'austère vérité [b].
C'est ainsi que Crispus, dans le séjour des vices,
Put voir tranquillement quatre fois vingt solstices.
A peu près du même âge, on voyait à côté
Marcher Acilius [c] d'un pas précipité,
Suivi d'un fils qu'attend la mort la plus cruelle.
Méritait-il, hélas! qu'une main criminelle
Désignât cette tête au glaive du licteur?
Quel prodige aujourd'hui de voir un sénateur
Couvert de cheveux blancs! Quel sort! ah! je préfère
Avoir reçu le jour dans l'obscure poussière.
En vain le malheureux, intrépide Actéon,
Nu, dans le cirque d'Albe, attaquait un lion.
Pauvres patriciens! pour sauver votre vie,

vère! La postérité ne se contentera pas de vains mots; elle oubliera donc madame de G***, et lira toujours avec enthousiasme l'*Emile* et le dernier volume des lettres d'Héloïse.

[c] Acilius Glabrion, homme vertueux et détesté par Domitien, parce qu'il était fort et robuste, et qu'il avait l'âme grande et l'esprit élevé; il fut prudent comme il faut l'être, quand on veut n'être pas victime et victime inutile du despotisme. Mais Domitien punit le fils de ce brave homme; il le força de descendre dans le cirque d'Albe pour y combattre contre les bêtes féroces, et surtout contre un lion de Numidie que le jeune Acilius tua sans recevoir la moindre blessure. Mais tant d'adresse et de force lui devinrent funestes. La jalousie qu'en conçut l'empereur le porta à exiler ce terrible athlète sous un faux prétexte, et quatre ans après il le fit mourir comme coupable d'avoir voulu operer une révolution dans l'Etat.

Venator. Quis enim jam non intelligat artes
Patricias? Quis priscum illud miretur acumen,
Brute, tuum? facile est barbato imponere regi [32].

Nec melior vultu, quamvis ignobilis, ibat
Rubrius, offensæ veteris reus atque tacendæ,
Et tamen improbior satiram scribente cinædo.
Montani quoque venter adest abdomine tardus;
Et matutino sudans Crispinus amomo,
Quantùm vix redolent duo funera: sævior illo
Pompeius tenui jugulos aperire susurro;
Et, qui vulturibus servabat viscera Dacis [33],
Fuscus marmoreâ meditatus prælia villâ;

[a] *Rubrius.* On ne connaît pas bien ce Rubrius. Tacite parle bien d'un Rubrius qui avait trempé dans la conjuration des Pisons, et qui fut condamné à mort; et d'un autre Rubrius surnommé *Gallus*, parce qu'il était Gaulois d'origine, qui joua un grand rôle dans la guerre d'Othon contre Vitellius, et dans la guerre de Vespasien contre Vitellius: ce fut lui qui fit l'accord entre les légions de ces deux prétendans à l'empire en faveur du premier. C'est apparemment de ce Rubrius dont il est ici question. Mais quel est le crime dont il s'était rendu coupable? Quelques commentateurs assurent qu'il avait eu les premières faveurs de Julie, fille de Titus.

[b] *Néron.* Néron lui-même osa composer une satire contre *Quintianus*, dans laquelle il appelait son adversaire, mou, lâche, efféminé. Il est dommage que cet écrit de Néron ne nous soit pas parvenu; il eût été curieux de savoir comment écrivait l'élève de Sénèque.

[c] *Montanus.* Tacite parle de deux Montanus, l'un nommé Alpinus Montanus, Gaulois d'origine et de la ville d'Autun, qui joua un rôle dans l'espèce de guerre que firent dans le nord des Gaules le batave Civilis, et Cerialis général de Vespasien. L'autre est Curtius Montanus qui, dans le sénat, en présence du jeune Domitien, quand le parti de son père eut triomphé dans Rome, proposa de rendre les plus grands honneurs à la mémoire de Pison: ce qui prouve que ce sénateur vivait sous le règne de Néron, et qu'il voulait ainsi faire oublier son intime liaison avec cet empereur que regrettaient à Rome les partisans d'Othon et de Vitellius. Calderini assure qu'il s'agit ici d'un autre Montanus de

N'allez-vous pas souvent jusques à la folie ?
L'adresse ! la démence ! artifices connus !
Tu sus à nos vieux rois en imposer, Brutus.
Qui de nos jours pourrait admirer ta prudence ?
Sur leurs pas quel est donc ce Gaulois qui s'avance ?
L'ignoble Rubrius [a] : quels traits ! quelle pâleur !
Un vieux délit à taire augmente sa frayeur.
Le prince qui se fit écrivain satirique [b],
Ne fut pas plus méchant, plus vil, plus impudique.
Mais voici Montanus [c] ; sybarite effronté,
Il gémit sous le poids de sa rotondité.
Crispinus, quelle odeur ! deux corps que l'on embaume [d]
Exhalent moins que lui le parfum de l'amome.
Et le cruel Rufus [e], plus habile assassin,
Chaque jour aiguisant son poignard clandestin ;
Et Fuscus [f], ce guerrier, fils de l'expérience,
Dont le camp fut toujours sa maison de plaisance :

Narbonne (Atacensis), dont parle Pline, etc. Montanus vivait en effet sous le règne de Domitien. Pour moi, je pense qu'il s'agit ici de Curtius Montanus, sénateur ; car il n'est pas prouvé que les deux autres eussent entrée dans le sénat.

[d] Regnard, dans sa 1re. satire, a imité ce passage de Juvénal :

Il use chaque jour de parfums sur son corps
Autant qu'il en faudrait pour embaumer deux morts.

[e] *Et le cruel Rufus.* Pompeius Rufus. On est forcé, dit M. de La Harpe, dans son analyse d'une lettre de Pline, de s'arrêter pour admirer l'énergique impudence et l'atrocité de ces mots d'un délateur nommé Régulus, *mes morts* : ce sont là les expressions du métier, et qui en représentent toute l'horreur. Ces misérables regardaient ceux qu'ils avaient fait périr comme leur propriété, comme des titres. On croirait entendre des fossoyeurs se disputer un cadavre. Voilà ce que disent de graves écrivains sur les mœurs de Rome sous Domitien. Et puis, qu'on taxe d'hyperboliques les traits lancés par Juvénal contre les délateurs !

[f] *Fuscus*, préfet du Prétoire, homme sans expérience et sans talent dans l'art de la guerre. Domitien le chargea d'une expédition contre les Daces, peuples habitant le pays au-delà du Danube, occupé aujourd'hui par les Moldaves et les Valaques. Il y périt avec toute son armée.

Et cum mortifero prudens Vejento Catullo,
Qui nunquàm visæ flagrabat amore puellæ:
Grande et conspicuum nostro quoque tempore monstrum.
Cæcus adulator[34], dirusque à ponte satelles,
Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes,
Blandaque devexæ jactaret basia rhedæ.
Nemo magis rhombum stupuit; nam plurima dixit
In lævam conversus; at illi dextra jacebat.
Bellua. Sic pugnas Cilicis laudabat, et ictus,
Et pegma[35], et pueros indè ad velaria raptos.
Non cedit Vejento, sed ut fanaticus œstro[36]
Percussus, Bellona, tuo divinat: et ingens
Omen habes[37], inquit, magni clarique triumphi.
Regem aliquem capies, aut de temone Britanno
Excidet Arviragus. Peregrina est bellua. Cernis
Erectas in terga sudes[38]? hoc defuit unum
Fabricio, patriam ut rhombi memoraret et annos.
Quidnam igitur censes? conciditur? Absit ab illo

[a] *Veienton.* Fabricius Veienton, dit Cataneus, dans son commentaire sur la 22e. lettre de Pline, liv. 4, sénateur sous Domitien, fut le flatteur le plus adroit et le défenseur habituel des délateurs. Accusé sous Néron d'avoir composé des livres infâmes contre les sénateurs, et d'avoir abusé de la faveur du prince pour vendre les charges et les emplois, il fut chassé de l'Italie; mais il revint bientôt à Rome, et fut aimé de Domitien, et même de Nerva. Consultez à ce sujet la lettre 22e. de Pline, et vous verrez l'adresse avec laquelle Tubonius reproche à Nerva sa faiblesse pour un si méchant homme.

[b] *Catullus Messalinus.* Il est question encore de ce monstre dans la même lettre de Pline. Gouverneur de la Lybie sous Vespasien et Titus, il y commit les plus atroces cruautés. Il échappa cependant à l'indignation de ces princes; mais une maladie affreuse, mentale et

La fortune sourit à ses nobles efforts ;
Aux vautours du Danube elle a promis son corps.
Le prudent Veienton [a] accompagne un barbare,
Qu'au pied du Capitole a vomi le Tartare,
Catulle [b], monstre unique, et même de nos jours !
Sans jamais avoir vu l'objet de ses amours,
Le cynique brûlait d'une flamme adultère.
Aveugle satellite et flatteur sanguinaire,
Ne méritait-il pas, ce suppôt des tyrans,
D'implorer sur nos ponts la pitié des passans ?
Il entre ; il est surpris, et, détournant la tête,
Fait, à gauche incliné, l'éloge de la bête :
Le turbot est à droite... Ils sont ainsi fondés
Les éloges par lui dans le cirque accordés,
Et ses trépignemens, quand un ressort fidèle
Vient donner au théâtre une face nouvelle.
Veienton, plus ardent, et tel qu'un forcené
Que de son dard Bellone aurait aiguillonné,
Prend le ton de l'oracle : « Oh ! prince ! quelle gloire !
« Ce turbot vous présage une grande victoire ;
« Sans doute Arviragus [c] sera votre captif ;
« Je le vois de son char descendre en fugitif.
« Sur son dos contemplez ces armes meurtrières ;
« L'animal appartient à des mers étrangères. »
Fabricius achève... A tes dignes amis
Que ne rappelles-tu son âge et son pays ?
« Votre avis, dit César ; faut-il qu'on le partage ?

corporelle, le conduisit enfin au tombeau ; il devint presque aveugle. Voyez à la note sur le texte latin la discussion qui s'est élevée entre Achaintre et Dussault sur le mot *aveugle*.

[c] *Arviragus*, roi de la Grande-Bretagne, qui vivait du temps de Domitien. Vossius prétend que ce fut sous le règne de ce prince que le christianisme pénétra dans la Bretagne et qu'il y fut prêché par un disciple de J. C. nommé Joseph d'Arimathie ; mais Vossius ne cite aucune autorité à l'appui de ses assertions, dit le savant Heuninius.

Dedecus hoc, Montanus ait : testa alta paretur,
Quæ tenui muro spatiosum colligat orbem.
Debetur magnus patinæ subitusque Prometheus.
Argillam atque rotam citiùs properate : sed ex hoc
Tempore jam, Cæsar, figuli tua castra sequantur.
Vicit digna viro sententia. Noverat ille
Luxuriam imperii veterem, noctesque Neronis[39]
Jam medias, aliamque famem, quùm pulmo Falerno
Arderet. Nulli major fuit usus edendi
Tempestate meâ. Circeis[40] nata forent, an
Lucrinum ad saxum, Rutupinove edita fundo
Ostrea, callebat primo deprendere morsu;
Et semel aspecti littus dicebat echini.
Surgitur, et misso proceres exire jubentur
Concilio, quos albanam dux magnus in arcem
Traxerat attonitos[41], et festinare coactos,
Tanquàm de Cattis aliquid torvisque Sicambris
Dicturus; tanquàm diversis partibus orbis

[a] *La soif et la faim.* Il faut lire dans Cicéron, 2e. Philippique, la description de cet usage dont on ne rougissait pas à Rome. Nous n'avons pas, dieu merci, jusqu'à présent poussé jusqu'à cet excès la fureur de dévorer les mets les plus recherchés ; on préfère mourir d'indigestion.

[b] Les Romains donnèrent d'abord la préférence aux huîtres du lac Lucrin qu'Horace appelle *lucrina conchylia*. Ensuite ils aimèrent mieux celles de Brindes et de Tarente ; enfin ils ne purent souffrir que les huîtres qui venaient de l'Océan atlantique. On les tirait ordinairement de *Rutupie*, ville de la Grande-Bretagne, qui avait alors un port plus commode et plus avantageux qu'il ne l'est aujourd'hui ; car la mer est éloignée de *Richeborow*, bourg qui se trouve sur l'emplacement de l'ancienne Rutupie, d'une ou deux lieues. C'est le *portus Rutupe* désigné dans l'itinéraire d'Antonin. Appien Marcellin l'appelle *Portus Bitupia*. Il était si fameux que son nom a été souvent employé pour désigner toute la Grande-Bretagne.

« — Vous lui feriez, seigneur, le plus sanglant outrage,
« Réplique Montanus ; qu'on fabrique aussitôt
« Un vase spacieux et digne du turbot.
« On lui doit cet honneur; qu'un Prométhée habile
« Dispose sans retard et la roue et l'argyle ;
« Et surtout ayez soin qu'à dater de ce jour
« On trouve à chaque instant des potiers à la cour...»
Son avis l'emporta : c'était l'avis d'un maître.
Convive de Néron, il apprit à connaître
L'art de renouveler, au milieu d'un festin,
En dépit du Falerne, et la soif et la faim [a] ;
Et, pour le choix des mets, l'habile personnage !
Nul n'a le goût plus fin : exercé par l'usage,
Il prend l'huître, l'avale, et nomme le rocher
D'où la main du plongeur [b] a su la détacher.
A table aperçoit-il un hérisson paraître ?
Il désigne aussitôt la mer qui l'a vu naître.
Enfin César se lève, et le conseil finit.
« Allez, dit-il, sortez... » Le sénat obéit,
Et part de cette enceinte où, pressé de se rendre,
De la bouche du prince il espérait apprendre
La honte du Sicambre [c], ou peut-être un revers,
Rapidement transmis [d] du bout de l'univers.

[c] Sicambres, peuples de la Germanie. Ces peuples, connus par Tacite sous le nom d'Usipiens, Teuctères et Bructères, parvinrent enfin, après mille tentatives, à s'établir dans la Gaule septentrionale ; mais les Cattes, leurs voisins, restèrent dans le pays : ce sont les Hessois de nos jours. Juvénal leur donne l'épithète de *torvi*, et Tacite dit : *ne in pace quidem, vultu mitiori mansuescunt.* TAC. *de moribus German.*

[d] *Rapidement transmis.* J'ai rejeté l'opinion de quelques commentateurs, prétendant que l'on doit entendre par les mots *præcipiti pennâ*, des colombes dressées à porter les lettres ; mais, d'après Dion, on sait que les courriers de l'Etat, *veredarii*, portaient sur leur tête des plumes, symbole de la rapidité. S'ils étaient porteurs de lettres annonçant quelque revers, leurs plumes étaient noires ; sinon elles étaient blanches.

Anxia præcipiti venisset epistola pennâ.
Atque utinàm his potiùs nugis tota ille dedisset
Tempora sævitiæ, claras quibus abstulit[42] Urbi,
Illustresque animas impunè et vindice nullo!
Sed periit, postquam cerdonibus[43] esse timendus
Cœperat: hoc nocuit Lamiarum cæde madenti.

[a] *Vengeurs*. Quelques éditions portent *Vindice* avec une lettre majuscule : alors, d'après quelques anciens commentateurs, Juvénal ferait allusion à *Vindex*, nom propre ; Vindex qui, le premier, osa se déclarer contre Néron, et dont la révolte obligea ce prince à se donner la mort. Mais la plupart des textes modernes portent *vindice*, nom commun, *vengeur*, et cela suffit pour autoriser ma traduction.

[b] Domitien fut assassiné le 18 septembre, l'an 96 de J. C., par Clodianus Cornicularis, Maximus Parthenius son valet de chambre, et par Etienne affranchi de son épouse Domitia Longina, ou, comme dit Suétone, Domicilla Flavilla. Il reçut sept coups de poignard. Il paraît

Plût au ciel qu'à ces jeux, ce prince atrabilaire
Eût donné tout le temps d'un règne sanguinaire,
Temps où le noble sang des plus grands sénateurs
Impunément coula sans trouver des vengeurs [a] !
Mais le vil artisan craint-il sa barbarie ?
Au bourreau du sénat il arrache la vie.
Rome, tu fus vengée [b], et le monstre expira,
Les mains teintes encor du sang des Lamia [c].

que sa femme, éprise d'un histrion, n'ignorait pas la conjuration. Ce prince avait 43 ans et en avait régné 13. Il fut traité par le sénat comme un gladiateur, dit Aurélius Victor, et son nom fut effacé des fastes de l'empire. Les troupes furent néanmoins sur le point de se révolter, et de demander la punition des meurtriers; mais on parvint à calmer la sédition à force d'argent.

[c] *Des Lamia*, nom propre, pris par synecdoque pour tous les nobles et puissans de Rome. Cette famille de *Lamia* était fort ancienne. Horace en parle dans la 17e. ode du 3e. livre. Ces Lamia se disaient issus de Lamus, père d'Antiphate, roi des Lestrigons.

SATIRA V.

Parasitum à cœnis divitum dehortatur, in quibus contemptim, miserè ac contumeliosè tractato, non licet frui, nedùm tangere delicias quæ ipsis divitibus apponuntur. (Vidè Luciæni, ep. Εγω Κρονῳ χαίρειν.)

Non constat quo tempore scripta fuerit.

PARASITI.

Si te propositi[1] nondùm pudet, atque eadem est mens,
Ut bona summa putes alienâ vivere quadrâ[2];
Si potes illa pati; quæ nec Sarmentus iniquas
Cæsaris ad mensas, nec vilis Galba tulisset,
Quamvis jurato[3] metuam tibi credere testi.
Ventre[4] nihil novi frugalius. Hoc tamen ipsum
Defecisse puta quod inani sufficit alvo:

[1] *Parasites.* Ce nom, depuis long-temps odieux, n'était pas anciennement une épithète infamante; ce mot dérive de deux expressions grecques παρὰ, sur, autour, σῖτος, le blé: *celui qui a soin du blé, celui qui veille sur les magasins d'abondance destinés à assurer la subsistance du peuple*, ou bien, *un ministre préposé à recueillir le blé que l'on destinait au culte sacré.* Ces parasites étaient fort honorés et avaient part aux viandes des sacrifices. Les Romains suivirent cet usage, mais ne donnèrent l'emploi qu'à des affranchis, qui s'avilirent bientôt en se ménageant l'entrée des grandes maisons par de basses flatteries. Alors on nomma *parasites* les adulateurs, les complaisans qui, pour s'asseoir à la table des riches, sacrifiaient l'honneur et la probité; et les riches usèrent largement alors du droit qu'ils

SATIRE V.

Juvénal engage un parasite à fuir la table des grands où l'attendent le mépris, les affronts, les outrages. Quelle est sa jouissance? Il ne lui est pas même permis de toucher aux mets délicieux que l'on sert à son riche patron. (Voyez l'épître de Lucien : Εγω Κρονῳ χαιρειν.)

On ne sait à quelle époque cette satire a été écrite.

LES PARASITES [a].

« Non, je ne rougis point d'être toujours le même :
« Vivre aux dépens d'autrui, voilà mon bien suprême. »
En présence des Dieux tu me l'affirmerais,
Trébius, à le croire encor j'hésiterais.
Quoi! souffrir tous les jours les affronts, les outrages,
Que Sarmentus, Galba [b], ces hideux personnages,
Sur les lits des Césars ne supportèrent pas!
Que faut-il à la faim? le plus frugal repas.
Et, je suppose encor une extrême misère,

avaient de les ridiculiser, de les bafouer; aussi, dans l'Eunuque de Térence, Gnathon dit : *Ego infelix, nec ridiculus esse, nec plagas pati possum.* Nous aurons dans cette satire l'occasion de comparer les mœurs des Français sur le Parasitisme avec celles des Romains; puissent mes observations être agréables au lecteur!

[b] *Galba.* Il y eut deux bouffons de ce nom; l'un vivait sous Tibère et l'autre sous Domitien. (Voyez Martial, liv. 1er., ep. 142, et liv. 10, p. 101.) *Sarmentus*, chevalier romain, vivait sous Auguste; par ses bouffonneries il se rendit agréable à cet empereur. Voyez ce qu'en dit Horace dans sa misérable satire de son voyage à Brindes. Plutarque parle aussi de ce bouffon dans la vie d'Antoine; et Mécène, qu'en disait-il?

Nulla crepido[5] vacat? nusquàm pons? et tegetis[6] pars
Dimidiâ brevior? tantine injuria cœnæ?
Tam jejuna fames? cùm possit honestiùs illìc
Et tremere, et sordes farris mordere canini?
Primo fige loco, quòd tu discumbere jussus,
Mercedem solidam veterum capis officiorum.
Fructus amicitiæ magnæ cibus: imputat hunc rex,
Et, quamvis rarum, tamen imputat. Ergò duos post
Si libuit menses neglectum adhibere clientem[7],
Tertia[8] ne vacuo cessaret culcita[9] lecto;
Una simus, ait. Votorum summa! quid ultrà
Quæris? Habet Trebius propter quod rumpere somnum

[a] *Sur nos quais.* Il paraît, d'après plusieurs passages de Juvénal, que l'on trouvait une infinité de mendians sur les ponts et les quais de Rome, mais principalement sur le pont *Milvius*. Des mendians, du temps de la république, existaient-ils dans Rome? Non, les Romains étaient trop fiers; d'ailleurs la guerre et les camps offraient toujours un asile à l'indigence. Mais après qu'Auguste eut donné sa constitution, les mendians vinrent en foule dans une ville qui n'avait plus le même orgueil; les provinces étaient ruinées; il fallait donc que les pauvres vinssent demander aux spoliateurs les moyens d'existence, que leur pays ruiné ne leur fournissait plus. Achaintre donne à entendre ici que l'indigent ne doit pas aller sur les quais pour y mendier, mais pour se précipiter dans le fleuve et se délivrer d'une existence insupportable. Je pense qu'il n'a pas bien saisi le sens du passage. L'interrogation qui suit immédiatement *et tegetis*, etc., annonce que la principale idée du poëte était relative aux ressources qu'avait le pauvre pour subsister, et non aux moyens que lui fournissaient les ponts et les quais de se soustraire, par un suicide, à la rigueur de la fortune. Les suicides à Rome étaient d'ailleurs fort rares dans la classe indigente; et l'histoire ne parle pas de cette maladie qui porte l'homme à se soustraire à l'infortune: on regardait même le suicide comme un privilége de la classe élevée; les esclaves ou les fils des esclaves ne pouvaient avoir cette passion qui demande quelque sentiment.

[b] *De l'amitié des grands.* Voyez la différence du génie de l'une à l'autre langue. Traduisez littéralement: *voilà le fruit d'une grande*

N'as-tu donc pas des quais [a] la ressource ordinaire ?
Quand tu peux, sans rougir, sous un court vêtement,
Manger d'un pain moisi le noirâtre fragment,
Quels attraits peut avoir une table insolente ?
L'impérieuse faim est-elle assez puissante
Pour te rendre insensible à la honte, au mépris ?
D'un repas accordé vois quel sera le prix ?
Il doit tout effacer, ta longue complaisance,
Tes peines, tes travaux. Voilà la récompense
De l'amitié des grands [b]; et ton riche seigneur
Te rappelle souvent cette rare faveur.
Après deux mois d'oubli s'il t'accorde, par grâce,
Sur le dernier des lits [c] une troisième place [d],
Seulement pour remplir l'heureux nombre exigé ;
Tous tes vœux sont remplis : client si négligé,
Oserais-tu plus loin porter ton espérance ?
Et c'est pour ce repas que la reconnaissance
T'engage tous les jours à rompre ton sommeil,

amitié. Que signifierait cet adjectif? Quelle amphibologie ! on ne saurait en français quelle est la pensée de l'auteur.

[c] *Sur le dernier des lits*. Si quelque lecteur curieux désire connaître de quelle manière les Romains mangeaient sur leurs lits, qu'il lise la seconde partie de l'ouvrage de d'Arnay, page 101, éd. de 1795. L'attitude, en mangeant, d'être assis comme nous, était pour eux une marque de deuil et de tristesse. Jamais Caton ne mangea qu'assis dès qu'il eut appris la défaite de Pompée, ajoutant à son deuil de ne jamais se coucher que pour dormir.

[d] *Une troisième place*. Le lit le plus honorable était celui du milieu; venait ensuite celui du bout à gauche; celui du bout à droite était censé le moindre. L'ordre pour la première place requérait de n'avoir personne au-dessus de soi, et la place la plus distinguée était la dernière du lit du milieu. Ciaconius a épuisé ce sujet dans sa dissertation *de Triclinii*s. Vous y voyez le degré de somptuosité auquel on porta les lits et les tables. Plutarque nous apprend que César, après son triomphe, pour traiter le peuple Romain, fit dresser vingt-deux mille tables à trois lits. Quelle distance de cette magnificence à notre distribution de comestibles ! Que dirait César si, reparaissant sur la terre, il voyait, etc.

Debeat, et ligulas dimittere, sollicitus ne
Tota salutatrix jam turba peregerit orbem,
Sideribus dubiis, aut illo tempore, quo se
Frigida circumagunt pigri sarraca Bootæ.
Qualis cœna tamen! Vinum quod succida nolit
Lana pati: de convivâ Corybanta videbis.
Jurgia proludunt; sed mox et pocula torques
Saucius, et rubrâ deterges vulnera mappâ [10],
Inter vos quotiès, libertorumque cohortem
Pugna [11] Saguntinâ fervet commissa lagenâ.
Ipse capillato diffusum consule potat,
Calcatamque tenet bellis socialibus uvam,
Cardiaco nunquàm cyathum missurus amico.
Cras bibet albanis aliquid de montibus, aut de
Setinis, cujus patriam, titulumque senectus
Delevit multâ veteris fuligine testæ;

[a] *Le bouvier.* Constellation de l'hémisphère septentrional (*Bubulcus*) située près d'une autre constellation nommée vulgairement le chariot, mais mieux la grande ourse : les étoiles du bouvier sont au nombre de vingt-trois d'après Plotomée, et de vingt-huit d'après Ticho-Braé. On lui donne le surnom de paresseux, parce que, tournant autour du pôle, il nous semble marcher avec lenteur, et porte le nom de bouvier, parce qu'il semble conduire l'ourse.

[b] *Quels vins. La laine nouvelle le rejetterait et ne voudrait pas s'en imbiber.* Ces détails, en prose, seraient à peine supportables, et je n'ai pas hésité à les supprimer dans une traduction en vers. La plus sévère critique pourrait-elle m'en faire un reproche? Non, la justesse et la délicatesse de la langue française militent en ma faveur.

[c] *Vit les peuples Latins.* La guerre sociale éclata l'an 664 de Rome, sous le consulat de L. Marcius Philippe, et de S. Jules César. Les Latins, les autres peuples d'Italie, et surtout les Marses, réclamèrent, les armes à la main, les droits de citoyens Romains que leur avait promis Drusus. (Voyez Florus, liv. 3, chap. 18.) Cette année fut abondante en vins exquis et comparable à l'année 634 sous le consulat de

A courir presque nu, pour être, à son réveil,
Le premier des cliens à saluer le maître!
Dans quels momens encor? quand le jour vient de naître,
Quand le froid chariot, brillant et radieux,
Lentement suit la main du bouvier [a] paresseux.
Quel repas cependant, quels vins [b] on te présente!
De convive bientôt tu deviens corybante :
Par l'outrage d'abord on prélude aux combats;
Blessé, tu prends la coupe; elle vole en éclats,
Et de ton propre sang ta serviette est rougie.
Que de fois la discorde, armant la jalousie,
Vient mugir entre vous et de vils affranchis,
Et le champ de bataille est couvert de débris.
Mais ces vins généreux foulés, quand Rome libre
Vit les peuples Latins [c] campés au bord du Tibre,
Ton monarque les boit ces vins d'Opimius.
En ferait-il passer un verre à Trébius,
Fût-il mourant? Demain, ou d'Albe [d] ou de Sétie [e],
Il boira le nectar, liqueur ensevelie
Dans un vase enfumé, dont le temps a détruit
Et le titre et le nom du sol qui l'a produit;
Vins que buvait Pœtus [f] en couronnant sa tête,

Lucius Opimnius, où l'on recueillit les vins de Falerne, si connus sous le nom de *vina opimiana*, lesquels se conservèrent pendant deux cents ans.

[d] *Albe*. Le vin d'Albe était doux et agréable à boire. (Voyez Pline, liv. XIX, chap. II et VI.)

[e] *Sétie*, ville d'Italie dans le Latium. Tite-Live dit que c'était une ville municipale, et il la place sur la voie Apienne; elle était située sur les flancs d'une montagne, ce qui lui fit donner par Martial le nom de *Pendula*. On recueillait beaucoup de vin dans le territoire de cette ville; elle conserve encore le même nom; elle est sur une montagne entre *Sermonetta* et *Piperno*. Aujourd'hui son sol a changé de nature et ne produit presque rien. Pline, liv. XXII, chap. Ier., parle beaucoup de ce vin de *Sétie*, et prétend qu'il aidait beaucoup à la digestion.

[f] *Pœtus Thraséas*, *Helvidius*. Tacite, liv. XVI des *Annales*;

Quale coronati Thrasea Helvidiusque bibebant,
Brutorum et Cassî natalibus. Ipse capaces
Heliadum crustas, et inæquales [12] beryllo
Virro tenet phialas : tibi non committitur aurum;
Vel, si quandò datur, custos affixus ibidem,
Qui numeret gemmas, unguesque observet acutos.
Da veniam; præclara illìc laudatur iaspis.
Nam Virro, ut multi, gemmas ad pocula [13] transfert
A digitis, quas in vaginæ fronte solebat
Ponere [14] zelotypo juvenis prælatus Iarbæ.
Tu, Beneventani sutoris nomen habentem
Siccabis calicem nasorum quatuor, ac jam
Quassatum, et rupto [15] poscentem sulfura vitro.
Si stomachus domini fervet vinoque ciboque,
Frigidior Geticis petitur decocta pruinis.

Suétone, *Vie de Néron*, parlent de ces deux sénateurs. Accusés du crime de lèse-majesté, pour n'avoir pas assisté aux sacrifices offerts aux dieux afin qu'ils daignassent conserver à Néron sa divine voix, le premier fut obligé de se faire ouvrir les quatre veines, et son gendre Helvidius se retira à Apollonie, car la terre et l'eau lui avaient été interdites en Italie.

[a] *Car telle est.* Les anciens ne négligèrent rien pour l'élégance du trait, la beauté du travail, la recherche des matières, les ornemens des vases destinés à leurs tables, et l'embellissement de leurs buffets; ce luxe a été un de ceux auxquels ils ont été constamment attachés. Mais ils abusèrent souvent des formes données à leurs vases. Pline, dans le 22e. chap. du 14e. livre, ainsi que dans l'avant-propos du 23e., s'élève vivement contre l'usage où l'on était de son temps d'employer des vases obscènes, qu'il appelle *per obscœnitates bibere.*

[b] *Ce vase à quatre becs.* Martial assure que Vatinius, d'abord cordonnier ou fils d'un cordonnier, ensuite fabricant de verres, inventa dans Bénévent, où se trouvait son atelier, cette espèce de coupe dont la forme singulière et carrée se terminait par quatre longs becs que, par allusion au grand nez de Vatinius, on appelait *nez*. Voici ce que dit Tacite, liv. xv des *Annales*, de ce Vatinius. « Néron s'arrêta quel-

Quand des derniers Romains il célébrait la fête.
Le bérile enrichit dans les mains de Virron
Cette coupe qu'il doit aux sœurs de Phaéton.
Mais, parasite, vois la coupe qu'on te donne?
Est-elle d'or? jamais. Bien plus, on te soupçonne,
Si près de toi se trouve un vase précieux;
Et toujours sur tes mains l'esclave aura les yeux.
Devant ton lit, debout, il a l'impertinence
D'en compter les rubis. « Excusez ma prudence,
« Dira-t-il; de ce jaspe on vante la beauté. »
Car telle est [a] de nos grands la folle vanité:
Ils dépouillent leurs doigts, et leur coupe est ornée
Des radieux bijoux dont le vaillant Enée
Enrichissait son glaive à la cour de Didon.
Ce vase à quatre becs [b], auquel donna son nom
Le plus vil artisan d'une cité voisine,
C'est à toi, malheureux, que Virron le destine;
Et par le temps encor, le verre maltraité
Est digne de servir à l'échange usité.
Si dans son estomac le Massique fermente,
On lui donne cette eau glacée et transparente,
Dont la flamme a banni le goût dur et malsain [c]:

« que temps à Bénévent, où Vatinius fit célébrer avec la plus grande « pompe des jeux de gladiateurs. Ce Vatinius était un des monstres « les plus hideux de la cour de Néron; né dans la condition la plus « obscure, il était difforme et grossièrement bouffon. D'abord il fut « le jouet des courtisans; mais ensuite par ses délations il s'éleva au « point qu'il écrasait par son crédit, par ses richesses et surtout par « sa méchanceté, tout ce qu'il y avait de scélérats dans la cour de l'Em- « pereur. »

[c] Achaintre cite le passage de Pline relatif à cette eau bouillie, ensuite versée dans des bouteilles que l'on entourait de neige. La raison qu'en donne l'ancien naturaliste ne me paraît pas juste, et cependant tous les commentateurs ont adopté son sentiment. Pour moi, je pense que l'eau potable, venant à Rome par des aqueducs et n'étant pas exposée à l'action de l'air, était pesante et d'une saveur un peu

Non eadem vobis poni modò vina querebar ;
Vos aliam potatis aquam : tibi pocula cursor
Gætulus [16] dabit, aut nigri manus ossea Mauri,
Et cui per mediam nolis occurrere noctem,
Clivosæ [17] veheris dùm per monumenta Latinæ.
Flos Asiæ ante ipsum, pretio majore paratus
Quàm fuit et Tulli census pugnacis, et Anci ;
Et, ne te teneam, romanorum omnia regum
Frivola [18]. Quod quùm ità sit, tu gætulum Ganymedem
Respice, cùm sities. Nescit tot millibus emptus
Pauperibus miscere [19] puer : sed forma, sed ætas
Digna supercilio. Quandò ad te pervenit ille ?
Quandò vocatus adest calidæ gelidæque minister ?
Quippè indignatur veteri parere clienti,
Quòdque aliquid poscas, et quòd se stante recumbas.

âcre ; le feu la dégageait de tous les corpuscules et de l'air dense enfermé dans les globules, et la rendait ainsi plus saine et plus légère ; et c'est appuyé de cette opinion, qui me semble conforme aux lois de la physique, que j'ai construit mes vers et donné au passage un sens bien différent de celui que présentent tous les commentaires.

[a] Sur les hauteurs de la voie Latine qui allait de Rome à Sinuesse ; c'était principalement sur les hauteurs de cette voie que reposaient les cendres des anciens patriciens. (Voyez la note dernière sur le texte latin de la 1re. satire.)

[b] *N'auraient jamais payé.* C'était de la Lycie, de la Phrygie, et surtout de la Médie, que les Romains tiraient leurs plus beaux esclaves : mais ils n'étaient bons que pour l'ostentation. Pline rapporte que le triumvir Marc-Antoine en acheta un d'un certain marchand Toranius 39,197 livres de notre monnaie.

[c] Il paraît, d'après une lettre de Pline, que les patrons traitaient les cliens admis à leur table, de manière à leur faire sentir à chaque service la distance qu'il y avait entre ces malheureux et les favoris de la fortune ; ils faisaient disparaître entièrement cette égalité qui doit

L'eau même qu'on te sert est digne de ton vin.
Cette épaisse liqueur, qui te la verse encore?
Qui te donne la coupe? un misérable Maure,
Un Gétule hideux, noir courrier du patron.
Quand la nuit de son voile embrasse l'horizon,
Tu frémirais de voir ce spectre, ce fantôme
Sur les hauteurs où gît la noblesse de Rome [a].
Du modeste Numa, du vaillant Martius,
Enfin de tous nos rois l'or et les revenus
N'auraient jamais payé [b] ce beau, ce jeune Mède,
De son Jupiter seul orgueilleux Ganymède.
Et, pressé par la soif, Trébius doit savoir
Qu'il ne peut s'adresser qu'au Ganymède noir [c] :
L'esclave qu'à grands frais achète l'opulence
Se croirait avili s'il servait l'indigence.
Quand, auprès de son lit, s'est-il donc arrêté,
Ce jeune adolescent, si fier de sa beauté?
Se rend-il à la voix du client qui l'appelle?
Dans ton vatinius sa main versera-t-elle
Quelques gouttes de l'eau [d] qu'exige la saison?
Lui qui, debout, te voit sur le lit du patron
D'un œil presque jaloux, et frémit de colère
Quand la soif ou la faim t'arrache une prière.

régner entre les convives invités au même festin. Toute distinction à table est un outrage, et l'homme qui la supporte mérite bien le titre de parasite. On cherche à renouveler parmi nous aujourd'hui cette coutume surannée, et les valets font souvent sentir à plus d'un Trébius sans influence qu'on ne l'admet que par commisération.

[d] Il ne faut pas s'imaginer que le vin vieux des Romains fût liquide comme le nôtre; je ne sais de quelle manière ils parvenaient à le rendre solide. Il est vrai que le vin de Chypre pourrait de nos jours, en vieillissant, acquérir cette solidité. Pour dissoudre donc ce vin coagulé, il fallait employer en été de l'eau fraîche; elle était suffisante; mais en hiver il fallait de l'eau chaude, ce qui explique le vers : *quelques gouttes de l'eau qu'exige la saison*. (Voyez ensuite la note sur le texte latin pour le verbe *miscere*.)

Maxima quæque[20] domus servis est plena superbis.
Ecce alius quanto porrexit murmure panem
Vix fractum, solidæ jam mucida frusta farinæ,
Quæ genuinum agitent, non admittentia morsum.
Sed tener, et niveus, mollique siligine[21] factus,
Servatur domino. Dextram cohibere memento;
Salva sit artoptæ[22] reverentia : finge tamen te
Improbulum; superest illic qui ponere cogat.
Vis tu consuetis, audax conviva, canistris
Impleri, panisque tui novisse colorem?
Scilicet hoc fuerat propter quod, sæpè relictâ
Conjuge, per montem adversum gelidasque cucurri
Esquilias[23], fremeret sæva quùm grandine vernus
Jupiter[24], et multo stillaret pænula nimbo!

Adspice, quàm longo distendat pectore lancem,
Quæ fertur domino squilla, et quibus undique septa

[a] J'ai long-temps réfléchi pour trouver la cause de ce ton d'insolence et de morgue dans les hommes qui s'avilissent, soit en aliénant leur liberté, soit en se dégradant moralement par la multiplicité de leurs vices : naît-il de cet esclavage physique ou moral dans lequel les jettent, les passions, l'oisiveté, ou le vil intérêt? L'esclave, convaincu de sa bassesse, ne peut se résoudre à faire à son amour-propre le sacrifice d'une pénible abnégation de soi-même; et, pour ne point paraître aux yeux d'autrui ce qu'il est aux siens propres, il devient singe et n'est que le singe des grands qu'il est obligé de servir, ou des hommes auxquels il veut en imposer; mais cette vanité si ridicule l'expose aux plus grandes avanies : le front ne rougit plus quand on n'appartient plus à la société et que l'on n'appartient qu'à l'espèce. Entre l'esclavage moderne et la mendicité, je n'hésiterais pas à choisir.

[b] *Que laissant.* C'était une obligation indispensable pour les cliens

L'esclave d'un palais est toujours insolent [a].
L'économe indigné te jette, en murmurant,
Un morceau de pain noir, solide nourriture
Qui repousse des dents la fréquente morsure,
Tandis que l'intendant présente à ton seigneur
Ce pain mou, délicat, tendre, et dont la blancheur
Pourrait le disputer à l'éclat de la neige.
Garde-toi d'y porter une main sacrilége;
Respecte la corbeille et les gâteaux des Dieux.
Dans un moment d'oubli, feins d'être audacieux;
Des surveillans alors la troupe vengeresse
Punira de ta main la folle hardiesse.
Est-ce là, diront-ils d'un ton brusque et grossier,
Convive impertinent, est-ce là ton panier?
Ton pain à sa couleur est facile à connaître.
Est-ce pour ce mépris à la table du maître
Que, laissant mon épouse [b] et gravissant les monts,
J'affrontais de l'hiver les fougueux aquilons;
Que souvent inondé par des torrens de pluie,
D'un printemps rigoureux je bravais la furie.
Regarde quelle squille [c] on apporte à Virron!
D'asperges couronné [d], cet immense poisson

d'aller tous les matins au lever des personnes auxquelles on voulait s'attacher; les cliens formaient un cercle au-devant du lit de leur patron qui, en s'éveillant, recevait les salutations des individus qu'il protégeait. Cette coutume s'est perpétuée dans presque toutes les cours des monarques Européens, et surtout en Angleterre; le grand lever, le petit lever sont l'image de la salutation romaine.

[c] *Squille.* Les naturalistes ne sont pas d'accord sur la nature et la forme de ce poisson, et les auteurs ou poëtes qui ont précédé Juvénal ne l'ont présenté que comme un poisson fort petit qui entrait dans les assaisonnemens. Cependant Apicius, dans son traité *de Re culinariâ*, nous parle des grosses squilles qu'il avait achetées en Lybie et en Galatie à un prix exorbitant.

[d] *D'asperges couronné.* Il faut l'avouer : c'est un des morceaux les plus difficiles de Juvénal à traduire en français, et surtout en vers fran-

Asparagis, quâ despiciat convivia caudâ,
Quùm venit excelsi manibus sublata ministri.
Sed tibi dimidio constrictus cammarus [25] ovo
Ponitur, exiguâ feralis cœna patellâ.
Ipse Venafrano piscem perfundit; at hic, qui
Pallidus [26] affertur misero tibi caulis, olebit
Laternam : illud enim vestris datur alveolis, quod
Canna [27] Micipsarum prorâ subvexit acutâ;
Propter quod Romæ cum Bocchare nemo lavatur;
Quod tutos etiam facit à serpentibus [28] atris.
Mullus erit domino quem misit Corsica, vel quem
Tauromenitanæ [29] rupes; quandò omne peractum est,
Et jam defecit nostrum mare, dùm gula sævit,
Retibus assiduis penitùs scrutante macello
Proxima, nec patitur Thyrrenum crescere piscem.

çais; nos mœurs, nos usages, nos repas sont diamétralement opposés aux barbares coutumes des patrons romains. Les habitudes des Francs paraissent encore dans nos festins, et la liberté qui règne dans nos réunions fait disparaître toutes les distances de rangs et de conditions. Mais, que dis-je? il s'agit ici de poésie : comment faire entrer le mot *asperges* dans la poésie noble? et ce poisson, qui de son immense queue semble menacer les cliens, les mépriser et leur dire qu'un pareil mets n'est pas fait pour leur bouche? Il y a du mauvais goût dans quelques détails de cette satire; à force de vouloir faire contraster ses tableaux, Juvénal tombe dans des détails minutieux qui rendent les oppositions trop tranchantes, et par conséquent désagréables.

[a] *L'aliment.* L'usage de mettre quelques alimens sur les tombeaux fut presque général dans toute l'antiquité; on a retrouvé cette même coutume chez les sauvages du Canada. Chez les Romains, on plaçait des viandes pour les âmes errantes sur la pierre sépulcrale; et l'on croyait que la déesse Trivia, qui présidait aux rues et aux chemins, venait toutes les nuits distribuer cette nourriture aux ombres qui voltigeaient autour des tombeaux. Mais c'étaient les indigens et les mendians qui enlevaient pendant la nuit ces misérables mets; et comme leur intérêt exi-

Répand déjà partout l'odeur la plus suave;
Quand il vient, élevé sur les mains de l'esclave,
Il semble avec sa queue insulter au client.
Mais, devant toi, que vois-je? oh! le morceau friand,
Que la moitié d'un œuf sur un vil coquillage!
L'aliment [a] n'est-il pas digne du sarcophage?
L'huile de Campanie [b] au poisson du seigneur...
Sur ton argile on verse une épaisse liqueur,
Cette huile de Natta [c] dont ta lampe est garnie,
Et qu'apportent ici les vaisseaux de Lybie.
Le serpent la redoute, il fuit; et de nos bains,
Avec elle Boccar chasse tous les Romains.
Pour ton monarque seul la Corse ou la Sicile
Envoya le turbot; car notre mer [d] stérile,
Si souvent labourée et les jours et les nuits,
A nos Apicius n'offre plus rien d'exquis.
Leurs avides voisins, aux poissons d'Etrurie,

geait le plus grand silence, cette superstition régna long-temps. Et dans les grandes, comme dans les petites choses, n'est-ce pas toujours l'intérêt qui fomente et soutient les superstitions, souvent même les plus nuisibles?

[b] *L'huile de Campanie.* On la recueillait à Vénafre, ville sur le Vulturne et la dernière de cette province du côté du nord. Elle eut le titre de colonie romaine et fut célèbre par son huile; Horace en parle, et Pline, liv. III, chap. II, après avoir dit que l'Italie l'emporte sur toutes les régions de la terre, ajoute que l'huile de Vénafre l'emporte sur celle du reste de l'Italie: de là, chez les Romains, on appelait *venafranum* toute huile excellente. De nos jours ce n'est plus Vénafre qui jouit de cette célébrité, c'est la ville de Luques: *oglio di Lucca*, *mostarda di Cremona*.

[c] Les huiles d'Espagne et d'Afrique ont encore le même goût et la même odeur; le même vice, après tant de siècles, existe encore dans ces régions pour la culture de l'olivier; et tant que les Maures et les Espagnols laisseront ces arbres essentiels croître en plein champ et s'élever comme le chêne et l'ormeau, la qualité de l'huile sera toujours la même. *Natta.* Voyez Horace, liv. Ier., sat. 6. Boccar est un nom Africain par lequel Juvénal désigne un habitant quelconque de l'Afrique.

[d] *Notre mer.* C'était ainsi que les Romains appelaient la mer de Toscane, qui comprenait l'espace entre la Corse et la Sicile. Ils l'appelaient encore mer inférieure, et la supérieure était pour eux la mer Adriatique.

Instruit ergò focum provincia ; sumitur illinc
Quod captator emat Lenas, Aurelia vendat.
Virroni muræna[30] datur, quæ maxima venit
Gurgite de Siculo ; nam, dùm se continet Auster,
Dùm sedet, et siccat madidas in carcere pennas,
Contemnunt mediam temeraria lina Charybdim.
Vos anguilla manet longæ cognata[31] colubræ,
Aut glacie adspersus maculis Tiberinus[32], et ipse
Vernula riparum, pinguis torrente cloacâ,
Et solitus mediæ cryptam penetrare Suburræ.

Ipsi pauca velim, facilem si præbeat aurem.
Nemo petit, modicis quæ mittebantur amicis
A Senecâ, quæ Piso bonus, quæ Cotta solebat

[a] *L'opulente Aurélie.* Un vieux commentateur assure que cette Aurélie n'était qu'une revendeuse de poisson. Achaintre semble même pencher pour l'interprétation du vieux scholiaste ; mais avant d'écrire son *simpliciùs cetaria*, etc., avait-il bien réfléchi sur la signification du mot *captator?* Tous les commentateurs presque ont adopté le sens que j'ai donné au trait satirique dans ma traduction. Il est vif, piquant et digne de Juvénal ; tandis que la revendeuse de poisson ne présente qu'un misérable contraste, sans finesse, sans goût et digne de l'écrivain le plus médiocre.

[b] *Aile trop humide.* On voit dans ce petit passage que Juvénal n'est pas toujours déclamateur ; il est souvent, et très-souvent poëte, et poëte du premier ordre : tout est personnifié, tout est animé dans ce petit tableau.

[c] *La sœur de la couleuvre.* Ici Achaintre et Dussault ne sont point d'accord. La traduction par *anguille douteuse* ne plaît pas au commentateur, et son avis, bien motivé, m'entraîne ; mais la contestation est d'une si mince importance, que je n'ai pas cru devoir faire une note plus longue sur leur petit différent.

[d] *Cryptes.* Les Romains appelaient *crypte* ou cloaque un aqueduc

A peine laissent-ils quelques instans de vie.
La province en fournit, et l'intrigant Lœnas
Tire de l'étranger ces turbots délicats
Qu'il donne, et que revend l'opulente Aurélie [a].
Du gouffre mugissant au fond de l'Italie,
La plus belle lamproie arrive pour Virron ;
Car à peine l'Auster, rentré dans sa prison,
S'assied, laissant sécher son aile trop humide [b],
Qu'au milieu de Charybde un pêcheur intrépide
S'élance, et de Sylla va braver le courroux.
Cliens, quels sont vos mets ? J'aperçois devant vous
La sœur de la couleuvre [c], aquatique reptile,
Qui n'a jamais quitté les cryptes [d] de la ville,
Ou le poisson du Tibre engraissé sur ses bords,
Dont la glace et la fange ont tacheté le corps.
S'il daignait m'écouter, « Ah ! dirais-je à ton maître :
« On ne veut pas en toi voir un Pison [e] renaître.
« On ne demande point qu'aux malheureux cliens
« Tu prodigues ton or et de riches présens ;
« A Sénèque [f], à Cotta, laisse une telle gloire.

souterrain par où s'écoulaient et les eaux et les immondices de la ville. Tarquin l'Ancien fut le premier qui commença à construire ces cryptes; l'envie de s'illustrer, de s'acquérir des suffrages, plus que tout cela, l'amour du bien public produisirent ces édifices superbes qu'on admirera toujours, dit Pline, liv. XXIII, chap. XV. Agrippa, pendant son édilité, fit construire sept cryptes sous les sept collines de Rome; de sorte qu'alors la ville fut, pour ainsi dire, une ville suspendue, et ces monumens existaient encore l'an 470, car Cassiodore, dans sa lettre 30e., livre 5, dit qu'on ne pouvait considérer les cryptes de Rome sans être émerveillé.

[e] *Pison*, de la famille Calpurnia, qui se vantait de tirer son origine de Numa Pompilius. Voyez Horace, *Art poét.* Il s'agit ici de l'ami de Sénèque, du chef de cette fameuse conspiration contre Néron qui coûta la vie à tant d'illustres Romains. Le récit de cette conspiration, dans le 15e. livre des *Annales* de Tacite, est le plus beau tableau historique que nous ait transmis l'antiquité; je n'en excepte pas celui de la conspiration de Philotas par Quinte-Curce.

[f] Sénèque, philosophe assez connu par ses ouvrages. Il faisait, dit-on,

Largiri ; namque et titulis et fascibus olim
Major habebatur donandi gloria : solum
Poscimus, ut cœnes [33] civiliter. Hoc [34] face, et esto,
Esto, ut nunc multi, dives tibi, pauper amicis.

Anseris ante ipsum magni jecur, anseribus par
Altilis, et flavi dignus ferro Meleagri
Fumat aper [35]. Post huic radentur tubera, si ver
Tunc erit, et facient optata tonitrua cœnas
Majores. Tibi habe frumentum, Alledius inquit,
O Libye [36], disjunge boves, dùm tubera mittas.
Structorem intereà, ne qua indignatio desit,
Saltantem spectes, et chironomonta [37] volanti
Cultello, donec peragat dictata [38] magistri
Omnia : Nec minimo sanè discrimine refert,
Quo gestu lepores, et quo gallina secetur !

Ducêris plantâ, velut ictus ab Hercule Cacus,

le plus bel usage des richesses immenses dont il avait été comblé par Néron. Cotta, c'est peut-être le sénateur dont parle Tacite liv. XIII de ses *Annales*.

[a] Le foie d'oie assaisonné avec du lait, des figues, etc., était un mets délicieux chez les Romains, dit Achaintre. Il se trompe : les oies dont on voulait manger le foie étaient engraissées avec des figues sèches ; on dédaignait celles qui n'avaient été engraissées qu'avec des figues dont l'air n'avait pas enlevé le fluide âcre de sa nature.

[b] Il ne paraît pas que les anciens aient connu nos truffes noires ; car, dans les descriptions qu'ils nous font des leurs, ils nous les présentent comme ayant une couleur rougeâtre et une surface lisse. Cette espèce est encore commune en Italie, et l'on n'en fait aucun cas. Il est vrai que les Romains recevaient quelquefois d'Afrique et d'Egypte des truffes blanches qu'ils estimaient singulièrement à cause du parfum. Ils les nommaient truffes de Lybie ou truffes sablonneuses, parce qu'elles venaient des sables brûlans de cette région. Théophraste dit aussi que ces

« Aux titres, aux faisceaux, à la chaise d'ivoire,
« Ils osaient préférer la générosité.
« Que te demandons-nous? un peu d'humanité.
« Ne laisse point l'orgueil présider à ta table.
« Après... Suis le torrent; sois dur, impitoyable;
« Sois riche pour toi seul, pauvre pour tes amis. »
Et pour qui vois-je donc fumer ces mets exquis,
Ce foie assaisonné [a]? ce gibier balsamique,
Mais digne du héros qui sauva Calydon,
Ce vaste sanglier, devant qui le sert-on?
Sommes-nous au printemps? quelques coups de tonnerre
Ont-ils mûri la truffe [b]? « Egypte! heureuse terre!
« S'écrie Alledius; ô mets délicieux!
« Vos moissons, gardez-les; n'attelez plus vos bœufs,
« Lybiens, n'envoyez que des truffes à Rome! »
Et l'écuyer tranchant [c], voyez quel habile homme!
Quelle adresse! un couteau voltige dans ses doigts;
Disciple de Tryphère il observe les lois
Et les règles de l'art; à cet air d'importance
Qui pourrait en douter? le geste et la cadence
Au lièvre, à la perdrix, donnent plus de saveur!
Mais l'indignation [d] fait place à la fureur,
Quand je vois le client sous un bras homicide,

truffes avaient une odeur suave, au lieu que celles de la Grèce étaient insipides. L'opinion que les coups de tonnerre les rendaient meilleures est singulière; aussi Pline, dans son 3e. chap. du 19e. liv. n'en parle que comme d'un on dit : *dicuntur tubera nasci, si imbres fuerint autumnales et tonitrua crebra.*

[c] *Et l'écuyer tranchant.* Achaintre semble assurer qu'il s'agit ici de deux personnages distincts, le maître d'hôtel, *structor*, qui dresse le repas, et le *chironomon*, l'écuyer tranchant. Je n'ai pas cru devoir multiplier les personnages; j'ai mis sur le compte de l'écuyer le petit trait *saltantem* qui, d'après l'avis du moderne commentateur, appartient au maître d'hôtel. Dans ce petit tableau, l'écuyer est au premier plan; l'autre n'est qu'un personnage très-secondaire, et qui ne figure que pour fournir des matériaux à l'artiste.

[d] *Mais l'indignation.* On s'apercevra ici d'une petite transposition.

Et ponêre foris, si quid tentaveris unquàm
Hiscere, tanquàm[39] habeas tria nomina. Quandò propinat
Virro tibi, sumitque tuis contacta labellis
Pocula? Quis vestrûm temerarius usquè adeò, quis
Perditus, ut dicat regi, bibe? Plurima sunt, quæ
Non audent homines pertusâ dicere lænâ.
Quadringinta tibi si quis Deus, aut similis Dîs
Et melior fatis donaret; homuncio[40], quantus
Ex nihilo fieres! quantus Virronis amicus!
Da Trebio, pone ad Trebium; vis, FRATER, ab istis
Ilibus? O nummi, vobis hunc præstat honorem!
Vos estis FRATER[41]. Dominus tamen, et domini rex
Si vis tu fieri, *Nullus tibi parvulus aulâ*
Luserit Æneas, nec filia dulcior illo.
Jucundum, et carum sterilis facit uxor amicum.

Le, *ne qua indignatio desit*, m'a servi de transition pour passer d'un tableau ridicule à un tableau plus sérieux. Ce n'est point la difficulté de placer la pensée dans le cadre précédent qui m'a dirigé ou forcé d'agir ainsi. Mais, après avoir bien pesé toutes les circonstances, j'ai cru que, placée à la transition, cette pensée produirait plus d'effet.

[a] *Trois noms.* Les citoyens Romains portaient ordinairement trois noms, quelquefois quatre : le prénom, qui était le nom propre; le nom désignait la famille d'où l'on sortait; le surnom distinguait les différentes branches de la famille; et enfin l'*agnomen*, autre surnom que l'on donnait à cause de l'adoption, soit dans quelque occasion particulière, soit en reconnaissance de quelque action d'éclat, soit encore pour quelque défaut corporel. L'*agnomen* des deux Scipions fut *Africain*, celui de Sylla *Felix*, etc. Je trouve un consul de l'an 743 de Rome qui avait cinq noms, *M. Valerius Messala Barbatus Empiricus.*

[b] *Le symbole.* Au 3e. service, on commençait à faire courir les santés; le maître ou le roi du festin faisait apporter une coupe et plus grande et plus riche, que l'on appelait *cupa magistra*; il y portait ses lèvres et la transmettait au convive placé au-dessous de lui; le vase passait

Comme jadis Cacus fut traité par Alcide,
Traîné dans la poussière et mis hors du logis,
Pour avoir essayé de dire son avis...
Mais il n'a pas trois noms [a], doit-il ouvrir la bouche?
Dis-moi donc, Trébius, quand ce maître farouche,
Te passa-t-il sa coupe au milieu d'un festin?
Jamais a-t-il daigné recevoir de ta main
De l'hospitalité le symbole ordinaire [b]?
Et qui de vous, cliens, est assez téméraire,
Assez impertinent pour l'offrir au patron?
Sous un mauvais habit [c], hélas! oserait-on
Se soustraire à la loi qu'impose l'indigence?
Mais qu'un Dieu favorable ou que la bienfaisance
Triomphe de ton sort et te comble de biens,
Mortel, jadis abject, quel homme tu deviens!
Ce mets est excellent, pour vous je l'ai fait faire;
Donnez à Trébius, placez devant mon frère.
Ecus, divins écus! c'est à vous qu'il les rend
Ces honneurs, et pour lui le *frère* [d], c'est l'*argent*.
Mais qu'un petit Enée ou qu'une Lavinie
Ne vienne point troubler cette douce harmonie;
Veux-tu devenir maître et seigneur de ton roi?
Qu'il ne trouve jamais un héritier chez toi.
Pour rendre ton ami complaisant et docile,
Riche, que te faut-il? une épouse stérile.

de main en main jusqu'au parasite qui n'était pas admis à cet honneur, parce qu'il ne tirait jamais aux dez pour la royauté du festin.

[c] *Sous un mauvais habit.* Ce vers est devenu proverbe :

O mon habit, que je te remercie!

dit Mercier, dans son *Habitant de la Guadeloupe*, et cette épître est une des meilleures productions de cet estimable littérateur. Mais le proverbe est tiré du grec : *les paroles sont rares chez le pauvre; la langue manque à l'indigence.*

[d] *Le frère.* Ce vice a été et sera de tous les temps. Voici le portrait qu'en fait La Bruyère; il a été tracé il y a environ 160 ans, et vous le

Sed tua nunc Mycale paria licet, et pueros tres
In gremium patris fundat simul, ipse loquaci
Gaudebit nido : viridem thoraca jubebit
Afferri, minimasque nuces, assemque rogatum,
Ad mensam quotiès parasitus venerit infans.

Vilibus ancipites[42] fungi ponentur amicis,
Boletus domino; sed qualem Claudius edit
Ante illum uxoris, post quem nil amplius edit.
Virro sibi, et reliquis Virronibus illa jubebit
Poma dari, quorum solo pascaris odore,
Qualia perpetuus Phæacûm autumnus habebat,
Credere quæ possis subrepta sororibus Afris :

croiriez sorti des mains d'un moraliste moderne : « Il y a des ames, « dit-il, sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de « l'intérêt, comme les belles ames le sont de la gloire et de la vertu ; « capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point « perdre, etc. ; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les « titres et les parchemins : de telles gens ne sont ni parens, ni amis, « ni chrétiens, ni citoyens, ni peut-être hommes : ils ont de l'argent. »

[a] *A ta Mycale*. Le passage a été diversement entendu par les commentateurs, et, dans mes premiers essais, j'avais suivi l'interprétation de Jouvency ; mais réfléchissant ensuite que si Mycale était réellement l'épouse, il y aurait contradiction entre les premières propositions et les dernières, j'ai suivi le sentiment de Lubin : les trois enfans ne peuvent qu'appartenir à une concubine esclave, qui étaient esclaves eux-mêmes, et dont le captateur n'avait rien à craindre ; il les caressait donc pour complaire au patron et pour mieux jouer son rôle. La loi était positive : les femmes de second ordre n'étaient pas illégitimes, les enfans pouvaient hériter ; au lieu que les enfans de l'esclave étaient toujours esclaves, et suivaient la condition de leur mère, à moins qu'il ne fût juridiquement prouvé que le maître était le père ; alors la femme seule, et non l'enfant, pouvait réclamer la liberté.

[b] *De mortels végétaux*. Malgré la différence que Juvénal semble établir entre le *fungus* et le *boletus* d'après Pline le naturalite, le nom générique est *fungus* et le *boletus* n'est qu'une espèce, et dans cette

A ta Mycale[a] encor permis de mettre au jour
Trois enfans que l'hymen repousse de sa cour.
Au babil de ce nid Virron daigne sourire ;
L'un d'eux même à sa table obtient ce qu'il désire,
Un as, s'il le demande ; à peine a-t-il parlé,
Qu'un esclave aussitôt, par le maître appelé,
Court apporter des fruits ou la verte cuirasse.
Mais un nouveau danger à table vous menace.
Vils amis ! au hasard dans nos bois ramassés,
De mortels végétaux[b] devant vous sont placés.
L'on choisit pour Virron l'espèce la plus fine,
Celle qu'on présentait à l'époux d'Agrippine,
Avant qu'il n'eût mangé le fatal champignon
Qui fit[c] un empereur du barbare Néron.
Quels fruits délicieux on apporte à ton maître !
Mais de leur seule odeur il faudra te repaître ;
Jamais Alcinoüs[d] n'en eut de plus vermeils ;

espèce il se trouve des champignons fort dangereux. Le *boulet* du bas Languedoc est un poison virulent, et le mot dérive visiblement du *boletus* latin. Pline dit encore : *inter ea quæ temerè manduntur, boletos meritò posuerim.* L'adjectif *ancipites* semble annoncer que les champignons servis aux clients étaient cueillis au hasard dans les bois, tandis que le *boletus* était cultivé dans les jardins. Après la mort de Claude, Néron plaisantait sur les morilles et les appelait la nourriture des dieux.

[c] *Qui fit.* L'empoisonnement de Claude par Agrippine est encore un de ces contes qui n'ont d'autre fondement que la rumeur publique. Défions-nous de Suétone, et voyons si ce crime était utile et nécessaire à Agrippine. Certes non ; elle était maîtresse souveraine, et par la mort de Claude elle descendait du trône pour y placer son fils. Cela n'est pas vraisemblable dans une femme de ce caractère. Ensuite n'avons-nous pas un exemple frappant dans l'histoire moderne d'une mort subite, produite par une indigestion de champignons ? L'empereur Charles VI, père de Marie Thérese, périt au mois d'octobre de l'an 1740, et ce plat de champignons, dit plaisamment Voltaire, changea la destinée de l'Europe. Il ne manquait qu'un Suétone pour historien à Charles, et ce prince serait mort empoisonné.

[d] *Alcinoüs*, roi des Phéaciens, Corcyre, aujourd'hui Corfou. « Jamais « les arbres de ses jardins, dit Homère, n'étaient sans fruit ; un doux

Tu scabie frueris mali, quod in aggere rodit,
Qui tegitur parmâ et galeâ, metuensque flagelli
Discit ab hirsuto jaculum torquere Capellâ.
Forsitan impensæ Virronem parcere credas :
Hoc agit, ut doleas. Nam quæ comœdia ! mimus
Quis melior plorante gulâ ? ergo omnia fiunt,
Si nescis, ut per lacrymas effundere bilem
Cogaris, pressoque diù stridere molari.
Tu tibi liber homo, et regis conviva videris :
Captum te nidore suæ putat ille culinæ ;
Nec malè conjectat. Quis enim tam nudus, ut illum
Bis ferat, Etruscum puero si contigit aurum,
Vel nodus tantùm [43], et signum de paupere loro ?

« zéphire entretenait toujours leur vigueur et leur sève : on voyait les « fleurs et les fruits embellir les arbustes en même temps. Les filles « d'Hespérus, ou les Hespérides, se nommaient Æglé, Aréthuse et « Hespérétuse. Leur jardin, dit Pline, était situé près de Laxe, ville « de Mauritanie, à deux cents pas de l'océan de Gades : on avait « élevé non loin de là un temple à Hercule. »

« Il y a deux manières d'entendre ce passage : la première, et la plus probable, est celle que j'ai adoptée, qui est celle de Jouvency et de presque tous les commentateurs ; et sur ce point nous sommes parfaitement d'accord avec Achaintre, à l'exception néanmoins de l'épithète *hirsutâ* qu'il a laissée au féminin, et de *capellâ* dont il n'a pas fait un nom propre ; ce qui me paraît inconvenant, car traiter un centurion romain de *chèvre hérissée de poils* ne me semble ni juste ni digne de la bonne satire. D'ailleurs Achaintre, citant Suétone, assure que sous Vespasien il existait un chevalier romain nommé Capelle : un centurion pouvait donc aussi porter ce nom. La seconde interprétation est fondée sur ce qu'il a plu à un vieux scholiaste d'ajouter *telle qu'en mangeait un singe*, etc., et sur-le-champ quelques commentateurs ont mis en jeu le singe ; ils l'ont affublé d'un casque, d'une lance, et l'ont mis entre les mains des prétoriens oisifs qui lui apprenaient dans leur camp à lancer le javelot. J'avoue que la scène serait assez plaisante, et que les pommes que les prétoriens donnaient au singe n'étaient pas de la première qualité ; mais Juvénal n'aurait pas manqué de nous faire connaître, par un trait quelconque, qu'il voulait parler d'un singe et non d'une recrue. Or, pour-

Et l'atlas à ses pieds en vit-il de pareils?
A toi, que donne-t-on? cette pomme malsaine
Que ronge dans son camp l'apprenti de Capène,
Ce novice guerrier qui voit en frémissant
Du vieux centurion [a] le sceptre menaçant.
Peut-être croiras-tu qu'envers le parasite
L'avarice, du prince a réglé la conduite?
Non, il veut, aux dépens d'un Tantale nouveau,
S'égayer à sa table, en offrir le tableau.
Quel mime! quelle scène et plaisante et comique!
Quand, forcé d'avouer sa rage frénétique,
Sa bile avec les pleurs s'exhalant à grands flots,
Il fait craquer ses dents lasses d'un long repos.
Tu te crois homme libre et convive du maître;
Mais en toi le patron pouvait-il méconnaître
Un esclave attiré par un friand repas,
Et dont l'odorat seul a dirigé les pas?
L'indigent qui porta la bulle [b] d'Etrurie,
Le pauvre qu'un nœud seul garantit de l'envie,
Rougiraient de venir une seconde fois
Savourer l'infamie [c] à côté de ces rois.

quoi lui prêter une idée qu'il n'a certainement pas eue, au lieu d'indiquer le sens le plus probable et le plus généralement suivi? Quant à l'épithète *hirsutâ*, les éditions les plus exactes portent *hirsuto*, et je ne puis concevoir comment un vieux scholiaste, sur lequel s'appuie Achaintre, a laissé cet adjectif au féminin, tandis qu'il avoue que Capelle était un instructeur centurion dans le camp des prétoriens.

[b] *La bulle.* Baudelot, dans un mémoire sur ces bulles, en attribue l'origine, comme Plutarque, à Tarquin l'Ancien; mais il ajoute que les enfans n'étaient pas les seuls qui la portassent. Après avoir lu l'opinion de Varron, de Festus, de Plutarque et d'Empédocle sur cet usage, je crois pouvoir assurer que la bulle n'était donnée aux enfans que pour éloigner d'eux les funestes influences de la lune, et l'on n'ignore pas quelle était relativement à cet astre, la superstition des anciens; ce préjugé sur l'influence de la lune s'est tellement enraciné, que vingt siècles n'ont pu le détruire, et l'adjectif *lunatique* nous le prouve. A ces bulles succédèrent nos amulettes.

[c] *Savourer l'infamie.* Tous ces détails ne sont pas imaginés par le

Spes benè cœnandi vos decipit : ecce dabit[44] jam
Semesum leporem, atque aliquid de clunibus apri.
Ad nos jam veniet minor[45] altilis. Indè parato
Intactoque omnes, et stricto[46] pane, tacetis.
Ille sapit, qui te sic utitur. Omnia ferre
Si potes, et debes. Pulsandum vertice raso
Præbebis quandòque caput, nec dura timebis
Flagra pati, his epulis et tali dignus amico.

poète; ils sont historiques. Héliogabale poussa bien plus loin la cruauté envers les parasites. Il se réjouissait à tourmenter par la faim ces malheureux; il faisait couvrir la table dressée pour eux de mets en ivoire, en cire, en bois peint; et souvent il les étouffait sous une pluie de roses qu'il faisait tomber en si grande quantité de la voûte de son superbe salon, que les convives y restaient ensévelis sans pouvoir se retirer. Vers la fin du règne de Louis XV, il existait à Paris une foule de parasites; et Mercier en parle dans son Tableau de la capitale. Leur nombre est bien diminué, parce que cette ville a pris une tout autre physionomie; la noblesse ne croyant plus déroger en se livrant à des spéculations commerciales ou manufacturières ou agricoles, a repris cette dignité que la plupart des nobles, simples légitimaires, ne pouvaient point conserver; les titres aujourd'hui ne mettent pas à l'abri du ridicule, et l'on sait que pour les Français le ridicule est la tête de Méduse.

[a] Ce n'était pas les esclaves seuls qui avaient à Rome la tête rasée; on

L'espoir d'un bon repas se réduit en fumée,
Et tu rêves encor : « Cette hure entamée,
« Ces débris d'un levreau nous parviendront enfin ;
« Il nous le donnera ce pluvier africain. »
Mais, hélas! rien n'arrive ; et tu n'oses rien dire !
Le pain seul dans tes doigts annonce ton martyre.
Le riche avec raison doit ainsi te traiter ;
Quand tu peux tout souffrir, tu dois tout supporter.
Oui, je te vois déjà, meurtri par des lanières,
Offrir ta tête rase[a] à ses mains meurtrières.
Est-il trop dur le fouet pour cet être avili,
Digne de ces festins, digne d'un tel ami ?

rasait encore tous les bouffons, tous les baladins pour les rendre plus ridicules. Que de têtes rasées à Paris si un pareil usage venait à s'y établir! mais rentrons dans Rome. Ces baladins, ces bouffons à Rome étaient presque tous étrangers, pour la plupart Grecs ou Espagnols ; et l'on connaît le mépris qu'avaient les Romains pour tout ce qui était étranger : on ne peut mieux le comparer qu'au mépris qu'a le peuple anglais pour toutes les nations de l'univers. Une réflexion, en écrivant ces mots, me force à porter mes regards sur l'Italie, l'Espagne et la Grèce. D'où nous viennent aujourd'hui tous nos baladins et nos charlatans ? la gravité du peuple espagnol et l'héroïsme des Grecs, d'où proviennent-ils? Quel changement dans les mœurs et les usages ! Les Grecs sont devenus ce qu'étaient les Espagnols quand ils luttèrent si long-temps contre la puissance romaine, et les Italiens sont devenus ce qu'étaient les Espagnols, et surtout les Andalous, sous la tyrannie des empereurs.

NOTES

SUR LE TEXTE LATIN.

SATIRE I.

NOTE 1, P. 2.

Theseide Codri. Codrus, auteur de quelques tragédies et d'un poème épique intitulé *la Théséïde.* Juvénal parle encore de cet auteur dans la 3e satire : ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

NOTE 2, *ibid.*

Togatas. Généralement, par cet adjectif, on entendait et l'on désignait les tragédies ou comédies dont les personnages étaient Romains ; *palliatæ*, les drames grecs.

NOTE 3, *ibid.*

Telephus. Les malheurs de Télèphe, fils d'Hercule et d'Augée, fournirent matière à plusieurs tragédies sur le théâtre des anciens, même avant Juvénal. Voyez Horace, *Art poét.*, vers 96. Les modernes n'ont point encore traité ce sujet absolument dans le genre du *Philoctète de La Harpe.* Le rôle d'Achille pourrait être fort brillant. L'an 1713, Danchet donna un opéra de Télèphe, mais il n'est

parlé que de ses amours avec Isménie. Claudien aussi raconte l'histoire de Télèphe.

NOTE 4, P. 2.

Margine. Nos livres, dit M. Dussault, ont les pages remplies des deux côtés. On trouve souvent, et surtout dans les vieilles éditions, beaucoup de notes sur les marges; mais, chez les anciens, les pages n'étaient remplies que d'un seul côté; leur manière de lire, de transcrire, de dérouler un volume, a été décrite par Vossius (Isaac). Voyez ses observations sur Catulle.

NOTE 5, *ibid.*

Torqueat. Eaque ne tourmentait point les coupables; il les jugeait, d'après tous les mythologues, avec ses collègues Minos et Rhadamante; mais, quand on réfléchit sur le supplice mental qu'éprouve le criminel interrogé par les juges, forcé d'avouer ses crimes, on sent que le juge tourmente aussi bien que l'exécuteur. Jeunes professeurs, ne condamnez pas le *torqueat*.

NOTE 6, P. 4.

Pelliculæ et *Monychus.* Voyez, au sujet de la Toison d'or et du centaure Monyche, Ovide et Valérius Flaccus. Le diminutif *pelliculæ* est à remarquer cependant; il annonce déjà qu'on regardait à Rome l'Orphéisme du même œil que nous le regardons aujourd'hui.

NOTE 7, *ibid.*

Jouvency, Dussault, Achaintre même, n'ont pas donné

au verbe *subduximus* la signification qui lui convient ; *nous avons abandonné les rhéteurs ; nous ne sommes plus exposés à recevoir le châtiment qu'ils infligent.* Pour moi, je pense qu'il faut traduire : *Nous avons tendu la main*, etc. et par conséquent *nous avons fréquenté les écoles publiques.* Quant à la férule, pourquoi supprimer ce châtiment collégial? Depuis qu'on l'a proscrit, nos jeunes gens sont devenus sauvages et barbares; ils ne respirent qu'après l'indépendance et la liberté. Consolez-vous, amis des vieilles institutions, j'aperçois déjà la férule, le fouet cachés sous le froc. Quelques instituteurs les promènent déjà dans Paris.

NOTE 8, P. 4.

Tener spado. Quelles mœurs ! les dames nobles qui ne voulaient point s'exposer aux peines portées par les lois *Julia* contre les adultères, épousaient des eunuques, *lusus erat sacræ connubia fallere tædæ*, dit Martial ; et c'est lui qui m'a fourni l'expression, peut-être hardie, dont je me suis servi. On pourrait encore traduire : « *Profane insolemment l'autel de l'hyménée.* »

NOTE 9, P. 6.

Crispinus. Voy. la 4e. satire : *ventilet aurum æstivum.* Facciolati et son copiste M. Noël ne se sont-ils pas trompés en traduisant *ventilare aurum*, etc., *par montrer avec affectation une bague?* Cette interprétation me semble erronée ; il s'agit ici de l'agitation de l'air qui doit rafraîchir les doigts suans de Crispinus. Ils ne pourraient supporter le poids d'une pierre précieuse, car une simple bague d'or les accable. Je demande si les deux pensées ne sont pas ainsi liées, si la dernière n'est pas le corollaire de la pré-

cédente? M. Dussault l'a senti; mais, ne voulant pas aller contre la version reçue, il a pris un terme moyen. Voyez sa traduction. Pour moi, je pense qu'il y a ici dans Crispinus efféminatión, et non vanité; la chose est évidente : donc il y a erreur dans Facciolati.

NOTE 10, P. 6.

Plena ipso. Achaintre et Dussault ont avec raison rejeté la seconde version de Jouvency. *Nova lectica* ne signifie pas *nouvelle litière*; mais litière qu'on s'est donnée nouvellement, comme en français on dit : *se donner la voiture*. C'était une manie à Rome, quiconque n'avait point de litière ne jouissait d'aucune considération. Il en était de même à Paris vers la fin du dernier siècle. (Voyez Mercier, *Tableau de Paris*, vol. 4, chap. 644, *Aller à pied*.) La voiture aujourd'hui annonce le luxe, mais non la considération.

NOTE 11, *ibid.*

Vesica beatæ. Ce petit tableau n'a pas besoin de commentaire; il n'est pas difficile quoique obscène : chose assez rare dans Juvénal. Quels rapprochemens je pourrais faire ici! Mais qui n'a pas lu les *Mémoires secrets*, etc.?

NOTE 12, *ibid.*

Unciolam, deuncem. Unciola, diminutif de *uncia*. On divisait à Rome les héritages en douze parts, comme la livre était divisée en douze onces. Une once d'héritage était la douzième partie des biens laissés par le défunt; le *deunx* était les onze parties restantes : l'expression n'est point métaphorique comme l'ont prétendu quelques com-

mentateurs; elle est juste et convient parfaitement aux usages reçus alors.

NOTE 13, P. 6.

Quisque. Dans l'édition Barbou, on ne trouve point de virgule après *suas;* on n'en trouve point non plus dans l'édition Elzévir de 1671. Achaintre en a mis une autre après *mensuram inguinis;* mon avis est qu'il n'en faut point; *quisque hæres habet suas partes ad mensuram*, etc. Il faut, dans l'autre manière d'expliquer, multiplier les ellipses; je conçois encore l'explication de Dussault avec la virgule après *suas*; mais celle d'Achaintre est peu réfléchie et le vers avec ses deux virgules est inintelligible. Que de fautes dans cette nouvelle édition! elle est cependant dédiée à Sa Majesté.

NOTE 14, P. 8.

Venusinâ lucernâ. Horace, né à Vénuse. Voyez le beau portrait de cet auteur si vanté par les courtisans, dans le discours préliminaire de M. Dussault, *Horace naquit dans des circonstances*, etc. Peut-être m'accusera-t-on d'avoir donné au mot *lucernâ* une signification éloignée de la pensée de l'auteur d'après laquelle on pourrait entendre qu'Horace travaillait trop ses ouvrages. Je pense qu'on peut représenter Horace la lanterne à la main, cherchant les ridicules pour les attaquer, comme Diogène cherchait un homme.

NOTE 15, *ibid.*

Leno. Juvénal donne souvent cet obscène qualificatif à des marchands d'esclaves et autres qui faisaient à Rome

un métier infâme ; nous avons en français pour équivalent deux termes, l'un trop grossier, et l'autre trop faible ; mais que l'on peut employer dans la poésie légère. J'ai été obligé de me servir de cette dernière expression dans la 14e. satire, mais le tableau est bien différent ; il supporte la plaisanterie : ici la morale est trop profondément blessée pour se permettre de ridiculiser un vice trop odieux.

NOTE 16, P. 10.

Vigilanti naso. Quel dommage que notre langue n'admette pas cette figure que les Grecs et les Romains employaient avec tant d'adresse ! L'hypallage nous serait de la plus grande utilité. Juvénal est étonné de voir un Galba ; son histoire est celle de tous les hommes qui préfèrent l'argent à l'honneur.

NOTE 17, *ibid.*

Puer Automedon. Automedon, écuyer d'Achille. (Voyez l'Iliade.)

NOTE 18, *ibid.*

Ipse lacernatæ. Ce vers a mis à la torture tous les commentateurs anciens et modernes. En voulant l'expliquer, ils l'avaient rendu plus obscur encore ; M. Dussault a senti que le pronom *ipse* se rapportait à quelque grand de Rome, et que l'*amica lacernata* devait s'entendre de quelque Ganymède, car les femmes les plus viles à Rome n'auraient pas mis la *lacerne*. Or, quel est le prince qui se glorifiait de conduire dans son char, de présenter partout, d'embrasser en public son *pathicus ?* Néron. Voyez Suétone, vie de ce prince, chap. 28 ; le malheureux en-

fant se nommait *Sporus*. (Voyez ma note sur la traduction française.)

NOTE 19, P. 10.

Sextâ cervice. Il y avait deux espèces de litières à Rome, la grande portée par six ou huit esclaves : elle ressemblait assez aux palanquins orientaux ; la petite litière, portée par deux esclaves, bien plus étroite et plus simple, ne portait que les gens du commun et les courtisanes.

NOTE 20, *ibid.*

Gemmâ udâ. L'anneau cachet était appliqué ordinairement à côté de la signature du citoyen romain. Les faussaires avaient des anneaux marqués au nom du riche ou du patron dont ils convoitaient l'héritage. Cette partie de la législation romaine était fort mal entendue. (Voyez Montesquieu, *Esprit des Lois*.)

NOTE 21, *ibid.*

D'après Pline le naturaliste, la *rubeta* était une grenouille de buisson fort venimeuse ; je pense que cette grenouille de buisson n'est autre chose qu'une espèce de lézard fort connu dans le bas Languedoc sous le nom de *blande*. Elle est réellement fort venimeuse, car on lui fait la guerre à coups de fusil ; l'Italie a de ces lézards, mais ils sont tachetés de rouge. L'art d'empoisonner en Italie n'a pas eu le sort des beaux-arts dans cette belle partie de l'Europe ; il n'a pas eu d'interruption, et depuis la *Rubeta* jusqu'à l'*Aqua Trophana*, on pourrait compter aisément tous les anneaux de la chaîne.

NOTE 22, P. 12.

Probitas laudatur, et alget. Ce fragment de vers est devenu proverbe : on va plus loin de nos jours ; on donne à la probité le nom de *sottise*.

NOTE 23, *ibid.*

Sponsæ turpes. En dépit de quelques commentateurs, j'ose affirmer qu'il n'est question ici que des femmes qui poussaient le libertinage au dernier degré, et non de ces hommes femmes dont il est parlé dans la 2e. satire. Remarquez que dans presque toute la satire il n'est question que de la turpitude des dames Romaines et de leur avarice.

NOTE 24; *ibid.*

Ex quo Deucalion. Voilà des vers dignes de Virgile, d'Ovide ou d'Horace. Comme ils sont rares dans Juvénal, parce que le génie ne court pas après l'esprit, et que l'arrangement de mots ne constitue pas la véritable éloquence, j'aime à les indiquer et prouver ainsi aux ennemis du poëte que Juvénal était capable d'écrire avec élégance ; mais il a préféré la force et l'énergie ; par cela même il est supérieur à Horace et à Boileau, qui n'ont pas osé attaquer le vice, unique but que doit se proposer un poëte satirique, s'il veut être utile.

NOTE 25, *ibid.*

Quando sinus avaritiæ. Quelle image ! comment rendre en français *patuit.* Il a fallu choisir dans notre langue une image correspondante ; elle est plus faible, j'en conviens,

mais le *gouffre profond* de M. Dussault n'est-il pas un extra-sens. *Sinus* ici marque la bourse que les anciens portaient suspendue au cou et qui descendait jusqu'à la ceinture.

NOTE 26, P. 12.

Prœlia quanta. M. Dussault a mal interprété ce passage, à ce que je crois. Jouvency l'explique de deux manières bien différentes du sens que j'ai donné d'abord à ces vers dans mon premier essai, et auquel je suis ensuite revenu. L'esclave ou l'intendant qui a traîné le coffre-fort fournit à mesure à son maître des armes, c'est-à-dire, des écus. Plus il perd, plus il s'obstine, et plus l'écuyer a de travail. Cette explication simple, en relation avec ce qui précède et ce qui suit, m'a paru mériter la préférence. Il est douloureux, quand on entre dans la carrière littéraire, d'avoir à lutter contre des hommes que l'opinion publique protège avec raison.

NOTE 27, P. 14.

On voit ici le verbe *cœnare* pris activément, et en ceci Juvénal n'a fait qu'imiter Horace*, qui dit : *cœnare olus, pulmenta, aprum*, et Cicéron *vivere vitam.* Mais ces accusatifs sont-ils vraiment les régimes des verbes d'état; je ne le crois pas, ils sont plutôt le complément d'une préposition sous-entendue.

NOTE 28, *ibid.*

Ille tamen. M. Dussault pense que c'était le patron lui-même qui faisait la distribution en appelant les cliens chacun par son nom. Pour moi, j'ai traduit le *ille* par

l'esclave intendant, et ce n'est pas sans motif; il serait facile de prouver que le riche patron ne s'abaissait pas à ce point; mais l'explication serait trop longue : si mes notes sont multipliées, elles doivent être courtes; qu'est-il besoin de tout dire?

NOTE 29, P. 14.

In aure fenestræ. Les oreilles percées ont toujours été regardées comme un signe d'esclavage; il n'est pas étonnant que les femmes de l'Orient aient cherché à dorer leurs chaînes; mais que les Françaises aient adopté cet usage, voilà ce qui me surprend. Elles n'en connaissaient pas l'origine, autrement elles auraient proscrit ce signe de servitude. Nous nous moquons des sauvages qui percent leur nez ou leurs lèvres, et nous admirons les pendans d'oreille d'une Européenne. Quelle différence y a-t-il donc entre la femme qui mutile le sens du goût et de l'odorat, et celle qui mutile le sens de l'ouïe?

NOTE 30, P. 16.

Pedibus albis ne signifie pas ici pieds poudreux, mais pieds blancs, c'est-à-dire, marqués avec de la craie. Tous les esclaves qui venaient à Rome de la Haute-Asie y étaient conduits par mer. Or, point de pieds poudreux, mais *gypsati*. On marquait sur les pieds la patrie de l'esclave, le nom du maître qui le vendait, car ce dernier devait répondre des qualités morales de son esclave. Nos serfs dans le moyen âge étaient plus malheureux; ils ne pouvaient même être vendus partiellement et changer de maître.

NOTE 31, *ibid.*

Quæque salutato. Tous les commentateurs, et M. Dus-

sault lui-même, ont tourné autour de ce vers, vraiment énigmatique, et personne, à ce que je crois, n'a encore trouvé le mot de l'énigme. Du temps de Domitien, le temple de la Concorde, où le sénat s'assemblait souvent, fut abandonné; car ce prince convoquait presque toujours les sénateurs dans son palais d'Albe. Sous les règnes de Nerva, de Trajan, même abandon; les cigognes vinrent donc faire leur nid dans ce temple presque inhabité. Juvénal ne fait-il pas illusion à l'abandon de ce temple, où l'on n'entend plus les amis de la liberté? Ce temple n'eût-il pas rappelé aux tyrans de tristes souvenirs? La cicogne revient tous les ans saluer ce temple où se trouve son nid, et les sénateurs Romains n'y viennent plus; telles étaient mes réflexions, quand j'ai lu le *vocabularium ad Juvenalem* de la Bibliothéque royale, et j'ai vu avec plaisir que l'opinion de l'auteur ne différait presque en rien de la mienne.

NOTE 32, P. 16.

Quadrans. Quatrième partie de l'as, correspondant à deux deniers et demi de notre monnaie; c'est ce qu'aurait dû ajouter M. Noël dans son dictionnaire extrait de Facciolati. Car, d'après lui, on croirait que le *quadrans* valait trois deniers Romains; ce qui serait une erreur grossière, tandis que l'as n'en était que la dixième partie, et le *quadrans* la quatrième partie.

NOTE 33, *ibid.*

Callidus arte notâ. M. Dussault traduit *arte notâ*, dont le *stratagême est dévoilé*. Dans cette version, le mot *callidus* serait insignifiant; il ne serait pas ironique, et il doit l'être : *vous êtes vraiment rusé*, *le stratagême est nou-*

veau. Tel est le sens ironique du passage, tout ce petit tableau dramatique semble annoncer que telle est l'intention de l'auteur.

NOTE 34, P. 18.

Arabarches. Quelques éditions portent *Alabarches*, signifiant Publicain, ou plutôt chef des Publicains; mais le plus grand nombre porte *Arabarches*, chef d'Arabes, de brigands ou d'usuriers. Jouvency prétend qu'il s'agit ici de Crispinus ou de quelque autre favori de Domitien auquel ce prince aurait fait élever une statue au Champ de Mars, où étaient toutes les statues des Romains qui avaient reçu les honneurs du triomphe ou de l'ovation. En effet, Néron donna le commandement de l'Arabie à ce fameux Crispinus. D'autres prétendent que Juvénal désigne ici l'historien Josephe, que Vespasien fit receveur général des impôts en Egypte; enfin, un troisième assure que le poëte avait en vue un certain Tibérius Alexandre qui gouverna quelque temps l'Egypte et l'Arabie du temps de Juvénal. M. Dussault ayant trouvé dans Suétone que l'empereur Claude avait donné le gouvernement de la Judée à Félix, frère de l'affranchi Pallas, il en conclut que l'*Arabarches* de Juvénal pourrait bien être ce Félix. Je ne sais si la nature m'a privé de sagacité, mais je ne conçois rien à cette manière de raisonner.

NOTE 35, *ibid.*

Toris. Avant la seconde guerre Punique, les Romains s'asseyaient pour prendre leurs repas sur des bancs de bois. Scipion l'Africain fut le premier qui apporta ces petits lits nommés *puniciani.* Grâce au menuisier Archias, ces lits furent bientôt en vogue. Le plus grand cérémonial était

de n'avoir que trois lits autour d'une table appelée *triclinium*. Le luxe s'en empara, et l'ébène, l'or, l'argent, l'ivoire, l'écaille, furent prodigués pour embellir ces tables. (Voyez Dussault, note 36.)

NOTE 36, P. 18.

Nam de tot pulchris. Lubin trouve ces vers obscurs, et se borne à interpréter le mot *orbes* qui, presque partout dans Juvénal, signifiant plats, est pris dans le sens de tables rondes : voilà toute la difficulté. *A quoi bon tant de tables si riches, si larges, si recommandables par leur antiquité ? Sur une seule, votre patron sait dévorer un patrimoine*. Je ne vois là ni difficulté, ni exagération. Xiphilin assure que Sénèque avait cinq cents tables du bois *citrum* avec les trois pieds en ivoire, et le prix de chacune de ses tables, dit Pline, aurait suffi pour acheter un vaste domaine.

NOTE 37, *ibid.*

Plaudendum funus. Ce passage a été différemment interprété, la colère des captateurs et les applaudissemens du peuple, qui se réjouit de la mort de cet égoïste : voilà le sens qui me paraît naître de cette construction, *funus plaudendum ducitur amicis iratis*. M. Dussault pense le contraire ; je me suis permis de ne pas adopter son sens, et Achaintre paraît de mon avis.

NOTE 38, P. 20.

Cujus. Il me semble que M. Dussault avec Grangée se trompe, quand il assure avec le commentateur que le dialogue doit être coupé après le mot *simplicitas*. Les rai-

sons sur lesquelles il appuie son opinion ne sont pas de la dernière évidence : qu'on lise la note 4°. pour s'en convaincre. Ce serait Juvénal qui dirait : *cujus*, etc. Quelle pusillanimité dans cet aveu ! quelle coupe brusque de ce relatif en rapport avec *simplicitas !* Elle serait tout au plus supportable si l'auteur allant émettre une grande pensée eût arrêté, suspendu le cours des observations de son interlocuteur. Je prie les savans d'examiner avec attention ce passage, et je suis persuadé qu'un moment de réflexion leur suffira pour rejeter l'opinion de M. Dussault.

NOTE 39, P. 20.

Tædâ lucebis. Sulpitius, que cite M. Dussault, a tiré de Tacite la description de ce supplice, il a même employé les expressions de ce grand historien. (Voyez Tacite, *Ann.* liv. xv, chap. 4.)

NOTE 40, *ibid.*

Et latum. L'édition de Barbou, 1754, porte *deducit arenâ*; dans celle d'Elzévir, 1671, on lit aussi *deducit.* Quelques autres portent *deducis*, et les commentateurs qui ont développé le texte avec ce dernier mot sont tombés dans le ridicule ; n'en parlons plus. J'avoue que ce dernier vers est un des plus difficiles de Juvénal. Pour moi, je pense que le texte est altéré, que le sens finit à *fumant*, et que les copistes ont omis un ou deux vers qui liaient la phrase précédente à la subséquente, et dans lesquels vers se trouvaient ces mots *corpus tractum unco* ; car il s'agit d'une autre espèce de supplice, la chose est évidente, et ce supplice était d'être traîné dans les rues de Rome avec un croc et ensuite jeté dans le Tibre. (Voyez Suétone, le supplice de Séjan.) A quoi bon donc tant de commentaires et des notes si longues !

SATIRE II.

NOTE 1, P. 24.

Ultrà Sauromatas. Les anciens comprenaient, sous le nom de Sarmates, tous les peuples qui habitaient les régions boréales depuis l'*Oder* jusqu'à la mer Baltique. Les Sarmates n'avaient ni habitations, ni boucliers; mauvais piétons, ils étaient toujours à cheval ou dans leurs chariots. Les Polonais sont les seuls peuples de l'Europe chez lesquels l'inondation des barbares au 4e. et 5e. siècles n'ait point laissé de traces : ils sont encore tous Sarmates.

NOTE 2, *ibid.*

Bacchanalia vivunt. Cet idiotisme est le même que *vivere vitam* que l'on trouve fréquemment dans Térence, Cicéron et autres auteurs latins. Les Bacchanales tirent leur origine d'Egypte; Mélampus les introduisit dans la Grèce du temps de Prétus, roi d'Argos. (Voyez la description des grandes Dionysiaques, Ant. vol. 1, chap. 16.) Un aventurier grec en infecta la Toscane; la contagion se glissa dans Rome, d'où elle se répandit dans toute l'Italie, à l'aide de quelques imposteurs qui avaient conjuré la perte des mœurs et de l'Etat.

NOTE 3, *ibid.*

Indocti. Quelques misérables rhéteurs ont accusé Juvénal d'être l'ennemi de la philosophie; il ne l'était que des soi-disant philosophes. Il était l'ennemi des tartufes

qui, sous le masque de la vertu, n'ambitionnent que les richesses et les honneurs; et, par leurs furibondes clameurs, écartent de la carrière qu'ils veulent parcourir l'homme franc, sincère et probe.

NOTE 4, P. 26.

Archetypos, mot tiré du grec, ἀρχὴ, origine, commencement; et τυπῶ, je modèle, je forme; de là type, image; et par conséquent *archetypos*, buste original. Aristote, Cléanthe, Pittacus, personnages trop connus; Chrysippe l'est moins; Cicéron cependant en fait le plus grand éloge. Il fut le restaurateur de la philosophie stoïcienne, à laquelle il faut rendre justice malgré les sarcasmes d'Horace, les plaisanteries de Cicéron et les attaques de La Bruyère.

NOTE 5, *ibid.*

Fronti. Ce vers est devenu proverbe. Cicéron a dit : *Injuria autem nulla capitalior, quàm eorum qui, cùm maximè fallunt, dant operam ut viri boni videantur*; Molière :

Hé quoi, vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion!
Vous les voulez traiter de semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage!

Et Perse :

Fronte politus,
Astutam vapido servat sub pectore vulpem.

Mais la sentence de Juvénal l'emporte, et cette sentence a obtenu l'honneur du proverbe; une infinité d'éditions portent *frontis*. Farnabe, édition de Lyon de 1642, a écrit *fronti*; il a été imité par quelques autres commentateurs, et j'ai adopté ce datif qui me paraît plus convenable que le génitif qui serait le complément du mot

fides, au lieu que le cas d'attribution me semble absolument nécessaire, soit que la sentence soit particulière, soit qu'elle soit générale.

NOTE 6, P. 26.

Socraticos. Quelle épithète! Je ne puis que blâmer Juvénal de l'avoir employée; ce n'est pas que certains auteurs ne se soient permis d'insulter à la mémoire de ce grand homme. Aristophane, le vil instrument des ennemis de ce sage, n'osa l'attaquer sur ce point; et, certes, les Mélytus, les Anytus ne l'eussent pas épargné. Elien cite un trait qui pourrait nous faire soupçonner l'espèce d'attachement qu'avait Socrate pour Alcibiade; mais les fureurs de Xantippe sont-elles de quelque poids dans la balance? Que n'invente pas une méchante femme? D'ailleurs, Elien n'est pas toujours exact; ses anecdotes ne sont souvent que de simples ouï-dire, des bruits sans fondement. Voltaire lui-même semble confondre l'amour Socratique et l'amour Platonique: le premier est le dernier degré de la corruption réfléchie; l'autre est le beau idéal d'un sentiment que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes. Malheur à ceux qui veulent l'effacer et le détruire! « L'amour, le véritable amour, dit le comte de Rochester, dans un pays d'athées ferait adorer la divinité. » Que sera donc l'amour Platonique, le beau idéal de cette passion?

NOTE 7, *ibid.*

Cinædos, mot tiré du grec, et que nous traduisons par B. Pederaste, κίνειν, mouvoir, agiter, αἰδοῖα *pudenda*. *Tumidæ marsicæ*, espèce de fistule que gagnaient les *pathici* à leur abominable métier. Etranger à l'art, je ne

puis donner des détails sur cette étrange maladie : l'ulcère qui a la forme d'une figue, est-il une *marsica*? le nomme-t-on en français *fistule?* Les assertions de Noël et Facciolati me semblent bien téméraires; d'ailleurs c'est aux hommes de l'art à décider. Pour moi, je pense que ce sont des excroissances; dès lors on ne doit point traduire par fistule.

NOTE 8, P. 26.

Simplicitas miserabilis. Ceci rentrerait assez bien dans le système cranologique du docteur Gall; mais je crois qu'Achaintre se trompe en nous disant que *simplicitas* signifie ici *ignorance de toutes les vertus*; il signifie *franchise*. Que l'on traduise par ignorance et l'on verra combien la version sera ridicule.

NOTE 9, P. 28.

L'adjectif *tragico*, modifiant *concubitu*, a été bien saisi par M. Dussault. *OEdipe*, *Phèdre* nous prouvent que l'inceste est du domaine de la tragédie : rien n'est outré dans ce portrait (voyez Suétone, liv. 22, *Vie de Domitien*), excepté le dernier vers, si on veut le traduire comme l'ont entendu la plupart des commentateurs; mais Farnabe, d'où Achaintre a pris sa note, fait disparaître tout ce qu'a de ridicule l'ancienne version, et le sens qu'il donne au *similes* est le seul véritable et plausible. Le trait est virulent contre Domitien; mais ce prince était devenu si difforme, que la comparaison a pu être établie sans hyperbole. Cette explication est naturelle; peut-être le bon goût trouverait-il quelque chose à dire; mais que l'on pense à l'énormité du crime; inceste, infanticide, etc. et un monstre sous le rapport physique et moral?

NOTE 10, P. 28.

Non tulit. Scatinia, loi qui punissait les prostituées et ceux qui débauchaient les jeunes gens. « Cette loi subsista toujours, dit Voltaire; cependant Auguste trouva bon que Virgile chantât Alexis, et qu'Horace fît de petites odes pour son Ligurinus. » L'empereur Philippe la remit en vigueur et chassa de Rome tous les petits garçons qui faisaient cet infâme métier. La peine était d'abord pécuniaire. On ne sait si la loi doit être attribuée au tribun Scatinus, ou si elle prit son nom de ce tribun qui en fut la première victime. Nos anciennes lois punissaient ce crime par le supplice du feu, et on en vit quelques exemples. L'inquisition, chargée de punir les coupables, ne poursuivait que les juifs, les hérétiques et les sorciers; et s'ils eussent été inexorables contre les mignons, que seraient devenus les juges?

NOTE 11, P. 30.

Umbone phalanges. Je crois que M. Dussault n'a pas été assez exact en traduisant : *junctæ umbone phalanges*; je pense qu'il aurait pu employer l'expression tortue. *Faire la tortue* était une évolution militaire en usage, surtout dans les siéges des places fortes. La description nous en a été laissée par Polybe.

NOTE 12, *ibid.*

Quelques hypocrites sans doute trouveront à censurer l'obscénité de ce tableau; mais un homme éloquent dans l'église grecque et romaine va fermer la bouche à tous ces critiques. Saint Chrysostôme comparait les écrivains tels

que Juvénal aux médecins qui ne craignaient point de souiller leurs mains, lorsqu'il s'agit de panser des ulcères. Qu'ils voient encore le sage Plutarque dans son *Traité sur la manière de lire les poètes*. Le passage commence ainsi : γραφυτι δι και πραξις ατοπυς ενιοι, etc., pag. 278, édition de 1788.

NOTE 13, P. 30.

Coliphium. Espèce de pain dur et compacte dont se nourrissaient les athlètes et les gladiateurs, pain azyme mêlé avec du fromage et des viandes hachées. D'après Martial, on donnait à ce pain une forme singulière.

NOTE 14, *ibid.*

Prægnantem fuso. Point de terme correspondant en français pour rendre le *prægnantem*; métaphore juste, tirée de l'état où se trouve une femme enceinte qui grossit peu à peu comme le fuseau grossit insensiblement. Il est difficile de faire passer dans notre langue de semblables expressions.

NOTE 15, P. 32.

Horrida pellex. M. Dussault ne désigne que deux sortes de concubines; je crois pouvoir assurer qu'il y en avait trois : *meretrix*, *pellex*, *lupa*. *Meretrix* était une courtisane qui se prostituait, il est vrai, comme le dit Aulu-Gelle; mais elle n'était point d'origine servile; c'était ordinairement une étrangère qui, par intérêt, et nullement par amour, cherchait à plaire et à mériter ainsi les bonnes grâces et les faveurs des premiers personnages de la ville où elle venait s'établir : telle fut As-

pasie à Athènes, Flora à Rome, N. D. L. à Paris. La *pellex* désigne des courtisanes du second rang; le mot tire son origine du verbe *pellicio*, séduire, attirer; et le terme fait lui-même allusion aux moyens qu'emploient ces femmes pour s'attirer les bonnes grâces du patron, chez qui elles étaient esclaves. Elles jouaient à peu près le même rôle que les Négresses dans nos établissemens en Amérique; mais malheur à la *pellex*, quand l'épouse légitime la surprenait; elle était condamnée à passer la vie dans le *lanificium*, obligée de travailler, et liée à un pieu, nommé *codex*. La troisième espèce de courtisanes était la *lupa*; la louve appartenait au *leno* qui spéculait sur ses charmes, quand ils commençaient à se flétrir, le *leno* la vendait pour servir dans l'*ergastulum* à la campagne. On donnait aussi le nom de *louve* à toutes ces filles d'affranchis qui rôdaient autour du cirque Romain, véritable Palais-Royal de cette capitale du monde.

NOTE 16, *ibid.*

Togam. Les adultères à Rome étaient forcées, après le jugement qui les déclarait telles, de prendre la robe virile; il ne leur était plus permis de prendre pour vêtement la *stola*, habillement ordinaire des femmes honnêtes. On ne sera point surpris de trouver dans la traduction *flétrie* à la place de *condamnée à la toge*. M. Dussault, dont j'ai suivi la version dans ce passage, a bien senti qu'il était impossible, sans verbiage, de transporter dans notre langue toute la pensée de l'auteur latin. Parmi nous, quand on dit un *homme flétri*, on sait bien ce que cela veut dire. A Rome, une *femme flétrie* était celle qui portait la *toge*. L'expression seulement n'est pas prise dans un sens aussi étendu que la métaphore semble l'exiger; mais je ne la crois pas inconvenante: n'est-ce pas la seule propre à bien faire saisir le sens du latin?

NOTE 17, P. 32.

Insania. M. Dussault a adopté la correction de Grangée qui a remplacé le mot *insania* par *infamia.* Voyez le vers français *la honte* ; ensuite jetez un coup d'œil sur la traduction ; *j'y vois moins d'infamie*, etc., et jugez. Le raisonnement sur lequel s'appuie l'élégant traducteur est pris dans Grangée, et ne me présente aucune solidité; pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la 19e. note de sa seconde satire. Achaintre a rejeté le mot *infamia*, qui présenterait un sens obscur et sujet à interprétation ; au lieu qu'avec *insania*, le sens est clair, et en harmonie avec ce qui suit et ce qui précède.

NOTE 18, P. 34.

Porrigine porci. Quelques éditions portent *prurigine* ; et qu'importe! il n'y a de différence que de la gale à la teigne. Pourquoi donc une longue note pour faire la différence de ces deux maladies? C'était bien là le cas d'aller fouiller dans Celse et d'extraire un morceau de son 6e. chapitre?

NOTE 19, *ibid.*

Contactâ livorem. Quelques éditions portent *conspectâ*, et Achaintre lui-même a été entraîné par la majorité ; je ne suis pas de son avis, et je préfère *contactæ.* On connaît, il est vrai, le préjugé des anciens sur le regard de l'envieux; mais ce coup d'œil sinistre pouvait-il partir d'un objet inanimé? Toutes les prosopopées du monde, toutes les licences des poëtes ne doivent point présenter des tableaux ridicules. Pour le diminuer, les partisans du *cons-*

pectâ ont été obligés de traduire *place vis-à-vis*. Malgré Suidas et la citation grecque d'Achaintre, l'acception du mot n'est-elle pas forcée ? tandis que rien n'est plus simple, plus conforme à la saine raison que *contactâ*.

NOTE 20, P. 34.

Redimicula, espèce de rubans qui servaient à lier la coiffure des femmes, ou bandelettes dont on entourait les têtes des victimes.

NOTE 21, *ibid.*

Abdomine. (Voyez pour l'intelligence de ce passage la note sur le texte français.) Je trouve dans le dictionnaire encyclopédique la raison pour laquelle on bannissait le myrte des autels de la bonne Déesse, la raison pour laquelle on plaçait un œnophore de vin; mais pourquoi lui offrait-on l'abdomen d'une jeune truie, morceau que les Romains regardaient comme fort délicat? Etait-ce pour expier les crimes commis contre la chasteté ?

NOTE 22, *ibid.*

Baptes, prêtres efféminés qui ne juraient que par Junon, s'attachaient aux femmes, assistaient à leur toilette, etc. Ils étaient revêtus ordinairement d'une longue robe bleue, ils se peignaient les sourcils en noir, leur corps était parfumé d'essences les plus précieuses, ils affectaient en tout les mines et les airs d'une jolie femme. Il ne faudrait pas remonter bien haut dans l'histoire de France pour trouver des Baptes. Les lettres de Vois. et de B. me procureraient sans doute des objets de comparaison et des modèles d'une ressemblance parfaite. L'anecdote de la culotte de

velours est encore présente à la mémoire d'une infinité de mes contemporains; quelle profanation !

NOTE 23, P. 36.

M. Dussault a supprimé l'épithète *obliquâ* qui ne qualifie pas *acu*, elle marque seulement la manière de s'en servir. La chimie n'était pas encore venue au secours des jeunes Romains.

NOTE 24, *ibid.*

Vestis cærulea scutulata, était un vêtement à quadrilles : *galbana rasa*, robe de soie, couleur de paille morte ou vert pâle, cylindrée et luisante : mais d'où les Romains tiraient-ils ces étoffes, eux qui n'avaient presque point de manufactures ? Les Arméniens n'étaient-ils pas les facteurs de toute l'Asie, comme ils le sont encore? Par où sont-ils venus dans l'Inde, et sur le gofe de Bengale, où ils sont encore en grand nombre ? Il y a eu de tout temps commerce et communication entre l'Arménie et l'Inde ; et l'Arménie fut conquise par les Romains. Aussi trouvèrent-ils des richesses immenses dans ce pays, et des tissus précieux et des vases dont les grossiers conquérans n'avaient pas idée, même après la conquête de la Grèce.

NOTE 25, *ibid.*

Bedriaci. Ce vers a-t-il été bien entendu par les commentateurs et les traducteurs ? Othon, quand il partit de Rome pour aller combattre les Vitelliens aux environs de Crémone, n'était-il pas maître du palais impérial à Rome ? Quel butin pouvait-il désirer ? Achaintre passe avec un laconisme extraordinaire sur cette difficulté ma-

jeure ! Les quatre vers sont en *antithèse*. Point de difficulté sur les deux premiers. J'ai traduit le troisième par *fier de son brigandage*, c'est-à-dire, fier de son titre d'Empereur et de ses insignes qu'il avait acquis par un crime ; et le quatrième vers alors est en opposition : voilà mon sentiment. Il s'en faut que ce soit celui de Dussault, mais je pense que le traducteur n'a pas assez réfléchi sur les contrastes que présente ce petit tableau.

NOTE 26, P. 36.

Pharetrata Semiramis. Il y a tant de puérilités, tant de contradictions dans les historiens anciens sur le compte de cette célèbre reine, que je doute même de son existence. Hérodote, Justin, Strabon, Plutarque et Q. Curce, ne me présentent que des faits dont ma raison ne peut être satisfaite, et qui souvent la révoltent ; tout ce qui précède l'ère de Nabonassar, dans l'histoire de l'Asie, n'est qu'un recueil de contes orientaux.

NOTE 27, *ibid.*

Hic turpis Cybeles. Je ne vois pas en quoi ce passage est obscur, comme le dit M. Dussault ; Cybèle ne se rapporte point à la déesse, mais, par métonymie, aux prêtres consacrés à cette déesse. Voici de quelle manière il faut construire la phrase : *hic turpis libertas Cybeles, hic libertas loquendi*, etc. ; est-il rien de plus clair ? D'autres commentateurs traduisent *cybeles*, par *cultus cybeles*, le culte de Cybèle, et cette explication est assez raisonnable.

NOTE 28, P. 38.

More supervacuam. L'institution des Corybantes, après

avoir commencé en Phrygie, se répandit dans la Syrie, dans toute la Grèce, en Afrique, et infecta bientôt l'empire Romain. Le néophyte, au milieu de chants, au bruit des tambours, au son des flûtes, saisi d'une fureur divine, ou plutôt d'un enthousiasme infernal, prenait une pierre aiguisée en forme de couteau, et se débarrassait de sa qualité d'homme.

NOTE 29, P. 38.

Segmenta. Broderies, colliers, brasselets, découpures, franges, enfin tout ce qui est du ressort de la toilette des femmes. Le *flammeum* était un voile de couleur jaune ou plutôt feuille-morte, dont on couvrait la tête des jeunes mariées. La couleur jaune était particulièrement affectée aux noces. Voyez comme nous avons abusé des institutions morales; car on ne peut douter que ce fût la morale la plus pure qui donna cette couleur à l'hyménée; et nous en avons fait le signe plaisant de l'adultère.

NOTE 30, P. 40.

Gradive, surnom de Mars; ép. tirée du verbe *gradi*, *gradior*, marcher à la guerre, *aller en avant*. Tout le monde connaît l'origine fabuleuse des Romains: presque tous les fondateurs des Empires ont été des brigands, les Francs, les Huns, les Tartares, les Romains, les capitaines d'Alexandre, les Vandales, etc. L'histoire la plus reculée et la moderne me présentent les mêmes tableaux. Les Turcs, les Mamelucks, les Arabes, les compagnons de Cortès et de Pizarre, etc. Et dans cette malheureuse planète nous nous vantons de nos priviléges et de notre supériorité!

NOTE 31, P. 40.

Urtica, littéralement, signifie *ortie*. La métaphore ne me paraît pas d'un goût exquis.

NOTE 32, *ibid.*

Severi, champ formidable, champ de Mars. Juvénal lui donne l'épithète de *severi*, parce qu'on y faisait les exercices militaires, parce que c'était là que la jeunesse romaine apprenait à supporter les fatigues de toute espèce. Le peuple consacra ce champ au dieu Mars après l'expulsion de Tarquin le superbe, qui le possédait et le faisait cultiver; c'est pourquoi Juvénal l'appelle encore, dans sa 6e. satire, champ de Tarquin.

NOTE 33, *ibid.*

In valle Quirini. Quirinus était un Dieu des anciens Sabins, qu'ils représentaient sous la figure d'une hache, ou d'une pique, appelée en leur langue *curis*. Numa, successeur de Romulus, lui assigna un culte sur une montagne de Rome, qui prit le nom de Mont-Quirinal. J'ai traduit par le portique d'Isis, parce que, sous ce portique, on traitait ordinairement de toutes les grandes affaires domestiques. C'était le rendez-vous de tous les libertins de Rome.

NOTE 34, *ibid.*

Cupient in acta referri. On appelait à Rome ces registres, *fastes*. On y inscrivait les naissances, les morts, les mariages, les supplices et les prodiges; ils portaient

en tête de chaque année le nom des deux consuls; tous ces registres furent brûlés par les Gaulois lors de la prise de Rome. Camille s'adjoignit quelques sénateurs pour les rétablir; mais quelle confiance donner à des actes transcrits de cette manière? Tout ce qui précède cette époque dans l'histoire Romaine est incertain, et presque tous les faits sont absurdes, ridicules, et dignes de notre historien Grégoire de Tours.

NOTE 35, P. 40.

Condita, *trois longues;* en conséquence c'est le participe du verbe *condio*, *assaisonner*, *mixtionner*. Quelle est donc cette boîte pleine de mixtions? M. Dussault l'a très-bien rendu par *topiques*; mais l'adjectif *mystérieux* qu'il ajoute pour qualifier ces topiques semble m'indiquer qu'il n'a pas bien entendu le mot *condita*, qu'il a pris pour le participe du verbe *condo*. Le *pyxide condita* signifie une boîte pleine d'ingrédiens, inventés par le charlatanisme, et qui avait le singulier pouvoir de rendre les femmes fécondes.

NOTE 36, P. 42.

Podium. Rien ne ressemble mieux au *podium* des anciens qu'une longue tribune, ou plutôt un long péristyle. C'était là que se plaçaient les empereurs, les consuls, les premiers patriciens. Les quatorze gradins destinés aux chevaliers, d'après la loi de Roscius Othon, loi dont nous parlerons dans la suite, étaient placés immédiatement au-dessus; au-dessous étaient des loges voûtées où l'on renfermait les bêtes féroces qui devaient combattre. Ces loges s'appelaient *caveæ*, elles étaient de niveau avec l'arène. L'amphithéâtre de Vérone, que j'ai examiné dans

tous ses détails, m'a donné une idée juste de la position des spectateurs et des combattans; ce qu'il m'avait été impossible de faire en parcourant les arènes de Nîmes. Il est vrai qu'à l'époque de mes voyages, des maisons, ou plutôt des masures, encombraient l'intérieur de cet édifice, bien plus vaste et bien plus surprenant que celui de Vérone.

NOTE 37, P. 42.

Sed tu vera puta n'est point une affirmation, comme l'ont cru quelques commentateurs; *puta* est pris dans un sens hypothétique, *supposez*. Farnabe, Jouvency se taisent et n'ont fait aucune observation sur ce verbe qui méritait quelque explication : on trouve souvent dans Juvénal ces cas hypothétiques mis sous la formule affirmative. Vient ensuite le *heu! heu! miseri traducimur;* mais une fois l'hypothèse admise, toutes les conséquences sont déduites avec justesse, et l'affirmation ne doit plus surprendre.

NOTE 38, P. 44.

Contentos minimâ nocte. Les Romains arrivant en Bretagne au solstice d'été, seul temps de l'année où ils pouvaient, sans boussole, naviguer sur ces parages, furent étonnés de la longueur des jours. Voyez dans Tacite, *vie d'Agricola*, la pitoyable raison qu'il donne de ce phénomène, aujourd'hui connu de tous les écoliers, soit qu'ils aient étudié le système de Ptolémée, soit qu'ils aient appris celui de Copernic.

NOTE 39, *ibid.*

Nam si longa mora. Ce latinisme est fort poétique,

mais il est impossible de faire passer dans notre langue un idiotisme si hardi ; c'est dans ces circonstances qu'un traducteur, sentant toute la beauté des expressions employées dans une langue étrangère ou morte, trouve sa tâche pénible, et qu'il est sur le point d'abandonner son entreprise, plutôt que d'exposer aux regards du public des copies ternes, faibles, et privées de leur coloris naturel.

NOTE 40, P. 44.

Mittentur braccæ. Je crois avoir bien saisi le sens de ce passage, quoi qu'en disent quelques commentateurs ; Farnabe, si souvent fautif dans ses commentaires, explique ce passage avec beaucoup de sagacité, et Achaintre a suivi cette leçon. Il s'agit ici des vêtemens étrangers, *braccæ*, et l'on sait que cette partie du costume était en usage chez les Gaulois ; *cultelli, petits sabres* dont se servaient les Gaulois *Senonois* pour aller à la chasse ; *frænum* est relatif à l'exercice du cheval, etc.

NOTE 41, *ibid.*

Prætextatos mores. D'après Suétone, il paraît que ce qualificatif avait la force d'*impudicos*. Festus emploie aussi dans ce sens le mot *prætextatus* : est-ce à la corruption des jeunes patriciens, encore sous la robe prétexte, que l'on dut ce qualificatif nouveau? ou bien désignait-il une espèce de désordre, si commun dans Rome et dans la Grèce ? Tous les commentateurs sont d'accord sur le premier point. Pour moi, j'oserai n'être pas de leur avis, et embrasser le dernier parti. Il s'agit ici d'un jeune étranger que l'on compare aux jeunes Romains ; et sur quel point ? sur un vice à la mode....., etc.

SATIRE III.

NOTE 1, P. 46.

Donare Sibyllæ. Voyez Virgile, *Enéide*, livre VI. Solin et Ausonne comptent trois sibylles chez les anciens; Elien en admet quatre. Enfin Varron, cité par Lactance, en admet dix. Pausanias nous dit qu'une femme, nommée sibylle, fille de Neptune, fut la première à prédire l'avenir; M. de Voltaire cite ce passage de Pausanias, et prétend que c'est de cette *sibylla* que les autres sibylles tirèrent leur nom. Un vieux scholiaste prétend que ce mot est composé de deux mots grec σιὸς, Dieu, et βαλὴ conseil; et en effet σιὸς dans le dialecte dorique a cette signification, et je pense que le scholiaste a raison : point de doute que le mot *Sibylle* ne soit venu de cette source.

NOTE 2, P. 48.

Deterius credas. Le commentaire de Jouvency, qui n'est qu'un extrait fort abrégé de Farnabe et de Casaubon, se donne une peine infinie pour expliquer ce passage; et, certes, il l'eût obscurci si le texte eût présenté la moindre difficulté. L'accusatif *incendia*, après *horrere*, pris généralement pour un verbe d'état, voilà toute la difficulté. Et Cicéron n'a-t-il pas dit *horrere numina*, craindre les divinités avec ce sentiment de respect qui approche de la frayeur? Nous n'avons point en français de verbe correspondant.

NOTE 3, P. 48.

Rhedâ. La *rhedâ* n'était pas un char construit à la romaine, mais une charrette gauloise, lourde, pesante. Le mot lui-même n'est pas latin et semble appartenir à la langue celtique.

NOTE 4, *ibid.*

Constituebat. Presque tous les anciens commentateurs ont rempli l'ellipse par le mot *locum*, assignait un *rendez-vous*. Achaintre, d'après un vieux commentateur, prétend qu'il s'agit bien ici d'Egérie, qui n'était point déesse, mais une concubine de Numa, et il explique le *constituebat* d'après cette obscène interprétation. Juvénal avait trop de respect pour ce second roi de Rome, et il le prouve même dans cette satire comme on le verra dans la suite, pour plaisanter Numa de la manière la plus outrageante. Et quand il s'agit de la réputation d'un grand homme, quelques bruits qui circulent presque secrètement doivent-ils arrêter les yeux du philosophe et du sage? ne doit-on pas mépriser cette source impure?

NOTE 5, *ibid.*

Judæis. Il y a dans Suétone, *vie de Domitien*, un passage qui jette sur ce passage difficile pour l'homme qui ne connaît point quelques détails, plutôt du ressort des mémoires que de l'histoire, qui jette, dis-je, le plus grand jour. *Præter cæteros judaïcus fiscus, acerbissimè dictus est*, etc. Ensuite les Juifs, par un édit de Domitien, furent chassés de la ville; il paraît qu'à cette époque les empereurs ne faisaient aucune distinction des chrétiens et des israélites.

Ces malheureux eurent cependant la permission de s'établir dans la forêt d'Aricie où ils firent le métier de mendians, et de devins; et, sous ce dernier point de vue, ils avaient quelque pouvoir sur l'esprit des dames romaines qui ne craignaient pas d'aller les consulter.

NOTE 6, P. 48.

Camena. Saint-Augustin dit qu'il y avait à Rome une déesse adorée sous le nom de *Camena*; je pense que Saint-Augustin se trompe. On ne connaissait dans cette capitale que les muses, auxquelles les Romains donnèrent un nom latin comme ils en donnèrent un presque à tous les dieux de l'Orpheïsme. Celui de *Camenæ*, dérive de ces deux mots *cantu amænæ*, *cantamænæ*, et par contraction *camenæ*, qui chantent agréablement.

NOTE 7, P. 50.

Ædem conducere. Dans son interprétation du verbe *conducere*, M. Achaintre se met en opposition avec Alexandre Ruppert, qui avait comparé tant de textes de Juvénal. Il ne s'agit pas ici, dit-il, des Publicains, des entrepreneurs des travaux publics, des revenus publics mis à ferme, des immondices à enlever moyennant une certaine rétribution. Il me semble cependant que l'interprétation de Ruppert est naturelle et celle d'Achaintre forcée; car il donne au verbe *conducere* une signification qu'il n'a jamais eue. Les intrigans dont parle Juvénal étaient, en effet, des hommes auxquels les Ediles cédaient la ferme du port, du fleuve, des immondices, le droit de vendre des esclaves, et de vendre tout ce qui était nécessaire aux inhumations. Le trésor public tirait un grand bénéfice de toutes ces adjudications; n'est-ce pas la même chose à

Paris? ne croiriez-vous pas lire un mémoire sur quelques particularités de cette capitale de la France. Est-ce l'édile qui payait les intrigans, ou les intrigans qui rendaient une telle somme pour le prix de la ferme accordée? c'est au lecteur à juger. Pour moi, je pense qu'Achaintre n'a pas assez réfléchi en écrivant sa note; ce qui donne plus de poids à mon opinion est la nécessité où se trouvaient les Romains d'aller prendre dans le temple de Libitine, tout ce qu'il fallait pour les inhumations. Le gouvernement affermait donc ce droit à des entrepreneurs que l'on connaissait sous le nom de *Libitinarii* ou *designatores*. Donnait-il de l'argent? il eût sans doute fait une opération ridicule, j'en appelle à tous les financiers du monde.

NOTE 8, P. 50.

Præbere caput. La vente des esclaves à Rome se faisait de trois manières, *vendere sub hastâ*, *vendere sub coronâ*, *vendere sub pileo*. *Vendere sub hastâ* était la plus commune. Il existe en France une province où les domestiques se rendent dans un marché pour se *louer*, et ils portent tous un bouquet à la main; cette coutume ne vient-elle pas des Romains? Les pères de ces pauvres Celtes furent peut-être jadis vendus *sub coronâ* par les brigands ambitieux qui soumirent l'univers connu.

NOTE 9, *ibid.*

Munera nunc edunt. Ce mot *munera* ne doit embarrasser que ceux qui seraient aux élémens de la langue latine; mais en paraissant s'écarter de la signification primitive du mot *munus*, il y rentre par la pensée; car c'était un véritable présent fait au peuple romain que de lui donner un spectacle de gladiateurs.

NOTE 10, P. 50.

Versa pollice. Le peuple ne faisait que montrer la main pliée avec le pouce sous les doigts pour indiquer qu'il accordait la grâce au gladiateur vaincu ; pour le faire tuer il suffisait que le peuple montrât la main avec le pouce levé. Horace rappelle cette coutume dans ces vers. *Fautor utrumque tuum laudabit pollice ludum.*

NOTE 11, *ibid.*

Conducunt foricas. Ici l'explication d'Achaintre est préférable à celle de Ruppert. Mais il ignore que dans tout le midi de l'Europe c'est une marchandise chère, et qui se vend à des prix exorbitans. Il en était de même à Rome, où le terrain demandait beaucoup de fumier, parce qu'il était et qu'il est encore fort sablonneux : les orangers, les citronniers, les oliviers demandent cette sorte d'engrais. Depuis Nice jusques à Naples vous rendez service à vos hôtes quand vous n'allez pas ailleurs que chez eux satisfaire aux besoins de la nature.

NOTE 12, P. 52.

Poscere. Cette expression est remarquable : demander un ouvrage pour le lire ; car chez les anciens, comme l'imprimerie n'était pas connue, on demandait aux auteurs leurs ouvrages pour les copier ; or il fallait que l'ouvrage en valût la peine, ou que la flatterie fût extrême pour s'asservir à faire une si longue opération.

NOTE 13, *ibid.*

Et cui fervens. Il me semble que l'interprétation d'A-

chaintre n'est pas claire, surtout dans ce qui concerne le *tacendis*. Pourquoi le maître chérit-il, ou fait-il semblant de chérir celui dont la conscience est troublée, qui hésite, qui balance ? n'est-ce pas pour l'obliger à se taire en tout temps, malgré les combats qu'il éprouve dans son cœur et la nuit et le jour. Or, voici l'explication du commentateur moderne. *Des crimes que l'on doit toujours couvrir d'un voile, parce qu'ils sont trop infâmes*. Le sens est violé ; ce n'est pas là la pensée de Juvénal. Que le lecteur soit notre juge.

NOTE 14, P. 52.

Verrès. Voyez la note sur le texte français, *Tage*. Cette phrase est difficile, j'en conviens; mais pourquoi la construire avec d'autres mots latins ? Elle ne serait pas inintelligible pour un écolier, si je l'expliquais ainsi : *omnis arena Tagi opaci et aurum quod volvitur in mare non sit tibi tanti ut tristis careas somno, et sumas præmia ponenda et timearis à magno amico*. L'interprétation d'Achaintre, éminemment latine, est plus difficile à expliquer que ne le sont les vers de Juvénal; dès lors elle est inutile et presque illusoire.

NOTE 15, P. 54.

Urbem græcam. Dans la traduction, j'ai ajouté *Syrienne* : il faut que je rende compte au lecteur de cette petite addition. D'après ce qui suit, *quamvis quota portio fæcis Acheæ, jam pridem Syrus*, etc.; la ville n'est donc pas entièrement Grecque, si la lie Achéenne n'est pas en aussi grande quantité que la lie des autres peuples. On voit, par cette explication, que ce n'est pas la rime qui m'a conseillé d'ajouter le mot *Syrienne*, mais la réflexion, et

le plus grand examen des pensées exprimées dans le passage.

NOTE 16, P. 54.

Et cum tibicine chordas. Les Romains n'étaient pas musiciens ; et quel prodigieux changement s'est-il opéré par le laps des siècles ? Les Romains modernes sont, après les Napolitains, les premiers musiciens de l'Europe. Je laisse aux politiques le soin de m'en dire les raisons. Ce que je sais bien, c'est que les anciens Romains n'inventèrent aucun instrument : tous ceux dont parlent les auteurs latins portent des noms étrangers, *cithara*, *barbitos*, *psalterium*, *sambuca*. Le *lituus* et la *tuba* leur venaient de Toscane ainsi que la flûte, *fistula ;* et les seuls musiciens parmi eux étaient des saltimbanques espagnols. Du temps de Quintilien à Rome, on prit un peu plus de goût pour la musique, et peut-être est-ce à ce rhéteur que l'on doit l'amour de ce bel art qui, depuis, a fait tant de progrès dans l'Europe occidentale.

NOTE 17, *ibid.*

Trechedipna. Les seuls textes de Robert Etienne et de Pythée portent τριχιδιπνα ; et si tous les autres textes ne le portent point, peu m'importe : la correction est bonne et je l'adopte ; le mot *rechedipna* n'est ni latin ni grec, au lieu que le mot adopté par Robert Etienne est grec, comme *niceteria* que nous verrons plus bas. Τριχιδίπνος, *qui court au festin*; on appelait ainsi en grec les robes magnifiques dont les villes faisaient présent aux athlètes vainqueurs, et avec lesquelles ils avaient le droit de paraître dans tous les festins. Or, les Romains, comme on le voit dans Suétone, avaient des *robes de festin* qui participèrent du luxe général ; *niceteria*, νικητήριον, prix

de la victoire, petite plaque ou collier que portaient aussi les athlètes vainqueurs; autre mot en rapport avec le τριχιδιωνα. Nul doute que le τ n'ait été oublié ou négligé par des copistes qui n'entendaient pas la langue grecque ; cette lettre a été heureusement rétablie et le texte est devenu clair : les modernes ne devraient donc plus revenir sur une chose si bien corrigée, et laisser le *rechedipna* ou l'*amphitryon* dans la poussière des antiques manuscrits.

NOTE 18, P. 56.

Cottana. Espèce de figue de Syrie très-recherchée et fort estimée des gastronomes romains. *Pruna*, la prune de damas, que l'on connaît à peine dans les régions boréales de l'Europe : elles ont dégénéré, même en Italie et dans le midi de la France. Les Romains nommaient *bacca* tout fruit à noyau, mais principalement les olives. J'ai remplacé ici dans ma traduction, par un *équivalent*, ces détails trop minutieux, et que ne supporte pas notre langue.

NOTE 19, P. 58.

Quo mordetur gallina marito. La traduction française manque peut-être d'élégance, mais elle m'a paru si heureusement traduite, que je n'ai pu me décider à refaire les deux vers. Je verrai ce que dira la critique : si elle est judicieuse, je me soumettrai; mais si les raisons qu'elle alléguera ne me paraissent point plausibles, je persisterai dans mon sentiment.

NOTE 20, *ibid.*

Thaïda, courtisane. (Voyez Térence, act. I, scène II, comédie de l'*Eunuque*.) Thaïs dit que sa mère était courtisane, car les femmes qui passaient leur vie ailleurs que

dans le lieu de leur naissance n'étaient pas en bonne odeur. C'est pourquoi les courtisanes étaient souvent appelées étrangères (remarque de mademoiselle Dacier sur le 27e. vers de la scène citée). Thaïs était donc un personnage de comédie comme nos Célimène, nos Dorante, etc. ; et c'était les hommes qui jouaient les rôles de femme : il fallait beaucoup d'adresse et de sang-froid aux acteurs qui, dans les rôles de Néréïdes, étaient obligés de paraître nus sur le théâtre : les Grecs possédaient cet art au dernier degré. On sent bien que je n'ai pas été assez hardi pour traduire littéralement, ou, pour mieux m'exprimer, pour copier avec fidélité la dernière partie de ce tableau, *vacua et plana dicas infrà ventriculum, et tenui distantia rimâ.* M. Dussault a senti toute la difficulté d'une pareille traduction et a remplacé l'expression latine, qui rend la pensée, par des expressions et une tournure bien vagues ; je crois m'être plus rapproché du texte sans cependant dépasser les limites que nous assigne la chasteté de la langue française.

NOTE 21, *ibid.*

Endromidem. C'était une mante épaisse et pelleuse que l'on fabriquait dans les Gaules, surtout chez les Cadurciens. Les athlètes les jetaient sur le corps, quand ils sortaient de leurs exercices, pour éviter les maladies et les répercussions. Juvénal n'a mis en vers que la pensée de Plutarque dans sa *Dissertation sur les moyens de distinguer le véritable ami du flatteur.* Ce dernier écrivain l'avait empruntée à Théophraste.

NOTE 22, P. 60.

Jactare basia, lancer des baisers. Ce geste est encore

fort en usage parmi les mendians de l'Italie. M. Dussault a rendu, par une proposition générale, tous ces détails dégoûtans; n'aurait-il pas mieux valu choisir des phrases correspondantes, comme l'a fait Molière quand, dans son Tartuffe, il imite ce passage de Juvénal? Je n'ai conservé que le dernier trait; mais celui-là suppose tous les autres; *car si la digestion se fait bien*, etc.

NOTE 23, P. 60.

Aviam resupinat amici. (Voyez la note sur le texte français.) J'avoue cependant que j'ai eu des doutes en rétablissant le texte d'après Achaintre, et laissant *aviam* à la place de *aulam*. Ce n'est que le verbe *resupinare* qui m'a décidé; mais si j'avais conservé *aulam*, je ne l'aurais pas entendu comme M. Dussault et Farnabe, car la gradation ne serait pas observée, mais j'aurais mis à la place de la vieille : *et tout ce qui compose la maison*, c'est-à-dire que le Grec ne se contente pas d'avoir souillé les maîtres, il souille aussi tous les domestiques, esclaves, etc. Je ne crois pas que cette interprétation soit à dédaigner : réfléchissez.

NOTE 24, *ibid.*

Abolla. Grand manteau que portaient ordinairement les philosophes grecs, moins ample que la toge, mais plus long que la tunique : le pallium était l'habit de cérémonie.

NOTE 25, P. 62.

Caballi. Expression de mépris qu'il était inutile de faire passer dans la traduction. Juvénal donne à Pégase

l'épithète de *Gorgonei*, parce qu'il naquit du sang de Méduse, une des Gorgones tuée par Persée.

NOTE 26, P. 62.

Orbis. Les Romains regardaient comme un déshonneur de n'être point inscrits sur le testament de leurs amis. (Voyez la lettre de Pline à Tacite, liv. III, let. XX.) Ce préjugé produisit une foule de captateurs qui ne rougissaient pas de descendre aux plus viles bassesses pour séduire les personnes opulentes, surtout celles qui n'avaient ni enfans, ni collatéraux; ce qui, d'après le système d'affranchissement, n'était pas rare. Aussi le petit-fils souvent était l'adulateur d'un homme dont le père avait été esclave dans la maison de son aïeul.

NOTE 27, *ibid.*

Ingenuorum. Il y avait trois degrés d'ingénuité: le premier composé de ceux que l'on appelait simplement *ingenui*, nés de parens libres, et qui avaient été toujours eux-mêmes libres; le deuxième degré comprenait les *ingenui* nommés *gentiles*, c'est-à-dire ceux qui étaient d'une ancienne famille patricienne ou plébéienne; et le troisième degré se composait des Patriciens, descendans des deux cents que Romulus avait choisis pour entrer dans le sénat: c'était dans cette classe seule que se trouvait la noblesse proprement dite.

NOTE 28, *ibid.*

Il s'agit ici d'un tribun militaire et non d'un tribun du peuple; car, par la constitution d'Auguste, l'empereur réunissait à ses autres titres la puissance tribunitienne; ce qui renversa totalement l'état ancien de

la république. Le grade de tribun correspondait à celui de chef de bataillon, il commandait une cohorte. Il avait pour marque distinctive un poignard ou couteau de chasse ; il était chargé avec ses collègues de rendre la justice au camp ; il présidait aux exercices militaires. Tout Romain qui avait été tribun était de droit chevalier Romain.

NOTE 29, P. 64.

Hospes numinis. Scipion Nasica. La mère *Idæa* fut envoyée, sous la forme d'une pierre brute, de Pessinunte à Rome, où elle fut introduite par Scipion Nasica pour satisfaire aux livres Sibyllins, dans lesquels les pontifes avaient lu qu'on ne parviendrait à expulser les Carthaginois de l'Italie qu'après avoir établi à Rome le culte de Cybèle ; ils ordonnaient en même temps que l'image de la déesse fût reçue par le plus honnête homme. Le choix tomba sur Scipion, qui logea chez lui la mère des Dieux jusqu'à ce qu'on lui eût élevé un temple. De là le *hospes numinis.*

NOTE 30, *ibid.*

Et qui servavit. Luc. Cæcilius Metellus, consul, d'après la chronologie de Schœl, l'an 613, l'an 636, et l'an 638, dans l'incendie du temple de Vesta, se précipita au milieu des flammes pour sauver la statue de Minerve que l'on nommait le Palladium. Il y perdit les yeux ; le sénat, pour le récompenser de cet acte de courage, de piété, lui permit, toutes les fois qu'il irait au sénat, de se faire transporter sur un char élevé, afin qu'il fût ainsi exposé à la vénération de tous les citoyens.

NOTE 31, *ibid.*

Paropside, mot grec. Παροψὶς, vase, plat, ou vaisseau

dans lequel on servait les mets. Quelques manuscrits, par conséquent quelques éditions, portent *parabside*. Lubin, Turnèbe approuvaient le *parabside*, vase, dit Isidore, quadrangulaire et quadrilatère. Je vous demande à quoi bon une telle discussion sur une lettre? le texte est-il mieux éclairci?

NOTE 32, P. 64.

Quantum, etc. Je crois avoir rendu avec toute l'énergie du latin cette sentence, proverbiale à Rome, et qui, de nos jours, vu le système de nos sociétés modernes, a pour elle tous les hommes qui se trouvent au premier rang. Horace, liv. I, sat. I, l'avait mise en vers; mais Lucile, avant lui, avait dit :

Aurum atque ambitio specimen virtutis utrique;
Tantum habeas, tantum ipse sies, tantique habearis.

NOTE 33, *ibid.*

Dis ignoscentibus. Les Dieux ne s'abaissent pas jusqu'à punir les crimes du pauvre. C'est le trait le plus virulent lancé par Juvénal contre la stupide vanité des riches.

NOTE 34, P. 66.

Calceus, chaussure des Romains. Ces chaussures étaient de différentes espèces : le *mullæus* était la chaussure des enfans des sénateurs; le *pero*, la chaussure des paysans; le *phæcasium*, d'après Apulée, était une espèce de soulier blanc que l'on mettait aux statues des Dieux; mais Pétrone assure que c'était encore une chaussure champêtre : ces diverses chaussures couvraient entièrement le pied, mais la *solea* était une espèce de semelle nouée sur le pied

avec des cordons ; la *crepida*, espèce de pantoufle dont on se servait dans l'intérieur des maisons ; la *bacca*, le *sandalium*, chaussures du bas peuple et des affranchis.

NOTE 35, *ibid.*

Fornice nati. Après avoir bien examiné la phrase, j'ai pris la résolution de traduire par souterrain, auquel mot j'ai ajouté le qualificatif d'*infâme* ; et pour l'intelligence du texte français et latin, il faut savoir quelle était la demeure des louves ou esclaves prostituées par les marchands. Ils les mettaient pendant la nuit dans des souterrains voûtés, où les maîtres faisaient aussi leur résidence pour surveiller de plus près cette marchandise et empêcher les jeunes gens de faire une irruption dans le local. Ces *lenones* devenaient souvent fort riches ; et en Orient, de nos jours, ce métier procure de grandes richesses à ceux qui l'exercent.

NOTE 36, *ibid.*

Pinnirapi lanistæ. Pinnirapus était le surnom du gladiateur rétiaire dont nous avons précédemment parlé ; le casque du Mirmillon, son rival, était ordinairement orné de plumes de paon. Le rétiaire cherchait à l'envelopper, et s'il parvenait à le prendre dans son filet, il était alors réellement *Pinnarum raptor*. Le laniste était le maître des gladiateurs ; il les nourrissait, les exerçait et les vendait ensuite à ceux des magistrats ou des grands qui voulaient donner des jeux au peuple. Je n'ai pas pu découvrir d'où venait l'étymologie de ce mot.

NOTE 37, *ibid.*

Othon. (Voyez la note française.) J'ajouterai ici que,

dans les grands théâtres de Rome, il y avait trois étages, et chaque étage était de neuf degrés, y compris le pallier qui en faisait la séparation et qui servait à tourner; aussi, quand on lit dans les auteurs que les chevaliers occupaient quatorze rangs, il faut entendre les neuf degrés du premier étage et cinq du second. Le reste était abandonné au peuple; l'orchestre et le *pulpitum* étaient occupés par les sénateurs et les vestales.

NOTE 38, P. 66.

Ædilibus. Il y avait à Rome deux sortes d'édiles, les édiles curules, troisième dignité venant immédiatement après celle des consuls et des préteurs : ils avaient l'inspection des jeux, des théâtres, et la haute police de la ville; les édiles *minores* ou *plebeii* remplissaient toutes les fonctions de nos commissaires de police. La salubrité de la ville, la qualité des alimens, les poids et mesures, les étrangers, les marchés, étaient dans les attributions des petits édiles; et cette dernière magistrature n'était point curule.

NOTE 39, *ibid.*

Debuerant. L'an de Rome 251, le peuple romain, c'est-à-dire la *plebs*, qu'on traduit fort improprement par la populace, tourmentée par ses créanciers, se retira sur le mont sacré. Que devenir? un état composé de patriciens seuls ne pouvait exister long-temps. Si les grands eussent abandonné le peuple, la république n'eût pas couru de grands dangers, car l'aristocratie eût été bien vite remplacée, comme nous l'avons vu pendant la révolution. Pour éviter l'anéantissement de Rome, on satisfit aux besoins du peuple, et le gouvernement changea, car l'établissement du tribunat fit pencher la balance du côté de la

démocratie; et l'histoire nous apprend quelles furent les tristes suites de ce défaut d'harmonie entre les différens pouvoirs. La dictature y remédiait, mais ce n'était que pour un temps, et la lutte recommençait. C'est cette lutte qui fut la cause de la prise de Rome par les Gaulois; et sans Camille c'en était fait, Rome n'existait plus, et l'Italie entière devenait Gauloise.

NOTE 40, P. 68.

Veneto duroque cucullo. Je n'entre point ici dans la grande discussion des commentateurs sur le mot *cucullo*; les Valois prétendent qu'il faut lire *culullo*. D'après ma manière d'interpréter le passage, admettant l'allusion, toute cette discussion est inutile. J'ai dit dans la note française les raisons qui m'avaient obligé d'adopter le sens présenté par Jouvency; d'abord le parfait *negavit* marque un temps antérieur à celui dont parle Juvénal; le participe parfait qui suit *translatus subitò*, fait nécessairement allusion à un personnage de Rome, qui, transporté au milieu des Marses et à la table des Sabins, se contenta encore au milieu de ses ennemis de sa mante grossière et verdâtre, surmontée d'un capuchon. Ce qui me fait persister dans cette opinion en revoyant le texte latin, c'est le vague de la pensée générale : *tout Romain qui est allé chez les Marses,* etc., et ensuite le genre de vie et la manière de se vêtir de *Curius Dentatus*, qui, dans les camps et dans les froides montagnes de l'Apennin se couvrait d'une mante semblable à celle dont se couvrent encore les pêcheurs de la *mer Adriatique.*

NOTE 41, *ibid.*

Exodium. Petit poème plus ou moins châtié, accom-

pagné de chants et de danses, joué sur les théâtres de Rome pour servir de divertissement et dissiper la tristesse après les pièces sérieuses. Ce qui caractérisait principalement l'exodium, ou *issue*, était la licence et la liberté qu'on avait d'y jouer sous le masque jusqu'aux empereurs. On insérait souvent des couplets de chansons répandus dans le public, dont on faisait une nouvelle application aux temps et aux circonstances : ces sortes de pièces ont été long-temps en crédit en France. Qui ne se souvient pas des paroles d'Henri IV au sortir d'un spectacle pareil, où l'on s'était permis de le représenter comme un avare?

NOTE 42, P. 68.

Orchestram. Ce ne fut qu'au temps de Scipion l'Africain que les sénateurs commencèrent à se séparer du peuple, et se mirent avec les vestales à l'orchestre. Chez les Grecs, l'orchestre était la partie la plus basse du théâtre, où se donnaient les ballets, ὀρχέομαι, *danser;* mais à Rome, ce lieu était destiné au sénat, et l'empereur ensuite eut son siége sur le *podium*.

NOTE 43, *ibid.*

Hic aliquid plus quàm satis est. Phrase un peu obscure pour dire que le nécessaire n'est pas suffisant à Rome, *qu'il faut du superflu.* Dans toutes les grandes capitales, le même vice existe et part de la même source; on ne se connaît point; on ne peut donc juger que d'après les yeux. Or, la mise est la seule chose qui frappe et à laquelle on s'attache, et ce préjugé s'enracine au point que l'homme le plus vertueux ou le plus savant rougirait à Paris de se présenter sous la livrée de la pauvreté. Il faut avoir beaucoup de courage pour braver ici une opinion dont sont

souvent les victimes ceux qui en sont les plus grands partisans.

NOTE 44, P. 68.

Ambitiosa paupertas, une pauvreté ambitieuse. Rarement en français cette épithète a la signification que lui donne ici Juvénal. *Le pauvre a l'ambition de devenir riche*, et je ne sais point si la *pauvreté ambitieuse* ne présenterait pas un faux sens; l'épithète est trop vague et sans objet déterminé; car de combien de sortes d'ambition le pauvre peut être travaillé! mais la principale, dira-t-on, est de devenir riche. Je n'en sais rien; il en est une autre chez lui qui contrebalance cette ambition, celle d'être supérieur au riche par ses talens. Mais celle-là n'est pas commune; pardonnez-moi, elle est plus commune qu'on ne le croit.

NOTE 45, P. 70.

Ille metit barbam hic. Juvénal désigne ici deux patrons différens, et non des cliens, comme l'entend Lubin et Pratée; mais, dans ma traduction, j'ai supprimé la division annoncée par *hic* et *ille*, et j'ai donné à l'expression de *roi* une extension générale, de sorte qu'elle peut s'appliquer à tous les patrons. Nous avons parlé dans les notes sur le texte français du jour de fête des Romains quand ils passaient le rasoir sur le premier duvet de leur barbe.

NOTE 46, *ibid.*

Libis venalibus. Gâteaux faits avec du miel, de la farine et de l'huile que l'on laissait fermenter. Les Romains, appelés par tous les peuples de l'Italie *mangeurs*

de bouillie, aimaient beaucoup ces sortes de gâteaux. C'était là leur unique pâtisserie.

NOTE 47, P. 70.

Peculia. L'invention du pécule vient des Romains. Il n'y avait originairement dans le droit qu'une sorte de pécule pour les fils de famille et les esclaves; le pécule était une légère partie des biens du père de famille ou de maître, que ce dernier consentait à laisser séparée de ses propres biens pour le compte du fils de famille ou de l'esclave; il était au pouvoir du père ou du maître d'enlever le pécule entier, de l'augmenter, de le diminuer. Donc Achaintre a tort de dire que le pécule était *extra potestatem domini.* L'esclave pouvait-il avoir quelque chose qui n'appartînt pas au maître? N'avez-vous pas le droit d'enlever à votre chien de chasse le collier d'or que vous lui avez donné? et si vous le vendez, ne retirez-vous pas le prix du collier?

NOTE 48, *ibid.*

Gabie, *Tibur.* Qui ne connaît point Tibur ou Tivoli, tant chanté par Horace? Gabie n'avait point cette célébrité: elle fut fondée par deux Siciliens nommés *Galactus* et *Buis* dans le Latium; elle était située sur la Voie *Prenestine*, à une égale distance de Rome et de Préneste; on appelle encore le lieu où se trouvait cette ville *Campo Gabio.* Cependant, sous Tarquin le superbe, elle jouissait de quelque considération, car le prince tenait à cœur de la soumettre à sa puissance; le stratagème qu'il employa est un de ces vieux contes relatés dans Tite-Live et qui ne soutiennent pas le premier abord d'un examen critique. D'ailleurs, tout ce qui précède le siége et la prise de Rome

par les Gaulois m'est suspect. Je le répète, écrire par tradition, c'est multiplier les mensonges ; un fait se passe sous nos yeux, et mille témoins le racontent de mille manières différentes. Etudier l'histoire et bien la connaître, est une des choses les plus difficiles, et j'ajouterai, même impossible à posséder parfaitement, à moins que la mémoire de mots seule joue le principal rôle.

NOTE 49, P. 70.

Jam frivola. Proximus ardet Ucalegon, dit Virgile, *Enéide*, 2e. liv. C'est sur le mot *jam* que je me permettrai de faire une réflexion. Achaintre prétend qu'il faut traduire ainsi : *déjà Ucalegon crie de l'eau et transporte ses meubles et ses ustensiles de peu de valeur après avoir sauvé les plus précieux*. Cette interprétation ne me paraît pas fondée ; Ucalegon est un pauvre malheureux qui loge dans le voisinage de l'incendie, et qui transporte ailleurs son pauvre ménage en criant au feu. C'est le sens donné au passage par presque tous les commentateurs et traducteurs, tant Français qu'Italiens et Anglais, et ne rendons pas le texte plus difficile qu'il ne l'est.

NOTE 50, *ibid.*

Trepidatur. Quand tout est en combustion au bas du logis, dit M. Dussault. Est-ce bien là le sens du verbe *trepidatur*, ou bien le mot *combustion* est-il pris dans un sens métaphorique ? Dans ce dernier cas, la métaphore est mal choisie ; quand il s'agit d'incendie, le mot combustion ne peut être pris que dans son acception naturelle. Pour moi, je pense que *trepidare* signifie ici : *quand tout le monde est en agitation, en alarme*, et c'est

dans ce sens-là que je l'ai traduit ; Achaintre est de mon avis, et a bien saisi le sens du verbe *trepidare*.

NOTE 51, P. 72.

Ultimus ardebit. J'avais envie de supprimer les deux vers et de les remplacer par une pensée générale ; mais, imaginant ensuite que trop de coupures pourraient défigurer l'original, j'ai traduit les deux vers ; car la langue française m'impose assez de sacrifices, il ne faut pas les multiplier quand la décence ne l'exige point.

NOTE 52, *ibid.*

Lectus erat Codro minor Procula, trait de satire local et fort insignifiant. On ne sait quelle était cette *Procula ;* était-elle l'épouse de Codrus, ou bien toute autre Romaine d'une fort petite taille ? Trait supprimé, je n'aime point qu'on ridiculise ce que fait la nature ; les hommes maltraités par elle doivent être plaints et non raillés.

NOTE 53, *ibid.*

Cantharus. Le cantharus était un pot ou vaisseau à deux anses : il paraît que l'usage de garnir de vases, de coupes, ou de gobelets, les tables, buffets, ou secrétaires d'un appartement remonte à la plus haute antiquité. Nous préférons les vases de porcelaine ; les anciens préféraient les vases d'or et d'argent : leur luxe était mieux entendu.

NOTE 54, *ibid.*

Mures opici. Par allusion aux Osques, ancien peuple

de la Campanie entre Capoue et Naples ; on les appelait indifféremment, *Obsei*, *Opici*, *Opisci*, *Osci*, et de là l'étymologie du mot *obscœnus*, car ce peuple était non seulement ignorant, mais encore d'une obscénité révoltante : c'est ce qu'Horace appelle *morbus campanus*. Les rats opiques qui rongeaient les ouvrages de Codrus me présentent une image de ce qui se passe parmi nous. Pauvre Malfilâtre !

NOTE 55, P. 72.

Pullati proceres. Le vêtement qui marquait ordinairement le deuil et l'affliction était une robe noire que les Romains appelaient *pulla*. Ceux qui en étaient revêtus étaient désignés par cette épithète *pullati*. Auguste, au rapport de Pétrone, défendit aux *pullatis* de se présenter au cirque ou dans les théâtres, et pour quelle raison ? La voici. Un infinité de Romains portaient le deuil de leurs parens, proscrits ou assassinés, d'autres portaient le deuil de la liberté, et le tyran voulait éloigner les remords.

NOTE 56, *ibid.*

Hic Asianorum suivant quelques commentateurs ; *phœcasianorum*, disent quelques autres. Les défenseurs de cette dernière opinion assurent que l'épithète *phœcasianorum*, donnée aux dieux, est relative au *phécase*, espèce de chaussure que portaient les statues dédiées aux dieux, comme nous l'avons vu dans une note précédente ; mais ils ne font pas attention qu'il faudrait *phœcasiatorum*, car le mot *phœcasianorum* n'est pas latin. Sénèque dit, *phœcasiati milites ambulant*. Or l'adjectif *phœcasiati* est l'expression latine, et non *phœcasiani*. Il fallait donc corriger le texte entièrement et mettre *phœcasiatorum*,

ou laisser *hæc asianorum; les superbes ornemens des dieux asiatiques*, traduction bien plus en harmonie avec le texte. En effet, les statues de ce pays se ressentaient du luxe qui régnait dans cette partie du monde. Ensuite le *phécase* était un ornement particulier, et le mot *ornamenta* ne réunit-il pas les ornemens de toute espèce? Pour citer le phécase, il aurait fallu que cette chaussure eût été une décoration extraordinaire et qui l'emportât sur les autres; or, cela n'est pas vrai; donc les commentateurs qui ont laissé *asianorum* ont mieux raisonné que leurs adversaires.

NOTE 57, P. 74.

Persicus orborum. Martial, avec un laconisme admirable, a rendu tout ce passage en deux distiques, et c'est une des meilleures épigrammes de ce poëte :

Empta domus fuerat tibi, Tongeliane, ducentis,
Abstulit hanc nimium casus in urbe frequens;
Collatum est decies; rogo non potes ipse videri
Incendisse tuam, Tongeliane, domum.

NOTE 58, *ibid.*

Conducis tenebras. Voilà encore le verbe *conducere* pris dans le sens de *louer* et non de *racheter*, comme le veut un commentateur moderne dans une note au commencement de cette satire. L'opposition du participe *empta* avec le verbe *conducere tenebras*, forme un contraste frappant, et le mot *tenebras* employé d'une manière poétique produit ici le plus grand effet.

NOTE 59, *ibid.*

Lacerta. Ce vers a fait écrire des milliers de mots à tous

les commentateurs. Achaintre, entraîné par l'exemple de ses prédécesseurs, n'a pas été plus laconique; d'abord il abandonne l'opinion et rejette le *lacernæ* des Valois, expression inadmissible, car tout ce qui précède annonce qu'il s'agit ici d'une petite propriété champêtre, d'une chaumière. Ensuite que le mot *lacerta* ne soit pas latin, puisque Virgile dit *lacertus*, peu importe. Cependant je juge par analogie, et je puis affirmer que si l'on disait *lacertus* pour le lézard mâle, on pouvait dire aussi *lacerta* pour le lézard femelle, aussi bien que l'on dit *dominus*, *domina*, *magister*, *magistra*, etc. Le point de la question se réduit à dire que le sens de l'auteur ne présente aucune obscurité : on l'entend à la première lecture; on sent bien que ce n'est point du possesseur d'un lézard, mais d'une habitation aussi petite que celle d'un lézard, que Juvénal parle. Dans toutes ces difficultés élevées par des commentateurs qui voulaient montrer de la pénétration et du jugement au défaut d'esprit, nous devons suivre exactement le précepte de La Bruyère : «Voyez ce qui précède, dit-il, dans un passage difficile; voyez ce qui suit, et décidez vous-même sans avoir recours à ces hommes qui, voulant tout expliquer, s'embarrassent et finissent par extravaguer.» Je puis ajouter à ce que dit La Bruyère, *je l'ai vu*. N'y a-t-il pas des commentateurs qui ont poussé l'extravagance jusqu'à vouloir mettre un point d'interrogation après les trois premiers vers de ce paragraphe, *quanti nunc tenebras unum conducis in annum?*

NOTE 60, P. 76.

Meritoria. Généralement parlant, dit Facciolati, les *meritoria* de Rome étaient ce que sont à Paris les hôtels garnis, des chambres, des greniers, des magasins, des boutiques louées à la journée ou à l'année, à des per-

sonnes qui n'avaient point de domicile fixe ; mais, spécialement, *meritorium* était la cellule de la courtisane. Malgré l'opinion des Valois, je crois qu'il faut prendre le mot *meritoria* dans le premier sens, et M. Achaintre pense comme moi, ainsi qu'une infinité d'interprètes, qui ont adopté cette version plus simple et plus naturelle.

NOTE 61, P. 76.

Drusus. Juvénal paraît faire allusion à *Claudius Drusus César* qui, d'après quelques auteurs contemporains, aimait beaucoup à dormir, et dormait si profondément que l'éclat du tonnerre, quelque terrible qu'il fût, ne pouvait l'éveiller. Quant au *vitulis marinis*, Adrien Valois a voulu corriger, et prétend qu'il faut lire *vitulisque maritis*. Il a suivi en cela l'opinion de *Grævius*. Si ce savant eût lu attentivement ce que Pline et les autres naturalistes anciens avaient dit sur les veaux marins (voyez Pline le naturaliste, liv. 9, chap. 13), il ne se serait pas écrié, *miror!* exclamation vraiment pitoyable et peu digne d'un savant et d'un littérateur.

NOTE 62, *ibid.*

Ingenti liburno. On n'est pas trop d'accord sur la signification du mot *liburno*. Achaintre dit une litière portée par des esclaves liburniens, d'une taille élevée, et c'est le sens que j'ai adopté; mais Facciolati, autorité respectable, entend par *liburnum* la chaise elle-même, portée par des Liburniens, il est vrai. Quant aux commentateurs qui soutiennent qu'il s'agit ici d'un héraut public, précédant la litière; et s'appuyant sur ce vers de la 4e., *clamante liburno*, ils n'ont pas fait attention qu'il y a deux noms latins, *liburnum*, chaise ou li-

tière portée par des Liburniens, et *liburnus*, hérault public. C'était un huissier de l'empereur, dit le Dictionnaire encyclopédique; et qu'importe qu'il fût attaché à la cour, au sénat, au barreau! N'était-il pas toujours un crieur public? Ce n'est pas la seule erreur que j'aie trouvée dans le Dictionnaire précité; il aurait bien besoin d'être revu; mais, grand Dieu, qui se chargerait...

NOTE 63, P. 78.

Metretam. D'après Dioscoride, liv. 5, chap. 82, la *métrète* était une espèce de mesure qui contenait douze *conges*, le conge six sextaires, le sextaire douze coupes ordinaires qui pesaient à peu près vingt onces; la métrète pouvait donc contenir 90 livres de liqueur.

NOTE 64, *ibid.*

Clavus militis. Caliga, chaussure du soldat Romain, composée d'une semelle de cuir entourée de clous saillans. Enlevez les clous, dit Facciolati, et la *caliga* ne sera autre chose que la sandale que portaient jadis les capucins.

NOTE 65, *ibid.*

Sarraco. Quelques textes portent *serraco*; mais Virgile emploie le mot *sarraco* dans le même sens que Juvénal. Lourde et pesante charrette, destinée à porter les arbres et les matériaux d'un grand volume. Je crois que le vers de Boileau a fait inventer les charrettes à chaînes; et puis, que l'on dise que les poëtes ne sont bons à rien!

NOTE 66, *ibid.*

Striglibus. Le strigile était un instrument de fer, de

cuivre, d'argent, d'ivoire ou de corne, avec lequel les Romains se décrassaient le corps; on y distinguait deux parties, le manche *capulus*, et la languette *lingua*. Cette languette, courbée en demi-cercle, était creusée en forme de gouttière, et à son extrémité la plus éloignée du manche; ce qui formait une espèce de canal pour l'écoulement de l'eau, de la sueur et de l'huile : le strigile était d'un très-grand usage chez les Romains, on en a trouvé de fort bien conservés dans les ruines d'*Herculanum*.

NOTE 67, P. 80.

Porthmea, Caron : ce dernier mot signifie gracieux. Ce nom fut donné au nautonier des enfers par antiphrase, comme celui d'*Euménides* aux trois furies. Les Grecs superstitieux croyaient, en donnant des noms flatteurs aux divinités des enfers, les fléchir et se les rendre propices.

NOTE 68, *ibid.*

Triens était la troisième partie de l'as : nous avons dans une note parlé fort au long de la monnaie Romaine.

NOTE 69, P. 82.

Coccina læna, espèce de simarre teinte en rouge que l'on mettait sur les autres vêtemens. C'est peut-être le mot κόκκος grec qui a induit en erreur MM. Noël et La Place. Le κόκκος est une couleur rouge tirée non d'une graine, mais d'une feuille du petit chêne vert sur laquelle se réunissaient une foule de petits vers qui, broyés, donnaient une couleur rouge propre à teindre la laine : la cochenille n'est pas autre chose.

NOTE 70, P. 82.

Proœmium, exordium, principium, dicendi vel canendi, mot grec composé de la préposition πρὸ, *ante*, et ᾠδή, chant. (Voyez ce que dit Quintilien sur le mot *proœmium*, chap. 1er. du livre 4e.)

NOTE 71, *ibid.*

Conche, conchis, du mot grec κόγχος, fèves entières et dures que l'on faisait cuire broyées avec leur enveloppe. C'était la nourriture ordinaire de l'indigence à Rome; elle l'est encore aujourd'hui. (Voyez Apicius, liv. v, chap. IV.)

NOTE 72, P. 86.

Maximus modus. Modus est ici pris dans le sens de mesure de quantité, acception que lui ont donnée quelques auteurs latins. *Agri reliquit et non magnum modum*, dit Plaute dans l'Aululaire; et Sénèque écrivant à Lucilius: *Modus est certa mensura.* L'interprétation de cette dernière partie de la troisième satire, par Britannicus, m'a paru absurde et ridicule; j'ai préféré celle de Lubin et de Mancinellus.

NOTE 73, *ibid.*

Helvinam Cererem. Voici ce que dit Facciolati: *Aliis ità est appellata Elvina Ceres ab Elvino seu loco seu fonte juxta Aquinum ubi templum Ceres habuerit; aliis ità dicta videtur ab eluendo quòd mos erat lavari et purgari iis qui sacra Cereris peragebant. Alii scribunt Helvinam. Hoc est flavam ab Helvo colore.* Il paraît que M. Dussault a adopté la pre-

mière interprétation en écrivant *Helvinam*. Achaintre n'a point adopté l'opinion de l'élégant traducteur; il écrit *Elvinam* et semble pencher pour la première et la deuxième interprétations. Elles sont toutes les trois raisonnables; mais j'ai préféré celle de M. Dussault, parce que l'épithète *blonde* convient parfaitement à la déesse Cérès, et que d'ailleurs il était inutile de faire ici un étalage d'érudition. Un ancien scholiaste prétend qu'il faut traduire, *Cérès la gauloise;* n'aurait-il pas raison? *Helvinus* vient de *Helvii*, peuples gaulois, et les Aquinates adoraient les mêmes divinités que ces Gaulois.

NOTE 74, P. 86.

Satirarum. Ce furent les Toscans qui apportèrent la satire à Rome. Elle n'était d'abord autre chose qu'une chanson dialoguée dont tout le mérite consistait dans la force et la vivacité des interlocutions. On les nomma satires, parce que le mot *satura* signifiait *bassin* dans lequel on offrait aux dieux toutes sortes de fruits à la fois. Il parut que ce mot pourrait convenir dans le sens figuré à des ouvrages où tout était mêlé et confondu, sans ordre, sans régularité, soit pour la forme, soit pour le fond.

SATIRE IV.

NOTE 1, P. 88.

Ecce iterùm. Martial, ami et contemporain de Juvénal, fait cependant l'éloge de Crispinus l'Egyptien, que Domitien éleva de la condition servile au rang de chevalier ; mais Martial a contre lui l'autorité de Tacite, Pline, Suétone, etc. Voici ce que dit Martial :

Sed placidum videas semper, Crispine, tonantem,
Nec te Roma minus, quàm tua Memphis amet.

NOTE 2, *ibid.*

Delicias aspernatur adulter. Voyez la note sur le texte français ; Dussault lui-même, à ce qu'il me paraît, n'a pas senti la raison pour laquelle Cripinus n'aimait pas les faveurs des veuves. Ce n'est qu'elles seules que méprise Crispinus ; mais il préfère les femmes mariées et les vestales, parce que, dans le premier cas, il n'y aurait que simple libertinage, et dans le second il y aurait adultère et inceste : ce qui convenait parfaitement aux goûts de ce brigand.

NOTE 3, *ibid.*

Jugera quot vicina foro. Quelques commentateurs ont prétendu que le mot *jugera* signifiait arpens de terre aux environs de la ville ; mais les Romains avaient dans Rome même d'immenses jardins, ceux de Mécène, ceux

de Salluste, etc.; et je pense qu'il faut suivre ici le latin à la lettre, *autour du forum*, dans l'enceinte de la ville.

NOTE 4, P. 90.

Ovide nous apprend pour quelle raison l'on enterrait à Rome les vestales vivantes quand elles avaient violé le vœu de chasteté qu'elles faisaient en entrant dans le temple de Vesta.

Sic incesta perit, quia, quam violavit in illâ
Conditur, et Tellus Vestaque numen idem est.

NOTE 5, *ibid.*

Titius et *Seius*, jurisconsultes célèbres dont il nous reste quelques fragmens dans le recueil d'Ulpien.

NOTE 6, *ibid.*

Persona. Ce n'est plus un homme; il est plus hideux que tout vice, que tout crime; c'est un *masque*: le mot *persona* ne peut être rendu autrement; il est monstrueux au moral, autant et plus que le masque le plus hideux l'est au physique.

NOTE 7, *ibid.*

Mullum, poisson de mer et de rivière, *fluviatile;* nous le nommons *surmulet;* il est aussi connu sous le nom de *barbeau.* Pline fait la description de cet animal, liv. IX, p. 17. Il était rare de trouver des surmulets pesant six livres, comme le dit Pline; mais Horace, dans une de ses satires, parle d'un poisson de cette espèce qui pesait trois livres.

NOTE 8, P. 90.

Præcipuam ceram. Prima, secunda cera, premier, second article; *ima, extrema cera*, dernier article du codicille ou testament. A chaque legs le testateur appliquait son cachet et sa signature ; de là sont venus les locutions déjà citées. Le plus fort légataire était ordinairement désigné le premier. D'après cette explication le passage est facile à saisir.

NOTE 9, *ibid.*

Latis specularibus. Les savans sont partagés sur ce qu'était cette pierre spéculaire ; Valois croit que c'était simplement ce qu'on appelle le *talc*, non pas ce talc commun qui se trouve dans la plupart des carrières de France et d'Allemagne, mais ce talc blanc et transparent que l'on trouve encore en Moscovie. On ne sait d'où les Romains tiraient le leur ; on ne peut douter que le principal usage qu'en faisaient les dames, et surtout les jeunes efféminés, était d'en fermer les fenêtres, et d'en garnir l'intérieur des basternes. Sénèque en fait mention comme d'une chose établie de longue main. (D'Arnay, page 66.)

NOTE 10, P. 92.

Papyro. Détail supprimé dans la traduction, *ceint d'une étoffe faite avec le papyrus de son pays*. En français, pour ne point altérer la rapidité du style, il faut souvent négliger ces petites nuances qui retarderaient la marche du poëte ou versificateur, et rendraient l'original quelquefois ridicule. La pensée est dans toute son intégrité ; les mots supprimés n'ajoutent rien à la vivacité de l'expres-

sion qui la rend ; donc il faut se résoudre à faire ces légers sacrifices. Le papyrus, dit Pline le naturaliste, croît dans les marais d'Egypte et dans les eaux stagnantes que laisse le Nil ; la racine du papyrus est tortueuse et de la grosseur du bras ; sa tige est triangulaire, longue à peu près de dix coudées ou quinze pieds, et va toujours en diminuant ; sa tête a la forme d'un tyrse et ne donne aucune graine ; elle porte seulement des fleurs dont on fait des couronnes pour les dieux. On emploie la racine au lieu de bois, non-seulement pour brûler, mais encore pour faire différens vases ; avec les tiges entrelacées les Egyptiens construisent des barques, avec l'écorce intérieure ils fabriquent des voiles, des nattes, des couvertures et des cordes ; il paraît, d'après Juvénal, qui était resté longtemps sur les lieux, que le bas peuple n'avait pas d'autres vêtemens que ces nattes.

NOTE 11, P. 92.

Provincia. Les Romains entendaient par ce mot *provincia*, la *première Narbonnaise*, qui comprenait la plus grande partie du haut et bas Languedoc et de la Provence. Ce pays fut soumis à Rome sous le consulat de Q. Fabius Maximus, et comme il fut le premier établissement que les Romains formèrent au-delà des Alpes, ils lui donnèrent simplement le nom de province, nom qu'il conserva même quand ces conquérans eurent établi leur domination sur tout l'univers connu ; avant la conquête, les habitans portaient le nom de Volsces, que M. de Voltaire appelle *Velches*.

NOTE 12, *ibid.*

Vendit agros. Quoique Adrien Valois assure avec sa

suffisance ordinaire qu'il faut *apros* et non pas *agros*, aucun commentateur ni traducteur, Français ou étranger, n'a suivi sa leçon. Quant à la longue explication d'Hénînius, elle était inutile, ce me semble, puisqu'il adopte le sens que tous ses prédécesseurs, à l'exception des Valois, avaient donné au mot *agros*; mais je ne vois point de trait satirique lancé contre les Apuliens, à moins qu'il n'entende les mots *eo pretio* bien différemment de tout le monde : ce qui formerait une réunion de pensées disparates et entièrement opposées. Nous n'avons donc point entièrement adopté l'opinion de ce savant, et nous nous sommes contentés de suivre la route tracée; elle nous a paru trop sûre pour l'abandonner.

NOTE 13, P. 92.

Induperatorem ou *endoperatorem*, vieux mot latin que l'on trouve dans Lucrèce et dans Ennius. C'est à tort, dit Achaintre, d'après un vieux scholiaste, que l'on a remplacé le mot *endoperatorem* par *induperatorem*, dans les manuscrits du moyen âge; mais Facciolati nous donne ce dernier mot comme latin, tandis que l'autre n'est qu'un mot *hébride*. Le mot *endoperatorem* pouvait cependant contenir un sarcasme contre Domitien, et, sous ce rapport, je le préférerais au mot latin : *qui imperat intùs*, ἔνδον, c'est-à-dire, qui dirige tout du fond de son palais sans se montrer dans les camps.

NOTE 14, *ibid.*

Quùm tot sestertia. Au sujet de cette monnaie romaine, disons d'abord que le petit sesterce, *sestertius*, valait deux as et demi; le grand sesterce, qui était une monnaie de compte, *sestertium*, valait mille pièces de deux as et demi,

ou deux mille cinq cents *as*. D'après Gassendi, l'as de Rome valait neuf de nos deniers, quand l'once d'argent était à trois livres dix. Voilà les bases posées pour la comparaison établie; qu'est-il besoin de faire de longs calculs que le mathématicien ne viendra par chercher dans un livre de littérature?

NOTE 15, P. 92.

Fractâ mercede. Ici je me contenterai de transcrire les différentes opinions des savans: les uns veulent que l'on mette *phariâ* à la place de *fractâ*; c'est une épithète redondante. Le Nil indique assez le pays où la scène a lieu. Achaintre et Dussault lisent *fractâ mercede*, et l'expliquent ainsi: *Il vendait des silures que l'on ne lui payait jamais au prix qu'il demandait, et qu'il était obligé de donner à vil prix*. Cette explication me semble encore bien faible, et je ne l'ai suivie qu'avec regret, car le *fractâ merce* me souriait effectivement, mais non pris dans le sens de Lubin, de Farnabe, de Pithæe. Le silure était un poisson dans le genre de l'esturgeon, ou du thon, ou du saumon comme nous l'avons vu ci-dessus. Crispinus ne vendait-il pas en détail cette marchandise? ne la coupait-il pas en morceaux pour la vendre à la populace? *Fractâ de merce*, n'est-ce pas une interprétation plus rapprochée de la pensée de Juvénal? Ce n'était pas un vendeur de poisson en gros, mais un revendeur en détail. Quant au *factâ* de Rigault, des Valois, etc., ce participe est inexplicable, et cette version doit être rejetée.

NOTE 16, P. 94.

Spatium admirabile rhombi. Je ne sais pourquoi pres-

que tous les savans qui ont étudié Juvénal ont passé légèrement sur cette expression si difficile à traduire, et cependant si poétique; et l'on dira qu'il n'est point poëte, l'homme qui écrit de cette manière! Je sais bien que les vers de Juvénal ne sont pas ronflans comme ceux de Claudien; mais la différence entre ces deux auteurs est que l'un dit peu de choses en beaucoup de mots, et que l'autre dit en peu de mots beaucoup de choses, et avec une énergie, avec une éloquence qui surprend, étonne, et nous fait détester le vice.

NOTE 17, P. 94.

Fisci. Du temps de la république Romaine, il n'y avait qu'un seul fisc qui était le trésor public; mais sous les premiers empereurs on donna le nom de fisc au trésor particulier du prince pour le distinguer du trésor public, *ærarium;* enfin, cette distinction disparut, et le trésor du prince devint celui de l'Etat.

NOTE 18, P. 96.

Donabitur ergò, ne pereat. Piscator, ajoute Ruppert; fausse interprétation: *ne pereat piscis*, encore plus faible. En vain Jouvency soutient qu'il y a rapport entre le *pereat* et les vers suivans. D'après tous les textes anciens et modernes, il y a un point après *pereat*, et c'est un idiotisme connu. Dans la première satire nous l'avons expliqué dans le même sens que nous lui donnons dans la quatrième. (Voyez la traduction.)

NOTE 19, *ibid.*

Sperantibus. Pourquoi donner au verbe *sperare* la si-

gnification du verbe *timere*, et rendre obscur ce passage si clair, si simple. Les fièvres continues dans le midi de l'Europe, c'est-à-dire les fièvres d'automne, se changent en fièvres quartes longues à guérir, il est vrai, mais nullement dangereuses, et laissent au malade trois jours de repos: donc expliquez simplement *que le malade attend la fièvre quarte qui sera une espèce d'adoucissement aux maux qu'il éprouve tous les jours;* le sens est ainsi simple, naturel, conforme à la raison, et vous ne serez pas obligé de donner au verbe *sperare* une signification qu'il n'a jamais eue chez les Latins. En vain me dit-on que Virgile l'a employé dans ce sens; et que l'on examine bien le *sperare dolorem* du quatrième livre de l'Enéide, on verra que cette citation de Jouvency est assez maladroite.

NOTE 20, P. 96.

Utque lacus superant. La ville d'Albe, ruinée, se releva un peu sous Domitien, car ce prince fit bâtir au bas de la colline un superbe palais dont Stace fait une belle description dans ses *Silves*. Il y faisait sa résidence ordinaire et y convoquait quelquefois le sénat, chose qui n'était jamais arrivée avant; car sous Tibère même, jamais le sénat ne quitta Rome pour aller délibérer avec le prince qui fut presque toujours absent de cette capitale.

NOTE 21, *ibid.*

Itur ad Atridem. Quelle expression! pouvait-on en choisir une qui peignît mieux l'orgueil de Domitien. On connaît l'orgueil du roi des rois; les Atrides sont encore fameux dans les temps héroïques par leurs actes de cruauté. *Atrée;* quel repas donna-t-il à son frère Thyeste! Agamemnon immole sa fille Iphigénie; Oreste tue sa mère

Clytemnestre. Quelle suite horrible de forfaits dans la même famille !

NOTE 22, P. 96.

Tum Picens. On distinguait les *Picentini* et les *Picenses* dans l'ancienne Italie : les *Picentini* habitaient sur les bords de la mer de Toscane, au lieu que les *Picenses* habitaient cette partie de l'Ausonie, que l'on nomme aujourd'hui *Ombrie ;* leur pays s'étendait jusques sur les bords de la mer Adriatique.

NOTE 23, P. 98.

Surgebant cristæ. Belle expression pour marquer les mouvemens et l'air d'un individu gonflé d'une vanité stupide, comme le coq redresse sa crête au milieu de son petit sérail dont il est la divinité. Les Latins avaient plus de latitude que nous dans le choix de leurs métaphores et de leurs comparaisons ; ils disaient aussi *tollere cornua.* Pythæe fait rapporter au turbot le *surgebant cristæ.* Voici son explication : *Tandis que sur le dos du poisson les arètes se dressaient et montraient l'indignation qu'il éprouvait d'avoir été pris.* Je demande si l'on peut mettre plus à la torture un vers qui ne présente aucune difficulté. On a bien raison de dire que la plupart des commentateurs n'ont sué que pour embrouiller les textes.

NOTE 24, *ibid.*

Pallor amicitiæ. Tournure assez poétique : la pâleur qui naît d'un commerce inégal et funeste. Il me semble, et M. Dussault est de mon avis, que l'équivalent français *amitié* ne convient pas ici ; Domitien n'avait point d'amis,

il n'avait que des personnes qui l'entouraient pour profiter des biens confisqués sur les victimes des délateurs. Voyez dans Suétone combien le prince était à craindre, même pour ceux qu'il paraissait traiter avec bienveillance. (Suétone, *Vie de Domitien*, chap. IIe)

NOTE 25, P. 98.

Clamante Liburno. Voyez la note française de la 3e. satire sur les esclaves Liburniens qui portaient la litière du riche. Les hérauts publics ou huissiers, étaient aussi des esclaves, mais des esclaves de l'Etat, comme nous le verrons dans la 10e. satire, où nous avons fait une longue note sur cet article assez curieux.

NOTE 26, *ibid.*

Villicus. Auguste, après avoir réformé le nombre excessif des préteurs et des édiles, établit un magistrat qui fut appelé *Prefectus urbis*. Il était seul chargé de toute la police, du soin de tout ce qui concernait le bien public et l'utilité commune. Quelque temps après, il lui adjoignit, pour l'aider dans ses fonctions pénibles et multipliées, un second magistrat qui porta le nom de *Prefectus annonæ*, préfet des subsistances. Voici une explication de M. de Jaucour sur le mot *Villicus*. « Quelques commentateurs expliquent ce « mot par *custos*, le même que *Prefectus*, gouverneur; « d'autres prétendent que Juvénal emploie satiriquement « *Villicus* pour marquer que la cruauté et la tyrannie de « Domitien avaient rendu la ville de Rome si déserte, si « dépeuplée par le meurtre d'une infinité de personnes « de qualité, que l'on pouvait alors regarder comme une « ferme ou une maison de plaisance du prince la capitale « du monde, et il paraît que ces derniers entrent mieux

« que les autres dans l'esprit du poëte. » Je vais plus loin : je pense que le mot *Villicus* donné au préfet de Rome par Juvénal, désigne un véritable fermier, c'est-à-dire un homme qui doit rendre à son maître une somme quelconque pour le prix de sa ferme. Vespasien avait donné l'exemple, il n'était pas étonnant que son fils l'imitât.

NOTE 27, P. 100.

Octogesima solstitia. Quoiqu'il y ait deux solstices, les Romains appelaient simplement solstice celui d'été; quant au solstice d'hiver ils le distinguaient toujours par un adjectif ou simplement par le mot *bruma*. Il faut donc, quand les auteurs latins emploient le mot *solstitia* seul, compter autant d'années qu'ils comptent de solstices. C'est là l'opinion de Britannicus, et son raisonnement est péremptoire.

NOTE 28, *ibid.*

His armis. Dussault prétend qu'après *solstitia* finit le portrait de Crispus, et que celui d'Acilius commence; Achaintre est de son avis. Je me permettrai de les combattre et l'un et l'autre. D'abord je prie le lecteur d'examiner avec quel soin Juvénal sépare les portraits des huit ou dix sénateurs qu'il introduit sur la scène; ensuite tous les textes que j'ai lus mettent le point après *aula*, et non après *solstitia*. Venons au raisonnement : le portrait de Crispus ne peut finir par *solstitia*, le dernier trait manquerait, et Juvénal n'était pas homme à le négliger; *ce sénateur vit ainsi quatre-vingts solstices, tranquille par ces moyens même dans cette cour*. De plus, Crispus était assez bien venu chez Domitien, du moins l'histoire ne nous dit pas que ce prince le regardât du mauvais œil, au lieu qu'il détestait Acilius dont la présence à la cour était un danger continuel pour lui. Voyons

ensuite s'il fut *tutus*. Domitien ne le punit-il pas dans la personne de son fils? Est-ce vivre tranquille que de voir périr son enfant par l'ordre injuste d'un tyran? Ce supplice qu'il lui infligea n'équivaut-il pas à une longue mort? Mais en voilà trop : toutes ces considérations m'ont engagé à rejeter la nouvelle ponctuation de MM. Dussault et Achaintre, et de me ranger sous les drapeaux de tous leurs prédécesseurs qui sans doute avaient vu le portrait tel que je le vois.

NOTE 29, P. 100.

Designata, *destinata*, *festinata*. Farnabe, Juste-Lipse, Jouvency, ont rejeté le *destinata*. La seconde syllabe est brève, et la mesure du vers où donc serait-elle? Dussault a mis *designata*, ayant la même signification que *destinata*; mais, dans le sens de Juvénal, le mot *festinata* doit être le seul reçu; car cette expression était fort usitée à l'époque où notre poëte a écrit. On disait : *Pensa festinata*, *annis festinatis*, *umbra festinata*. La faute de quantité est légère, dit Achaintre. Je ne le pense pas; que dirait-on d'un versificateur français qui ferait un vers de onze syllabes?

NOTE 30, *ibid.*

Les géans, fils de la terre. En général ceux qu'on appelait fils de la terre, n'avaient pas une brillante origine chez les anciens. Cicéron dans une lettre à Atticus dit : *Huic terræ filio, committere epistolam tantis de rebus non audeo*; et Tertullien : *Terræ filios vocat vulgus quorum genus incertum est.*

NOTE 31, *ibid.*

Ursos numidas. On traduirait mal si l'on rendait littéra-

lement ces deux mots. Les premiers lions que l'on transporta à Rome furent appelés par les habitans de cette ville, hommes grossiers et sans éducation, *ours;* et pour les distinguer des ours de l'Apennin et des Alpes, ils ajoutèrent de Numidie: or, les ours de Numidie étaient de véritables lions. (Voyez Pline, liv. VIII, chap. VI.) Virgile, dans le livre V de l'Enéide, emploie le mot *ursa* dans le même sens.

NOTE 32, P. 102.

Barbato regi. Ce ne fut que l'an 440 qu'un certain Tibérius Mena conduisit des barbiers de Sicile à Rome; ces barbiers s'y établirent, et leurs maisons devinrent ce que sont aujourd'hui nos cafés, l'asile des hommes oisifs. Cependant l'histoire nous dit que si Tarquin le superbe avait une belle barbe, son beau-père Servius se faisait raser; les rasoirs étaient donc connus. Tout le monde connaît l'histoire ou la fable de l'augure qui coupa un caillou avec un rasoir.

NOTE 33, *ibid.*

Viscera Dacis. Ce ne fut que sous l'empereur Aurélien que la Dacie devint province Romaine. Domitien fit par ses généraux deux expéditions contre ces peuples; mais elles furent malheureuses. Trajan leur fit une guerre sanglante, mais ne vint pas à bout de les soumettre, malgré ses nombreuses victoires. Les *Huns* et les *Tartares* ont fait disparaître les anciens *Daces*.

NOTE 34, P. 104.

Cæcus adulator. Achaintre ici s'élève contre M. Dus-

sault, et l'accuse d'avoir mal traduit ce passage en français : *Quoique aveugle il était flatteur, et de mendiant il devint satellite.* J'ai sur-le-champ recours à Pline : dans sa lettre à Minutianus, je trouve : *incidit sermo de Catullo Messalino, qui luminibus orbatus, ingenio sævo mala cœcitatis addiderat.* Voilà une autorité irréfragable en faveur de la première partie de la traduction de M. Dussault. Que *Catanée* vienne dire ensuite dans son commentaire sur Pline, que ce Catullus était borgne et presque aveugle; sur quelle autorité repose cette opinion qu'a embrassée Achaintre? Véienton n'était-il pas à table avec Pline, quand on parla de ce misérable Catullus? N'aurait-il pas repoussé l'assertion de son convive? Pline n'était-il pas le contemporain de *l'aveugle?* Ensuite ces mots *dirus à ponte satelles*, sont aussi affirmatifs que le *cœcus adulator.* Mais Catulle était riche et puissant; comment l'était-il devenu? Par ses crimes. Et si Domitien avait élevé au rang de sénateur un esclave, n'avait-il pas pu tirer un mendiant de son bouge sur le pont Milvius? On parvenait par les délations, et la délation fut la cause de l'élévation de Catullus. Les deux vers suivans ne détruisent en rien cette affirmation de *dirus à ponte satelles.* Ils prouvent seulement que par sa bassesse et ses inclinations vicieuses, Catullus était bien digne de mendier dans le bois d'Aricie ou au pied de la descente de la voie. J'ai donc rejeté l'interprétation d'Achaintre et suivi Dussault qui, sur ce point, est d'accord avec tous les commentateurs, et, de plus, a Pline pour garant de son assertion. D'ailleurs, se peut-il qu'un sénateur Romain, né dans un rang distingué, eût mérité cette phrase de Pline : *Non verebatur, non erubescebat, non miserabatur.* Ensuite quelle faiblesse dans l'interprétation d'Achaintre; quelle force, quelle énergie dans celle de Dussault. *Ce mendiant et que ne restait-il*, etc.; *il était digne de faire ce métier.* Mettez le vœu au commencement de la phrase, à partir de *dirus*

satelles, ce n'est plus qu'une hypothèse, et toute la vigueur du morceau disparaît. Cette note est déjà trop longue pour m'occuper de celle des Valois dans laquelle Achaintre a puisé son opinion; mais je ne puis m'empêcher de dire que la première proposition de la note des Valois est presque ridicule aux yeux de quiconque connaît bien le caractère de Domitien.

NOTE 35, P. 104.

Pegma: mot entièrement grec, πῆγμα du verbe πήγνυμι. C'était une machine de bois dans l'intérieur du théâtre, à plusieurs compartimens, et qui pouvait élever les acteurs jusqu'à la voile. Juste-Lipse nous a donné la description du pegme; on peut encore voir Sénèque, *de artibus liberalibus*, et l'historien Josephe, liv. VII.

NOTE 36, *ibid.*

OEstro, οἶστρος: espèce d'insecte avec pinces, que les Romains appelaient *asylus*, et que nous appelons *taon*. (Voyez Pline, liv. XI, chap. VI.) Les poëtes donnèrent à Bellone un aiguillon dans le genre de celui du taon et le nommèrent *œstrum*. Arnobe met Bellone au rang des divinités infernales. Elle avait un temple à Rome près la porte Carmentale, où le Sénat donnait audience publique aux ambassadeurs qu'il ne jugeait pas à propos de recevoir dans la ville. Il y avait dans ce temple une petite colonne nommée *Bellica* sur laquelle on mettait une pique lorsqu'on était près de déclarer la guerre à quelque peuple étranger.

NOTE 37, *ibid.*

Et ingens omen habes. Le petit discours de Veienton est

bien digne d'un flatteur enthousiaste ; mais quelle concision ! point de conséquence ; le lecteur la tire lui-même des prémisses. Je ne sais pourquoi je ne suis pas content de l'interprétation que donnent au mot *excidet* la plupart des commentateurs. César nous peint de quelle manière les Bretons combattaient sur des chars ; il ne s'agit donc point ici du timon de l'empire, comme le dit Jouvency, d'après Farnabe et une infinité d'autres commentateurs ; mais aussi le roi ne combattait jamais sur ces chars comme un simple soldat, il dirigeait lui-même la manœuvre. *Excidet* signifie-t-il encore qu'Arvigarus périra sur le champ de bataille, ou qu'il sera pris en tombant de son char ? C'est la dernière version d'Achaintre qui serait la plus vraisemblable, si elle ne présentait pas une répétition d'idée. Ce n'est donc qu'après avoir comparé les différens textes et les commentaires que je me suis décidé à traduire par ce vers :

Je le vois de son char descendre en fugitif.

C'est ainsi que j'ai tâché d'éviter le pléonasme d'un côté, et de l'autre l'interprétation de Jouvency, qui ne me paraît pas appropriée au sens présenté par *temone Britanno*.

NOTE 38, P. 104.

Le *sudes* me paraît une expression un peu forcée. Cependant si par *sudes* les Romains entendaient un pieu brûlé par le bout et devenu fort aigu par cette opération, alors la métaphore ne serait pas tout-à-fait déplacée. Mais le mot *sudes* ne signifie que *pieu*, *soutien de vigne*, *échalas*, et tout cela présente à l'esprit un tableau désagréable. On voit bien que je ne suis pas toujours l'admirateur outré de mon modèle ; la suite de l'ouvrage me fournira encore les moyens de prouver que je n'ai jamais été dirigé que par la

réflexion dans tout ce que j'ai écrit sur le plus fameux satirique de l'antiquité.

NOTE 39, P. 106.

Noctes Neronis. Néron, dit Suétone, passait douze heures à table, au milieu des orgies de toute espèce; quand on était fatigué de manger on renouvelait la faim de la même manière que César dans la cour de Déjotarus.

NOTE 40, *ibid.*

Circeis: nom d'une montagne, d'un promontoire, et d'une ville forte dans le Latium près les marais pontins et sur la mer de Toscane. Les mythologues prétendent que la fameuse magicienne Circé leur donna son nom. Du temps d'Horace, les huîtres de ce promontoire étaient fort renommées ainsi que les hérissons du cap Misène :

Œstrea Circæis, Messino oriuntur echini.

NOTE 41, *ibid.*

Traxerat attonitos. Ici Juvénal reprend son ton sévère, et l'on ne le voit pas sans plaisir rentrer dans son caractère. Mais cette épithète se rapporte-t-elle à la crainte naturelle qu'éprouvaient les sénateurs quand ils se rendaient chez Domitien, ou à la consternation qui s'était répandue à peu près à la même époque dans Rome, à la nouvelle de la défection d'Antoine en Germanie? Le *tanquam dicturus aliquid de Cattis*, etc., paraît rendre cette interprétation vraisemblable; et les mots *anxia epistola* viennent encore à l'appui. Dans l'incertitude, j'ai pris la détermination de rendre par une pensée générale ce qui présente un sens amphibologique.

NOTE 42, P. 108.

Clarasque abstulit. Voyez dans Suétone le nombre des sénateurs distingués que fit périr Domitien. Ses nombreuses victimes furent d'abord prises dans les hauts rangs de la société; mais quand les domestiques de sa maison virent le sort de son intendant, qu'il fit mettre en croix, après l'avoir reçu la veille avec la plus grande bienveillance, après l'avoir forcé, pour ainsi dire, à s'asseoir à sa table, ils commencèrent à le craindre, et la conjuration tramée contre le prince fut exécutée avec un secret que l'on ne devait point attendre de la part de ces hommes qui, pour la plupart, avaient été esclaves.

NOTE 43, *ibid.*

Cerdonibus, mot dérivé du grec κέρδος, *lucre*, *gain*. Tout ce qui, dans Rome, exerçait un métier ou une profession pour gagner de l'argent était regardé comme vil et méprisable. Dans tout pays où l'art militaire obtiendra le premier rang s'établira la même opinion; toutes les professions sont viles aux yeux de ces hommes qui ne voient rien de noble sur la terre que le métier des armes; je ne donne pas encore cent ans à l'Europe, si tout se décide par les armes, et que toute justice soit à la pointe de l'épée. Le siècle est trop éclairé pour que le militaire, russe, anglais, prussien, français et espagnol, ne sente pas enfin que le pouvoir réside en leurs mains, et de cette idée à la conduite des Prétoriens et des Janissaires il n'est qu'un pas que peut franchir le premier ambitieux : toute société dès lors est anéantie. Cette note est peut-être hors de mon sujet; mais je vois Rome d'un côté, de l'autre l'aveuglement des modernes politiques, et je puis prévoir un avenir qui fait trembler l'honnête homme.

SATIRE V.

NOTE 1, P. 110.

Si te propositi. Quelques commentateurs, à la tête desquels se trouve Lubinus, ont cru que le *si* qui commence cette satire ne pouvait présenter un sens fini; en conséquence ils ont changé le *si* en *sic* et mis un point d'interruption après *quadra*. Cette interprétation n'est point naturelle, car elle coupe la période et nous paraît forcée : le *si* est pour *etiam si*, comme dit fort bien Achaintre; alors la période est pleine et composée de sept membres, et ces sept membres contenus dans cinq vers rendent ce début fort harmonieux: rhythme que blesserait la coupure après le second vers. Où donc ces savans avaient-ils leurs oreilles?

NOTE 2, *ibid.*

Quadra. D'après tous les commentateurs, et d'après l'étymologie même du mot, il paraît que les anciens Romains ne se servaient point d'assiettes, et qu'ils plaçaient sur leur pain carré les mets servis à table. Quand l'usage de la poterie de Toscane ou de Bénévent s'introduisit à Rome on donna toujours le nom de *quadra* à ces petits vaisseaux qui eurent aussi la forme carrée; mais je ne crois point que le mot *quadra* ait jamais signifié *table*, quoi qu'en disent certains érudits, entre autres Facciolati.

NOTE 3, *ibid.*

Jurato, participe passé passif pris dans un sens actif, et

le verbe n'est point déponent, c'est-à-dire qu'il n'a point déposé la forme active pour se revêtir de la passive, en conservant toujours la faculté de faire passer sur un objet l'action marquée par le sujet: chose assez rare dans la langue latine; mais l'oracle a dit, en écrivant à son ami Atticus : *Jurato mihi crede*, etc. : dès lors il ne faut pas se permettre la moindre observation; il ne faut que s'étonner de la bizarrerie des idiotismes qui se trouvent dans toutes les langues et desquels le logicien ne peut se rendre compte.

NOTE 4, P. 110.

Ventre nihil novi. Horace, dans sa seconde satire du premier livre, émet la même sentence, et Sénèque dit: *Plerisque fames major quam venter;* rarement le pauvre aussi meurt d'une attaque d'apoplexie; c'est aujourd'hui le genre de mort que semblent affectionner nos riches. Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas écrit sur le frontispice de leur salle à manger : *ventre nihil novi frugalius*. J'en dirais plus si j'écrivais toute autre chose qu'une note.

NOTE 5, P. 112.

Crepido, tiré du mot grec κρηπίς, base, fondement. Les Latins donnèrent ensuite ce nom aux digues élevées sur les bords de la mer, et bientôt après aux quais qui encaissèrent le Tibre. Je pense que *crepido* signifie ici parapet d'un pont, *vel projectura edificii in muro ubi mendici sedent*. On voit pour quelle raison j'ai rejeté le sens donné par Achaintre à ce passage dans la note française; et de peur que l'on ne m'accuse d'y avoir été forcé par les obstacles que présentait cette interprétation, je joins ici les deux vers traduits d'après le sens donné par le moderne commentateur :

Et supposons qu'il manque à ton estomac vide,
N'as-tu point de nos quais la hauteur homicide?

On voit bien que ce n'est point la difficulté qui m'a arrêté, mais bien la conviction.

NOTE 6, P. 112.

Tegetis. Le *teges* était une grossière couverture tissue avec de gros chanvre ou de jonc, et, dans ce dernier cas, c'est ce que nous nommons *nattes*. Les pauvres Romains s'en servaient pour se mettre à l'abri des intempéries des saisons; ces nattes venaient d'Egypte, et les esclaves de ce pays en étaient revêtus; mais ils les quittaient quand ils faisaient le service de la ville, et non quand ils étaient envoyés à l'*ergastulum*. Les maîtres revendaient aux mendians ces espèces de vêtemens.

NOTE 7, *ibid.*

Clientem. Jusqu'au temps des Gracques tous les cliens furent indistinctement reçus par les patrons; mais Sénèque nous apprend, liv. IV, *de Beneficiis*, chap. XXIV, que C. Gracchus, et après lui Drusus, tribuns du peuple, furent les premiers auteurs des distinctions établies. Cette faute, si c'en est une, causa toutes les disgrâces et les malheurs des cliens; elle donna lieu à la sportule. Dès l'instant que les cliens la reçurent, ils s'avilirent, et cet avilissement fut puni par le mépris et le dédain. On sera surpris de trouver un Gracchus l'auteur d'une innovation qui semblait aller contre son intérêt; mais les cliens avaient si lâchement abandonné son frère!

NOTE 8, *ibid.*

Tertia. Il a fallu un peu paraphraser ce passage pour qu'il

fût bien entendu ; car aucun commentateur, que je sache, n'a bien senti la raison pour laquelle le patron offre au parasite la troisième place du troisième lit : c'était pour compléter le nombre de neuf. Trois, et les multiples de trois jusqu'à neuf étaient les nombres heureux dans les repas, surtout le nombre de neuf; et les trois lits annonçaient toute la force du préjugé qui régnait alors : quand il n'y avait que huit convives, on plaçait sur le troisième lit un affranchi ou un esclave favori pour faire le neuvième. Autrement le patron aurait bien pu laisser cette place vacante.

NOTE 9, *ibid.*

Culcita, lit Britannicus; *culcitra*, dit Calderini. Dans Facciolati *culcita*, matelas ou lit de plumes; mais ce savant ajoute : *reperitur etiam culcitra*; *sed improbatur*, etc.

NOTE 10, P. 114.

Mappa, signifie souvent serviette; mais souvent il signifie un linge roulé qui servait de signal pour annoncer le commencement des jeux gladiatoires. A Rome on ne donnait point de serviette aux convives, ils étaient obligés de l'apporter de chez eux : usage qui dura long-temps, même après le siècle d'Auguste. Ce qui donna lieu à cette jolie épigramme de Martial : *On craignait que les serviettes ne fussent volées, personne n'en apporta; que fit Hermogènes? Il vola la nappe.*

NOTE 11, *ibid.*

Pugnâ Saguntinâ. D'après Martial on fabriquait à Sagonte des vases de terre fort jolis, mais dédaignés par les riches : *sume saguntina pocula ficta luto.* Cette manufac-

ture n'existe plus à Morvedro, ou vieilles murailles, dans le royaume de Valence. Les habitans de cette petite ville sont cependant assez industrieux; ils nomment encore leur ville Sagonte; mais, dans leur ignorance, ils ne savent point ce que fut jadis Sagonte.

NOTE 12, P. 116.

Beryllos inæquales. Presque toutes les nouvelles éditions portent *Beryllo*, et seulement quelques anciennes *Béryllos*. Il fallait choisir, et l'ablatif singulier m'a paru plus simple et plus naturel que l'accusatif pluriel: *les coupes d'ambre étaient encore enrichies de pierres précieuses*. Avec l'accusatif il faudrait traduire : *les coupes d'ambre et les coupes de béryl*. Achaintre s'est laissé entraîner par la forme poétique de l'expression, mais il n'a pas senti que le *et* est mis ici pour *etiam*. Le poëte va opposer à ces coupes d'ambre les vases de Bénévent, les *vatinius*; il doit embellir les premières, en faire ressortir toutes les richesses pour former un contraste frappant, et la division ne peut que diminuer l'effet de l'opposition. Cette malheureuse manière de ne point regarder l'ensemble d'un tableau, de le morceler et d'en amortir ainsi les couleurs, a été celle de presque tous les commentateurs anciens et modernes, de manière que tous les traducteurs qui avaient précédé Dussault avaient rendu Juvénal méconnaissable, et néanmoins le texte était entendu ; c'était la faute des scholiastes qui avaient effacé tout le coloris des portraits et n'avaient laissé que le squelette des personnages. Au reste le béryl était une pierre précieuse; les anciens en distinguaient de plusieurs sortes. (Voyez Pline, liv. XXXVII, chap. V.) D'après la taille de cette pierre, vous jugerez si on pouvait en faire des coupes ou si elle pouvait seulement les orner.

NOTE 13, P. 116.

Poculum, était la coupe, tasse ou petit vaisseau dans lequel buvaient les convives. Il ne faut pas le confondre avec le cyathe, quoique dans les poëtes ces expressions soient souvent synonymes, car le cyathe était au poculum ce que l'once était à la livre. L'usage de ce petit gobelet était fort incommode, celui qui versait à boire était obligé de puiser à plusieurs reprises et souvent jusqu'à neuf fois dans le cratère.

NOTE 14, *ibid.*

Ponere zelotypo. Allusion au vers de Virgile, 4e. liv., v. 261 :

. . . . . *Stellatus jaspide fulva*
Ensis erat.

Cette coutume d'orner de diamans ou de pierres précieuses la poignée d'un glaive, d'une épée, est fort ancienne et nous vient des cours d'Orient.

NOTE 15, *ibid.*

Rupto poscentem. Ce passage est obscur et a été différemment interprété. Un grand nombre de commentateurs, s'appuyant sur Stace et Martial, ont entendu que le *vatinius était brisé et digne d'être troqué avec des allumettes.* Jouvency l'interprète de deux manières; les Valois ont négligé cette petite difficulté; mais un ancien scholiaste dit que les Romains par le moyen du soufre, comme les gens peu fortunés chez nous par le moyen de la cire d'Espagne, rajustaient les verres et les coupes cassés. Je pencherais pour cette dernière interprétation s'il ne fallait pas quel-

quefois se laisser entraîner par la majorité. J'avais dit dans mon premier essai :

> Et de ses quatre becs le seul qui reste entier
> Semble encor réclamer la main de l'ouvrier.

NOTE 16, P. 118.

Cursor Gætulus. L'esclave *cursor* était ordinairement chargé de courir devant le char du maître et de faire disparaître tous les obstacles. Ces coureurs venaient ordinairement de Gétulie et ne paraissaient dans les festins que pour aider les esclaves d'un rang plus élevé, tels que l'intendant, le maître-d'hôtel, l'économe, le pannetier, l'échanson, dont ils remplissaient les fonctions, placés auprès des lits des cliens. Les Gétules habitaient au midi de la Mauritanie. Ortelius croit que c'était un peuple nomade, comme aujourd'hui les Arabes bédouins. C'est de la Gétulie, dit-on, que les Carthaginois tiraient leurs éléphans.

NOTE 17, *ibid.*

Clivosæ Latinæ. Cette voie prenait le nom de *clivosa* parce que, située entre la voie Appienne et la voie Valérienne, elle passait à travers l'Algide et les hauteurs de Tusculum.

NOTE 18, *ibid.*

Omnia frivola. La première signification de l'adjectif *frivolus* était fragile et de peu de valeur ; il a pour racine le verbe *frio*, vieux verbe employé par Plaute. Ensuite cet adjectif fut appliqué aux productions de l'esprit, et dans notre langue enfin il est totalement éloigné de sa première acception et n'a conservé que la métaphorique.

NOTE 19, P. 118.

Miscere. Quelques interprètes veulent entendre par le verbe *miscere* cette fusion de l'eau et du vin telle qu'elle s'opère parmi nous. Cette explication de Farnabe et de Jouvency ne nous a pas semblé la véritable; car, d'après Pline l'ancien, les vins vieux de deux cents ans étaient devenus solides et avaient pris la consistance de notre miel; ce n'était donc point un mélange, c'était donc une dissolution : *miscere vina*, *diluere vina* ont ici la même signification, et non celle de *temperare*.

NOTE 20, P. 120.

Maxima quæque domus. Les valets imitent leurs maîtres, dit J.-J. Rousseau, et les imitent grossièrement; ils rendent sensibles par leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux chez les autres. Partout où vous voyez des domestiques insolens, soyez persuadés que le maître est vicieux; en toutes choses l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité.

NOTE 21, *ibid.*

Siligine. Le *far* fut chez les Romains, comme l'orge chez les Grecs, la plante céréale la plus connue et la plus ancienne. Le *far* était le principal aliment des Romains qui le mangeaient en bouillie; car ils restèrent long-temps sans connaître l'usage du pain, ce qui les fit appeler par les autres nations, mangeurs de bouillie. Columelle compte quatre espèces de ce *far*. La deuxième espèce de blé connu des Romains fut le *triticum*, froment; le même Columelle en distingue six sortes, dont la plus précieuse était le *siligo*

dont le grain donnait une farine fort blanche. Cette farine était donc employée à faire ce pain mou, tendre et délicat, si connu sous le nom de *panis siligineus*.

NOTE 22, *ibid.*

Artoptæ. Une infinité de textes portent *artecopi*; mais Henninius a pensé avec juste raison qu'il y avait faute et a écrit *artoptæ*, mot que nous avons adopté; et voici les motifs qui nous ont engagé à suivre l'opinion d'Henninius : *salva sit reverentia artecopi*, *respect au boulanger qui a confectionné ce pain; salva sit reventia artoptæ*, *respect au gâteau friand*. Client, tu dois le respecter ce pain, tu ne dois pas pousser l'audace jusqu'à porter la main dans la corbeille qui le contient. Où est donc cette répétition sans élégance et inutile dont parle Achaintre pour faire valoir son *artecopi*? J'admets encore ce sens, *respect à celui qui le distribue et qui le coupe*, *ce pain*. Pourquoi rapporter à l'individu qui agit le respect que l'on doit à la chose qu'il distribue? L'*artopte* était une cloche de verre sous laquelle on faisait cuire à petit feu le pain le plus délicat, et de là ce pain prit le nom d'*artopte*. C'était le pain lui-même qui devait être respecté, et non l'esclave qui le portait ou le distribuait. C'est trop long-temps disputer sur des mots; chacun peut voir à sa manière, et quand le sens n'est pas violé, et que l'idée principale paraît dans toute son intégrité, les querelles des commentateurs doivent être pour nous de la plus petite importance.

NOTE 23, *ibid.*

Esquilias, montagne de Rome dont nous aurons l'occasion de parler dans la 6e. satire; elle porte aujourd'hui le nom de Sainte-Marie.

NOTE 24, P. 120.

Jupiter est pris souvent dans les auteurs, et surtout chez les poëtes, pour l'air. Je crois qu'Achaintre a raison en disant que la première syllabe de Jupiter est longue, car ce mot est composé de *Jovis* (au nominatif) et *pater;* donc toute contraction est longue. *Ju* dans Jupiter doit être long. Il ne faut pas les deux points que l'on trouve dans une infinité d'éditions.

NOTE 25, P. 122.

Cammarus. Crabe, espèce de mauvais coquillage, quelquefois fort dangereux; cancre, autre espèce encore plus dégoûtante sur toutes les côtes de la Méditerranée. Il a été impossible de rendre l'expression *constrictus* par un équivalent: *économiquement assaisonné par la moitié d'un œuf coupé en morceaux.* Pline parle de ces crabes ou cancres, dans ses livres XXVII et XXXII.

NOTE 26, *ibid.*

Pallidus caulis. L'adjectif *pallidus* ne doit pas étonner ni être regardé comme une épithète oiseuse. Les Romains, d'après Martial, au moyen d'une eau légèrement nitrée, conservaient aux choux leur couleur verte, et les servaient ainsi sur la table; l'espèce nommée *brassica* aurait été dédaignée si l'action du feu en avait changé la couleur. On ne prenait pas toutes ces précautions pour les servir aux cliens, on se gardait bien de les passer par l'eau nitrée, cela eût été trop pénible; on les mettait devant eux, flétris et fanés, ayant la couleur de feuilles mortes; donc l'épithète convient parfaitement à la chose servie qu'il fallait absolument qualifier.

NOTE 27, *ibid.*

Canna Micipsarum. On ne sait point de quelle manière étaient construits *ces vaisseaux* dont parle Juvénal, et je crois qu'il ne s'agit point ici de *nacelle*, mais bien de *tonneau*, comme le dit Jouvency. Car comment supposer que sur un esquif construit avec des roseaux ou des joncs, les Africains se fussent exposés à traverser la Méditerranée dans toute sa largeur? Que les Egyptiens sur leur fleuve paisible et tranquille, que les Américains pour longer les côtes se servent de pareilles embarcations, je le veux bien; encore ces derniers ont eu le bon sens de faire leurs pirogues avec de gros arbres creusés; mais que les voisins des Carthaginois aient fait cent ou cent cinquante lieues de traversée sur une barque de joncs, chargée encore, cela est impossible; il faut entendre le *canna* par *tonneau* dans lequel était renfermé l'huile, et *prora* par *vaisseau, qu'a porté le tonneau des Micipsa ou des Africains sur leurs vaisseaux dont la proue est en flèche*. Voilà comme j'entends ce passage; je puis me tromper, mais le sens commun milite en ma faveur.

NOTE 28, *ibid.*

Serpentibus atris; quelques anciennes éditions portent *afris*. Les Valois motivent cet *afris* d'une manière à entraîner le traducteur le plus attaché à suivre les éditions les plus estimées, et, sans la répétition de *Boccare* qui désigne un Africain, j'aurais adopté son opinion. Mais l'*Afris* après *Boccare* présentait à l'esprit un pléonasme insupportable, il a fallu donc revenir à *atris*, auquel mot je ne dis pas *adieu* comme Valois. Ce vers, d'ailleurs, d'après plusieurs scholiastes, a été ajouté et n'appartient pas à Juvénal; mais

puisqu'il se trouve généralement dans toutes les éditions nous l'avons laissé, et nous avons même rejeté l'opinion des Valois, malgré ses exclamations, assez ridicules de la part des hommes du plus grand mérite.

NOTE 29, *ibid.*

Tauromenitanæ rupes, aujourd'hui les roches de *Taormina*, ville et port de Sicile sur les côtes orientales de la Sicile. Pline et Strabon écrivent, l'un *Tauromenius*, l'autre Ταυρομενια en grec; il faut donc écrire *Tauromenitanæ* et non Taurominitani, comme Lucain, d'où Juvénal a tiré son expression. Cette ville fut jadis célèbre par ses bons vins et par ses beaux marbres.

NOTE 30, P. 124.

Muræna. On avait jusqu'à présent toujours traduit *muræna* par *lamproie;* mais Achaintre prétend qu'il y a une grande différence entre la *murène* et la *lamproie;* et sans en marquer la différence il nous dit que les traducteurs français ont fait une faute en donnant à ce poisson le nom de lamproie. Mais une affirmation n'est point une preuve, et quoique je me sois servi du mot murène, je ne puis blâmer M. Dussault d'avoir employé le mot lamproie dont on s'est toujours servi pour désigner cette espèce de poisson; et quand on me démontrera la différence qui existe entre les deux poissons, alors je souscrirai à la décision du naturaliste, mais je me garderai bien auparavant de prononcer de mon chef sur un article qui n'est point de ma compétence.

NOTE 31, *ibid.*

Colubra cognata. Les commentateurs ne sont pas d'ac-

cord sur la signification du mot *cognata*. Isidore prétend qu'il s'agit ici seulement de la ressemblance qui existe entre une *couleuvre* et une *anguille*. Britannicus prétend que le poëte a suivi l'opinion alors reçue de l'accouplement des anguilles et des serpens, version qu'a suivie Dussault, et Dussault est vertement tancé par Achaintre. C'était à Britannicus qu'Achaintre devait s'en prendre et non à Dussault qui a suivi une interprétation reçue. Pour moi, je pense que le *cognata* signifie *similis*. Mais l'anguille est un morceau friand, me dira-t-on; oui, pour les hommes qui n'ont jamais habité les côtes de la Méditerranée où les poissons de rivières sont généralement dédaignés au point même que les mendians n'en veulent pas.

NOTE 32, P. 124.

Tiberinus, sous-entendu *piscis*. Les commentateurs ont mis leur esprit à la torture pour savoir quel était ce poisson. Les uns ont prétendu que c'était un *loup;* mais le *loup* est un poisson de mer estimé dans le midi. Quoi qu'il en soit, tout poisson qui sent la vase est un mets détestable, et les poissons du Tibre ne doivent pas être excellens; car ce fleuve est toujours jaune: son eau, toujours épaisse et chargée de corps hétèrogènes, ne peut nourrir que des individus insipides au goût, s'ils ne sont pas désagréables.

NOTE 33, P. 126.

Ut cœnes civiliter, c'est-à-dire, *que tu ne distingues pas tes amis comme l'amphitryon de Pline; et que tu traites tous tes convives de la même manière. Civiliter* n'a pas en latin la même signification que notre adverbe *civilement;* il a quelque chose de plus relevé. Il signifie ici comme il

convient à un citoyen romain de traiter un citoyen romain.

NOTE 34, P. 126.

Hoc face. Les anciens Romains disaient donc *face* au lieu de *fac;* ils disaient aussi *duce* au lieu de *duc.* Pourquoi donc retrancha-t-on dans la suite cet *e* à l'impératif? pour éviter les homonymes, me répondra-t-on : raison pitoyable; *face, duce* étaient bien plus harmonieux que ces monosyllabes *fac* et *duc.* Faut-il pour éviter quelques homonymes hérisser une langue de monosyllabes qui blessent l'oreille?

NOTE 35, *ibid.*

Fumat aper. Les mets que les Romains aimaient le mieux étaient les poissons, les huîtres et les sangliers; le plat le plus somptueux chez eux était un sanglier farci de gibier et de volailles, qu'ils appelaient sanglier à la troyenne, par allusion au cheval de bois de Virgile.

NOTE 36, *ibid.*

Libya. Les poëtes latins ont souvent pris la Libye pour l'Afrique en général; mais véritablement la Libye correspondait à la Marmarique de Ptolomée. Elle était anciennement un des greniers de l'Italie, à cause de la grande quantité de blé qu'on en tirait. Ce pays fournissait à Rome quarante millions de boisseaux de froment pour la subsistance de la ville pendant huit mois de l'année.

NOTE 37, *ibid.*

Chironomonta. Ici Jouvency est de mon avis, et ne fait

qu'un seul personnage du *structor* et de *chironomon*. (Voyez la note sur le texte français.) *Chironomonta* est un accusatif grec composé du mot χεὶρ, main, et νόμος, loi, règle; ou plutôt du verbe χειρονομέω, *je gesticule avec grâce*. Mon explication est donc celle-ci : Vois le maître-d'hôtel *dansant et gesticulant avec grâce*, *tandis que son couteau voltige sur les pièces de gibier*. Cette explication n'est-elle pas plus simple que l'introduction de deux personnages? (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 38, P. 126.

Dictata magistri. Dans la 11e. satire, celle des repas, on verra dans quelle région et dans quelle rue de Rome se trouvait cette école de dissection.

NOTE 39, P. 128.

Tanquam. Une infinité de textes portent *quamquam*. Sans entrer dans de grands détails nous manifesterons seulement notre étonnement de ce qu'Achaintre a tergiversé un instant; *tanquam* se construit souvent avec le subjonctif, et fort rarement *quamquam*. Sans cette difficulté, j'avoue que le sens donné au passage par les autres scholiastes n'est pas dénué de sens commun; mais celui que les commentateurs et traducteurs modernes ont suivi me semble plus naturel. On me reprochera peut-être d'épiloguer; on me citera peut-être le *quamquam* construit avec le subjonctif, mais je répliquerai toujours que cette locution est vicieuse; il vaut donc mieux adopter une interprétation qui ne présente aucune faute contre la grammaire, et qui se trouve plus convenable à la nature du sujet traité.

NOTE 40, P. 128.

Homuncio : diminutif de *homo*. Il n'y a que les Italiens qui ont conservé dans les langues modernes ces diminutifs de tendresse, de bienveillance, de commisération, de mépris, qui nomment et qualifient en même temps. Quelques éditions placent la virgule après *homuncio* et rejettent le point et la virgule placés avant, ce qui rendrait *homuncio* le sujet du verbe *donaret*, ayant pour qualificatif *similis Diis*. Cette interprétation ne peut être admise, elle est ridicule; tout disparaîtrait alors, l'antithèse, l'opposition, etc., et même la beauté du vers, qui serait coupé de la manière la plus maladroite.

NOTE 41, *ibid.*

Vos estis frater. Presque toutes les éditions portent *fratres;* il n'y a qu'un seul texte qui ait *frater*. Marckland a adopté cette version et Dussault l'a suivie. Il me semble que ce *frater*, en opposition avec le *frater* placé dans le vers précédent, est plus satirique, plus hardi que le pluriel; et, malgré l'avis d'Achaintre, j'ai laissé le *frater*. Car nous dirions aussi bien en français : *frère, frère! ce n'est pas vous qui êtes le frère, ce sont les écus*. Pourquoi les Latins n'auraient-ils pas eu la même locution que nous?

NOTE 42, P. 130.

Ancipites fungi. Les champignons vénéneux, dit Pline, chap. XXII, du XXIIe livre, sont ceux qui sont d'une couleur rougeâtre, et couverts de rouille; d'une couleur livide intérieurement, l'extérieur souvent fendu et les lèvres d'alentour pâles. D'après ce naturaliste, Juvénal a donné le

qualificatif *ancipites* au substantif *fungi*. Quelques textes portent *quales*; mais c'est une faute, car ce corrélatif se rapporte au *boletus*, qui est au singulier, et non à *fungi*.

NOTE 43, P. 132.

Vel nodus. Les pauvres citoyens qui ne pouvaient donner la bulle d'or à leurs enfans, suspendaient à leur cou une légère courroie terminée par un nœud sur la poitrine, ce que Juvénal appelle *signum de paupere loro*.

NOTE 44, P. 134.

Ecce dabit. Ce qui rend Juvénal difficile, ce sont ces petits discours qu'il met dans la bouche de ses personnages sans transition. J'avoue que le style est ainsi plus vif et plus rapide, mais aussi quelle attention pour le suivre et bien l'entendre; point de doute que ce ne soit ici le monologue du parasite. Mais ne pourrait-on pas dire aussi que l'intention du poëte est de plaisanter lui-même le malheureux client, en assurant d'une manière ironique que Virron va lui donner, etc.

NOTE 45, *ibid.*

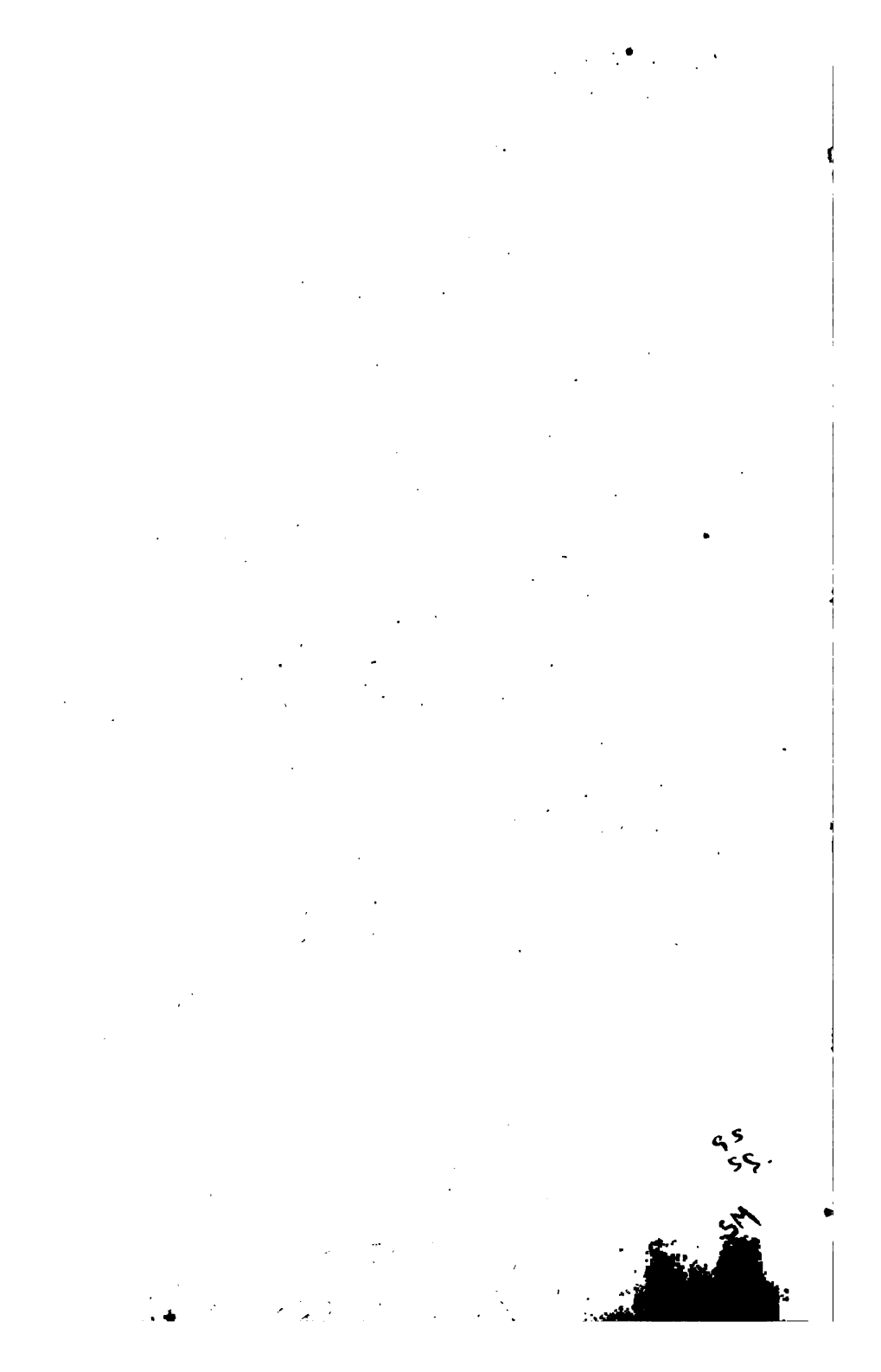
Minor altilis. *Altilis* s'entend de tout animal que l'on engraisse dans une basse-cour : la poule, le canard, etc., s'appelaient *minores altiles*. Les *majores* étaient l'oie, le cygne, le paon.

NOTE 46, *ibid.*

Intacto et stricto pane. Tout les commentateurs ont expliqué ce passage d'une manière qui semble impliquer

contradiction; ils ont tous donné au verbe *stringere* la signification d'*effleurer*. *Grignotant leur pain*, dit Achaintre, qui abonde dans le sens des scholiastes. Mais ce pain effleuré, grignotté, n'est plus intact; ce *stricto* ne signifierait-il pas plutôt : *placé dans la main comme une épée*, afin que le patron s'aperçût que le parasite n'avait que du pain. D'ailleurs il n'y a que Stace qui ait donné au verbe *stringere* la signification de *blesser légèrement*, *effleurer*. *Stringere* signifie *serrer étroitement*, et dans *stringere ensem*, tirer l'épée, il a la même signification.

FIN DES NOTES DES SATIRES DU PREMIER VOLUME.



DEC 21 1965